
PALLI





SCÈNES

DE LA

VIE MEXICAINE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES

DE LA

VIE MEXICAINE

PAR

GABRIEL FERRY
(LOUIS DE BELLEMARE)

Perico el Zaragate — Fray Serapio
Le licencié don Tadeo Cristobal — Remigio Vasquez
Les mineurs de Rayas
Le capitaine don Blas — Les Jarochos

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

SCÈNES

DE LA VIE MEXICAINE.

PERICO EL ZARAGATE.

I.

La jamaïca et le monte Parnaso.

De toutes les villes bâties par les Espagnols dans le nouveau monde, Mexico est, sans contredit, la plus belle, et l'Europe pourrait s'enorgueillir de la compter au nombre de ses cités. Celui qui veut contempler dans toute sa splendeur le magnifique et bizarre panorama de la capitale du Mexique n'a qu'à monter, vers le coucher du soleil, sur l'une des tours de la cathédrale. De quelque côté qu'il porte ses regards, il aperçoit à l'horizon les dentelures de la Cordillère, gigantesque ceinture azurée, de soixante lieues de tour. Au sud, les deux volcans qui dominent la *sierra* élèvent majestueusement leurs sommets couverts de neiges éternelles, que les rayons obliques du soleil teignent d'un rose pourpre. L'un, le *Popocatepetl* (montagne fumante), se dessine en forme de cône sur l'azur foncé du ciel ; l'autre, l'*Iztaczihualt* (la femme blanche), présente l'image d'une nymphe couchée qui livre ses épaules de glace aux dernières caresses du soleil. Au pied des deux volcans, étin-

cellent comme des miroirs trois lagunes où les nuages se reflètent, où les cygnes prennent leurs ébats. A l'ouest, le palais de Chapultepec, lieu de plaisance des anciens vice-rois de la Nouvelle-Espagne, déploie ses lignes imposantes. Autour de la montagne sur laquelle il est bâti, s'étend ot ondule, semblable à une mer de verdure, une forêt de cèdres dix fois séculaires. Du sommet de cetto montagno, un torrent s'élance, franchit la plaine, contenu dans un aqueduc aux arches massives, et vient, du tribut de ses eaux, fournir abondamment aux besoins d'une cité populeuse. A droite, à gauche, de tous côtés, des villages, des clochers, des coupoles, s'élèvent du sein de la vallée. Des sentiers poudreux s'entre-croisent comme des rubans d'or sur la verduro ou le long de flaques d'eau jetées çà et là. L'arbro du Pérou, le saule pleureur des sables, incline au souffle de la brise ses rameaux échevelés; ses feuilles odorantes, ses grappes de baies rouges, et de rares palmiers se dressent isolés au-dessus de massifs d'oliviers au pâle feuillage.

Ce ne sont là toutefois que les plans lointains et les grandes lignes du tableau. Ramenez vos regards sur la ville elle-même, ou plutôt regardez à vos pieds. Au milieu de l'échiquier formé par les terrasses des maisons, et parmi les fleurs dont ces terrasses sont ornées, vous verrez surgir, comme d'un immense bouquet, les clochers, les églises avec leurs dômes de faïence jaune et bleue, les maisons aux murs bariolés et aux balcons pavoisés de coutil qui leur donnent sans cesse un air de fête. Sur un des quatre côtés de la *plaza Mayor* (grande place) s'élève majestueusement la cathédrale. Ce somptueux édifice domine de touto la hauteur de ses tours le palais présidentiel, parallélogramme écrasé et sans grâce, construction immense qui renferme dans son enceinte les quatro ministères du pays, une prison, deux casernes, un jardin botanique et les deux chambres législatives. Ce palais occupe également un des côtés

do la place. Lo troisième se forme do l'*ayuntamiento* (hôtel de ville) et du *portal de las flores*, vaste bazar de marchandises. Le *Parian*, autre bazar semblable au précédent, complète le quatrième côté [1]. Ainsi le pouvoir législatif et exécutif, l'édilité, le commerce, toute l'organisation mexicaine est là, concentrée dans quelques édifices que l'église semble grouper sous son ombre. Lo peuple est là aussi, car les rues de Santo-Domingo, de San-Francisco, do Tacuba, de la Monnaie, de la Monterilla, vomitoires do la grande cité, versent sur la plaza Mayor un flot toujours renouvelé, toujours en mouvement, et il ne faut que se mêler quelques instants à cette foule pour connaître la société mexicaine dans ses plus étranges contrastes de vices et do vertus, do splendeur et de misère.

Vers l'heure de l'*Angelus* surtout, cavaliers, piétons et voitures composent, sur la plaza Mayor, une foule chamarrée et compacte, où l'or, la soie et les haillons se mêlent de la façon la plus bizarre. Les Indiens vont regagner leurs villages, la populace va retrouver ses faubourgs. Le *ranchero* fait piaffer son cheval au milieu des promeneurs, qui ne s'écartent que lentement; l'*aguador* (porteur d'eau), qui finit sa journée, traverse la place, courbé sous son *chochocol* de terre poreuse; l'officier se dirige vers les cafés ou les maisons de jeu, où il passera sa soirée; le sous-officier se fait faire place à l'aide du cep de vigne qu'il porte à la main comme indice de son grade. Le jupon rouge de la femme du peuple tranche sur la *saya* et la mantille noire de la femme du monde, qui s'abrite sous son éventail contre les derniers rayons du soleil. Des moines de toutes couleurs fendent la foule en tous sens. Ici le *padre*, avec son grand chapeau à la Basile, coudoie le franciscain au froc bleu, à la ceinture en corde de soie et au large feutre blanc;

1. Divers changements ont eu lieu, depuis peu, sur cette place.

là passe le dominicain avec son lugubre costume blanc et noir, qui rappelle le souvenir de Torquemada, le fondateur de l'inquisition; plus loin, la bure brune du capucin contraste avec les draperies blanches et flottantes du frère de la Merci. Des spectacles, des incidents variés se succèdent sans cesse au milieu de cette foule bigarrée et s'en partagent l'attention. Tantôt c'est le tambour de la caserne qui bat aux champs; du *sagrario*, dont la porte s'ouvre à deux battants, on voit sortir une voiture étincelante de dorures, le son des cloches se mêle aux roulements des tambours, et toute la foule se découvre, s'agenouille et s'incline devant le saint sacrement qu'on porte à quelque mourant. Malheur à l'étranger, esprit fort ou ignorant du profond respect du Mexicain pour le culte, qui omettrait de plier le genou! Tantôt on voit arriver en grande pompe sur la place un détachement de six officiers escortés par trois soldats et précédés de douze musiciens : c'est un *bando* de l'autorité suprême, pour la promulgation duquel on déploie ce luxe de musique et d'uniformes brodés. Tel est avant l'*oracion* l'aspect général de la plaza Mayor, vrai forum au milieu duquel le peuple de Mexico, le peuple souverain (c'est ainsi que ses flatteurs l'appellent), s'agite sous ses haillons, sans cesse en quête d'un nouveau maître à qui il puisse sacrifier le maître de la veille; très-insouciant d'ailleurs en fait de principes politiques, et prenant le désordre pour la liberté, sans se douter que les atteintes multipliées de l'anarchie pourraient bien un jour abattre le corps vermoulu de cette étrange république, déjà caduque après vingt-cinq ans seulement d'existence!

Chaque soir cependant, aux premiers tintements de l'*Angelus*, tout bruit cesse comme par enchantement sur la plaza Mayor. La foule frémissante s'arrête et se tait. Puis, quand les dernières vibrations des cloches ont expiré dans l'air, le mouvement renaît. La cohue s'écoule en tous sens,

les voitures s'ébranlent, les cavaliers galopent, les piétons s'écartent, mais pas toujours assez promptement pour se dérober à l'épée ou au *lazo* de hardis voleurs qui assassinent ou dévalisent ceux qu'ils choisissent pour victimes, et dont l'audace est telle, que c'est quelquefois en plein jour et à la face de tous qu'ils commettent ces crimes [1]. La nuit venue, la place est déserte; quelques rares promeneurs parcourent au clair de la lune le trottoir qui borde le parvis; d'autres restent assis ou se balancent nonchalamment sur les chaînes de fer qui rattachent entre elles les bornes de granit du *sagrario*. La journée est achevée, les scènes nocturnes commencent, et les *léperos* deviennent pour quelques heures les maîtres de la ville.

Le *lépero* est un des types les plus bizarres de la société mexicaine. L'observateur qui a pu voir Mexico non-seulement livrée à cette agitation joyeuse qui précède l'*oracion*, mais plongée dans le silence sinistre que la nuit ramène, peut seul dire ce qu'il y a de redoutable et de singulier dans le caractère de ce *lazzarone* mexicain. A la fois brave et poltron, calme et violent, fanatique et incrédule, ne croyant en Dieu que tout juste pour avoir du diable une terreur salutaire, joueur éternel, querelleur par caractère, d'une sobriété qui n'a d'égale que l'intempérance à laquelle il se livre parfois, le lépero sait accommoder sa paresse comme son humeur à toutes les fortunes. Tour à tour portefaix, maçon, conducteur de chevaux, paveur de rues, commerçant, le lépero est tout. Toutefois voleur par instinct, c'est là sa profession favorite, qu'il exerce partout, aux églises, aux processions, aux spectacles; aussi sa vie n'est-elle qu'un long démêlé avec la

1. Le journal el *Siglo XIX*, du 11 novembre 1845, publiait une plainte adressée à l'excellentissime *ayuntamiento* au sujet de voleurs qui auraient devancé même le déclin du jour et choisi l'heure de midi pour exercer leur redoutable industrie. La plainte et la réponse du conseil municipal sont deux documents aussi curieux l'un que l'autre.

justice, qui n'est pas elle-même à l'abri de ses larcins. Prodigue quand il possède quelques piastres, le lépero n'est pas moins résigné, moins courageux dans le besoin. A-t-il gagné le matin de quoi subvenir à peu près à la dépense de la journée, il cesse aussitôt tout travail. Souvent aussi ses ressources précaires viennent à lui manquer. Tranquille alors et sans souci des voleurs, il s'étend, enveloppé de sa couverture déchirée, à l'angle d'un trottoir ou sur le seuil d'une porte. Là, raclant sa *jarana* (petite mandoline), contemplant avec une sérénité stoïque la *pulqueria* (cabaret) où le crédit lui est inconnu, il prête une oreille distraite au sifflement de la friture voisine, resserre plus étroitement la corde qui sangle son ventre, déjeune d'un rayon de soleil, soupe d'une cigarette et s'endort sans penser au lendemain.

J'avouerai ma faiblesse : parmi cette foule oisive et bruyante qui m'attirait chaque soir sur la plaza Mayor, mon attention négligeait volontiers l'élite des promeneurs pour s'arrêter sur les groupes déguenillés qui m'offraient une expression à la fois plus triste et plus vraie de la société mexicaine. Je n'avais jamais, par exemple, rencontré un lépero dans tout le pittoresque délabrement de son costume sans me sentir l'envie d'observer de plus près cette classe de bohémiens qui me rappelaient les plus étranges héros des romans picaresques. Il me semblait curieux de comparer ce fils impur des grandes villes aux sauvages aventuriers que j'avais rencontrés dans les bois et les savanes. Pendant les premiers temps de mon séjour à Mexico, je cherchai donc et je réussis, par l'intermédiaire d'un moine franciscain de mes amis, à me faire admettre dans l'honorable intimité d'un lépero de la meilleure souche, nommé Perico el Zaragate [1]. Malheureusement nos relations étaient à peine commencées, que j'étais déjà, pour de très-bonnes raisons, tenté de les

1. *Zaragate*, vaurien de la plus dangereuse espèce.

rompre : je n'avais encore tiré du lépero que des révélations fort insignifiantes sur sa condition comme sur celle de ses pareils, et la quantité de piastres que Perico avait su m'arracher était assez considérable pour me donner fort à réfléchir. J'étais fermement résolu à en finir avec des leçons si coûteuses, quand je vis un matin entrer chez moi fray Serapio, le digne moine qui m'avait fait connaître Perico.

« Je viens vous chercher, me dit le franciscain, pour vous mener aux taureaux de la place de Necatitlan ; il y a une *jamaïca* et un *monte Parnaso* qui rendront la course des plus piquantes.

— Qu'est-ce qu'une *jamaïca* et un *monte Parnaso ?*

— Vous le saurez tout à l'heure ; partons, car onze heures vont sonner, et nous arriverons à peine à temps pour nous bien placer. »

Je n'avais jamais su résister à l'attrait d'une course de taureaux, et je trouvais dans la compagnie de fray Serapio l'avantage de traverser en sûreté les faubourgs qui entourent Mexico d'une formidable ceinture. Dans celui surtout qui avoisine la place de Necatitlan, il est presque toujours dangereux de se hasarder avec un habit européen, et ce n'était jamais sans un certain malaise que je le traversais seul. Le capuchon du moine allait servir d'égide au frac parisien. J'acceptai avec empressement l'offre de fray Serapio, et nous partîmes. Pour la première fois je contemplai d'un œil tranquille ces rues sales sans trottoirs ni pavés, ces maisons noirâtres et lézardées, berceau et refuge des bandits qui infestent les chemins et pillent souvent même les habitations de la ville. Une multitude de léperos borgnes, couturés, cicatrisés par le couteau, buvaient, sifflaient, criaient dans les tavernes, drapés dans leurs draps de coton souillés ou dans leurs *frazadas* [1] à jour. Des femmes, à peine vêtues

1. Couverture de laine commune, et distincte en cela du *sarape*.

d'affreux haillons, se tenaient sur le seuil des maisons au milieu d'enfants nus qui se roulaient dans la fange en poussant des cris aigus. En traversant ces hideux repaires, effroi de la police, le juge criminel récite une oraison, l'alcade se signe, le *corchete* (recors) et le régidor se font petits, l'honnête homme frissonne; mais le moine y passe le front haut, le sourire aux lèvres, et le frôlement de sa sandale y est plus respecté que le bruit du sabre d'un *celador;* souvent même, comme des tigres apprivoisés qui reconnaissent leur maître, les bandits se découvrent sur son passage et viennent baiser sa main.

La place de Necatitlan présentait un spectacle bizarre et nouveau pour moi. D'un côté, le soleil versait d'insupportables clartés sur les *palcos de sol*[1], et, derrière les couvertures et les *rebozos* étendus pour donner de l'ombre, la populace, juchée en pyramides hurlantes sur les gradins du cirque, se livrait à un abominable concert de cris et de sifflements. Du côté de l'ombre, les plumets des officiers, les châles de soie aux couleurs variées, formaient un coup d'œil qui consolait en quelque sorte le regard attristé par la misère et la nudité qui remplissaient les loges exposées au soleil. J'avais vu cent fois ce spectacle, j'avais vu cette foule fatiguée, mais non rassasiée de carnage, lorsque vers le soir, à la fin des courses, les gosiers épuisés ne laissaient plus échapper que de rauques exclamations, lorsque le soleil dardait de longs rayons à travers les planches mal jointes de l'amphithéâtre, lorsque l'odeur du sang attirait au-dessus du cirque des bandes de vautours affamés; mais je n'avais jamais vu l'arène même transformée comme elle l'était ce jour-là. De nombreuses constructions en bois remplissaient toute l'enceinte consacrée d'ordinaire aux courses; revêtus d'herbe, de fleurs et d'odorante ramée, ces espèces d'écha-

1. On nomme ainsi les loges de la partie du cirque exposée au soleil.

faudages ne présentaient qu'une vaste salle de verdure, qu'une sorte de frais bosquet avec ses avenues mystérieuses, ses ruelles ménagées pour la circulation. Divers petits réduits disposés sous ce bosquet étaient autant de cabinets ouverts à la gastronomie mexicaine, autant de cuisines ou de *puestos* [1] de boissons fraîches. Dans les cuisines, c'était, comme toujours, ce luxe extravagant de ragoûts sans nom à base de piment et de graisse de porc; dans les *puestos* brillaient, au milieu des fleurs, des verres gigantesques remplis de diverses boissons rouges, vertes, jaunes, bleues. La populace des *palcos de sol* s'enivrait à longs traits de l'odeur nauséabonde de la graisse, tandis que d'autres plus heureux, assis dans cet élysée improvisé, savouraient, sous des tonnelles de verdure, la chair du canard sauvage des lagunes.

« Voilà, me dit le franciscain en me montrant du doigt les nombreux convives attablés dans l'arène, voilà ce qu'on appelle une *jamaïca*.

— Et ceci, comment l'appelez-vous ? dis-je à mon compagnon en lui désignant un arbre de quatre à cinq mètres de haut, planté avec toutes ses feuilles au milieu de l'arène, et tout pavoisé de grossiers mouchoirs de couleur qui flottaient à chacune de ses branches.

— Ceci est le *monte Parnaso*, me répondit le franciscain.

— Aurions-nous par hasard une ascension de poëtes ?

— Non, mais de léperos, et des moins lettrés, ce qui sera beaucoup plus divertissant. »

Comme le moine me faisait cette réponse, qui ne m'instruisait qu'à demi, les cris de *toro! toro!* vociférés par la galerie que le soleil dévorait, devinrent de plus en plus bruyants; les cuisines, les *puestos* d'eaux rafraîchissantes furent désertés en un clin d'œil; les déjeuners furent subitement interrompus, et les débris des vertes cabanes jon-

1. *Puesto*, boutique portative, habituellement en feuillages.

chèrent le sol de l'arène sous le choc impétueux d'une bande de léperos qui se laissèrent glisser, à l'aide de leurs couvertures, des loges les plus élevées dans l'enceinte. Parmi ces forcenés qui hurlaient, gambadaient en détruisant les frêles cabinets de verdure, je ne fus pas surpris de retrouver mon ancien ami Perico. Sans lui, la fête n'eût pas été complète. Le monte Parnaso, avec ses foulards de coton, s'élevait seul au milieu des débris de toute espèce qui encombraient l'arène, et devint bientôt le point unique des regards et des efforts de cette populace. Tous essayèrent d'y grimper à l'envi pour s'emparer des foulards qu'ils convoitaient; mais, comme il arrive toujours, les efforts des uns paralysaient les efforts des autres, et l'arbre restait debout sans qu'aucun des prétendants pût en embrasser la circonférence. Au même instant, la trompette retentit dans la loge de l'alcade, la porte du *toril* s'ouvrit et donna passage au plus magnifique taureau que les *haciendas* voisines eussent pu fournir. Malheureusement pour les assistants, qui comptaient voir les léperos aux prises avec un ennemi plus redoutable, le taureau était un *embolado*[1]. Les *aspirants-lauréats* du monte Parnaso montrèrent néanmoins quelque hésitation et jetèrent du côté du toril un regard effrayé. Le taureau, après avoir hésité lui-même, se dirigea au galop vers l'arbre toujours debout. Quelques léperos s'enfuirent, et les autres, délivrés de cette concurrence, purent s'élancer les uns après les autres sur les branches du monte Parnaso. Une catastrophe était imminente; le taureau, arrivé au pied de l'arbre qui abritait les léperos, donnait dans le tronc des coups de corne redoublés. Sous le poids dont les branches étaient chargées, l'arbre s'inclina bientôt de côté; enfin, au moment où Perico faisait une ample moisson de foulards, il s'inclina davantage et s'abattit,

1. C'est-à-dire avec une boule à l'extrémité de chaque corne. Dans toutes les courses, c'est le taureau consacré à la populace.

entraînant dans sa chute une grappe hideuse de corps entrelacés.

Des rires frénétiques, des applaudissements enthousiastes éclatèrent parmi les douze mille spectateurs qui garnissaient les gradins et les loges, à l'aspect des malheureux qui, meurtris, écloppés, cherchaient à se dégager de leurs étreintes mutuelles et des branchages dans lesquels ils étaient enchevêtrés. Le taureau vint ajouter à la confusion en égrenant à coups de corne cette noire guirlande, et j'eus la douleur de voir l'infortuné Perico, lancé à dix pieds en l'air, retomber dans un état d'immobilité qui m'ôtait tout espoir de continuer jamais sous un maître si habile mes études encore bien incomplètes sur la vie mexicaine.

Au même instant où Perico était emporté à grand'peine hors de l'enceinte, cent voix s'élevèrent pour appeler un prêtre. Fray Serapio se tapit à ce moment dans un angle de la loge; mais, quoiqu'il en eût, il ne put esquiver le devoir que lui imposait la volonté du peuple. Il se leva donc avec une gravité qui dissimulait aux yeux du public son vif désappointement, et me dit tout bas :

« Suivez-moi, vous passerez pour médecin.

— Vous plaisantez? lui dis-je.

— Non, parbleu! si le drôle n'est pas tout à fait mort, il aura un médecin et un confesseur de la même force. »

J'accompagnai le moine avec une gravité pour le moins égale à la sienne, et, pendant que nous descendions les escaliers du cirque, les éclats de rire et les vivat de la foule nous prouvèrent que le public de l'*ombre*, comme celui du *soleil*, avait déjà oublié un incident aussi ordinaire. Nous fûmes introduits dans une petite pièce sombre pratiquée au milieu des couloirs du rez-de-chaussée. Dans un coin de cette pièce on venait de déposer l'infortuné Perico, qu'on avait au préalable débarrassé de ses foulards. Puis, moitié par respect pour l'Église et la Faculté, si dignement repré-

sentées l'une et l'autre, moitié par le désir de ne pas perdre le spectacle de la course, les assistants nous laissèrent seuls. Le lépero, la tête appuyée contre la cloison et ne donnant aucun signe de vie, était assis plutôt que couché ; ses bras pendants, sa figure d'une pâleur cadavéreuse, indiquaient que, si la vie n'avait pas abandonné ce corps inerte, il ne devait plus en rester qu'une bien faible étincelle. Nous nous regardâmes, le franciscain et moi, aussi embarrassés l'un que l'autre de notre rôle.

« Je crois, dis-je au moine, que vous pouvez à tout hasard lui donner l'absolution.

— *Absolvo te*, » dit fray Serapio en poussant rudement du pied le lépero, qui parut enfin sensible à cette marque d'intérêt, et qui murmura en ouvrant à demi les yeux : « Je crois en Dieu le père, le fils et le saint.... Ah ! les coquins m'ont enlevé mes foulards.... *Señor padre!* Je suis un homme mort.

— Pas encore, mon fils, lui répondit le moine; mais peut-être ne te reste-t-il que peu de temps pour confesser tes péchés, et tu ne feras pas mal d'en profiter pour que je puisse t'ouvrir à deux battants les portes du ciel. Je te préviens que je suis pressé.

— La course n'est donc pas finie? dit naïvement le pauvre Perico. Mais je crois qu'à tout prendre, continua-t-il en se tâtant, je suis peut-être moins mal que vous ne le pensez. »

Puis, m'apercevant, Perico ferma les yeux, comme s'il se fût senti de nouveau défaillir, et reprit d'une voix éteinte :

« Au fait, je me sens mal.... très-mal, et, s'il vous plaît d'écouter ma confession, j'aurai bientôt fini.

— Commence donc, mon fils. »

Le moine s'accroupit près du malade, qui, du reste, ne portait aucune trace extérieure de blessure. Otant son large

chapeau gris, Perico se pencha à l'oreille du moine, et je m'écartai d'un pas pour ne pas interrompre le lépero, qui commença ainsi :

« Je m'accuse d'abord, mon père, d'avoir répondu par la plus noire ingratitude aux prévenances du cavalier que voici, en le mettant à contribution aussi souvent que j'ai pu le faire, et.... cependant moins que je ne l'aurais désiré, ce dont je le prie de ne pas me conserver rancune, car dans le fond.... je lui étais tendrement attaché. »

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

« Je m'accuse aussi, mon père, d'avoir dérobé la montre en or du juge criminel Sayosa, la dernière fois que je comparus devant lui.

— Comment cela, mon fils?

— Le seigneur Sayosa eut l'imprudence de vouloir regarder l'heure devant moi et de faire un geste de surprise en se plaignant d'avoir oublié chez lui sa montre en or et sa chaîne. Je me dis dès lors que, si je n'étais pas pendu, il y avait un bon coup à faire. Ignorant le sort qui m'était réservé, je donnai le mot d'ordre à un mien ami qu'on élargissait à l'instant même. Il faut vous dire que le seigneur juge avait un faible bien connu pour le dindon....

— Je ne te comprends pas, mon fils.

— Vous allez me comprendre. Mon compère acheta un dindon superbe et courut le présenter à la femme du seigneur Sayosa, en lui disant que son mari l'avait chargé de lui offrir cette belle bête; le seigneur juge la priait en même temps, ajouta mon ami, de remettre au porteur la chaîne et la montre en or qu'il avait oubliées chez lui. Ce fut ainsi que la montre....

— Ceci est grave, mon fils.

— J'ai fait pis encore, mon père : le lendemain j'ai volé à la femme du juge, pendant que son mari était en séance....«

— Quoi? mon fils.

— Le dindon, mon père. Vous concevez, on n'aime pas à perdre, » murmura Perico d'une voix dolente.

Le moine contint à grand'peine un accès d'hilarité causé par la révélation du lépero.

— Et quel motif, mon fils, reprit-il d'une voix mal affermie, t'avait conduit devant le seigneur juge criminel?

— Une bagatelle : je m'étais engagé à servir, moyennant quelques piastres, la vengeance d'un habitant de cette ville (le nom ne fait rien à l'affaire). On me fit voir l'homme que je devais frapper. C'était un jeune et beau cavalier, reconnaissable surtout à une longue et mince cicatrice qui se dessinait très-distinctement au-dessus du sourcil droit. Je m'embusquai à la porte d'une certaine maison où cet homme allait d'habitude tous les soirs après l'oraison. Je le vis en effet entrer dans la maison qui m'avait été signalée. La nuit tombait, et j'attendis. Deux heures se passèrent; il n'y avait plus personne dans la rue, devenue silencieuse, et celui que j'attendais ne sortait pas. Il me prit envie de voir ce qui pouvait le retenir si longtemps. L'appartement était au rez-de-chaussée; je regardai donc à travers les barreaux d'une fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte, sans doute à cause de l'extrême chaleur.... »

Perico, soit par faiblesse, soit pour tout autre motif, semblait, en continuant sa confession, ne céder qu'avec répugnance à l'ascendant exercé sur lui par fray Serapio; on eût dit un de ces somnambules qui ne dévoilent leur pensée qu'à regret sous le fluide magnétique qui les domine. J'interrogeai le moine du regard pour savoir si je devais m'éloigner; un coup d'œil me retint à ma place.

« Au-dessous d'une image des saintes âmes, continua Perico, sommeillait une vieille femme enveloppée jusqu'aux yeux de son *rebozo*. Le beau cavalier, que je reconnus, était assis sur un canapé. Agenouillée devant lui, la tête appuyée sur ses genoux, une femme jeune et belle semblait, les yeux

levés sur lui, s'enivrer d'une amoureuse contemplation. Le jeune homme effeuillait une rose rouge qui s'épanouissait dans la conque transparente d'un peigne d'écaille que des tresses de cheveux retenaient sur la tête inclinée devant lui. Je compris pourquoi le temps lui paraissait si court. Peut-être le mouvement de compassion que j'éprouvai me sera-t-il compté là-haut pour quelque chose, car je me sentis tout triste d'avoir à couper le fil d'un si doux roman.

—Tu l'as donc tué, malheureux? s'écria le moine.

— Je m'assis dans l'ombre sur le trottoir en face de la maison. J'étais ému, le découragement m'avait si bien pris, que je m'endormis à mon poste. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait m'arracha à mon assoupissement; un homme sortit. Je me dis alors qu'une parole devait être sacrée, que ce n'était pas le moment d'écouter ma sensibilité naturelle; et je me levai.

« Une seconde après, j'étais sur les talons de l'inconnu. Les sons d'un piano se firent entendre presque en même temps derrière la fenêtre qui s'était refermée. On sentait que le bonheur devait doubler l'agilité des doigts qui parcouraient le clavier. « Pauvre femme, me dis-je; ton amant va mourir, « et tu chantes! » Je frappai.... l'homme tomba.... »

Le sensible Perico se tut et soupira.

« Le chagrin m'avait-il troublé la vue? reprit-il après un moment de silence. Un rayon de lune éclaira en ce moment la figure de celui que j'avais frappé. Ce n'était pas mon homme. J'en fus, ma foi, content; j'avais été payé pour tuer, j'avais tué, et, ma conscience tranquillisée à cet égard, je me mis en devoir de couper une mèche des cheveux de l'inconnu, afin de pouvoir rapporter à celui qui me payait un signe quelconque de l'accomplissement de ma mission. Tous les cheveux se ressemblent, me disais-je. Je me trompai encore; l'homme que j'avais tué était un Anglais; il avait les cheveux rouges comme un piment mûr. Le beau cavalier vivait. Alors,

dans mon désappointement, je blasphémai le saint nom de Dieu, et c'est ce dont je m'accuse, mon père. »

Perico se frappa la poitrine, tandis que le franciscain lui représentait toute la noirceur de ce dernier crime en passant très-légèrement sur le premier : car la vie d'un homme, d'un Anglais hérétique surtout, est d'un poids bien léger aux yeux de la classe la moins éclairée de la nation mexicaine, dont le moine et le lépero m'offraient deux types fort distincts. Fray Serapio termina son exhortation en administrant à la hâte à Perico une absolution quelconque dans un latin digne des comédies de Molière; puis il reprit en bon espagnol :

« Maintenant il ne te reste plus qu'à demander pardon à ce cavalier de l'avoir mis trop fréquemment à contribution, ce qu'il te pardonnera volontiers, vu l'impossibilité où tu es de recommencer de longtemps. »

Le lépero se tourna vers moi, et, de l'air le plus languissant qu'il put prendre :

« Je suis un grand pécheur, me dit-il, et je ne me croirai tout à fait absous que si vous daignez me pardonner les tours indignes que je vous ai joués. Je vais mourir, seigneur cavalier, et je n'ai pas de quoi me faire enterrer. Ma femme doit être avertie à l'heure qu'il est, et ce serait un grand soulagement pour elle, si elle trouvait dans ma poche quelques piastres pour payer mon linceul. Dieu vous les rendra, seigneur Français.

— Au fait, dit le moine, vous ne pouvez guère refuser cette faveur à ce pauvre diable, et ce sont les dernières piastres qu'il vous coûtera.

— Dieu le veuille ! » dis-je, sans penser que je faisais presque un souhait homicide; et je vidai ma bourse dans la main que me tendait Perico, qui ferma les yeux, laissa tomber sa tête à la renverse, et ne parla plus.

— *Requiescat in pace!* dit fray Serapio; la course doit être bien avancée, et je n'ai plus rien à faire ici. »

Nous sortîmes. « Après tout, me disais-je en m'éloignant du cirque, je n'avais pas encore obtenu du Zaragate des confidences aussi curieuses. » Une telle confession me dédommageait amplement du mécompte que m'avaient causé mes premières relations avec ce singulier personnage. D'ailleurs, cette leçon était la dernière que devait me donner le lépero, et à cette pensée je ne pouvais me défendre d'un peu de pitié pour lui. J'avais tort cependant, comme on va le voir, de croire tous mes comptes réglés avec mon maître Perico.

II.

L'Alameda. — Le Paseo de Bucareli.

Il est peu de villes au Mexique qui ne possèdent leur *alameda*[1], et, comme il convient à la capitale d'une république ou d'un royaume, celle de Mexico est sans contredit la plus belle. Une promenade de ce genre manque à Paris. Hyde-Park à Londres est celle qui s'en rapproche le plus. L'Alameda de Mexico forme un carré long, entouré d'une muraille à hauteur d'appui, qui longe un fossé profond, dont les eaux bourbeuses, aux exhalaisons fétides, déparent ce charmant lieu de promenade, irréprochable du reste. Une grille, à chacun des angles, donne passage aux voitures, aux cavaliers et aux piétons. Des peupliers, des frênes et des saules forment un berceau de verdure au-dessus de la chaussée principale, destinée aux voitures et aux chevaux qui roulent et galopent silencieusement sur un terrain soigneusement égalisé. Des allées qui convergent vers de grands centres communs, ornés de fontaines aux eaux jaillissantes, interposent leurs massifs de myrtes, de rosiers et de jasmins entre les voitures et les promeneurs à pied, dont l'œil peut

1. *Alameda*, nom générique des promenades publiques ; littéralement, lieu planté de peupliers, *álamos*.

suivre, à travers ces ombrages embaumés, des équipages luxueux et des chevaux pleins d'ardeur dans leurs évolutions répétées autour de l'Alameda. Le bruit des roues, étouffé par le sable des allées, arrive à peine à l'oreille, mêlé au murmure des jets d'eau, au frémissement de la brise dans le feuillage toujours vert, aux bourdonnements des abeilles et des colibris. Les carrosses dorés du pays se croisent incessamment avec les voitures européennes, et le somptueux harnais des chevaux mexicains ressort dans tout son éclat à côté de la modeste selle anglaise, bien mesquine au milieu de ce luxe oriental. Les femmes du monde ont quitté, à l'heure de la promenade, la *saya* et la mantille pour se revêtir de costumes qui ne sont que de quelques mois en arrière des modes parisiennes. Nonchalamment étendues sur les coussins de leurs voitures, elles laissent reposer dans une chaussure souvent trop négligée ce pied qui fait leur orgueil et l'admiration des Européens. Heureusement que leur coupable négligence se cache derrière les portières dont les glaces baissées ne laissent voir que leur diadème de beaux cheveux noirs rehaussés de fleurs naturelles, et leur séduisant sourire, et leurs gestes, où la vivacité s'unit si gracieusement à la nonchalance. L'éventail s'agite aux portières et parle son mystérieux langage. La foule des promeneurs à pied ne présente pas un spectacle moins piquant; seulement l'Europe mêle en moins grand nombre ses tristes costumes aux costumes bariolés de l'Amérique.

Après un certain nombre de tours, les voitures abandonnent l'Alameda, les cavaliers suivent les voitures; toute cette foule passe indifférente devant une fenêtre garnie de barreaux de fer, qui donne sur le trottoir qu'il faut longer pour gagner une promenade nommée le *Paseo* de Bucareli[1]. On ne devinerait guère quel hideux tableau se déroule

1. Du nom du vice-roi qui en dota la ville.

chaque jour derrière ces barreaux rongés par la rouille, à deux pas de la plus brillante promenade de Mexico : cette fenêtre est celle de la morgue où l'on expose les cadavres. La sollicitude de la justice ne commence que de ce moment, et ces cadavres d'hommes et de femmes sont jetés là pêle-mêle, à moitié nus, encore sanglants; chaque jour, cette morgue a des hôtes nouveaux! Quant au Paseo, voisin de la funèbre exposition, il n'étale pour tous ornements qu'une double rangée d'arbres, des bancs de pierre destinés aux promeneurs à pied, et trois fontaines surchargées de détestables statues allégoriques. De ce lieu, on découvre une partie du paysage que l'on voit du haut de la cathédrale ; ce sont encore les deux pics neigeux des volcans avec leurs panaches de nuages, la sierra nuancée de tons violets, et au bas, les façades blanches de quelques haciendas, des champs de maïs entrevus à travers les arches du gigantesque aqueduc, enfin quelques dômes d'églises et de couvents presque toujours noyés, à l'heure de la promenade, dans les vapeurs lumineuses du soir.

C'était le soir aussi, le soir du jour où j'avais assisté à la course de taureaux, où je m'étais mêlé à la foule des oisifs qui couvre ordinairement l'espace compris entre le Paseo et l'Alameda. La nuit commençait à le disputer au jour ; les réverbères allaient être allumés, les promeneurs à pied et en voiture regagnaient rapidement leurs demeures. C'était un dimanche. Bruyamment répétés par les cloches sans nombre des églises et des couvents, les tintements de l'*Angelus* dominaient le bourdonnement de la foule, dont une partie s'arrêtait avec respect, et dont une autre se précipitait comme un torrent qu'aucun obstacle ne peut retenir. Le jour, qui jetait ses dernières lueurs à travers la grille de la morgue, n'éclairait plus que faiblement les victimes qui gisaient pêle-mêle sur un lit de maçonnerie souillé de larges plaques de sang. En vain repoussées par des soldats qui les envoyaient

pleurer plus loin, des femmes revenaient se lamenter devant les barreaux et poussaient des cris de douleur. Leurs cris ameutaient les passants; les uns les plaignaient, les autres se contentaient de les regarder curieusement. Agenouillé près de la grille, la tête découverte et tenant la bride d'un cheval richement caparaçonné, un homme récitait dévotement ses oraisons. A son costume, il était facile de reconnaître qu'il appartenait à la classe aisée des habitants de *Tierra Afuera*[1], qui repoussent avec un égal dédain les modes et les idées de l'Europe. Cet équipement pittoresque s'alliait bien du reste à des traits mâles et pleins de distinction. Au-dessus du sourcil droit de l'inconnu, une longue et mince cicatrice se dessinait en blanc sur son front découvert. C'était, sans nul doute, le beau jeune homme dont Perico m'avait le matin même fait le portrait. Rendait-il grâces à Dieu de l'avoir arraché au danger, ou le remerciait-il d'aimer ou d'être aimé? La question resta douteuse pour moi, et d'ailleurs les dévotions qui donnaient matière à ces conjectures furent subitement interrompues. Effrayé par le bruit des voitures, un cheval rebelle aux efforts de son cavalier vint heurter violemment l'échelle au haut de laquelle un *sereno* allumait un réverbère suspendu aux murs de la caserne de La Acordada. Le sereno tomba d'une hauteur de quinze pieds, et resta sans mouvement sur le pavé. Il me serait facile de décrire la stupeur du malencontreux cavalier à la vue du sereno privé de connaissance et peut-être mortellement blessé, car ce cavalier, il faut bien le dire, c'était moi; mais j'aime mieux raconter ce qui s'ensuivit.

On connaît les habitudes bienveillantes de la populace des grandes villes à l'égard de ceux qui par malheur commettent d'aussi tristes maladresses. Pourtant on ne se rend peut-être

1. Pays du dehors, par contraste avec ceux qu'en Sonora et sur les frontières on appelle *Tierra Adentro*, pays du dedans.

pas un compte bien exact de l'attitude d'une pareille populace au Mexique, surtout vis-à-vis d'un étranger qui n'est pour elle qu'un ennemi naturel. Contenu, malgré sa fougue, au milieu d'un flot pressé de léperos qui ne délibéraient que sur le genre de supplice à infliger à l'auteur désolé d'un pareil crime, mon cheval n'était pour moi d'aucune ressource, et je me surpris un instant à envier le sort du sereno insensible du moins aux atteintes de cette multitude, qui le foulait aux pieds sans prendre de lui nul souci. Fort heureusement le hasard m'envoya deux auxiliaires sur l'un desquels au moins j'étais loin de compter. Le premier fut un alcade qui, escorté de quatre soldats, se fit jour jusqu'à moi, et me dit qu'à ses yeux j'étais convaincu d'avoir causé la mort d'un citoyen mexicain. Je m'inclinai silencieusement. D'après les ordres du magistrat, on chargea le corps du sereno toujours immobile sur un *tapestle* (espèce de brancard) tenu en réserve dans la caserne pour des cas semblables; puis m'invitant poliment à descendre de cheval, l'alcade m'enjoignit de suivre à pied le brancard jusqu'au palais, où je me trouverais tout naturellement à deux pas de la prison. Je n'eus garde, on le pense bien, de céder sur-le-champ à cette invitation; j'essayai de démontrer à l'alcade que le cas exceptionnel où je me trouvais n'autorisait nullement une pareille procession judiciaire. Malheureusement l'alcade était, comme presque tous ses pareils, doué d'une ténacité à toute épreuve, et à tous mes raisonnements il ne répondit qu'en insistant de plus belle sur le respect dû à la coutume. Je songeai alors à chercher parmi les assistants quelqu'un qui voulût bien me servir de caution, et tout naturellement mes regards se portèrent sur l'endroit où j'avais remarqué le cavalier agenouillé qui, à la première vue, m'avait inspiré un si profond intérêt; mais le cavalier avait disparu. Allais-je donc être forcé de me soumettre à l'odieuse formalité exigée par l'alcade? C'est à ce moment que le hasard m'envoya le se-

cond auxiliaire dont j'ai parlé. Le nouveau personnage qui vint s'interposer entre l'alcade et moi était très-majestueusement drapé d'un manteau de drap de Queretaro, couleur olive, dont un pan relevé cachait presque entièrement sa figure. A travers les nombreuses déchirures du manteau, on pouvait apercevoir une veste de drap non moins maltraitée. Arrivé devant l'alcade, après avoir, non sans peine, fendu la foule, ce personnage passa le bras à travers un des trous de son manteau, et put ainsi, sans déranger les plis de sa cape, porter la main au débris de chapeau qui couvrait sa tête. Il se découvrit courtoisement, tandis que dans sa chevelure noire et hérissée restaient accrochés quelques cigarettes, un billet de loterie et une image de la miraculeuse vierge de Guadalupe. Je ne fus pas médiocrement surpris en reconnaissant dans ce respectable bourgeois mexicain mon ami Perico, que je croyais mort et à la veille d'être enterré.

« Seigneur alcade, dit Perico, ce cavalier a raison. C'est involontairement qu'il a commis ce meurtre. Il ne doit donc pas être confondu avec les malfaiteurs ordinaires, et d'ailleurs je suis ici pour le cautionner, car j'ai l'honneur de le connaître intimement.

— Et qui te cautionne, toi? demanda l'alcade.

— Mes antécédents, reprit modestement le Zaragate.... et ce cavalier, ajouta-t-il en me désignant.

— Mais puisque c'est toi qui le cautionne?

— Eh bien ! je cautionne ce cavalier, ce cavalier me cautionne; ce sont donc deux cautions pour une, et votre seigneurie ne peut pas mieux rencontrer. »

J'avoue que, placé entre la justice de l'alcade et la fatale protection de Perico, j'hésitai un instant. De son côté l'alcade ne semblait guère convaincu par le syllogisme que Perico venait de lui lancer avec une si triomphante assurance. Je crus devoir alors terminer le débat en me penchant à l'oreille de l'alcade et en lui donnant mon adresse à voix basse.

« Eh bien! reprit-il en se retirant, j'accepte la caution de votre ami à la cape olive, et je me rends de ce pas à votre domicile, où je compte vous trouver. »

L'alcade et les soldats s'étaient éloignés; la foule restait aussi compacte et toujours menaçante, mais un sifflement aigu et deux ou trois gambades eurent bientôt fait reconnaître Perico des gens de sa caste, qui se rangèrent avec empressement devant lui. Le lépero prit alors mon cheval par la bride, et je m'éloignai ainsi de ces groupes sinistres, fort inquiet sur le dénoûment de mon aventure, et fort triste surtout du malheureux événement qui en avait été l'origine.

« Comment se fait-il que je vous trouve si bien portant? dis-je à mon guide quand j'eus recouvré un peu de sang-froid. J'avoue que je croyais vos affaires dans ce monde à jamais terminées.

— Dieu a fait un miracle en faveur de son serviteur, reprit Perico, et il leva dévotement les yeux au ciel; mais on dirait, seigneur cavalier, que ma résurrection vous contrarie. Vous concevez du reste que, malgré tout mon désir de vous être agréable....

— Nullement, Perico, nullement, je suis enchanté de vous revoir en vie; mais comment s'est opéré ce miracle?

— Je n'en sais rien, reprit gravement le lépero; seulement il s'est accompli assez rapidement pour que j'aie pu reprendre ma place parmi les spectateurs de la course, et même tenter une dernière ascension. Je venais d'être confessé et absous à neuf, c'était une occasion unique de risquer ma vie sans exposer mon âme; j'ai voulu en profiter, et cela m'a porté bonheur : car cette fois, en dépit du taureau qui m'a soulevé de nouveau sur ses cornes, je suis retombé sur mes jambes, au grand contentement du public, qui a fait pleuvoir sur moi les réaux et les demi-réaux. Alors, me trouvant, grâce à vous surtout, la bourse assez

bien garnie, j'ai pensé à satisfaire mes goûts pour la toilette, et je suis allé au *baratillo* faire emplette de ce costume, qui me donne un air fort respectable. Vous avez vu avec quelle considération l'alcade m'a traité. Il n'y a rien de tel que d'être bien vêtu, seigneur cavalier! »

Je vis clairement que le drôle m'avait joué une fois de plus, et que sa feinte agonie, comme sa confession, n'avait été pour lui qu'un excellent moyen de tirer de moi quelques piastres. J'avoue néanmoins que ma colère fut désarmée en ce moment par la dignité comique avec laquelle je le voyais se pavaner dans son manteau troué, tout en me tenant ces étranges discours. Je ne songeai qu'à me débarrasser d'une compagnie qui me devenait importune, et je me contentai de lui dire en souriant :

« Si je compte bien, les maladies de vos enfants, l'accouchement de votre femme, votre linceul, m'ont coûté à peu près une centaine de piastres; vous faire remise du tout, ce sera, j'aime à le croire, payer assez généreusement le service que vous venez de me rendre. De ce pas donc je regagne mon domicile, et je vous renouvelle mes remercîments.

— Votre domicile, seigneur cavalier! y pensez-vous? s'écria Perico; mais, à l'heure qu'il est, votre maison doit être cernée par la force armée; on vous cherche chez tous vos amis; vous ne savez pas à quel alcade vous avez affaire?

— Vous le connaissez donc?

— Je connais tous les alcades, seigneur cavalier, et ce qui prouve combien je mérite peu le surnom qu'on me donne, c'est que tous les alcades ne me connaissent pas; mais, de tous ses pareils, celui qui vous poursuit maintenant est le plus fin, le plus rapace, le plus diabolique. »

Bien que j'eusse quelque raison de trouver ce portrait exagéré, je me sentis un moment ébranlé dans ma résolu-

tion. Puis Perico me représenta, en termes vraiment pathétiques, le bonheur que sa femme et ses enfants éprouveraient à voir leur bienfaiteur venir leur demander un asile pour la nuit. Ayant à choisir entre deux protecteurs également intéressés, je me laissai convaincre par celui dont l'avidité avait les moins tristes dehors; je me décidai à suivre de nouveau le lépero.

Cependant la nuit avançait; nous traversions des ruelles suspectes, des carrefours déserts, des rues inconnues pour moi et remplies d'une formidable obscurité. Les serenos devenaient de plus en plus rares; je me sentais entraîner vers le fond de ces faubourgs où la justice n'ose pas pénétrer, et j'étais sans armes, à la merci d'un homme dont j'avais entendu l'épouvantable confession. Jusqu'alors le Zaragate, je l'avoue, ne m'avait guère paru trancher beaucoup par ses crimes, si effrontément avoués, sur une population démoralisée par l'ignorance, la misère et les guerres civiles; mais, à cette heure et au milieu de ce dédale de sombres ruelles, au milieu du silence de la nuit, mon imagination prêtait à cette figure picaresque de fantasques et colossales dimensions. La position était critique : abandonner brusquement un pareil guide, dans ces quartiers perdus, était dangereux; le suivre ne l'était pas moins.

« Mais où diable demeurez-vous? » demandai-je à Perico.

Le lépero se gratta la tête pour toute réponse; j'insistai.

« A dire vrai, reprit-il enfin, n'ayant pas de domicile fixe, je demeure un peu partout.

— Et votre femme, et vos enfants, et cet asile que vous m'offriez?

— J'avais oublié, reprit imperturbablement le Zaragate, que j'avais envoyé hier ma femme et mes enfants à.... Queretaro; mais quant à un asile....

— Est-ce à Queretaro que vous me l'offrez aussi? demandai-je à Perico, reconnaissant trop tard que la femme

et les enfants de cet honnête personnage étaient aussi imaginaires que son domicile.

— Quant à un asile, reprit Perico avec la même impassibilité, vous partagerez celui que les ressources de mon imagination vont me procurer, et que je sais trouver quand mes moyens ne me permettent pas de louer un domicile ; car le ciel ne nous envoie pas tous les jours des courses de taureaux et d'autres aubaines semblables.... Tenez, ajouta-t-il en me montrant du doigt une lueur vacillante et lointaine qu'on voyait se refléter sur le trottoir de granit, voilà peut-être notre affaire. »

Nous avançâmes vers la lueur qui brillait au loin, et je pus bientôt reconnaître qu'elle s'échappait de la lanterne d'un sereno. Drapé dans un manteau jaunâtre qui n'était guère en meilleur état que celui de Perico, le gardien de nuit, accroupi sur le trottoir, semblait suivre d'un regard mélancolique les grands nuages qui traversaient le ciel. A notre approche, il resta immobile dans son indolente attitude.

« Holà! l'ami, lui demanda le Zaragate, n'avez-vous pas connaissance dans le quartier de quelque *velorio?*

— Oui, parbleu! d'ici à quelques *cuadras* (pâtés de maisons), et près du pont de l'Eguizamo, vous en trouverez un ; à telle enseigne que, si je ne craignais quelque ronde du seigneur régidor, ou si je trouvais quelque brave garçon qui voulût prendre mon manteau et garder ma lanterne, j'irais moi-même à la fête.

— Bien obligé, dit courtoisement Perico; nous allons profiter du renseignement. »

Le sereno jeta un regard d'étonnement sur mon costume, qui jurait singulièrement avec celui de Perico.

« Les pareils de ce seigneur cavalier ont peu l'habitude de fréquenter ces réunions, dit l'homme de police.

— C'est un cas de force majeure ; ce seigneur a con-

tracté une dette qui l'oblige à ne pas retourner ce soir chez lui.

— C'est différent, dit le sereno; il y a des dettes qu'on n'aime à payer que le plus tard possible. »

Et, prêtant l'oreille aux sons d'une horloge lointaine, le gardien de nuit, sans plus s'occuper de nous, cria d'une voix lugubre :

« Il est neuf heures, et le temps est orageux. »

Puis il reprit sa première attitude, tandis que des voix lointaines de serenos lui répondaient successivement dans le silence de la nuit.

Je me remis mélancoliquement à marcher derrière Perico, suivi de mon cheval, que je menais en laisse, car les règlements de police interdisent, après l'*Angelus*, de parcourir les rues de Mexico à cheval, et je n'étais nullement disposé à avoir de nouveau maille à partir avec les alcades. L'avouerai-je? ce qui me décidait en ce moment à ne pas me séparer de mon guide, c'était ma curiosité, que ses paroles venaient de mettre en éveil. Je voulais savoir ce que pouvait être un *velorio*, et cet amour de l'imprévu, qui trouve tant d'occasions de se satisfaire au Mexique, venait une fois encore m'arracher à mes ennuis.

Nous n'avions pas marché dix minutes que, selon le renseignement du sereno, nous avions atteint un pont jeté sur un étroit canal. Des maisons crevassées baignaient leur pied verdâtre dans une eau grasse et bourbeuse. Une lampe, qui se consumait tristement devant un *retablo* (tableau) des âmes du purgatoire, jetait des reflets livides sur cette eau stagnante. Sur les *azoteas* (terrasses), des chiens de garde hurlaient à la lune, tantôt cachée, tantôt encadrée seulement dans un mobile rideau de nuages, car nous étions dans la saison des pluies. Sauf ces lugubres rumeurs, tout était silencieux là comme dans les autres quartiers que nous venions de traverser. Les fenêtres d'un premier étage, assez vivement éclairées en face du tableau des âmes du purga-

toire, tranchaient seules sur cette double rangée de sombres masures. Perico frappa à la porte de la maison illuminée. On tarda quelque temps à venir; enfin la porte s'ouvrit, mais à demi, un des vantaux étant retenu, selon l'usage, par une chaîne de fer.

« Qui est là? dit une voix d'homme.

— Des amis qui viennent prier pour les morts et se réjouir avec les vivants, » répondit Perico sans hésiter.

Nous entrâmes. Éclairés par la lanterne de celui qui remplissait les fonctions de portier, nous traversâmes le vestibule et pénétrâmes dans une cour intérieure. Le guide montra à Perico un anneau scellé dans le mur : j'y attachai mon cheval par la bride; nous montâmes une vingtaine de marches, et j'entrai, précédé de Perico, dans une pièce assez bien éclairée. J'allais enfin apprendre ce que c'est qu'un *velorio*.

III.

Le Velorio.

La réunion dans laquelle Perico m'avait introduit présentait un spectacle des plus étranges. Des hommes et des femmes du menu peuple, au nombre d'une vingtaine, étaient assis en cercle, causant, criant, gesticulant. Une odeur fétide, cadavéreuse, mal combattue par la fumée des cigares et par la vapeur du vin de Xérès et du *chinguirito*[1], remplissait la salle. Dans un coin de l'appartement, une table s'élevait surchargée de provisions de toute espèce, de tasses, de bouteilles, de flacons. A une table plus éloignée, des joueurs assis mêlaient au cliquetis de la monnaie de cuivre tous les termes techniques du *monte*, et se disputaient, avec une ardeur excitée par les liqueurs fortes, des piles de *cuartillas* et

1. Eau-de-vie de canne à sucre.

de *tlacos*[1]. Sous la triple inspiration du vin, des femmes et du jeu, l'orgie que je surprenais ainsi à son début paraissait devoir prendre rapidement un formidable essor; mais ce qui me frappa le plus fut précisément l'objet qui semblait le moins préoccuper les assistants. Un jeune enfant, qui paraissait avoir atteint à peine sa septième année, était couché sur une table. A son front pâle, couvert de fleurs fanées par la chaleur d'une atmosphère étouffante, à ses yeux vitreux, à ses joues amaigries et plombées, déjà nuancées de tons violâtres, il était facile de voir que la vie s'était retirée de lui, et que depuis plusieurs jours peut-être il dormait du sommeil éternel. Au milieu des cris, des rires, du jeu, des conversations bruyantes, au milieu de ces hommes et de ces femmes qui riaient et chantaient comme des sauvages, l'aspect de ce petit cadavre était navrant. Les fleurs, les bijoux qui le couvraient, loin d'ôter à la mort sa lugubre solennité, ne faisaient que la rendre plus hideuse. Tel était l'asile que je devais à l'ingénieuse sollicitude de Perico.

Un silence général suivit notre entrée. Un homme, dans lequel j'eus bientôt reconnu le maître de la maison et le père de l'enfant mort, se leva pour nous recevoir. Son front, loin d'être chargé de tristesse, semblait au contraire rayonner de contentement, et ce fut d'un air d'orgueil qu'il nous montra les nombreux hôtes réunis pour célébrer avec lui la mort de son fils, regardée comme une faveur du ciel, puisque Dieu avait daigné rappeler à lui le jeune enfant avant qu'il fût en âge de pécher. Il nous assura que nous étions les bienvenus dans sa maison, et que pour lui, en un jour semblable, les étrangers devenaient des amis. Grâce à la loquacité de Perico, j'étais devenu le point de mire de tous les regards. J'avais un personnage difficile à faire, Perico ayant cru devoir affirmer, à tous ceux qui voulaient l'entendre, qu'il était impossible de

1. La *cuartilla* vaut trois sous; le *tlaco*, un sou et demi.



tuer les gens de meilleure grâce que je n'avais fait. Pour m'élever à la hauteur de mon rôle, je me hâtai de mettre mes gants dans ma poche et d'affecter une assurance cavalière, persuadé qu'il était prudent de hurler avec les loups.

« Que pensez-vous du gîte que je vous ai trouvé? me demanda Perico en se frottant les mains; celui-là ne vaut-il pas mieux que celui que je pouvais vous offrir? En outre, vous saurez maintenant ce qu'on appelle un velorio. C'est une ressource dans les soirées de tristesse ou de désœuvrement. Grâce à moi, vous acquerrez ainsi des titres à la reconnaissance éternelle de ce digne père de famille, dont l'enfant, mort avant l'âge de sept ans, est maintenant un ange dans le ciel. »

Et Perico, jaloux sans doute de s'assurer aussi une part dans ce tribut de gratitude, s'empara sans façon d'un énorme verre de chinguirito qu'il vida d'un trait. J'étais pour la première fois témoin de cette coutume barbare qui ordonne à un père de famille d'étouffer ses larmes, de dissimuler ses angoisses sous un front riant, de faire les honneurs de chez lui au premier vagabond qui, sur le renseignement d'un sereno, vient se gorger de viandes et de vins devant le cadavre de son fils, et partager des largesses qui souvent condamnent le lendemain toute une famille à la misère.

Une fois que l'orgie, un moment troublée, eut repris de plus belle, je retrouvai un peu de calme, et je me mis à jeter les yeux autour de moi. Au milieu d'un cercle de ces femmes empressées qui se font un devoir de ne jamais manquer une veillée des morts, j'aperçus un front pâle, une bouche qui essayait de sourire, malgré des yeux pleins de larmes, et, dans cette victime d'une superstition grossière, je n'eus pas de peine à deviner la mère, pour laquelle un ange dans le ciel ne remplaçait pas l'ange qui lui manquait sur la terre. Parmi les commères qui se pressaient autour d'elle, c'était à qui redoublerait par les plus maladroites importunités l'af-

fliction de la pauvre femme. L'une racontait les phases de la maladie et des souffrances du jeune défunt; l'autre énumérait les remèdes infaillibles qu'elle aurait appliqués, si on l'avait consultée à temps, tels que les emplâtres de saint Nicolas, les moxas, la vapeur du pourpier cueilli un vendredi de carême, les décoctions d'herbes filtrées dans un morceau du froc d'un dominicain; et la pauvre mère crédule se détournait pour essuyer ses larmes, bien convaincue quo ces remèdes auraient en effet sauvé son enfant. Les verres de vin de Xérès, les cigarettes se succédaient rapidement pendant ces consultations; puis on proposa et l'on mit en pratique tous les jeux innocents en vogue dans l'Amérique espagnole, tandis que des enfants, succombant à la fatigue et vaincus par le sommeil, s'étendaient sur le plancher dans tous les coins de la salle, comme s'ils eussent envié le repos de celui dont le front décoloré protestait, sous ses fleurs flétries, contre cette odieuse profanation de la mort.

Retiré dans l'embrasure épaisse d'une des croisées qui donnaient sur la rue, je suivais des yeux avec assez d'inquiétude tous les mouvements de Perico. Il me semblait que cette protection qu'il m'avait imposée par surprise devait cacher quelque embûche. Ma physionomio devait trahir mes préoccupations, car le lépero s'approcha do moi et me dit en forme de consolation :

« Voyez-vous, seigneur cavalier, il en est de tuer un homme comme d'autre chose; il n'y a que le premier pas qui coûte. D'ailleurs, votre sereno fera peut-être comme mon Anglais, qui aujourd'hui se porte mieux que jamais. Ces hérétiques ont la vie si dure! Ah! seigneur cavalier, dit Perico en soupirant, j'ai toujours regretté de ne pas être hérétique.

— Pour avoir la vio dure?

— Non, pour me faire payer mon abjuration. Malheureusement ma réputation de bon chrétien est trop bien établie.

— Mais ce cavalier que vous deviez tuer? demandai-je à

Perico, me trouvant tout naturellement ramené au souvenir du mélancolique jeune homme que j'avais vu agenouillé devant la morgue, croyez-vous qu'il vive encore? »

Perico secoua la tête.

« Demain peut-être sa folle passion lui aura coûté la vie, et sa maîtresse ne lui survivra pas. Pour moi, je n'ai pas voulu faire deux victimes à la fois, et j'ai renoncé à cette affaire.

— Ces sentiments vous honorent, Perico. »

Perico voulut profiter de l'impression favorable que sa réponse venait de produire sur moi :

« Sans doute.... on n'expose pas ainsi son âme pour quelques piastres.... Mais, à propos de piastres, seigneur cavalier, continua-t-il en me tendant la main, je me sens en veine, et votre bourse est peut-être encore assez bien garnie; au cas où je débanquerais le monte, je m'engage à vous mettre de compte à demi dans mon bénéfice. »

Je crus prudent de ne pas répondre à cette nouvelle demande du Zaragate par un refus. Le monte allait d'ailleurs me débarrasser pour quelque temps d'une compagnie qui me devenait importune. Je glissai donc quelques piastres dans la main de Perico. Presque au même instant minuit sonna. Un des assistants se leva et s'écria d'une voix solennelle :

« C'est l'heure des âmes en peine, prions ! »

Les joueurs se levèrent, les divertissements furent suspendus, et tous les assistants s'agenouillèrent gravement. La prière commença à haute voix, interrompue par les répons à intervalles égaux, et pour la première fois on parut se souvenir du but de la réunion. Qu'on imagine ces convives aux yeux éteints par l'ivresse, ces femmes presque nues, tous réunis autour d'un cadavre couronné de fleurs; qu'on fasse planer sur cette foule agenouillée les vapeurs d'une atmosphère épaisse, où des miasmes putrides se mêlent aux exhalaisons des liqueurs fortes, et on aura une idée de l'étrange, de l'horrible scène à laquelle j'étais forcé d'assister.

Les prières finies, les jeux recommencèrent de nouveau, toutefois avec moins d'ardeur. Il y a toujours, dans les réunions nocturnes, un moment de malaise où le plaisir lutte avec le sommeil; mais, ce moment franchi, la joie devient plus bruyante et prend l'aspect d'une sorte de délire, de frénésie. C'est l'heure de l'orgie : ce moment allait arriver.

J'avais repris mon poste dans l'embrasure de la fenêtre, et, pour échapper aux sollicitations du sommeil comme à l'air méphitique de la salle, j'avais entr'ouvert la croisée. Interrogeant du regard l'obscurité de la nuit, je cherchais à lire dans les étoiles l'heure qu'il pouvait être, je tâchais aussi de m'orienter au milieu du dédale de rues que j'avais traversé; mais à peine apercevais-je au-dessus des maisons voisines un coin du ciel, qui, ce soir-là, n'avait pas sa sérénité ordinaire. Je consultai en vain mes souvenirs; rien ne me rappelait dans Mexico ce canal aux eaux plombées, sur lequel venaient tomber perpendiculairement ces ruelles sombres et désertes. J'étais complétement dépaysé. Devais-je rester plus longtemps au milieu de cette hideuse orgie? devais-je affronter les périls d'une tentative d'évasion à travers les rues de ce faubourg écarté? Pendant que je me posais, sans pouvoir les résoudre, ces questions également embarrassantes, un bruit de pas, des murmures confus, vinrent tout à coup me distraire. Je m'effaçai derrière un des volets que je fermai, de manière à voir et à entendre sans être vu. Une demi-douzaine d'hommes ne tardèrent pas à déboucher d'une des ruelles qui s'ouvraient en face de la maison où je me trouvais. Celui qui marchait en tête était couvert d'une *esclavina*[1] qui ne cachait qu'à demi le fourreau de son épée; les autres tenaient à la main leurs lames nues. A leur allure timide, un Européen nouvellement débarqué les eût pris pour des malfaiteurs; mais mon expérience ne se laissa pas mettre en dé-

1. Petit surtout ou manteau court.

faut : la justice pouvait seule avoir une contenance aussi craintive, et il me fut facile de reconnaître une ronde de nuit composée d'un régidor, d'un alcade auxiliaire et de quatre *celadores*.

« *Voto á brios!* dit l'homme à l'esclavina, sans doute un de ces magistrats auxiliaires, à la fois alcades et cabaretiers, qui hébergent les malfaiteurs pendant le jour, quitte à les poursuivre la nuit; à quoi pense le seigneur préfet, en nous envoyant faire des rondes dans ces quartiers où jamais la justice n'a pénétré? Je voudrais le voir chargé de cette besogne !

— Il aurait soin d'apporter avec lui les armes à feu qu'on nous refuse, dit l'un des *corchetes*, qui paraissait de tous le plus rassuré; car les criminels et les malfaiteurs n'ont pas l'habitude de ne porter comme nous que des armes blanches, et celui qu'on nous a chargés de protéger en fera peut-être cette nuit l'expérience à ses dépens.

— Que diable ! dit l'alcade, quand on sait qu'on s'expose à être assassiné la nuit, on reste chez soi.

— Il y a de ces enragés que nulle crainte n'arrête, reprit un des corchetes; mais, comme dit l'Évangile, celui qui cherche le danger y périra.

— Quelle heure peut-il être à présent? reprit l'auxiliaire.

— Quatre heures, » répondit un des recors; et, levant les yeux vers la fenêtre derrière laquelle je me cachais, le même homme ajouta : « J'envie le sort des gens qui passent si gaiement leur nuit dans cette *tertulia.* »

En conversant ainsi, les celadores longeaient le parapet qui borde le canal. Tout à coup l'auxiliaire qui marchait en tête trébucha dans l'obscurité. Au même instant, un homme se dressa debout et de toute sa hauteur devant les gardes de nuit.

« Qui êtes-vous? demanda l'alcade d'une voix qu'il essaya de rendre imposante.

— Que vous importe? répliqua l'homme d'un ton non moins arrogant. Ne peut-on dormir dans les rues de la ville sans avoir à subir un interrogatoire?

— On dort chez soi.... autant que possible, » balbutia l'alcade visiblement intimidé.

L'individu surpris en flagrant délit de vagabondage fit entendre un sifflement aigu; puis, repoussant l'alcade, il se jeta en courant dans la ruelle la plus voisine. A ma grande surprise, l'alcade et les celadores, en gens qui devinent un piége, s'éloignèrent dans une direction tout opposée, au lieu de le suivre. Presque en même temps, une main se posa sur mon épaule; je tressaillis et me retournai. Perico et l'hôte à qui il m'avait présenté étaient devant moi.

« Voici un sifflement qui m'a tout l'air d'un appel de mon compère Navaja occupé à quelque expédition, » s'écria le premier en se penchant vers la fenêtre, tandis que le second, les jambes chancelantes, les yeux avinés comme un homme qui a trop consciencieusement rempli ses devoirs de maître de maison, me présentait un verre plein d'une liqueur que sa main tremblante laissait déborder.

Puis, avec la susceptibilité particulière aux gens ivres :

« On dirait vraiment, seigneur cavalier, me dit-il, que vous faites fi de la société de pauvres gens comme nous; vous ne jouez pas, vous ne buvez pas, et cependant, pour certains cas de conscience, le jeu et l'eau-de-vie sont d'une grande ressource. Voyez, moi, pour régaler mes amis j'ai bu et mangé ce que j'avais et ce que je n'ai pas : eh bien! je suis content, quoique je ne possède plus un tlaco dans le monde, et, si vous le voulez bien, je vous joue le corps de mon enfant. C'est un enjeu, continua-t-il d'un air confidentiel, qui en vaut bien un autre; car je puis le louer encore, et bien cher, à quelque amateur de velorio.

— Jouer le corps de votre enfant! m'écriai-je.

— Et pourquoi pas? Cela se fait tous les jours. Tout le

monde n'a pas le bonheur d'avoir un ange là-haut, et le corps de ce cher petit porte bonheur ici-bas. »

Je me débarrassai comme je le pus des obsessions d'un père aussi tendre pour reporter mes regards vers la rue; mais les abords du canal étaient redevenus silencieux et déserts. Je ne tardai pas cependant à me convaincre que cette tranquillité, cette solitude n'étaient qu'apparentes; des bruits vagues, des rumeurs indécises s'échappaient par moments d'une des ruelles qui aboutissent au canal. Bientôt je crus entendre crier le gravier sous des pas mal assurés. Le corps penché en dehors du balcon, l'oreille au guet, j'attendais l'instant où ce redoutable silence allait être troublé par quelque cri d'angoisse. Des éclats de voix ramenèrent de nouveau mon attention vers la salle à laquelle je tournais le dos. L'orgie avait en ce moment atteint son paroxysme. Le Zaragate, entouré d'un groupe menaçant de joueurs dont sa veine, trop obstinément heureuse, avait excité les soupçons, cherchait, mais en vain, à se draper fièrement des lambeaux de son manteau olive déchiré en longues lanières sous les atteintes furieuses de ses adversaires. Les épithètes les plus injurieuses lui étaient prodiguées de toutes parts.

« Je suis un homme de bien, s'écriait impudemment le drôle, aussi vrai que vos façons discourtoises ont mis en lambeaux un des plus beaux manteaux que j'aie possédés.

— Effronté voleur, criait un joueur, ton manteau avait autant d'accrocs que ta conscience!

— En tout autre endroit, reprit Perico, qui manœuvrait prudemment vers la porte, vous me rendriez raison de cette double injure. Seigneur cavalier, continua-t-il en m'appelant, soyez ma caution comme j'ai été la vôtre; la moitié de mon gain vous appartient; c'est un gain loyal, et tout ceci n'est qu'une calomnie. »

Je maudissais une fois de plus mon intimité avec Perico, quand un événement plus grave vint faire une diversion

heureuse à la scène où je me voyais menacé d'être acteur. Un homme sortit précipitamment d'une des pièces les plus reculées de l'appartement. Sur ses pas, un autre individu s'élança le couteau à la main, bientôt suivi par une femme échevelée qui poussait des cris aigus.

« Me laisserez-vous assassiner ainsi? s'écriait pitoyablement l'individu poursuivi; personne ne me donnera-t-il un couteau?

— Laissez-moi, laissez-moi ouvrir le ventre de ce larron d'honneur! » hurlait le mari outragé.

Les femmes, par esprit de corps, sans doute, poussèrent toutes à la fois des cris lamentables et se jetèrent entre les deux adversaires, tandis qu'un des amis de l'offenseur lui remettait furtivement un long couteau entre les mains. Celui-ci se retourna et se lança intrépidement à la rencontre de son rival. Les cris des femmes redoublèrent; ce fut une infernale confusion. Les deux ennemis acharnés faisaient des efforts prodigieux pour fendre les groupes agglomérés entre eux. Le sang allait couler, quand, dans la lutte engagée entre tous, la table qui supportait l'enfant mort fut renversée. Le corps alla heurter le carreau avec un bruit sourd, et les fleurs qui le couvraient jonchèrent le sol. Un large cercle s'ouvrit aussitôt autour du cadavre profané. Un cri perçant domina tout ce tumulte, et la mère désolée se jeta sur les restes de son enfant avec une suprême et navrante douleur.

J'en avais trop vu. Je m'élançai vers le balcon pour jeter un dernier regard sur la rue et m'assurer qu'une évasion était encore possible; mais de ce côté aussi le passage m'était fermé. Un homme venait de sortir d'une des ruelles qui s'ouvraient sur le bord opposé du canal. D'autres hommes couraient derrière lui en brandissant des armes. Ce Navaja, dans lequel Perico venait de reconnaître un confrère, avait sans doute réuni sa troupe, et j'allais le voir terminer, sans pouvoir porter secours à la victime, un de ces coups noctur-

nes qui font la gloire sinistre de certains léperos. L'homme qu'on poursuivait atteignit bientôt le parapet du quai et s'y adossa. Je l'entendis distinctement s'écrier :

« Arrière, lâches coquins, qui vous mettez cinq contre un !

— Courage, *muchachos!* cria de son côté celui qui paraissait être le chef de la bande. Il y a cent piastres à gagner. »

Ce qui se passa ensuite, est-il besoin de le décrire? La lutte trop inégale qui s'était engagée ne dura que quelques instants; bientôt un cri de joie féroce m'annonça qu'elle s'était terminée à l'avantage des assassins. Pourtant le malheureux si lâchement attaqué respirait encore; il put même se traîner sur le pont, d'où, agitant un tronçon d'épée, il bravait encore les cinq assaillants : mais ce fut un dernier effort. De nouveau entouré par ces misérables, de nouveau il tomba sous leurs coups. Aux blafardes lueurs de la lampe qui brûlait pour les âmes du purgatoire, je vis les cinq hommes soulever un corps sanglant et le lancer dans le canal, dont la surface ne fut qu'un moment troublée. Une seconde après, les assassins avaient disparu, et cela si rapidement que je pus me demander si je ne venais pas de faire un mauvais rêve; mais la réalité me serrait de trop près pour que je pusse caresser longtemps cette erreur. Un nouvel incident vint d'ailleurs me prouver que j'étais parfaitement éveillé. Un homme à cheval sortit de la maison où m'avait conduit un si fatal enchaînement de circonstances, et dans cet homme je reconnus Perico, dans ce cheval le noble animal que j'avais amené à si grand'peine de l'hacienda de la Noria.

« Holà, drôle! m'écriai-je, ceci passe la permission; tu me voles mon cheval !

— Seigneur cavalier, reprit Perico avec un sang-froid imperturbable, j'emporte une pièce de conviction qui pourrait être accablante pour votre seigneurie. »

Tel fut l'adieu que me laissa le lépero; et le cheval, vi-

goureusement stimulé, partit au galop. Pour moi, sans prendre congé de personne, je m'élançai à la poursuite du Zaragate. Il était trop tard; je n'entendis plus dans le lointain qu'un hennissement plaintif et le bruit du galop, que la distance rendit bientôt insaisissable. Je m'élançai à tout hasard dans une des lugubres ruelles qui aboutissaient au canal. Il me fallut errer longtemps dans ce dédale avant de retrouver un quartier connu, et le jour pointait quand je pus m'orienter. La nuit m'avait porté conseil, et je résolus de faire la déclaration en règle du malheur que j'avais causé la veille. Je me dirigeai donc résolûment vers le *juzgado de letras* [1]. Quand j'entrai, le juge n'était pas encore arrivé, et j'attendis dans le vestibule. La fatigue et le sommeil ne tardèrent pas à l'emporter sur mes préoccupations de tout genre; je m'endormis sur un banc. Des rêves confus me retraçant les scènes bizarres dont j'avais été témoin, il me sembla entendre un bruit sourd autour de moi, puis le silence se fit tout à coup. J'ouvris les yeux, et je crus avoir encore le cauchemar qui m'avait oppressé. Une civière couverte d'un drap ensanglanté était déposée presque à mes pieds. Une pensée me traversa l'esprit comme un éclair. Je m'imaginai que j'avais été reconnu, et que, par un raffinement de justice barbare, on voulait me confronter avec celui dont j'avais causé la mort. Je me retirai dans le fond du vestibule; la vue de ce drap sanglant m'était insupportable. Peu à peu cependant je me rassurai, et, m'armant de courage, j'allai soulever un coin du drap funèbre. Je n'eus pas de peine à reconnaître la victime. Sa belle et pâle figure, son front marqué d'une longue et mince cicatrice, avaient laissé dans ma mémoire une trop profonde empreinte. Les plantes marécageuses et le limon verdâtre qui souillaient ses vêtements me rappelaient aussi quel avait été le théâtre du crime. C'était bien là

1. Salle d'audience. Le *juez de letras* est le juge criminel.

l'homme que j'avais vu si vaillamment mourir, que je savais devoir être si tendrement pleuré. Je laissai le drap retomber sur cette noble victime.

Je me hâte de terminer ce trop long récit. Vingt jours environ s'étaient écoulés sans qu'aucune suite eût été donnée à ma déplorable affaire, et il ne m'était resté de mes aventures nocturnes qu'une horreur invincible pour toute la classe des léperos, quand je reçus l'ordre de comparaître devant un alcade inconnu. Un homme d'une quarantaine d'années, et qui m'était non moins inconnu que l'alcade, m'attendait à la barre.

« Seigneur cavalier, me dit cet homme, je suis le *farolero* que votre seigneurie a presque tué, et, comme cet accident a entraîné une incapacité de travail pendant quinze jours, vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande une indemnité.

— Non, certes, dis-je, assez satisfait de voir que je n'avais à me reprocher la mort de personne. Combien demandez-vous?

— Cinq cents piastres, seigneur. »

J'avoue que cette demande exorbitante changea immédiatement ma satisfaction en colère, et je ne pus m'empêcher d'envoyer *in petto* l'allumeur de réverbères à tous les diables. Cependant j'eus honte presque aussitôt de ces sentiments, et, l'alcade m'ayant conseillé de transiger, je fus trop heureux d'en être quitte pour le cinquième de la somme demandée par le *farolero*. Après tout, si mes études sur les léperos me coûtaient cher, l'expérience que j'y gagnais avait son prix, et, de toutes mes largesses forcées, je n'avais rien à regretter, pas même le cheval que m'avait volé mon trop ingénieux ami Perico.

FRAY SERAPIO.

I.

Le couvent de Saint-François.

Dans notre société actuelle, qui a si complétement rompu avec les principes et les traditions du moyen âge, on peut difficilement se faire une idée de l'influence qu'exerce le moine au Mexique et du lien étroit qui unit encore dans ce pays le cloître au monde. Et pourtant, si ce lien n'existait pas, le tableau bigarré qu'offre la population mexicaine perdrait un de ses plus grands charmes, qui est d'opposer sans cesse aux types, aux usages du XIXe siècle, les usages et les types du temps de Philippe II. A côté de ces hommes qui portent l'épée, de ces femmes vêtues comme les contemporaines de Cortez et de Pizarre, de ces Indiens aux jambes nues chaussées de sandales antiques, le froc du religieux apparaît, non pas comme une anomalie, mais comme un poétique souvenir de plus. Cette figure austère ne trouble pas l'ensemble du tableau, elle le complète. Solennelle ou familière, l'intervention du moine dans les actes de la vie mexicaine est de tous les jours, presque de tous les instants. Sans parler des cérémonies religieuses multipliées qui font serpenter dans les rues de longues processions monastiques, des règles claustrales généralement indulgentes permettent aux habitants des cloîtres de sortir presque à toute heure et de prendre, avec une aisance parfaite, leur part des jouissances mon-

daines. On comprend quel élément pittoresque s'introduit dans la société avec cette foule immense que laissent échapper chaque jour d'innombrables couvents, dont chaque ordre vient tour à tour apporter son type sur la scène, depuis le froc noir du dominicain jusqu'au froc blanc du *mercedario*.

Si les classes élevées de la société mexicaine ont échappé en partie à l'influence des moines, la classe moyenne les écoute encore avec la même vénération superstitieuse qu'il y a un siècle. La bizarre éloquence des sermonnaires du moyen âge a gardé là un fidèle auditoire. Le prédicateur mexicain ne recule devant aucune métaphore ; il marie l'emphase au cynisme avec une témérité sans égale : tantôt c'est Dieu qu'il représente *se faisant du soleil une monture et de la lune un étrier*[1] ; tantôt c'est un récit graveleux auquel il soude avec un imperturbable aplomb une moralité religieuse. Descendu de la chaire ou du confessionnal, ce même homme qui vient de prêcher l'ascétisme va égayer par ses bons mots ou par ses chansons quelque *tertulia* de bas étage. Il pousse la sollicitude pour ses pénitentes jusqu'à diriger leur toilette ; il donne des conseils très-goûtés sur l'achat d'une parure nouvelle ; il fait plus, il se charge lui-même de l'emplette, et on le voit fréquenter assidûment les magasins de modes, où son approbation est sans appel comme ses critiques. Le plus souvent, ce qui l'amène en ces lieux, ce n'est pas une complaisance désintéressée : plus d'un de ces frivoles achats n'est qu'un tribut payé à la vie de famille, dont le révérend père supporte les charges à condition d'en goûter clandestinement les joies. Excepté peut-être à son couvent, le moine est partout. Courses de taureaux, combats de coqs, jeux, spectacles, tout l'attire, tout lui est une occasion de faire admirer sa verve et son entrain. Et qu'on ne croie pas que ces mœurs

1. *Cabalgando el sol, y estribando la luna.* Je n'ai pu traduire qu'en l'affaiblissant ce passage d'un sermon que j'ai entendu prononcer à Mexico.

faciles portent la moindre atteinte à l'autorité du prêtre et du directeur spirituel ; les Mexicains comprennent à merveille l'alliance de la dévotion et des plaisirs mondains. Quand le moine regagne le soir son couvent après une journée gaiement employée, il voit les passants attardés s'agenouiller devant lui avec le même respect que si le plus étrange contraste n'existait pas entre sa conduite et ses pieux discours.

Le caractère et les habitudes du moine mexicain étant connus, on ne s'étonnera pas trop de l'incident qui me mit en relations avec un des plus joyeux membres de cette grande famille monastique, le révérend fray Serapio. La curiosité m'avait conduit à une fête populaire des environs de Mexico, la fête de San-Agustin de las Cuevas, petite ville à seize kilomètres de la capitale. Cette fête, pour laquelle Mexico est déserté pendant trois jours, réunit l'élite des joueurs mexicains, et quiconque n'y joue pas y est mal vu. J'avais donc suivi l'exemple que donnaient les nombreux amateurs de cartes attirés à San-Agustin, et je m'étais assis à une table de jeu. J'avais pour vis-à-vis un franciscain d'une taille athlétique, et je n'oublierai jamais sa figure basanée, son regard perçant, son front rasé couronné d'une touffe de cheveux crépus comme la crinière d'un bison. C'était un vrai soudard sous la robe d'un moine. Victime d'une veine obstinément contraire, je ne pus m'arrêter longtemps parmi les joueurs, et je me levai après avoir vu mon dernier enjeu disparaître dans la poche du moine. J'errai quelques instants dans les rues du village, poursuivi de tous côtés par le tintement des quadruples et des piastres, puis je remontai à cheval et je repris fort mélancoliquement le chemin de Mexico; mais à peine étais-je à la moitié de la route que je m'arrêtai fort embarrassé. Une barrière de péage s'élève à mi-chemin entre Mexico et San-Agustin. Or, près d'arriver à cette barrière, je venais de m'apercevoir que je n'avais plus en poche le réal nécessaire pour acquitter les droits. Voulant me don-

ner le temps de réfléchir, je mis mon cheval au pas; mais la fatale barrière se rapprochait de plus en plus. Au moment où je m'apprêtais à rebrousser chemin, le hasard fit paraître derrière moi le franciscain qui venait de vider ma bourse. L'heureux joueur m'adressa quelques paroles de politesse auxquelles je répondis de la façon la plus courtoise. Il m'offrit de m'accompagner à Mexico, et le secret espoir de passer la barrière aux dépens du franciscain fut pour quelque chose, je dois l'avouer, dans l'empressement avec lequel j'acceptai cette offre. Je crus en même temps devoir féliciter mon compagnon sur son heureuse veine. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre aussitôt s'écrier en soupirant :

« Hélas! j'ai tout laissé là-bas, je n'ai rien, plus rien que des dettes. Et même, s'il faut tout vous dire, je compte sur vous pour payer mon passage à la barrière! »

Le moine me donnait l'exemple de la franchise; je lui avouai donc sans hésiter que j'allais lui demander précisément le même service. Le franciscain partit alors d'un éclat de rire de si bon aloi, que, malgré ma déconvenue, je me laissai gagner un moment par cette folle gaieté, et ne repris qu'assez péniblement mon sérieux. Enfin nous pûmes tenir conseil. Les expédients les plus bouffons furent tour à tour proposés et rejetés. Après une assez longue délibération, il fut décidé qu'on franchirait la barrière au galop sans payer. « La première fois que nous repasserons, nous payerons double, » dit le moine. Ce cas de conscience ainsi réglé, il piqua des deux; je le suivis, et bientôt nous eûmes laissé derrière nous les gardiens du passage, auxquels un épais nuage de poussière dérobait nos chevaux lancés à bride abattue. On comprend qu'une fois à Mexico, nous ne nous séparâmes pas sans être convenus de nous revoir. Une partie de cartes, une espièglerie digne d'écoliers, c'étaient, on l'avouera, d'assez bizarres débuts pour une liaison formée avec un moine.

Des relations ainsi commencées promettaient d'être pi-

quantes, et peu de jours après cette rencontre je me dirigeai vers le couvent de San-Francisco, qu'habitait mon compagnon d'aventures. Après cette première visite, je revins souvent, d'abord pour le franciscain, puis pour le couvent même, un des plus beaux du Mexique. Fray Serapio, il faut le dire, était rarement dans sa cellule; mais son amitié m'assurait toujours un bon accueil dans le monastère, dont la bibliothèque offrait à mes recherches d'inépuisables trésors. La vie claustrale se montra ainsi à moi tour à tour facile et riante sous les traits joyeux du franciscain, ou sévère et morne dans les poudreuses archives du couvent. Il y avait là une double étude à faire, et le cloître de San-Francisco ne devait pas lasser promptement ma curiosité.

Aucune des communautés religieuses disséminées sur le sol du Mexique n'est aussi riche, aussi puissante que celle de Saint-François. Le vaste emplacement qu'occupent dans toutes les villes les couvents de franciscains, les murailles épaisses qui les entourent, les dômes nombreux qui les couronnent, indiquent assez l'ordre souverain, celui dont, pour ainsi dire, relèvent tous les autres. Le monastère où le hasard m'avait introduit est à la fois digne de la communauté qui l'a fondé et de la capitale qui le compte parmi ses plus remarquables monuments. La rue de San-Francisco, qui mène au cloître de ce nom, est la continuation de la rue commerçante et fréquentée des *Plateros*. Le cloître, heureusement situé dans une des parties les plus animées de la ville, s'élève à l'extrémité de la rue San-Francisco et s'étend jusqu'à l'entrée de l'Alameda. Des murs épais, flanqués de contre-forts massifs, donnent au couvent l'aspect d'une forteresse. Toutefois des clochers élancés et cinq coupoles de faïence émaillée, qui couronnent autant de chapelles, indiquent la pieuse destination de l'édifice. On arrive à la chapelle principale par une vaste cour dallée, toujours encombrée de curieux, de visiteurs, de fidèles ou de pauvres. Au delà de cette

première cour s'étend l'enceinte réservée aux moines. D'immenses cloîtres ornés de bassins à vasques de jaspe blanc, des jardins, des cours, la riche bibliothèque, neuf dortoirs, trois cents cellules, un réfectoire où trois cents convives peuvent trouver place, composent un ensemble à la fois imposant et magnifique, qui surpasse même l'attente du visiteur qui entre dans le couvent après en avoir admiré l'extérieur [1].

A mes heures de loisir, les dimanches surtout, j'aimais à me retirer dans la vaste et poudreuse bibliothèque du cloître, et à fouiller des archives ignorées des moines eux-mêmes. Deux livres entre autres, auxquels le milieu dans lequel je les lisais prêtait un charme étrange, m'avaient captivé complétement : l'un était un recueil de légendes merveilleuses, l'autre la collection des *auto-da-fé* ordonnés par l'inquisition mexicaine. J'oubliais souvent les heures en les compulsant. Ces atroces récits, que l'impassible chroniqueur terminait toujours par la formule sacramentelle : *Laus Deo*, finissaient, lorsque le jour baissait, par exercer sur moi une singulière fascination. Les sons lointains de l'orgue, les chants lugubres des moines, venaient parfois ajouter au prestige, et, dans l'ombre mystérieuse qui déjà envahissait la salle, je voyais apparaître les héros des légendes ou les victimes de l'inquisition. Quand je sortais de la bibliothèque pour me promener sous les cloîtres, les moines que je rencontrais dans les corridors assombris ne ressemblaient nullement à ceux que je voyais compromettre si gaiement la dignité du froc dans les rues de Mexico. La population des couvents est double : il y a des religieux encore assez jeunes pour tenir gaiement leur

1. Le révérend père fray Agustin de Betancourt, qui a fait pour Mexico ce qu'a fait Sauval pour le vieux Paris, décrit au long toutes les richesses du couvent de Saint-François de Mexico, et raconte les légendes qui se rattachent à la fondation de cet édifice. On peut consulter à ce sujet le rare et curieux ouvrage qu'il a publié à Mexico en 1698, sous ce titre : *Theatro Mexicano*,

place à une table de monte ou dans une tertulia : ceux-ci ne sont presque jamais dans leurs cellules ; il y en a d'autres auxquels l'âge et les infirmités interdisent les distractions mondaines : ces derniers forment la population sédentaire, toujours peu nombreuse. Parmi les moines que je rencontrais dans les corridors de San-Francisco, il en était un surtout qui me semblait personnifier la vie claustrale avec tout son cortége de pratiques austères et de secrètes douleurs. C'était un vieillard au crâne luisant et jaune, aux yeux brillants d'un feu sombre sous le capuchon bleu ; une sorte de terreur se mêlait à la curiosité qu'il m'inspirait : on eût dit en le voyant qu'une des mornes figures multipliées sur les murs du couvent par le pinceau des Rodriguez, des Cabrera et des Villalpando, était descendue de son cadre, animée d'une vie passagère.

Parfois aussi j'aimais à méditer dans le jardin ; car la disposition d'esprit où je me trouvais durant mon séjour à Mexico était de celles qui font rechercher la solitude. Depuis mon arrivée au Mexique, les années s'étaient ajoutées aux années, et je commençais à ressentir de sourdes atteintes de nostalgie. La constante sérénité d'un ciel qui n'était pas celui de la France ne faisait que redoubler ma tristesse. J'en étais venu à regretter, au milieu de la riche végétation du nouveau monde, les violettes et les lilas, ces deux odorants symboles de la jeunesse qui s'épanouit et qui espère ; je me demandais tristement pourquoi Dieu avait refusé à ce climat où règne un printemps éternel les brumes mélancoliques de l'automne, cet autre symbole de la maturité grave et recueillie. Je soupirais même après les frimas de nos hivers. L'aspect du jardin que les hautes murailles du couvent entouraient de tous côtés était en harmonie parfaite avec les idées sombres que je ne pouvais éloigner. Le soleil avait calciné les parois de briques sur lesquelles s'ouvraient les lucarnes des cellules désertes. L'herbe sauvage poussait par-

tout au hasard sur le terrain ombragé de sycomores, de palma-christi et de manguiers. Une tonnelle ornée de plantes grimpantes était le but ordinaire de mes promenades. Là, sous un dôme fleuri où la passiflore, cette plante favorite des cloîtres, les jasmins et les clématites entrelaçaient leurs jets touffus, je passais de longues heures, rêvant à mon pays, à mes amis absents. Un charme mystérieux s'attachait pour moi à cette fraîche et rustique retraite. Une devise gravée sur le tronc d'un sycomore qui prêtait son ombrage à la tonnelle avait souvent attiré mes yeux : *In silentio et in spe erit fortitudo tua.* Cette devise était-elle la dernière pensée du religieux qui avait élevé cette tonnelle et qui l'avait parée avec tant de soin, peut-être en souvenir de beaux jours trop tôt écoulés? L'homme dont cette brève formule résumait peut-être la vie avait-il trouvé la force dans le silence et dans l'espoir? L'âme se sentait en effet fortifiée, calmée surtout, dans cette solitude. Il y avait quelque charme à oublier le monde dans ce jardin inculte et sauvage, où les seuls bruits qui rappelassent la vie étaient le bruissement des colibris sur les rosiers, le tintement des cloches et les murmures affaiblis de l'orgue.

Le jardin était presque toujours désert. Un seul moine semblait partager ma prédilection pour ce paisible enclos et surtout pour la tonnelle, d'où je le voyais presque toujours s'échapper furtivement à mon approche; ce moine était le même que j'avais souvent observé dans les cloîtres avec une curiosité presque craintive. Quelquefois je le surprenais arrosant les plates-bandes, donnant ses soins aux fleurs qui bordaient les allées envahies par les hautes herbes. Mon imagination chercha bientôt à établir quelque lien romanesque entre le triste vieillard et la tonnelle abandonnée. Je résolus de lier conversation avec lui : cette conscience si tourmentée ne pouvait manquer d'avoir quelques curieuses révélations à faire; mais des tentatives inutiles, bien que

réitérées, pour arracher le sombre promeneur à sa taciturnité habituelle me détournèrent de donner suite à ce projet. Les mains croisées sous ses larges manches, la tête baissée, le moine, chaque fois qu'il me rencontrait, pressait le pas pour se soustraire plus vite à ma vue. Chaque fois aussi je suivais longtemps du regard cet homme, dont la physionomie intelligente et sévère contrastait vivement avec l'air hébété des autres moines. Cette figure, qui trahissait tantôt un douloureux abattement, tantôt une exaltation fanatique, me rappelait à la fois et les légendes merveilleuses et les récits lugubres que je lisais dans la bibliothèque du couvent. Devais-je m'en tenir à des conjectures sur ce singulier personnage? Désespérant de l'amener jamais à rompre le silence avec moi, je résolus de questionner à son sujet fray Serapio, et c'est avec l'espoir de rencontrer le joyeux franciscain que je me dirigeai, un jour de la semaine sainte, vers une des plus riantes promenades des environs de Mexico, le canal de la Viga. Le désir d'apprendre l'histoire du moine inconnu était le principal motif de cette excursion; mais, chemin faisant, je devais recueillir sur les superstitions religieuses du Mexique plus d'une révélation que je ne cherchais pas.

II.

Le canal de la Viga.

De tous les points de la campagne de Mexico, nul n'offre un aspect plus différent, selon les saisons de l'année, que le canal de la Viga; nul n'est tour à tour plus solitaire ou plus peuplé, plus bruyant ou plus silencieux. Ce canal, d'environ huit lieues de long, qu'alimentent les eaux de la lagune de Chalco, sert de voie de transport et de communication entre Mexico et la ville qui a donné son nom à la lagune. Une large et spacieuse chaussée, plantée de trembles et de peupliers,

longe ces eaux dormantes, qui ne mêlent aucun murmure au bruit du feuillage. Si le promeneur qui suit cette chaussée n'apercevait à quelque distance les bâtiments du cirque des taureaux, et plus loin les tours de la cathédrale qui bordent l'horizon au-dessous des deux volcans, il pourrait se croire à cent lieues de Mexico. Quelques maisons de campagne dont les habitants sont presque toujours invisibles, les allées désertes de la *Candelaria*, chaussée rivale de celle de la Viga, des lagunes jetées çà et là au milieu d'une verdure humide, des *chinampas*[1] flottant sur ces lagunes comme de vastes corbeilles, quelques cabanes de *vaqueros* éparses dans la plaine, puis une enceinte de collines dominée par la sierra, tels sont les principaux détails du paysage. Quant aux scènes qu'offre ce tableau, elles sont toutes d'accord avec sa placidité : tantôt c'est une pirogue qui glisse sans bruit sur les eaux du canal; tantôt ce sont des Indiens agenouillés sous quelque berceau de feuillage, devant un Christ qu'ils ornent de fleurs, et aux pieds duquel ils déposent pieusement des oranges et des grenadilles, offrande qui tient presque du paganisme. Les battements d'ailes d'une aigrette qui plane au-dessus des eaux ou se perd dans l'azur du ciel comme un flocon d'écume, les abois de quelques chiens errants, troublent seuls le silence qui règne sous les frais ombrages de la chaussée.

Mais à l'approche des fêtes de Pâques, l'aspect de cette promenade change complétement. Chaque dimanche du carême, la population de Mexico s'y donne rendez-vous, et une foule bruyante l'envahit. Le jour où je m'étais dirigé vers le canal était précisément le dernier dimanche du carême. Au moment où j'arrivais sur la chaussée, les promeneurs habituels du Paseo et de l'Alameda se pressaient dans

1. Les *chinampas* sont des jardins flottants formés par l'agrégation successive de molécules de terre sur des couches d'herbes aquatiles. Ces jardins forment autant d'îlots, et les couches de terre atteignent parfois l'épaisseur d'un demi-mètre.

les allées de la Viga; mais ce ne fut pas cette brillante cohue qui attira surtout mon attention, ce fut le canal même. Ce jour-là, les roseaux de la rive, d'ordinaire si tranquilles, ondulaient et s'entre-choquaient sous le remous continuel des eaux, que fendait une flottille d'embarcations. Des *lanches*, des canots, des pirogues s'entre-croisaient partout, les unes portant à Mexico, pour la semaine sainte, des monceaux de fleurs qui répandaient, en passant, un délicieux parfum, les autres suivant ces cargaisons embaumées. Sur ces dernières, de joyeux passagers, couronnés de coquelicots et de pois de senteur, exécutaient, en voguant, des danses nationales au son des harpes, des flûtes et des mandolines. Des femmes à l'œil ardent, à peine vêtues, jetaient au vent, avec des gestes animés, les œillets pourpres de leur coiffure et les refrains de leurs lascives chansons. Rien ne manquait à cette fête nautique pour rappeler le souvenir des théories de l'ancienne Grèce, ni la limpidité du ciel, ni l'éclat des costumes, ni l'harmonie du langage. Tandis que le canal, qui semblait transformé en un tapis de fleurs, n'offrait de tous côtés qu'un mouvement perpétuel de canots se croisant en tous sens, des groupes nonchalamment couchés sur la berge saluaient de la voix chaque embarcation qui passait : de bruyants défis s'échangeaient, mêlés à de joyeuses clameurs. Plus loin, sous les arcades de verdure que formaient les trembles, sur la chaussée qui frémissait sous le roulement des voitures et le galop des chevaux, le monde élégant de Mexico étalait tout le luxe de la toilette. Cependant des bandes d'ardents et sauvages cavaliers, vêtus du costume national, traversaient parfois cette foule parée, comme pour protester par leurs fougueuses allures contre le maintien roide des dandies habillés à la française.

Les spectateurs avaient sous les yeux un contraste frappant : sur le canal, c'était l'Amérique du XVI[e] siècle, qui, sous l'influence du beau soleil des tropiques, s'abandonnait

sans contrainte au plaisir ; sur la chaussée, c'était l'Amérique du XIXe siècle cherchant à modeler sa physionomie native sur le type effacé de l'Europe. Par réciprocité, quelques Européens affectent parfois de venir à la Viga vêtus du costume mexicain ; mais, sous ces habits d'emprunt, on a bientôt reconnu l'Anglais, l'Allemand ou le Français. Je dois ajouter cependant que nos compatriotes du Midi se distinguent entre tous les étrangers par l'aisance avec laquelle ils portent ce travestissement et réussissent à faire prendre le change sur leur pays natal.

Le crépuscule commençait à assombrir les objets, et le tableau mouvant que j'avais sous les yeux allait bientôt disparaître, lorsque j'aperçus quatre cavaliers qui semblaient se diriger vers moi. Je ne pus d'abord distinguer leurs traits, leur figure étant à demi cachée sous de grands chapeaux et des mouchoirs flottants ; mais leur attitude me parut suspecte. Ces hommes, drapés de mangas et de sarapes, semblaient m'épier avec l'intention de me couper le passage. Je poussai mon cheval dans une contre-allée. Aussitôt ils piquèrent des deux et s'élancèrent vers moi. « Halte-là ! » s'écria une voix menaçante ; et au même instant les quatre cavaliers m'entourèrent. Ce n'étaient ni des voleurs ni des alguazils ; c'étaient tous des hommes dont j'avais pu apprécier souvent le caractère aimable et la joyeuse humeur. Dans l'un d'eux, je reconnus don Diego Mercado, étudiant en théologie du collége de Saint-Jean de Latran ; le deuxième était l'officier don Blas..., le troisième, le seigneur don Romulo R.... F..., brouillon politique qui ne pouvait voir en face de lui un gouvernement établi sans chercher aussitôt à le renverser, et qui, nonobstant cette faiblesse, se trouvait répandu dans la plus élégante société de Mexico ; le quatrième enfin était celui que j'aurais dû certes le moins m'attendre à rencontrer en pareille compagnie et sous un pareil déguisement : c'était le digne fray Serapio.

« Est-ce bien le révérend fray Serapio ? m'écriai-je aussitôt; est-ce bien lui que j'aperçois sous ce costume de bandit ?

— Chut ! reprit le franciscain; je voyage incognito : plus tard je vous dirai pourquoi.

— Bien, dis-je au moine; j'ai à vous faire d'autres questions qui m'intéressent également.

— Vous êtes des nôtres, s'écria l'officier, et nous vous emmenons en caravane pour achever la semaine sainte ailleurs qu'à Mexico.

— Et où me menez-vous ainsi ? demandai-je.

— Vous le saurez quand vous y serez, répondit le seigneur Romulo. Je vous connais pour un chercheur d'aventures : eh bien ! je vous en promets, et des plus étranges. »

C'était m'attaquer par mon côté faible : j'acceptai sans plus m'inquiéter du but d'une semblable équipée. J'étais d'ailleurs en costume de voyage, et une excursion nocturne me séduisit tout d'abord. Nous fîmes encore un tour; puis, abandonnant la foule des promeneurs qui commençait à s'éclaircir, nous prîmes les allées de la Candelaria en remontant vers le nord. Resté en arrière avec fray Serapio, je renouvelai ma question au sujet de son déguisement. Dans les premiers temps de notre liaison, le franciscain se montrait avec moi plus défiant, plus mystérieux que je ne l'aurais voulu ; mais j'avais découvert un moyen sûr de mettre cet excès de circonspection en défaut. J'exaltais avec une feinte bonhomie les vertus chrétiennes de mon vénérable ami, et tout aussitôt fray Serapio, qui avait une prétention singulière chez un moine, la prétention du vice, répondait à mes éloges par des révélations fort peu édifiantes. Cette fois, l'expédient me réussit comme d'ordinaire. Le franciscain m'avait assuré d'un air contrit qu'il ne s'était déguisé que par la volonté de Dieu.

« Comme toujours, vous avez obéi à cette volonté en respectueux serviteur, » dis-je gravement.

Le moine s'inclina en mettant son cheval au pas.

« Il a plu à Dieu, reprit-il, que son serviteur se dépouillât de son habit pour sauver un chrétien près de quitter ce monde.

— Saint Martin ne donnait aux pauvres que la moitié de son manteau; qu'était sa charité près de la vôtre? »

Le franciscain haussa les épaules.

« Hélas! murmura-t-il, c'est un riche qui a mon froc, et je ne mérite pas d'être comparé à saint Martin.

— Je vous reconnais bien; c'est ainsi que les vertus les plus éminentes cherchent toujours à se rabaisser elles-mêmes. »

Accablé de mes éloges, le moine renonça à dissimuler plus longtemps.

« Parbleu! répondit-il d'un ton tout à fait cavalier, les gens dévots ont l'habitude de se faire enterrer dans des habits de moine, et plus ces habits sont usés, plus ils ont de prix à leurs yeux. Mon froc était, à ce compte, d'une valeur inestimable; je l'ai donc vendu le double de ce qu'il m'avait coûté tout neuf, et, par-dessus le marché, j'ai pris dans la garde-robe du moribond l'équipement que vous me voyez aujourd'hui. »

Le soleil s'était couché, et la lune, qui se levait, répandait sa clarté devant nous sur la campagne déserte. D'un bond nous rejoignîmes nos compagnons, qui nous précédaient. Arrivé au sommet d'une petite éminence, je jetai un dernier coup d'œil sur le canal et les plaines de la Viga, qui par une nuit tropicale avaient pris un aspect tout nouveau pour moi. La lune éclairait les lagunes, le canal et la chaussée, devenus silencieux. Le calme le plus profond avait remplacé le mouvement et le bruit; le silence n'était troublé que par les mugissements éloignés des taureaux, redevenus possesseurs de leurs savanes. Les vers luisants étincelaient dans les hautes herbes, et les feux des bergers brillaient seuls au milieu des pâturages.

III.

Un village indien.

Il y avait déjà quelque temps que nous cheminions, et la nuit devenait de plus en plus sombre. La lune, qui jusqu'alors avait éclairé la route, s'était peu à peu entourée d'un cercle de sinistre augure, puis elle avait fini par disparaître sous des nuages noirs amoncelés à l'horizon. De temps à autre, un éclair jaunâtre sillonnait cette masse sombre et faisait ressortir, en s'éteignant, l'épaisse obscurité qui enveloppait la campagne. L'instinct seul de nos chevaux nous dirigeait au milieu des ténèbres. Les aboiements des chiens errants signalaient et accompagnaient notre passage auprès des habitations isolées que nous rencontrions; quelquefois notre cavalcade faisait lever des troupeaux de porcs qui se vautraient dans les anfractuosités du terrain et ne se retiraient devant nous qu'avec de sourds grognements. Au milieu de cette nature sauvage et à la lueur des éclairs de plus en plus fréquents, nous ressemblions plutôt à des contrebandiers en campagne qu'à des promeneurs en route pour une excursion joyeuse.

Nous avions déjà dépassé le village de Tacubaya, déjà nous étions engagés sur le chemin montueux qui mène à Toluca, et je ne savais pas encore où l'on me conduisait; peu m'importait d'ailleurs, pourvu que nous pussions atteindre le but de ce voyage nocturne avant l'explosion de l'orage, qui s'annonçait par de lointains roulements de tonnerre. Bientôt nous atteignîmes une éminence qui s'élevait à la lisière d'une forêt de sapins. Là nous dûmes faire halte pour laisser un instant souffler nos chevaux. Les tourbillons de poussière que nous venions d'avaler nous faisaient sentir d'ailleurs le besoin de nous rafraîchir. Une outre remplie d'un vin de Valdepeñas, que l'officier don Blas portait à l'arçon de sa selle et qui

passa successivement de main en main, servit pour le moment à étancher la soif ardente qui tourmentait chacun de nous. Je profitai de ce moment de répit pour interroger de nouveau mes compagnons de route sur le but de notre excursion. L'étudiant en théologie se chargea de satisfaire ma curiosité.

« Je suis invité, me dit-il, à passer mes vacances de Pâques dans l'hacienda d'un de mes amis, à une douzaine de lieues d'ici; j'ai pensé qu'il ne lui serait pas désagréable de recevoir quelques hôtes de plus, et je ne doute pas que vous ne soyez les bien venus à l'hacienda. »

De son côté, le seigneur don Romulo n'était pas fâché de laisser se calmer, pendant son absence, l'agitation causée par un pamphlet assez violent qu'il venait de lancer contre le gouvernement de la république; puis, sachant que les ruines d'un couvent célèbre, le Desierto, se trouvaient sur notre route, il était bien aise de les visiter en passant. L'officier espérait en outre ne rencontrer dans le Desierto ou à l'hacienda aucun de ses nombreux créanciers, et était disposé à se plaire partout où ils ne seraient pas. Quant à fray Serapio, il me confia que, hors d'état pour le moment d'acheter un nouvel habit de religieux, il avait accepté avec empressement l'invitation de son ami don Diego Mercado.

« J'avais cependant retiré cent piastres de mon vieux froc, ajouta mélancoliquement le franciscain, qui venait de porter une seconde fois à ses lèvres l'outre de Valdepeñas.

— Voilà où vous mène votre charité, dis-je à fray Serapio; vous les aurez distribuées en aumônes.

— *Mon cher* (c'étaient les seuls mots français que fray Serapio sût prononcer, et il les plaçait par conséquent à tort et à travers), sachez donc, une fois pour toutes, que je ne mérite pas vos éloges. J'étais né pour être soldat, et c'est contre ma volonté qu'on m'a fait moine. »

Puis ne tardant pas, selon son habitude, à compléter sa

confession, le franciscain m'avoua qu'au moment d'acheter un froc neuf, une distraction inconcevable lui avait fait convertir son argent en une foule d'objets inutiles à la toilette d'un homme, et surtout à celle d'un religieux, objets dont il n'eût su que faire si.... Fray Serapio acheva ses aveux à mon oreille. L'outre de Valdepeñas se trouvant à moitié vide, nous nous remîmes en route. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et l'orage, on n'en pouvait plus douter, allait éclater dans toute sa fureur. Il ne nous restait qu'une seule ressource, c'était de pousser en avant. Stimulés par un secret instinct, nos chevaux avaient doublé de vitesse. Parfois seulement ils s'écartaient ou s'arrêtaient brusquement, effrayés par les formes fantastiques de quelque racine saillante, ou par le retentissement soudain du tonnerre; mais ce n'étaient que de courtes haltes, après lesquelles notre course effrénée recommençait de plus belle. Nous aperçûmes enfin, au milieu d'une plaine, la lumière d'un petit village indien, dont une lieue nous séparait encore. Cette lieue fut franchie en quelques minutes, et nous entrâmes dans le village, bruyamment salués par une centaine de chiens affamés qui se suspendaient en hurlant à la queue de nos chevaux. Notre arrivée mit tout en émoi. Des figures cuivrées paraissaient et disparaissaient sur le seuil des cabanes. Nous nous demandions, assez inquiets, s'il ne fallait pas renoncer à trouver un gîte au milieu d'une population qui cherchait à se barricader contre nous, lorsque fray Serapio, ayant saisi un Indien par sa chevelure flottante, parvint à se faire indiquer une espèce d'auberge vers laquelle nous nous dirigeâmes.

A peine nous étions-nous arrêtés devant la prétendue hôtellerie, qu'un grand drôle, un de ces métis si nombreux au Mexique, très-reconnaissable à son teint, entr'ouvrit un des vantaux de la porte, retenu par une chaîne de fer suivant l'usage: c'était le maître de l'auberge qui venait parlementer avec nous.

« Je n'ai ni écuries, ni maïs, ni paille à offrir à vos seigneuries, dit le métis d'un air rébarbatif; ainsi vous ferez bien de passer votre chemin.

— Va-t'en au diable, dit l'officier, avec ta paille, ton maïs et tes écuries! nous n'avons besoin que d'une chambre telle qu'il la faut à des chrétiens et à des officiers. Ouvre, ou j'enfonce ta porte. »

Et à l'appui de cette injonction, le capitaine don Blas donna contre la porte un coup de sabre si furieux, que le *huesped*, intimidé, laissa tomber la chaîne; puis, s'excusant sur la dureté des temps, qui mettait tant de malfaiteurs en campagne, il nous conduisit dans une chambre qui ressemblait fort à une écurie.

« J'espère, s'écria don Romulo en portant son mouchoir à son nez, que nous ne passerons pas la nuit dans ce bouge infect!

— Vous êtes difficile, *mon cher*, répondit fray Serapio; cette chambre me semble fort convenable. »

En dépit de cette assertion, il fut décidé qu'aussitôt l'orage passé nous remonterions à cheval. Nous restâmes donc sur pied en attendant que nous pussions continuer notre route, afin d'arriver le plus tôt possible à l'hacienda, où une réception plus hospitalière nous était promise. Je pensai que cette halte était une occasion favorable pour demander à fray Serapio quelques détails sur le moine mystérieux que j'avais rencontré dans le jardin de San-Francisco. A ma première question : « Je devine de qui vous voulez parler, répondit-il en secouant la tête; c'est fray Epigmenio que vous avez vu sous la tonnelle, dans le jardin du couvent, dont il est avec vous le seul visiteur. Un procès avec l'inquisition a tourné la tête de ce malheureux, et depuis cinquante ans sa vie n'est qu'une longue pénitence.

— Eh bien! je vous l'avouerai franchement, repris-je, j'avais pressenti qu'il y a dans la vie de cet homme quelque

douloureux mystère. C'est sur vous que je comptais pour le pénétrer; c'est vous que je cherchais quand le hasard nous a réunis dans les allées de la Viga. »

Le moine allait répliquer, quand un bruit extraordinaire se fit dans la cour de la posada, que des torches éclairèrent d'une lueur rougeâtre. Presque en même temps un homme qu'à sa figure cuivrée et à son costume on reconnaissait pour un Indien entra, suivi de plusieurs habitants du village, brandissant les uns des torches, les autres des bâtons noueux. Quelques-uns portaient même des arcs et des flèches dans des carquois de jonc tressé. L'Indien qui paraissait le chef de la troupe s'avança vers nous et nous prévint, en assez mauvais espagnol, que, notre entrée bruyante ayant jeté le trouble dans le village, l'alcade désirait nous voir un instant.

« Et si nous ne voulons pas voir l'alcade ? répondit l'officier.

— Vous viendrez chez lui de force, » dit l'Indien en nous montrant du doigt son escorte armée.

Ce geste en disait assez, et il ne fallait pas songer à la résistance; car les ministres de la justice indienne s'étaient d'avance emparés prudemment de nos chevaux et de nos armes. Nous nous regardâmes d'un air assez mélancolique. Les Indiens *mansos*, qui se gouvernent dans leurs villages d'après les lois de la république, et peuvent même élire parmi leurs frères de race leurs magistrats municipaux, sont impitoyables pour les délits commis par des Mexicains sur le territoire confié à leur juridiction. Ils ont, en pareil cas, la pire de toutes les cruautés, la cruauté du faible. Nous n'essayâmes point de lutter contre ces alguazils aux jambes nues et aux longs cheveux. Nous les suivîmes docilement vers la maison de l'alcade.

« Prenez patience, me dit à voix basse fray Serapio pendant le trajet. A défaut de l'histoire de fray Epigmenio, que je vous conterai tôt ou tard, vous allez avoir un spectacle

que peu d'étrangers ont l'occasion de se procurer au Mexique. Si je ne me trompe, nous sommes tombés dans ce maudit village à l'heure où les Indiens célèbrent à leur façon les fêtes de la semaine sainte. La maison de l'alcade est un des buts ordinaires de leurs processions nocturnes. »

J'avais souvent entendu parler de ces singulières cérémonies, où des restes de l'idolâtrie indienne se mêlent aux pratiques du catholicisme. Au moment même où j'allais répondre à fray Serapio, des sons mélancoliques et monotones vinrent frapper nos oreilles. Les accents plaintifs de la flûte de roseau nommée par les Indiens *chirimia* se mêlaient tristement au bruit de plusieurs tambours frappés d'un seul coup à intervalles égaux.

« Il y a trois cents ans, me dit à l'oreille don Diego Mercado, c'était au son de ces mêmes chirimias que les ancêtres de ces Indiens égorgeaient des victimes humaines au pied de leurs idoles. »

Au détour d'une ruelle qui coupait à angle droit la route que nous suivions, nous vîmes déboucher la procession annoncée par cette funèbre harmonie. Occupés pendant le jour aux travaux des champs, les Indiens consacrent la nuit à certaines solennités religieuses. Le choix de l'heure vient ainsi ajouter encore à l'effet lugubre de leurs cérémonies. En tête du cortége, et portée par quatre hommes, se balançait l'image du Christ, image gigantesque, hideuse et barbouillée de sang. Aux bras de la croix étaient suspendus deux autres christs de moindre taille; derrière se pressait en désordre presque toute la population indienne du village et des environs, portant des crucifix de toute forme et de toute grandeur. Je remarquai que les dimensions de plusieurs de ces crucifix n'étaient nullement en rapport avec la taille des individus qui les portaient; ces dimensions en effet se mesurent uniquement sur le droit plus ou moins élevé que payent à l'église les Indiens qui veulent figurer dans ces proces-

sions. Avec l'élite de la population, qui ouvrait la marche, s'avançait aussi l'aristocratie des images; ensuite venaient les pauvres, et on ne saurait rien imaginer de plus grotesque, de plus tristement bouffon que cette cohue d'hommes déguenillés, les uns portant, à défaut de christs, de petites images de saints ou de saintes, d'autres, moins heureux encore, obligés d'arborer, faute de mieux, des drapeaux fanés, des oripeaux ternis et jusqu'à des cages à poules. Nous nous agenouillâmes respectueusement devant ces affreuses représentations, tandis que la procession traversait lentement la rue; et ce bizarre assemblage d'objets hideux et disparates, de figures grotesques, de corps à moitié nus, éclairés d'une lumière rougeâtre et entrevus à travers l'épaisse fumée des torches de sapin, nous laissa, en s'éloignant, l'idée de quelque vision infernale plutôt que celle d'une fête religieuse.

Nous arrivâmes à la maison de l'alcade. La physionomie sinistre de ce magistrat de race indienne n'était pas faite pour nous tranquilliser. De longs cheveux grisonnants encadraient sa figure sillonnée de rides profondes et tombaient jusqu'au milieu de son dos; des bras musculeux sortaient des manches de son *sayal* (tunique à manches courtes); ses jambes sèches et nerveuses n'étaient couvertes qu'à demi par les canons flottants de ses *calzoneras* de peau. Pour toute chaussure, il portait des sandales de cuir. Ainsi vêtu, ce singulier personnage trônait avec une fierté comique sous une espèce de dais formé de branchages de *xocopan* (laurier odorant). Les alguazils à peau rouge se rangèrent derrière lui comme un groupe de comparses. L'interrogatoire commença.

« Qui êtes-vous et que faites-vous ? »

Cette question, articulée péniblement en mauvais espagnol, s'adressait à fray Serapio, que sa longue barbe, son costume et ses manières de soudard avaient sans doute dé-

signé à l'alcade comme le plus suspect d'entre nous. Le moine hésitant à répondre, l'alcade continua :

« Quand on envahit un village à main armée, on a sans doute la permission de porter des armes. Où est la vôtre ? »

C'était donc pour nous demander notre permis de port d'armes qu'on nous avait arrêtés. L'alcade pensait bien nous trouver en défaut et nous faire ainsi subir, sans sortir de la légalité, quelques-unes de ces avanies qui satisfont la haine traditionnelle des Indiens contre les invidus de race blanche. Nous comprîmes cette tactique, mais nous n'avions aucun moyen de la déjouer. Nous en fûmes réduits à faire tous la même réponse : nous voyagions incognito, et nous n'avions pas de permis de port d'armes. Puis, à l'exception du moine, qui semblait très-mal à l'aise sous son déguisement, nous nous empressâmes de faire connaître nos noms et nos qualités. Comme il était important aussi d'intimider les Indiens en énumérant les protections qui nous étaient assurées à Mexico, l'étudiant crut agir prudemment en déclarant qu'il était neveu du plus célèbre apothicaire de cette ville. Le greffier sténographiait ces réponses en cassant de petites branches de xocopan et en alignant, comme des hiéroglyphes, des grains de maïs sur le sol. Pour l'alcade, il semblait triompher de tenir en sa puissance cinq hommes de race ennemie. Quand l'étudiant eut déclaré sa parenté avec l'apothicaire de Mexico, le rusé Indien ne se tint pas pour battu. Il parut réfléchir, puis une expression de joie maligne se trahit sur sa physionomie, et il lança à don Diego Mercado cette question perfide :

« Puisque vous êtes le neveu d'un apothicaire, vous devez savoir un peu de botanique? »

Don Diego répondit affirmativement avec un air de parfaite assurance.

« Vous connaissez par conséquent les vertus du *matlalquahuitl ?* »

L'alcade avait choisi avec intention, parmi les dénominations indiennes des plantes mexicaines, une des plus bizarres et des moins connues. En voyant la stupeur qui se peignit sur le front de l'étudiant, il devina que son expédient avait réussi, et il se frotta les mains d'un air de satisfaction. « Vous ne savez pas la botanique, donc vous m'avez trompé, vous n'êtes pas le neveu d'un apothicaire; vous êtes tous des voyageurs suspects; j'ai le droit de vous arrêter et je vous arrête. » Tel était le raisonnement que nous lisions dans les regards de l'alcade, qui se fixaient dédaigneux et moqueurs, tantôt sur don Diego Mercado, tantôt sur nous.

En ce moment, la fête religieuse, dans laquelle l'alcade avait un rôle important à jouer, vint heureusement faire diversion à notre interrogatoire. Une troupe d'Indiens entra précipitamment dans la salle d'audience. Ils traînaient ou plutôt poussaient devant eux un homme couronné d'un diadème de roseaux et drapé d'un manteau rouge en lambeaux qui devait avoir servi de *muleta*[1] dans quelque course de taureaux. Sa figure et tout son corps étaient souillés de boue. Ses mains étaient liées derrière le dos avec des attaches en jonc. Je contemplais cet homme avec étonnement comme une énigme vivante, quand l'étudiant, qui connaissait mieux les mœurs indiennes que les vertus du *matlalquahuitl*, me dit à voix basse :

« N'allez pas prendre au sérieux cette facétie religieuse; il s'agit ici d'une représentation dramatique de la passion. Nous ne sommes plus dans un village indien, mais à Jérusalem. Ce drôle à mine effrontée, c'est le Christ, et cet alcade, que Dieu confonde, c'est Pilate. »

En effet, nous vîmes bientôt se dérouler toutes les scènes d'un vrai mystère du moyen âge. L'alcade, après avoir gra-

1. On appelle *muleta* le drapeau rouge que le *toreador* agite pour exciter le taureau.

vement écouté sous son dais de feuillage les accusations calomnieuses des Juifs, se leva et prononça en indien la sentence historique de condamnation. Des cris si tumultueux l'accueillirent, que le malheureux lépero (car c'en était un qui, pour quelques réaux, s'était chargé du rôle du Christ) sembla craindre que le drame ne prît une fâcheuse tournure, et s'écria en espagnol :

« *Caramba!* je crois que j'aurais mieux fait de m'en tenir au rôle du bon larron. Seigneur alcade, n'oubliez pas qu'il y a trois réaux de plus pour le divin Rédempteur.

— Bon ! » dit l'alcade en repoussant le lépero, qui s'était, au mépris de la vérité historique, réfugié dans le tribunal même.

En ce moment, un des soldats qui entouraient le Christ, plus fidèle à son rôle que l'effronté lépero, appliqua un soufflet sur la joue de ce dernier. Dès lors le lépero ne se contint plus ; il éclata en jurons et infligea la peine du talion à ses persécuteurs ébahis. Ce fut une mêlée générale, une lutte entre l'acteur, qui oubliait complétement l'esprit de son rôle, et les Indiens, qui le gourmaient avec une ardeur vraiment digne des suppôts d'Hérode. La lutte se termina par un sacrifice héroïque de l'alcade, qui, pour vaincre l'obstination du lépero, dut lui promettre six réaux au delà du prix convenu. A cette condition, le drôle consentit à marcher vers le calvaire au milieu des Indiens, qui entraînèrent, en l'injuriant et en frappant de plus belle, le captif subitement radouci.

Revenu de son émotion, l'alcade se retourna vers nous : il avait hâte de prononcer sa sentence, que nous attendions, pour notre part, avec une anxiété mal dissimulée. En le voyant se concerter avec le greffier, je jetai un regard triste sur le moine. Celui-ci me répondit au contraire par un sourire qui respirait une pleine confiance. J'eus bientôt l'explication de ce changement subit dans l'attitude de fray Serapio. Il avait pris son parti, et, pour échapper à l'incarcération qui nous

menaçait tous, il avait résolu de faire appel aux sentiments religieux dont l'alcade et son escorte venaient de donner des preuves éclatantes. Fort heureusement fray Serapio avait raisonné juste. Au moment où l'alcade se levait pour prononcer la sentence, le moine s'approcha gravement du tribunal, arracha le mouchoir qui lui servait de résille et présenta au magistrat indien sa tête tonsurée. Ce fut un vrai coup de théâtre. Le même homme qui, il y avait un instant à peine, affectait vis-à-vis de nous un orgueil intraitable, se précipita confus et tremblant aux pieds du franciscain.

« Ah ! saint père, s'écria l'Indien, que ne le disiez-vous plus tôt ? A tout prendre, on peut être honnête homme sans connaître les vertus du *matlalquahuitl.* »

Fray Serapio aurait pu se dispenser de répondre à l'Indien prosterné. Il daigna avouer qu'il voyageait sous ce déguisement et avec cette escorte pour remplir une mission d'intérêt religieux; et l'alcade, qui se signait dévotement à chaque parole du moine, se garda bien de le presser de questions indiscrètes. Quelques instants après, nous sortions majestueusement de cette cabane, où notre entrée avait été si triste et si humble. Les Indiens nous rendirent nos armes et nos chevaux. Ce fut en vain toutefois qu'ils nous pressèrent de retourner à l'hôtellerie où on nous avait fait si mauvais accueil. Nous gardions rancune à ce village inhospitalier, et, malgré l'orage qui recommençait à gronder, nous piquâmes des deux sans prêter l'oreille à ces supplications intéressées.

IV.

Fray Epigmenio.

Déjà le village indien était à une lieue derrière nous. La route que nous suivions était plutôt un ravin qu'un chemin fait de main d'homme. Nous ne tardâmes pas à entrer dans

une forêt de sapins qui s'étendait sur une chaîne de collines escarpées. L'obscurité, épaissie autour de nous par les cimes entrelacées des arbres, était si profonde, que nos chevaux ne pouvaient littéralement avancer qu'à la lueur des éclairs. Dans les intervalles qui séparaient les explosions de la foudre, ils s'arrêtaient immobiles et frémissants. Bientôt l'orage redoubla ; les troncs des sapins craquèrent sous l'effort du vent; les cavités de la montagne se renvoyaient les éclats du tonnerre en effrayants échos. Puis les éclairs devinrent plus rares, et enfin ces clartés intermittentes, qui jusqu'alors nous avaient permis d'avancer insensiblement, nous furent tout à fait refusées. Un dernier coup de tonnerre assourdissant fut suivi d'une pluie torrentielle. Il nous était devenu impossible à la fois de marcher en avant ou de rebrousser chemin. Forcés de demeurer immobiles comme des statues équestres, nous dûmes nous héler pour connaître nos positions respectives. Je m'aperçus alors que j'étais fort près de fray Serapio. Quant à nos trois compagnons, leurs voix nous arrivèrent à peine comme un écho lointain au milieu des sifflements de la rafale. Nous nous trouvions dispersés sans espoir de nous rejoindre peut-être de toute la nuit, et forcés d'accepter, chacun à l'endroit où les ténèbres nous clouaient, la menaçante hospitalité de la forêt.

« Puisque nous voilà condamnés à rester immobiles comme la statue de Charles IV à Mexico, dis-je au franciscain, ne serait-ce pas le moment de me raconter l'histoire de votre ami fray Epigmenio ?

— De fray Epigmenio ! s'écria le moine. Ce n'est pas une histoire à conter par un temps et dans un lieu semblables. Quand j'entends les arbres gémir comme des âmes en peine, quand j'entends les torrents rugir comme des bêtes féroces, alors, je rougis de l'avouer, j'ai peur. »

Un long silence suivit ce court échange de mots. « Où sommes-nous ? demandai-je enfin à fray Serapio.

— Nous devons être à une demi-lieue du Desierto, si toutefois nous avons su rester dans le bon chemin. Je crains malheureusement que nous ne soyons engagés dans un ravin d'où il serait presque impossible de sortir au milieu de ces ténèbres. Or, dans quelques heures, si la pluie continue, ce ravin ne sera plus un chemin; ce sera un torrent qui nous emportera comme des feuilles mortes, et alors Dieu veuille avoir nos âmes! »

J'avais vu trop souvent, dans les campagnes américaines, des torrents grossis par les pluies d'orage déraciner des arbres séculaires et entraîner des rochers, pour douter un moment de l'imminence du danger signalé par fray Serapio. A ses sinistres paroles, je ne trouvai qu'une seule réponse à faire : « Il faut allumer du feu à tout prix. » Malheureusement le moine avait laissé son briquet à l'étudiant. Je ne me décourageai point encore, et, ne voulant négliger aucun moyen de sortir de ce mauvais pas, je descendis de cheval, je pris dans une de mes mains la *reata* attachée au cou de l'animal; de l'autre, j'essayai de me guider en me tenant aux rochers. Je ne tardai pas à me trouver arrêté par un talus escarpé. J'avançai d'un autre côté; toujours un mur à pic. Forcé enfin de m'arrêter après avoir déroulé la *reata* dans toute sa longueur, je revins pas à pas près de mon cheval en rassemblant de nouveau la longe dans ma main, et je me remis en selle.

« Ce ravin est une vraie prison, dis-je à fray Serapio.

— Ce n'est pas le torrent seul que je redoute, reprit le moine. Si même nous échappons à l'eau, nous pouvons encore périr par le feu sous ces grands arbres qui attirent la foudre.

— Ne pourrions-nous pas laisser là nos chevaux, et tâcher de gagner à pied un endroit moins périlleux?

— Nous courrions risque de rouler dans quelque fondrière. A la manière dont le vent frappe mon visage, je reconnais

que le ravin doit s'étendre encore bien loin d'ici. Restons donc à notre place, et confions-nous à la divine Providence. »

J'étais à bout d'expédients, et je ne trouvai aucun argument à opposer à ces derniers mots, que le moine prononça d'un ton fort lamentable. Quelques instants se passèrent. L'ouragan toutefois avait son harmonie, et je m'oubliais à l'écouter. Dans les profondeurs de la forêt gémissaient mille voix éplorées ; les torrents hurlaient en bondissant de roche en roche ; les sapins craquaient comme les mâts d'un vaisseau battu par la tourmente, et sur nos têtes le vent rendait d'étranges sons en sifflant dans les feuillages. Le bruit de l'eau qui coulait sous les pieds de nos chevaux augmentait avec une force croissante. Dans les rares moments où le sifflement de la tempête s'apaisait un peu, nous entendions les voix de nos compagnons, qui, soit par ignorance du danger, soit pour s'étourdir, avaient pris le parti de chanter à tue-tête.

« Ne trouvez-vous pas, dis-je au moine, que cette gaieté a quelque chose d'irritant ? J'ai bien envie, en les avertissant du péril que nous courons tous, de faire changer leur chanson à boire en un *De profundis*.

— A quoi bon ? dit mélancoliquement le franciscain. Ne vaut-il pas mieux qu'ils ignorent le danger et que la mort les surprenne dans leur joyeuse insouciance ? En ce moment où les esprits des ténèbres semblent planer au-dessus de nous, la voix humaine a je ne sais quelle harmonie consolante. Tenez, j'avais refusé tantôt de vous raconter l'histoire de fray Epigmenio ; réflexion faite, j'aime encore mieux entendre le son de ma propre voix que le sifflement du vent dans les sapins. Et puis j'y songe : c'est dans le couvent du Desierto, voisin de cette forêt, que s'est passée, précisément à l'époque de l'année où nous sommes, la partie la plus intéressante de la vie du révérend.

— Il est certain, dis-je, que cette circonstance devrait ajouter un intérêt particulier à votre récit ; mais en ce mo-

ment je me sens fort peu disposé à l'entendre. Cependant, s'il peut vous être agréable de raconter cette histoire, je....

— Fray Epigmenio, reprit le franciscain en m'interrompant, n'a jamais été, même dans sa jeunesse, qu'un assez triste compagnon. C'est vous dire qu'il ne me ressemblait en rien. Loin d'avoir voulu, comme moi, se faire soldat avant d'endosser le froc, il était entré bien jeune encore en qualité de novice au couvent des frères carmélites surnommé *el Desierto*. Au temps dont je parle, c'est-à-dire il y a cinquante ans, le Desierto n'était pas abandonné comme aujourd'hui. C'était une retraite habitée par plusieurs religieux qui voulaient, en s'éloignant des villes, apporter dans la pratique de la règle un raffinement d'austérité. Vous devinez quelle influence cette solitude sauvage pouvait exercer sur un cerveau malade. Moi-même je ne répondrais pas de ma raison si je devais passer ma vie en pareil lieu. Les supérieurs du jeune novice s'alarmèrent bientôt de l'exaltation farouche qui avait pris chez lui la place d'une solide piété. Ils représentèrent à Epigmenio que le démon, jaloux de ses mérites, lui tendrait quelque piége où il succomberait. L'avertissement était sage; Epigmenio n'écouta rien. Bien plus, il s'isola presque entièrement de ses frères, et s'enferma plus obstinément que jamais dans sa cellule, espèce de sombre cachot dont les fenêtres s'ouvraient sur le bois qui entoure le couvent. C'était la plus triste cellule de ce triste cloître, et fray Epigmenio l'avait choisie de préférence à celles dont les croisées donnaient sur le jardin. La vue des fleurs semblait à ce rigide cénobite une distraction trop mondaine. Des flots de verdure noire constamment agités par le vent et encadrés dans un amphithéâtre de rochers aux formes fantastiques, voilà le paysage sur lequel Epigmenio avait presque sans cesse les yeux fixés. Je vous l'ai dit, la tête la plus saine n'aurait pu résister longtemps à ces influences combinées de la solitude et de la prière. Le moine avoua plus

tard que des visions étranges passaient devant ses yeux pendant ces longues journées de contemplation et de silence. Des voix mystérieuses frappaient ses oreilles, et ce n'était pas toujours les concerts des anges qu'il entendait : les murmures de la forêt se transformaient en soupirs voluptueux, en voix féminines, qui montaient jusqu'à lui avec l'âcre senteur des sapins ; souvent même des figures tentatrices lui apparaissaient sous les feuillages éclairés par la lune.... »

A ce moment, le franciscain s'interrompit brusquement, et, se tournant vers moi : « M'écoutez-vous? me dit-il.

— J'avoue, répondis-je, que j'écoute plus attentivement encore l'eau, dont le bruit augmente singulièrement sous nos pieds, et je trouve que nous sommes fort à plaindre de n'avoir pas ici un de ces beaux clairs de lune dont vous parlez.

— Fray Epigmenio, reprit Serapio sans faire attention à ma remarque, se crut un saint, puisque des tentations pareilles venaient l'assaillir; il crut pouvoir lutter contre le démon, comme les ermites des anciennes légendes. Un jour, à l'heure où le soleil allait se coucher, il ne se contenta pas d'attendre le tentateur dans sa cellule, il voulut le braver dans cette forêt même, peuplée de si étranges fantômes. Il y avait déjà quelque temps qu'il errait sous la voûte épaisse des sapins lorsque des sanglots étouffés retentirent non loin de lui. Il s'arrêta pour prêter l'oreille, puis s'avança du côté d'où ces gémissements semblaient venir. Pendant longtemps ses recherches furent inutiles; enfin il arriva, de détour en détour, à un carrefour du bois au milieu duquel gisait, sur le gazon, un homme qui l'invita de la main à s'approcher de lui. Fray Epigmenio hésita un moment. L'inconnu était un homme de haute taille, vêtu d'un riche costume de velours noir; une pâleur mortelle était répandue sur sa physionomie, et il serrait avec angoisse contre sa poitrine un mouchoir ensanglanté. Enfin, après s'être signé dévotement, Fray Epigmenio se décida à s'approcher du blessé. « Au nom de Dieu, » lui de-

manda-t-il, « de quelle mauvaise rencontre êtes-vous vic-« time? » Le saint nom de Dieu parut causer à l'étranger une émotion pénible; ce fut d'une voix éteinte qu'il apprit à Epigmenio qu'il voyageait avec sa fille, et que des voleurs venaient de le dévaliser après l'avoir frappé d'un coup de poignard. Il ajouta que ce n'était pas pour lui qu'il invoquait des secours, mais pour la faible créature qui était à ses côtés, et en même temps, écartant les branches d'un buisson près duquel il était couché, il montra à fray Epigmenio une jeune fille étendue sans connaissance sur l'herbe, à quelques pas de lui. Les rayons de la lune tombaient en plein sur son beau visage et sur sa robe blanche. Vous comprenez quel dut être le trouble d'Epigmenio à la vue de cette jeune fille, qui lui rappelait les plus adorables visions de ses nuits. Il se remit pourtant après un court silence, et représenta à l'étranger que le couvent du Desierto était encore éloigné; que, fût-il même plus près, une femme ne saurait y recevoir l'hospitalité. L'inconnu se plaignit alors de ne pouvoir même continuer sa route; car il n'avait plus son cheval, qui s'était échappé au moment de l'attaque des voleurs. Rassemblant toutes ses forces, il déclara que sa blessure le faisait moins souffrir et qu'il allait profiter de ce soulagement passager pour se mettre à la recherche de l'animal. Le moine, de son côté, s'éloigna en promettant, s'il trouvait le cheval échappé, de le ramener au lieu où ils laissaient tous deux la jeune fille évanouie. Que vous dirai-je? Fray Epigmenio chercha longtemps et inutilement. Dans tous les endroits que la lune éclairait, une bizarre hallucination lui montrait la robe blanche de la jeune fille qu'il venait de quitter. Bientôt, soit qu'il eût perdu sa route, soit qu'une puissance irrésistible l'entraînât, le moine se retrouva près de l'endroit où reposait la compagne toujours évanouie de l'étranger. Seulement, celui-ci n'était plus là. Une tentation terrible menaçait la vertu du révérend. Il y avait là devant lui une

femme jeune et belle, dont la chevelure noire flottait déroulée sur de blanches épaules. Jamais la lune n'avait eu de plus magiques reflets, jamais les bois n'avaient exhalé une senteur plus enivrante. Fray Épigmenio, épouvanté, appela l'étranger de toutes ses forces, mais l'écho seul lui répondit. »

Un éclair éblouissant vint interrompre, à cet endroit, le récit du moine, et nous annoncer que l'orage redoublait. Cette nouvelle interruption devait se prolonger bien au delà de nos prévisions. Une eau fangeuse gagnait déjà nos étriers. Nos chevaux, immobiles depuis longtemps, venaient enfin de se retourner pour présenter leur poitrail au fil de l'eau, dont l'impétuosité croissait de minute en minute avec de sourds grondements. Autour de nous, dans l'épaisseur du bois, le fracas des torrents se mêlait de plus en plus terrible à la sauvage harmonie des vents, qui soufflaient de tous les points de l'horizon.

« L'eau monte ! s'écria fray Serapio, et nos chevaux seront bientôt sans force contre elle. »

Presque au même instant, une eau glacée vint mouiller nos pieds et nous arracher un cri de saisissement. Nos chevaux firent une brusque conversion, et, soit guidés par leur instinct, soit emportés par la force du courant, ils commencèrent à descendre la pente du ravin. Un autre cri de détresse, que le vent nous apporta, nous apprit que le torrent entraînait aussi nos compagnons d'infortune. Un second éclair vint illuminer la forêt et fut suivi d'un éclat de tonnerre qui vibra longtemps dans l'espace. Une odeur sulfureuse se répandit dans l'air; presque aussitôt, à notre inexprimable satisfaction, un sapin frappé à quelques pas de nous par la foudre s'enflamma rapidement et ne tarda pas à jeter autour de lui une large zone de lumière.

« Nous sommes sauvés ! cria fray Serapio; j'aperçois près d'ici un talus moins escarpé, que nos chevaux pourront gravir. »

Déjà nos compagnons avaient en effet franchi les bords du torrent; ils nous invitaient, du geste et de la voix, à les imiter. Mon cheval, roidissant alors ses jarrets par un effort désespéré, atteignit à son tour le sommet du talus. Je fus suivi de près par fray Serapio, qui, deux fois repoussé par cette berge glissante, était revenu à l'assaut une troisième fois et s'était comporté, dans cette occasion difficile, en véritable cavalier mexicain. Nous n'étions pas cependant à l'abri de nouveaux dangers. Un moment avait suffi pour nous tirer d'une situation désespérée, mais il fallait se hâter de chercher un abri; il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à l'hacienda. Le ciel, qui s'était éclairci, nous montra une route battue qui longeait le ravin. Cette route devait nous mener aux ruines du Desierto, du couvent même où fray Epigmenio avait prononcé ses vœux. Nous nous élançâmes dans le sentier battu, certains, cette fois, de ne plus nous égarer, et, quelques minutes après avoir échappé au danger d'une submersion imminente, notre petite troupe s'arrêta, avec une satisfaction profonde, devant les murs ruinés de l'antique monastère.

V.

Le Desierto.

Après avoir attaché nos chevaux dans la cour extérieure du couvent, nous choisîmes, à l'entrée du bâtiment, la cellule qui nous offrait l'abri le plus commode. Les premiers moments de halte furent consacrés à un échange de réflexions moitié bouffonnes et moitié sérieuses, sur le danger auquel nous venions d'échapper. Don Romulo avoua qu'il avait pris part à dix-sept conspirations, qu'il avait été banni, avec des circonstances aggravantes, de trois républiques, le Pérou, l'Équateur et la Colombie, mais que les moments qu'il venait

de passer devaient être comptés parmi les plus pénibles de sa vie si pleine d'émotions. Quant au moine, à l'étudiant et à l'officier, ils confessèrent de bonne grâce que si, à l'approche du danger, l'insouciance s'était montrée dans leurs discours, elle était loin de régner dans leur âme. Ces premières confidences échangées, nos yeux se portèrent plus tranquillement sur l'édifice en ruines où le hasard nous avait forcés de chercher un asile.

Situé au milieu d'un paysage qui rappelle celui de la Grande-Chartreuse de Grenoble, le couvent du Desierto est encore, à l'extérieur, assez bien conservé. Ses coupoles et ses clochers dominent comme autrefois les massifs de sapins qui l'entourent ; quoique près d'un demi-siècle se soit écoulé depuis que les moines l'ont abandonné, le lierre n'a pas encore voilé entièrement les baies des cellules désertes. La mousse verdâtre qui tapisse les murs atteste seule le défaut d'entretien et les ravages du temps. Il faut franchir cette première enceinte encore debout et pénétrer dans l'intérieur du couvent, pour avoir le spectacle de la destruction et de la tristesse qui l'accompagne. Les coupoles dégradées laissent pénétrer le jour sans obstacle par de larges ouvertures, les pilastres des cloîtres s'écroulent, les degrés de pierre sont descellés, des monceaux de ruines encombrent le chœur et la nef de l'église, un épais manteau de pariétaires couvre ces débris. Les vapeurs qui s'amassent sur le sommet de la montagne où s'élève le couvent tombent en une pluie fine sur les dalles déchaussées et répandent partout une humidité glaciale. Au-dessus du maître autel, à travers une des nombreuses fissures du dôme, ces vapeurs condensées s'échappent et tombent goutte à goutte avec la régularité d'une clepsydre, comme pour marquer la fuite des heures et rompre, par le léger bruit qu'elles font en tombant sur le marbre, le lugubre silence qui règne dans cette morne solitude. Tel est le couvent du Desierto vu à la clarté du jour et par un temps

serein. Qu'on imagine maintenant l'aspect de cette retraite à l'heure où nous y avions cherché un refuge, lorsque l'orage, qui durait depuis le commencement de la nuit, se calmait à peine. Qu'on fasse pénétrer les pâles clartés de la lune sous ces arceaux déserts, qu'on fasse siffler dans la nef abandonnée, dans la cage vide de l'orgue, dans les cellules dépeuplées, les derniers rugissements de la tourmente : on aura une idée du gîte qui nous était offert pour achever la nuit.

Nous grelottions tous sous nos habits trempés, et une de nos premières occupations fut de chercher les matériaux nécessaires pour allumer du feu. Nous nous partageâmes l'exploration du couvent. Je m'engageai seul dans une des parties les plus ruinées de l'édifice. Le souvenir du vieux moine de Saint-François m'était revenu à l'esprit, et je me plaisais à évoquer cette bizarre image en parcourant les galeries abandonnées. Autour de moi, les piliers du cloître allongeaient de grandes ombres sur le terrain blanchi par la lune. Tout était silencieux comme dans une nécropole. Les courtines de lierre frémissaient seules sous le vent. Du cloître, j'entrai dans un vaste corridor; à travers de larges crevasses à la voûte, quelques rayons de la lune pénétraient furtivement. Dans le lointain, je crus remarquer sur les dalles quelques lueurs rougeâtres à côté de ces blanches clartés; j'entendis aussi un hennissement qui ne semblait pas venir de la cour où nous avions attaché nos chevaux. Au même instant, mes compagnons me rappelèrent, et je m'empressai de les rejoindre. Ils avaient réuni quelques fagots de menu bois : ce n'était pas néanmoins le résultat le plus intéressant de leurs recherches. L'officier don Blas affirmait qu'il avait aperçu au clair de lune un cheval qui n'était pas l'un des nôtres. L'étudiant prétendait avoir rencontré le spectre de l'un des moines enterrés dans le couvent. Un court silence accueillit ces bizarres récits. Don Romulo le rompit le premier :

« Voilà décidément une société bien mêlée; le cheval de

quelque bandit et le fantôme d'un moine, des spectres et des malfaiteurs ! »

Nous engageâmes fray Serapio à prononcer dans son formidable latin la classique formule d'exorcisme; mais le moine nous répondit brusquement :

« Mon latin n'éloignerait pas le spectre dont il est question, il l'attirerait au contraire. Et Dieu veuille qu'il ne paraisse pas ! Sachez-le bien, il n'y a pas ici de revenant. Le fantôme qu'a vu le seigneur don Blas est une réalité. C'est mon supérieur, le révérend père Epigmenio, qu'un vœu de pénitence, prononcé à la suite d'une peccadille de jeunesse, ramène ici chaque année, au retour de la semaine sainte. S'il m'aperçoit, comment justifier mon déguisement et ma folle excursion ? »

La réponse du franciscain nous rassurait complétement, et son inquiétude n'excita en nous qu'une très-médiocre compassion. Voulant néanmoins éviter entre les deux moines une rencontre et peut-être un conflit désagréable, nous choisîmes pour y faire du feu une des cellules les plus retirées du couvent, et nous nous étendîmes autour du foyer, sur nos manteaux humides. Bientôt l'étudiant, l'officier et le gentilhomme dormirent profondément ; le moine et moi, nous restions seuls éveillés. Fray Serapio, attentif au moindre bruit, tremblait sans cesse d'être surpris par son inflexible supérieur; pour moi, j'étais sous l'impression de l'histoire, si malencontreusement interrompue, de fray Epigmenio. Voyant que le franciscain ne dormait pas, je le pressai d'achever son récit. Mon compagnon, qui ne pouvait fermer l'œil, fut heureux de trouver ce moyen d'occuper son insomnie, et il s'exécuta d'assez bonne grâce, après s'être mis sur son séant et s'être rapproché du feu.

« J'ai laissé, reprit-il, fray Epigmenio au moment où le hasard livrait à sa générosité une femme évanouie. Sa première pensée fut de prendre la fuite; la seconde fut de rester,

et il resta. Il cessa même d'appeler le chevalier blessé, dont il ne souhaitait plus le retour, et lorsque la jeune fille, sortant de sa léthargie, eut ouvert sur lui des yeux chargés de langueur, le révérend père perdit la tête. Si à ce moment-là l'étranger se fût montré, le moine l'eût étranglé; mais vous avez sans doute deviné que l'homme aux vêtements noirs n'était autre que le diable lui-même. »

Pour toute réponse à cette assertion fort inattendue, je me contentai de secouer la tête. Fray Serapio, qui cachait sous ses prétentions de séducteur un grand fond de crédulité superstitieuse, crut sans doute que j'adhérais à sa pensée sur le caractère du mystérieux inconnu. Il continua :

« La tentation avait été trop bien conduite pour que fray Epigmenio ne sortît pas vaincu de sa lutte avec le mauvais esprit. Non-seulement le malheureux succomba, mais il fut même si complétement ensorcelé, qu'il trouva moyen de cacher pendant un mois entier, dans le couvent du Desierto, celle qui avait été l'instrument de sa chute. Pendant tout ce mois, sa conduite extérieurement n'avait pas changé; il affectait même plus de sévérité dans son maintien, et les remords qui le tourmentaient secrètement donnaient à ses traits une expression plus sombre. Le ciel et l'enfer se partageaient son âme. Écouta-t-il enfin la voix de l'orgueil plus que celle du repentir? Le fait est que ses hésitations cessèrent un jour, et ce jour-là il avait pris une résolution inébranlable, terrible. Que voulez-vous? Fray Epigmenio ne devait rien faire comme les autres. Il avoua publiquement sa faute, et livra au saint-office[1]

1. L'inquisition, fondée au Mexique en 1571, eut pour premier inquisiteur don Pedro Moya de Contreras. Elle fut supprimée après la conquête de l'indépendance mexicaine, de 1809 à 1810, et son ancien palais, situé dans la rue de Santo-Domingo, sert aujourd'hui de douane. Sur l'un des panneaux de la porte, des hérétiques enveloppés jusqu'à mi-corps dans les flammes sont le seul emblème qui rappelle la destination première de l'édifice.

la femme dont le démon s'était, disait-il, servi contre lui. Il l'accusait de sortilége, de magie : il avait peut-être raison. Dès ce moment, on admira plus que jamais une vertu qui se relevait avec tant d'éclat. L'inquisition instruisit néanmoins le procès du moine comme celui de la séductrice; car le saint tribunal, dans son impartialité, voyait deux coupables où le public n'en voyait qu'un. Le moine attendit le jugement dans son cloître, la femme au fond d'un cachot. Quelques semaines d'une pénible attente se passèrent. Un soir, la cellule de fray Epigmenio fut le théâtre d'une scène où l'intervention du diable ne se révèle pas moins clairement que dans la rencontre de la forêt. Courbé sur son crucifix, le moine redemandait à Dieu le calme que son âme avait perdu. Tout à coup un bruit de pas le fait tressaillir. Un homme était devant lui, le contemplait avec des yeux ardents, et cet homme n'était autre que l'étranger qui s'était montré au reclus une première fois dans la forêt, un mois auparavant. Il était vêtu de même, et plus pâle encore que la nuit où le moine l'avait trouvé baigné dans son sang. Fray Epigmenio fit un pas en arrière, mais l'étranger ne bougea pas. La formule d'exorcisme, péniblement balbutiée, ne le fit pas reculer davantage. Alors le moine appela au secours; mais il était trop tard. Quand on entra dans la cellule, l'étranger avait disparu; Epigmenio, frappé d'un coup de poignard, était évanoui auprès de son prie-Dieu, et, sur le mur, on pouvait voir l'empreinte des doigts du meurtrier, qui s'était sans doute échappé en appuyant au lambris sa main sanglante. Cette empreinte, le temps ne l'a pas effacée : vous pourrez la voir encore.

— Je devine la fin de l'histoire, dis-je à fray Serapio : la femme fut condamnée comme sorcière, et le moine fut absous.

— La femme, reprit fray Serapio, avoua dans les tourments sa connivence avec le diable, connivence qu'elle fut

condamnée à expier *en acte public;* mais elle n'attendit pas le châtiment : les gardiens la trouvèrent un matin étranglée dans son cachot avec les tresses de ces beaux cheveux noirs qui avaient fait perdre la tête à fray Epigmenio. Quant à ce dernier, sa blessure était légère ; il se rétablit promptement. Condamné à cinq ans de travaux subalternes dans le couvent de Saint-François de Mexico, il s'y chargea du soin des jardins. Presque à la même époque, l'inquisition cessa d'exister, et le couvent du Desierto fut abandonné comme trop insalubre. Depuis longtemps, un pèlerinage que fray Epigmenio fait chaque année à la même époque dans ce couvent ruiné perpétue seul le souvenir de cet événement. »

Fray Serapio se tut. J'étais accablé de sommeil; il me sembla que lui aussi tombait de fatigue, et je crus devoir lui épargner mes réflexions sur le récit que je venais d'entendre. Déjà j'étais couché à côté de mes compagnons profondément endormis, quand le franciscain me secoua par le bras et m'invita précipitamment à le suivre. Je me levai et me plaçai avec lui à une fenêtre d'où la vue plongeait sur les cours intérieures du couvent, que blanchissaient les premières clartés du jour. Le moine dont la figure triste et sévère m'avait si souvent frappé dans mes promenades au jardin de Saint-François traversait en ce moment une de ces enceintes. Nous remarquâmes que ses pas étaient plus chancelants, sa taille plus courbée que de coutume. Quand il se fut éloigné : « Suivez-moi, me dit fray Serapio, dans la cellule qui fut la sienne et qu'il vient de quitter. » Cette cellule, où nous arrivâmes bientôt, ne se distinguait en rien des autres. Les murs étaient complétement nus; le vent sifflait à travers les plantes parasites qui croissaient entre les pierres disjointes. Une torche de sapin plantée dans un des interstices de la muraille achevait de brûler; fray Serapio raviva la flamme près de s'éteindre, et, avec toute l'obstination d'un cicerone consciencieux, il prétendit me faire re-

connaître sur la muraille la trace des cinq doigts de l'inconnu qui avait poignardé le moine dans sa prison. Je voulus bien, par condescendance, renoncer à voir l'effet de l'humidité dans les taches noirâtres qui semblaient à mon compagnon l'empreinte exacte de la main de Satan. Je saisis cependant cette occasion pour faire remarquer à l'excellent fray Serapio que l'histoire de son malheureux confrère s'expliquait parfaitement sans l'intervention du diable. Probablement les supérieurs de fray Epigmenio, jaloux de sa vertu rigide, lui avaient tendu le piége assez grossier où il était tombé. On avait trouvé un compère adroit et une fille complaisante; malheureusement le fanatisme brutal du moine avait tout gâté. L'inquisition, qu'on ne voulait pas mêler dans tout ceci, avait eu vent de l'affaire. La comédie avait alors tourné au drame. La vengeance du père qui s'était repenti d'avoir vendu sa fille, la fin malheureuse de cette dernière, la vie de fray Epigmenio désormais flétrie et désolée, telles avaient été les suites de cette honteuse intrigue tramée à l'ombre du cloître même où nous nous trouvions. Tel fut le commentaire que je soumis à fray Serapio; mais celui-ci, par entêtement aussi bien que par crédulité, se garda bien d'admettre mon interprétation.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'hacienda de l'ami de don Diego Mercado, où une cordiale réception nous fit oublier les fatigues et les agitations de la nuit précédente.

De retour à Mexico, je continuai mes visites au couvent de Saint-François, et, je l'avoue, je lus avec plus d'intérêt les récits conservés dans ses précieuses archives; car j'avias pu me convaincre que l'antique fanatisme espagnol, dont ces récits énuméraient les actes, vit encore profondément dans une partie de la population du Mexique. Entre le passé et le présent des cloîtres de cet étrange pays, il y a un lien étroit, que les mœurs légères de quelques moines, rencontrés en passant dans les rues de Mexico, ne m'avaient

pas fait soupçonner. L'inquisition a disparu, mais en laissant dans le clergé une trace profonde, une tradition singulièrement vivace de démoralisation, d'ignorance superstitieuse et de fanatisme.

Chaque fois que je me rendais au couvent de Saint-François, je rencontrais fray Epigmenio, tantôt errant dans le cloître, tantôt rêvant sous la tonnelle du jardin. Un jour, cependant, je parcourus tout le couvent sans que le vieux moine se présentât sur mon passage. Au moment où je me retirais, fray Serapio vint au-devant de moi. La présence du franciscain dans son couvent était un de ces cas trop rares pour que je ne l'interrogeasse pas sur le motif de cette pieuse dérogation à ses habitudes.

« Hélas ! s'écria Serapio d'une voix dolente, ne m'en parlez pas.... fray Epigmenio n'en fait jamais d'autres. Il vient de mourir. Une fièvre lente le minait depuis longtemps; ce matin elle l'a achevé, et c'est moi qui dois veiller le corps du révérend père. Pouvait-on me jouer un tour plus affreux ?

— Je ne vous comprends pas, lui dis-je. Serait-ce par hasard au pauvre fray Epigmenio que vous en voudriez?

— Et à qui donc, si ce n'est à lui ? Savez-vous ce que la veillée de cette nuit me fait perdre? Un rendez-vous charmant, *mon cher.* »

Et pour commentaire sur ces derniers mots, fray Serapio me lança un regard expressif qui complétait sa demi-confidence. Je ne me sentis pas la force de reprocher au moine son dévergondage dont il se vantait d'un ton si cavalier. En ce moment même, les premiers tintements du glas interrompirent notre entretien.

« Adieu, me dit fray Serapio; cette cloche m'appelle à mon poste, et je vous quitte. »

Je lui serrai la main, et je ne pus m'empêcher en m'éloignant de songer au bizarre contraste que présentaient ces

deux hommes, habitants du même couvent, soumis à la même règle, tous deux méconnaissant la sainteté de leur mission, l'un mariant le libertinage à une pieuse crédulité, l'autre poussant la piété jusqu'au fanatisme et la faisant dégénérer en cruauté. « Ce contraste, me disais-je tristement, résumerait-il toute la vie du moine mexicain? Qui me dira combien de malheureux, dans les innombrables cloîtres du Mexique, ont commencé comme le premier pour finir comme le second? »

Parmi les personnages qui ont figuré dans ce récit, un seul devait voir une vie paisible succéder à une jeunesse aventureuse : c'était l'étudiant don Diego Mercado, qui, appartenant à une riche famille de Mexico, avait toujours regardé l'avenir sans inquiétude. Quant à l'officier don Blas, il devait mourir ignoré dans une obscure rencontre avec des voleurs de grand chemin. La destinée de don Romulo a été à la fois plus brillante et plus agitée. Après avoir pris part à dix-sept conspirations et s'être vu banni de trois républiques, don Romulo, compromis dans une nouvelle intrigue politique, a quitté le Mexique comme il avait quitté le Pérou, la Colombie et l'Équateur. Rentré enfin dans ce dernier État, sa patrie, il y a été élevé à la présidence, et cette fois, en présence de son propre gouvernement, il a dû renoncer à ses principes subversifs. Nous ne savons cependant si sa conversion a été bien complète. Il est des agitateurs politiques que l'exercice même du pouvoir ne corrige pas, et qui préfèrent encore aux profits de l'intrigue les joies qu'elle leur procure, les ruines qu'elle entasse autour d'eux.

LE LICENCIÉ

DON TADEO CRISTOBAL.

Il y a, à la Bibliothèque nationale de Paris, un antique document qui n'a guère été consulté, sans doute, depuis le jour où il a pris place sur les poudreux rayons du département des manuscrits. C'est un essai sur les idiomes des races indiennes du Nouveau-Monde, composé, vers la fin du XVIe siècle, par fray Alonso Urbano, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. L'enchaînement de circonstances qui a amené de Mexico à Paris ce curieux document n'est peut-être connu que de moi seul, et cela par une excellente raison : c'est moi-même qui ai rapporté à Paris l'œuvre ignorée du religieux de Saint-Augustin, et celui qui m'en fit don a probablement cessé de vivre. Quoi qu'il en soit, l'événement à la suite duquel je devins possesseur de ce manuscrit ne s'effacera jamais de ma mémoire, et l'essai de fray Alonso Urbano, bien que je me reconnaisse peu compétent à en apprécier la valeur philologique, a pourtant un grand intérêt à mes yeux : il me rappelle les relations que j'eus avec un des personnages les plus étranges qu'il m'ait été donné de connaître au Mexique. Ces relations furent bien courtes, mais le récit qu'on va lire fera comprendre l'impression profonde qu'elles m'ont laissée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, pour paraître romanesque, ce récit n'en est pas moins réel. Au Mexique, il ne faut pas l'oublier, le roman

est dans les mœurs mêmes, et celui qui veut retracer fidèlement ces mœurs exceptionnelles s'expose à passer pour un conteur peu scrupuleux, quand il n'est que simple historien.

I.

Au commencement de l'année 1835, je me trouvais à Mexico, aux prises avec une affaire assez épineuse : il s'agissait du recouvrement fort problématique d'une créance assez considérable sur un débiteur dont on ne pouvait trouver la moindre trace. L'affaire demandait à être conduite énergiquement, et je m'étais adressé, en conséquence, à plusieurs hommes de loi connus pour n'intervenir jamais en vain dans ces cas difficiles. Tous avaient commencé par me promettre leur concours ; mais, dès que j'avais nommé le débiteur introuvable (il s'appelait don Dionisio Peralta), tous s'étaient récriés et avaient opposé à mes justes réclamations les plus étranges faux-fuyants. Celui-ci ne se serait jamais pardonné de causer le moindre chagrin à un aussi galant homme que le seigneur Peralta ; celui-là lui était attaché par un *compadrazgo* [1] de vieille date ; le troisième faisait valoir avec attendrissement le souvenir d'une étroite liaison d'enfance. Un quatrième fut plus franc que tous les autres, et me laissa entrevoir qu'au fond de tous ces scrupules d'amitié il y avait la crainte de quelque estocade, procédé que le seigneur Peralta avait sans doute mis plus d'une fois en usage pour se débarrasser de créanciers trop pressants. « Je ne vois, ajouta-t-il, que le licencié don Tadeo Cristobal qui puisse se charger de votre affaire. Il a un cœur de roc et une main de fer. C'est l'homme qu'il vous faut. » Je courus aussitôt à la *calle de los Batanes*, où demeurait, m'avait-on dit, le licencié don Tadeo; mais là

1. Compérage ou parrainage.

m'attendait un nouveau mécompte. Don Tadeo venait de quitter son logement, et nul ne put ou ne voulut me dire où il avait élu domicile.

Découragé et abattu au terme d'une journée tout entière passée en courses inutiles, je me promenais assez tristement sous les Arcades des Marchands (*Portales de los Mercaderes*), donnant sur la grande place de Mexico. J'avais résolu, en désespoir de cause, de demander quelques renseignements sur don Tadeo aux nombreux écrivains publics dont les échoppes situées sous ces galeries sont autant de bureaux de renseignements toujours ouverts; mais, arrivé sous les arcades, j'oubliai le motif qui m'avait amené dans cette espèce de bazar, rendez-vous quotidien des oisifs de Mexico, et mon attention fut entièrement distraite par le tableau animé qui se déroulait sous mes yeux. On s'étonnera moins de cette distraction, si l'on se figure le magique aspect de la *plaza Mayor* de Mexico une heure avant le coucher du soleil. Les *Portales de los Mercaderes* occupent, en effet, presque un des côtés de cette place immense, que la cathédrale, l'*Ayuntamiento* et le palais du Président bornent sur les trois autres faces. Les plus belles rues de Mexico viennent y déboucher entre ces édifices; c'est la rue de la *Primera-Monterilla*, toute bordée de boutiques élégantes; c'est la rue de *los Plateros* ou des *Orfévres*, presque exclusivement occupée par des joailliers ou des bijoutiers; puis, en regard de ces rues, où le commerce européen déploie toute sa splendeur, le menu négoce mexicain semble avoir choisi pour théâtre les sombres arcades de *los Mercaderes*. A l'époque de mon séjour à Mexico, aucune innovation à la française n'était venue encore altérer la physionomie pittoresque de ces arcades, qui rappelaient assez fidèlement ce qu'on nomme à Paris les Piliers des Halles. De lourds arceaux appuyaient d'un côté sur de vastes magasins, de l'autre sur des pilastres au pied desquels se dressaient des

boutiques (*alacenas*) abondamment pourvues de livres de piété, de rosaires, de dagues et d'éperons. A côté de ces boutiques, comme pour représenter la vente en détail à ses derniers degrés, des *leperos* en haillons trafiquaient en petits articles de verroterie, et, leur fonds de commerce sur un doigt de la main, poursuivaient les chalands de leurs importunes sollicitations. De temps à autre, des vendeuses de canards sauvages en ragoût ou *tamales* [1], accroupies dans l'ombre des arceaux, mêlaient au bourdonnement de la foule leur cri si connu : *Aqui hay poto grande, mi alma; senorito venga sted* [2], ou celui non moins populaire et plus bref: *Tamales queretanos* [3]. Les passants et les acheteurs n'étaient pas moins curieux à observer que les marchands. La couleur chatoyante des robes et des *tapalos* [4], l'or des mangas, les bariolages des *sarapes*, formaient sous la douteuse lumière que laissaient pénétrer les pilastres un pêle-mêle étincelant qui rappelait les plus folles mascarades vénitiennes. C'était le soir surtout que la foule qui se pressait sous les arcades des *Mercaderes* offrait un brillant spectacle. Le soir, échoppes et boutiques se fermaient, et les Arcades des Marchands devenaient un club politique. Assis sur le seuil des portes soigneusement verrouillées, ou arpentant à grands pas cette espèce de cloître, officiers et bourgeois s'entretenaient des révolutions faites ou à faire, jusqu'à l'heure où les galeries presque désertes servaient d'asile à de plus doux mystères et n'entendaient plus résonner sous leurs voûtes silencieuses que le murmure étouffé de quelque entretien d'amour.

J'errais depuis quelque temps déjà sous les Arcades des Marchands, lorsque la vue d'une échoppe d'écrivain public

1. Espèces de quenelles faites de maïs et de viandes fortement assaisonnées de piment et cuites dans une feuille de maïs.

2. « J'ai du bon canard, mon âme; venez, mon jeune seigneur. »

3. *Tamales* de Queratéro, ville à quarante lieues de Mexico.

4. Châle qui sert aussi de coiffure.

vint me rappeler le but de ma promenade. Parmi les industriels des *Portales*, les écrivains publics forment une corporation considérable. Il ne faut pas oublier qu'au Mexique l'instruction primaire est encore assez généralement négligée, et que les fonctions d'écrivain public, au milieu de cette population illettrée, n'ont rien perdu de leur primitive importance. La plume docile des *évangélistes* (c'est ainsi qu'on les appelle) est requise pour mille commissions plus ou moins délicates, et souvent assez équivoques, depuis la lettre d'amour la plus banale jusqu'au billet que le *bravo* écrit à sa future victime pour l'attirer dans quelque ténébreux guet-apens. L'évangéliste que j'avais remarqué parmi ses nombreux confrères était un homme de petite taille, au crâne presque chauve, à peine entouré de quelques cheveux grisonnants. Ce qui l'avait surtout désigné à mon attention, c'était l'expression de jovialité sardonique qui animait cette physionomie d'ailleurs insignifiante. J'allais me diriger vers cet homme pour lui demander des renseignements sur don Tadeo, lorsqu'un incident, qui se prolongea au delà de mon attente, vint me contraindre inopinément à reprendre mon rôle d'observateur taciturne. Une jeune fille s'était approchée de l'échoppe de l'évangéliste. De longs cheveux ondés, tressés en nattes qui s'échappaient de son *rebozo* entr'ouvert, son teint légèrement basané, ses brunes épaules que sa chemise de toile fine, bordée de dentelle, laissait presque nues, sa taille svelte, que n'avait déformée aucun corset, et surtout les trois jupons de couleurs tranchées qui tombaient à plis droits sur ses hanches onduleuses, tout décelait dans la jeune cliente de l'évangéliste le type le plus pur de la *china* [1].

« Tio Luquillas ! dit la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? répondit l'évangéliste.

1. La *china* est à Mexico ce qu'est à Madrid la *manola*, et à Paris la *grisette*.

— J'ai besoin de vous.

— Je m'en doute bien, puisque vous m'appelez, » reprit Tio Luquillas.

Et, croyant avoir deviné l'objet du message qu'on allait lui dicter, il déplia avec complaisance une feuille de papier vélin couleur de rose, glacé et enjolivé de cupidons gauffrés; mais la jeune china fit de sa petite main brune et mignonne un geste d'impatience.

« Que voulez-vous, dit-elle, qu'un homme qui va mourir fasse de votre papier rose?

— Ah! diable! dit l'écrivain sans s'émouvoir, tandis que la jeune fille passait une de ses longues nattes sur ses beaux yeux mouillés de larmes. Ainsi, ce sont des adieux? »

Un sanglot fut la seule réponse de la china; puis, se penchant vers l'oreille du vieux scribe, elle s'efforça de lui dicter une courte lettre, non sans faire de fréquentes pauses pour reprendre haleine et donner carrière à ses larmes. Jamais le contraste de la vieillesse impassible et de la jeunesse passionnée ne m'avait paru plus émouvant. Je n'étais pas le seul à le remarquer, et aucun des promeneurs qui venaient à passer devant l'échoppe de Tio Luquillas ne manquait de jeter sur la jeune china un regard de commisération et de curiosité. L'évangéliste venait de plier la lettre, à laquelle l'adresse seule manquait, lorsqu'un passant, plus hardi ou plus curieux que les autres, vint se jeter brusquement au travers de l'entretien. La physionomie de ce nouveau venu ne m'était pas inconnue, et je me souvins que, placé à côté de moi au cirque des taureaux, il m'avait quelques jours auparavant, en véritable amateur, commenté de la façon la plus attrayante un spectacle que j'aimais passionnément. Le moment étant peu favorable pour questionner à mon tour l'évangéliste, je ne crus pas devoir me rapprocher du groupe, et je restai à quelques pas de la boutique, attendant avec patience le moment où le nouveau visiteur de Tio

Luquillas se serait éloigné. Cet homme, qu'une heure ou deux de causerie m'avaient seules fait connaître, m'inspirait une sorte d'intérêt. Il était âgé de quarante ans environ. Ses traits ne manquaient pas de noblesse, malgré l'expression de sombre ironie qui venait souvent en altérer la régularité. A défaut du souvenir de notre première rencontre, l'étrangeté de son costume eût suffi pour me le faire remarquer. L'amateur de taureaux portait un ample manteau bleu doublé de rouge, et il avait pour coiffure un vaste sombrero de vigogne fauve bordé de larges galons d'or.

« Pour qui est cette lettre, mon enfant? » demanda-t-il à la china avec un certain air d'autorité.

La jeune fille désigna de la main la prison du palais présidentiel, et murmura un nom que je n'entendis pas.

« Ah ! c'est pour Pepito ? répliqua l'inconnu à haute voix.

— Hélas ! oui, et je ne sais comment la lui faire parvenir, répondit la jeune fille.

— Eh bien ! ne soyez pas en peine. Voici une occasion que le ciel vous envoie. »

En ce moment, la foule évacuait les galeries pour se porter tumultueusement sur la *plaza Mayor*. Quel était le motif de cette brusque alerte ? Un fait trop commun à Mexico, un assassinat qui venait d'être commis sur la voie publique. On avait saisi le meurtrier, relevé la victime, et le funèbre cortége s'acheminait vers la prison la plus voisine. Cette prison était précisément celle où était renfermé l'amant de la jeune fille, et je compris sans trop de peine le sens des paroles d'espoir qui venaient d'être adressées à la china.

Le cortége qui défilait en ce moment sur la place avait dans son aspect demi-comique, demi-lugubre, une originalité toute locale. Un *cargador* (portefaix) marchait en tête, portant sur ses épaules, à l'aide d'une courroie retenue par le front (comme c'est l'habitude des portefaix mexicains), une chaise sur laquelle était attaché un homme, ou plutôt un

cadavre, enveloppé d'une couverture ensanglantée. L'assassin, placé entre quatre soldats, suivait immédiatement sa victime. Des curieux désœuvrés et quelques amis du mort, grimaçant la douleur tant bien que mal, fermaient la marche. De tous ces hommes plus ou moins émus ou affairés, le plus tranquille sans contredit était le meurtrier, qui fumait sa cigarette au milieu des soldats avec une merveilleuse nonchalance, adressant de temps à autre à sa victime des reproches que celui-ci, à sa grande surprise, laissait sans réponse.

« Allons, voyons, disait-il, pas de mauvaises plaisanteries, Panchito, tu sais bien que je n'ai pas les moyens de payer une pension à ta femme. Tu as beau faire le mort, je ne suis pas ta dupe. »

Mais Panchito était bien mort, quoi qu'en dît l'assassin, et je me sentis frissonner, je l'avoue, quand passa tout près de moi ce hideux cadavre, dont les yeux gardaient sous les rayons ardents du soleil une effrayante fixité. L'amateur de taureaux était sans doute plus accoutumé que moi à de pareils spectacles, car il alla droit au cortége, l'arrêta, et montrant au meurtrier la lettre de la china :

« Écoute, lui dit-il, tu n'es pas sans connaître l'illustre Pepito Rechifla?

— Celui qui doit être étranglé demain? Parbleu, c'est mon compère.

— Eh bien! comme tu n'as pas la chance d'être exécuté avant lui, tu vas le voir tout à l'heure à la prison. Tu lui remettras cette lettre de ma part.

— Ah! seigneur cavalier, interrompit en ce moment la jeune Mexicaine, qui, la figure baignée de larmes et le sein palpitant, venait de se jeter aux pieds du meurtrier et de saisir à la manière antique un pan de son manteau, par le sang du Christ et les mérites de la Vierge aux sept douleurs, n'oubliez pas de lui remettre ces adieux. Je suis si malheureuse de ne pouvoir arriver jusqu'à lui!

— Oui, *Linda mia*, oui, reprit le meurtrier en portant la main à ses yeux et en s'efforçant de donner à sa voix un accent pathétique. J'ai un cœur sensible aussi, et, sans ce damné Panchito qui me contrarie toujours, je ne serais pas ici, je vous le jure; mais enfin ayez l'âme en repos, *preciosità de mi alma!...* »

Une pièce de monnaie que l'amateur de taureaux jeta au prisonnier coupa court à cette éloquente tirade, et les soldats s'empressèrent de reprendre leur marche vers la prison. Ce cortége se perdit bientôt à l'angle de l'Ayuntamiento, tandis que quelques femmes, avec la sensibilité délicate qui est propre aux Mexicaines, entouraient la jeune china, mais sans pouvoir la décider à s'éloigner. Bientôt, résistant à toutes les instances, je la vis marcher vers la prison, s'asseoir au pied de la sombre muraille, et là rester immobile, le visage voilé de son rebozo. L'amateur de taureaux s'était perdu dans la foule, et le moment était venu enfin de consulter l'évangéliste; je frappai légèrement sur l'épaule du vieillard.

« Pouvez-vous, lui dis-je, m'apprendre où demeure le licencié don Tadeo Cristobal?

— Don Tadeo Cristobal, dites-vous? mais il était ici à l'instant même.

— Ici! don Tadeo!

— N'avez-vous pas vu avec quelle obligeance il s'est chargé de faire parvenir au bandit Pepito Rechifla le message que m'avait dicté une des plus jolies chinas de Mexico?

— Quoi! l'homme au sombrero et au manteau rouge serait don Tadeo le licencié!

— Lui-même.

— Et où le retrouverai-je maintenant?

— Je ne sais trop, car à vrai dire il n'a pas de domicile : il demeure un peu partout. Si cependant vous avez à lui parler d'affaire urgente, allez ce soir même, entre neuf heures et minuit, au *Callejon del Arco* (impasse de l'Arcade);

vous êtes sûr de le rencontrer dans la dernière maison à droite en venant de la place. »

Je remerciai l'écrivain, et, après lui avoir laissé quelques réaux pour témoignage de ma reconnaissance, je me dirigeai vers le *Callejon del Arco*. Bien qu'il ne fût encore que sept heures du soir à peine, je tenais à reconnaître, avant la nuit, la maison où je comptais me rendre deux heures plus tard. L'expérience m'avait démontré que de semblables précautions ne sont pas inutiles à Mexico, et l'impasse de l'Arcade m'avait été signalée depuis longtemps comme un des lieux les plus sinistres de la capitale du Mexique.

L'aspect de cette impasse ne justifiait que trop, ainsi que je pus m'en convaincre, la réputation qu'on lui avait faite. Le pâté de maisons dont font partie les Arcades des Marchands, et qui est connu sous le nom d'*Impedradillo*, ne forme pas un *cuadra* compacte. En face, du côté de la cathédrale qui regarde le sud-ouest, s'ouvre et s'enfonce dans l'*Impedradillo* une étroite venelle : c'est le *Callejon del Arco*. On dirait une de ces cavernes que creuse parfois l'Océan dans le flanc des falaises. Quand, encore aveuglé par les rayons pressés du soleil dont la place est inondée, et qui se brisent en gerbes éblouissantes contre les murs blancs des maisons ou le granit des trottoirs, on pénètre dans cette ruelle tortueuse et obscure, l'œil, d'abord ébloui, ne distingue qu'au bout de quelques instants une autre rue qui coupe celle-ci à angle droit et forme avec elle un sombre carrefour. Là, comme dans les cavernes des bords de la mer, on n'entend plus aucun bruit du dehors, si ce n'est un bourdonnement sourd et triste qui peut ressembler aussi bien à la plainte des vagues agitées qu'au tumulte d'une cité populeuse. Quelques boutiques de cordiers, des portes massives hermétiquement fermées, çà et là quelques obscurs couloirs entr'ouverts, rappellent seuls qu'on est dans une ville et au milieu de maisons habitées. Les murs suintent, une humi-

dité perpétuelle règne partout, et ce n'est guère qu'à midi, à l'époque du solstice d'été, qu'un furtif rayon de soleil tombe d'aplomb du ciel embrasé dans ce lugubre séjour. Alors un peu de vie nouvelle y renaît jusqu'au moment où, le soleil regagnant le tropique opposé, tout retombe dans le silence et dans les ténèbres.

C'était donc là, dans une de ces maisons sinistres, que je devais rencontrer l'homme qui seul, m'avait-on assuré, pouvait terminer une affaire devant laquelle avaient reculé tous les légistes de Mexico. Je m'arrêtai quelques instants à contempler avec surprise cet emplacement si singulièrement choisi pour un cabinet d'homme de loi; mais l'épisode dont je venais d'être témoin ne m'avait-il pas déjà suffisamment préparé aux excentricités de don Tadeo? Comment expliquer son ton d'aisance familier avec le misérable qu'il avait chargé sous mes yeux du message destiné à Pepito Rechifla? Comment expliquer les relations qui semblaient exister entre ce bandit et le licencié? Cette étrange intimité d'un légiste avec des assassins et des voleurs me paraissait, au premier abord, d'assez mauvais augure. Pourtant l'espoir d'obtenir enfin une solution depuis trop longtemps ajournée me décida, et je quittai le *Callejon del Arco* en me promettant d'y revenir deux heures plus tard.

II.

La nuit était venue : c'était une de ces nuits de mai où les clartés de la lune prêtent à Mexico un aspect presque magique. De molles lueurs tombaient du ciel sur les clochers peints des églises et sur les façades coloriées des monuments. Le clair de lune, sous les tropiques, étale de voluptueuses splendeurs inconnues dans nos climats brumeux. Sur la *plaza Mayor*, la foule n'était pas si épaisse qu'avant le

coucher du soleil, mais elle était plus calme et plus recueillie. Les promeneurs ne se parlaient qu'à voix basse, comme s'ils eussent craint de troubler la tranquillité de cette nuit sereine. De légers bruits d'éventails agités, de robes de soie froissées, quelquefois un éclat de rire féminin, mélodieux et pur comme la vibration d'un timbre de cristal, parfois aussi les tintements d'une cloche lointaine, venaient seuls interrompre ce profond silence. Les femmes voilées, les hommes enveloppés de manteaux, glissaient comme des ombres sur le sable qu'ils faisaient à peine crier. Je retrouvai là, mal déguisés sous l'ample abri du costume national, plus d'un couple mystérieux qui donnaient raison à la chronique médisante des salons, et dont le public des Bouffes avait pu ce soir-là remarquer l'absence. A côté de femmes jeunes et belles, il y en avait aussi de celles qui penchent, selon l'expression anglaise, *du côté nuageux de trente ans.* On rencontrait encore bon nombre de ces *doncellas chanflonas*, de ces beautés de faux aloi dont parle Perez de Guevara. Je ne dis rien de ces coureurs d'aventures qu'on retrouve partout au Mexique, vrais types de matamores écorchant les dalles de leurs sabres et de leurs éperons. Telle était la foule joyeuse et bigarrée qui se pressait sur la *plaza Mayor* à l'heure où je me dirigeais lentement, et non sans une certaine irrésolution, vers le *Callejon del Arco.*

Au premier pas que je fis dans la sombre ruelle, un courant d'air froid, comme celui qui s'échappe du soupirail d'une cave, me frappa au visage et me glaça jusqu'aux os. Je restai quelques secondes à l'entrée de l'impasse, cherchant à distinguer quelque trace de lumière aux fenêtres ou aux portes grillées des maisons ; mais tout y semblait mort et désert. Je pris alors mon parti, et je m'avançai presque à tâtons dans la direction de la maison que j'avais reconnue le jour même. J'étais arrivé près du carrefour dont j'ai parlé, quand un bruit de pas se fit entendre derrière moi, et

je vis un homme qui, venant de la place, se dirigeait de mon côté. Je voulus me ranger sur le trottoir, mais je ne sais comment mes jambes s'embarrassèrent dans une longue rapière que portait le promeneur nocturne : je trébuchai, et je ne pus éviter une chute qu'en me retenant à son manteau. L'homme fit aussitôt un pas en arrière, et le grincement du fer m'avertit qu'il tirait son épée.

« *Capa de Dios* ! s'écria-t-il, est-ce à ma personne ou à mon manteau que vous en voulez, seigneur voleur ? »

Je crus reconnaître cette voix, et je me hâtai de répondre : « Je ne suis ni un voleur ni un assassin, seigneur don.... »

J'espérais que l'inconnu allait venir en aide à ma mémoire et décliner son nom ; mais il n'en fut rien, et s'adossant à la porte d'une maison voisine :

« Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

— Je cherche la demeure du licencié don Tadeo, répondis-je, et, si je ne me trompe, c'est la maison devant laquelle nous sommes en ce moment.

— Ah ! Et qui vous a indiqué cette maison ?

—Tio Lucas, l'écrivain public. J'ai à consulter don Tadeo sur une affaire importante.

— Don Tadeo.... eh ! c'est à lui-même que vous parlez. »

Le costume de cet homme, dont je ne pouvais distinguer les traits, était en effet conforme à celui que portait, quelques heures auparavant, l'amateur de taureaux dont Tio Lucas m'avait appris le véritable nom. Je me hâtai de répondre à don Tadeo en me félicitant du hasard de cette rencontre et en lui demandant quelques instants d'audience.

« Très-volontiers, répondit-il ; je suis tout prêt à m'occuper de votre affaire. Mais entrons d'abord dans cette maison : nous y causerons tout à l'aise. »

Et il frappa en même temps du pommeau de sa rapière à la porte contre laquelle il était adossé.

« Ma profession, ajouta-t-il, m'oblige à prendre quelques précautions; vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. Ne vous étonnez pas trop de mon singulier domicile. On vous aura dit que j'étais un original, et on a eu raison.... »

Don Tadeo s'interrompit : la porte de la maison mystérieuse venait de s'ouvrir avec un grand bruit de chaînes. Le portier, un falot à la main, s'inclina respectueusement devant le licencié, qui me fit signe de le suivre. Nous traversâmes rapidement le *zaguon* ou vestibule, et, après avoir monté un escalier assez roide, nous nous arrêtâmes devant une portière en serge, surmontée d'un transparent flamboyant sur lequel on lisait ces mots en lettres gigantesques : *Sociedad Filarmonica*. Des voix, des cris confus s'échappaient de la salle qu'annonçait ce titre ambitieux.

« Sont-ce vos clients qui mènent si grand bruit, seigneur licencié ? » demandai-je à don Tadeo.

Sans me répondre, celui-ci souleva la portière de serge verte, et nous nous trouvâmes dans une vaste pièce assez mal éclairée. Une large table, couverte d'un tapis vert et entourée de joueurs, en occupait le milieu. Avec les quinquets suspendus aux murs, quatre bougies, hautes comme des cierges d'église et contenues dans des tubes de fer-blanc, complétaient l'éclairage. De petites tables, placées de distance en distance, servaient aux consommateurs, qui pouvaient demander à leur choix soit des infusions de tamarin ou d'eau de rose, soit de l'eau-de-vie de Barcelone. Enfin, dans le fond de la salle s'élevait une haute estrade, ornée de peintures faites à la colle et représentant, pour rappeler sans doute la destination de l'établissement, un grotesque trophée de bassons, de cors de chasse et de clarinettes. On comprendra la surprise que j'éprouvai en mettant le pied dans un pareil tripot, au moment où je croyais me voir introduire dans le cabinet d'un légiste. Aussi me mis-je à regarder mon compagnon comme si je le voyais pour la première fois : c'était bien l'homme que j'a-

vais rencontré dans les gradins du cirque et sous les Arcades des Marchands. Avec son costume étrange, sa longue rapière, sa chevelure épaisse et hérissée, don Tadeo avait la tournure d'un bandit beaucoup plus que d'un jurisconsulte. A peine eut-il fait quelques pas dans la salle, qu'il fut accosté par deux individus qui semblaient les dignes habitués de cette caverne : ce fut d'abord une espèce de géant à l'air farouche et gauche, qui tendit au licencié une main large comme une éclanche de mouton, et lui dit en espagnol, avec un accent anglais fortement prononcé :

« Comment se porte le seigneur don Tadeo?

— Mieux que ceux à qui vous pouvez en vouloir, maître John Pearce, répondit celui-ci en arrêtant sur son interlocuteur un regard froid et perçant comme une lame d'épée. Savez-vous bien que votre réputation est faite maintenant au Mexique comme au Texas, surtout depuis que....

— Chut! reprit l'Américain, peu désireux évidemment d'entendre le licencié achever sa phrase. Avec votre permission, j'ai à vous consulter.

— Tout à l'heure, répondit l'homme de loi : je dois donner la préférence à ce cavalier que j'ai rencontré avant vous.

— De grâce, écoutez-moi d'abord, seigneur licencié, interrompit un autre personnage aux yeux louches, aux cheveux grisonnants, et qui portait le costume national du Mexique, j'ai aussi à vous demander un avis.

— Ah! c'est toi, Navaja! répondit don Tadeo en toisant le Mexicain, qui parut se troubler sous ce regard sévère. Est-il encore question de la mauvaise affaire....

— Chut! s'écria à son tour le Mexicain ; puisque c'est votre bon plaisir, je prendrai le troisième rang. »

Il avait suffi à don Tadeo de faire allusion à deux épisodes, sans doute peu édifiants, de la vie de ses clients, pour être débarrassé immédiatement de leurs importunités. J'admirai cette puissance que donnait à mon compagnon une expérience

acquise évidemment au prix d'un commerce intime et périlleux avec les plus dangereux héros de la bohême mexicaine.

« Ah çà ! me dit enfin don Tadeo en se tournant vers moi, pourrai-je savoir maintenant, seigneur cavalier, qui vous êtes et quelle affaire vous amène ? Il faut qu'elle soit bien délicate, car on ne recourt à mon intervention que pour résoudre les difficultés que mes confrères jugent insurmontables. C'est même l'un de ces dignes légistes qui vous aura sans doute conseillé de vous adresser à moi. »

Je nommai le licencié qui m'avait vanté le cœur intrépide et la bonne épée de don Tadeo. Celui-ci secoua la tête avec son dédaigneux sourire..

« Il s'agit d'une affaire dangereuse, je le vois bien, reprit-il. L'homme que vous nommez est mon ennemi déclaré, et il ne m'en envoie pas d'autres. J'ai là, vous l'avouerez, une étrange spécialité. Aussi m'est-il permis d'être quelque peu prompt à dégainer le soir dans les rues. Que voulez-vous ? je suis de Séville, et on n'a pas pour rien passé quelques années de sa vie parmi les spadassins du faubourg de Triana.

— Vous êtes Espagnol ?

— Oui, sans doute, et, avant d'être légiste, j'ai été ce qu'on nomme un *gentilhomme ouragan*, — *uracan y calavera*. Vous voyez en moi un étudiant de Salamanque, de cette belle ville dans laquelle on fit, il y a bien des années, la glose suivante :

En Salamanca la tuna
Anduve marzo y abril ;
Niñas he visto mas de mil
Pero como tu, ninguna[1].

Moi aussi j'ai fait des quatrains dans cette joyeuse ville,

1. « A Salamanque, j'ai couru le guilledou dans les mois de mars et d'avril. De jeunes filles, j'en ai vu plus de mille, mais aucune qui te valût. »

j'en ai même chanté, et c'est à la suite d'une sérénade interrompue malheureusement par un duel suivi de mort d'homme, que je me suis vu forcé de venir chercher fortune à la Nouvelle-Espagne. J'avais, pour réussir ici, deux qualités précieuses et qui s'allient rarement : je possédais à merveille la jurisprudence et l'escrime. Et vous-même vous avez pu reconnaître tout à l'heure que je n'ai rien perdu de mon ancienne humeur de spadassin ; mais j'y pense, seigneur cavalier, je vous dois un dédommagement pour ma méprise de tout à l'heure. Il s'en est peu fallu vraiment que je ne vous donnasse de mon épée au travers du corps. Permettez-moi de vous offrir, pour me faire pardonner cette brusque incartade, une infusion d'eau de roses ou du *refino* de Catalogne. »

Et, sans me laisser le temps de placer une parole, le licencié m'entraîna vers une table où nous nous assîmes. Mon étonnement croissait à mesure que je faisais plus ample connaissance avec ce singulier personnage. Ce ne fut qu'après qu'on nous eût servis que don Tadeo consentit à m'entendre expliquer mon affaire, ce que je fis le plus brièvement et le plus clairement possible.

« C'est bien, dit-il ; il s'agit d'un débiteur que vous n'avez pu retrouver ; mais vous savez au moins son nom ?

— Ah ! c'est un nom qui semble inspirer à vos confrères une bien vive sympathie, car aucun n'ose se charger des poursuites.

— Voyons donc ce nom terrible ; je suis curieux de savoir s'il produira le même effet sur moi.

— Je vous le dirai tout bas : mon débiteur se nomme don Dionisio Peralta. »

Le licencié ne sourcilla pas.

« Et combien vous doit-il ?

— Quatorze cents piastres.

— Tenez, me dit après un moment de silence don Tadeo,

nous allons monter sur la terrasse de cette maison, et là nous causerons plus à l'aise ; mais, avant tout, permettez-moi de dépêcher ces deux drôles qui attendent leur tour. L'intérêt même de votre créance exige que je ne reprenne avec vous cet entretien qu'après avoir recueilli quelques renseignements indispensables parmi les habitués de ce tripot. Tout ce que je vous demande, c'est de ne manifester aucune surprise, si vous voyez ou entendez des choses que vous ne compreniez pas. »

Je serrai la main du licencié, et nous nous levâmes pour nous rapprocher du groupe des joueurs, qui s'était considérablement accru depuis que nous causions à l'écart. Une double haie de curieux entourait le tapis vert, sur lequel les piastres roulaient avec un bruit métallique fort engageant. Le licencié passa devant ses deux clients, l'Américain et le Mexicain, en leur faisant signe de l'attendre, et alla droit à un jeune homme qui, debout parmi les spectateurs, attachait sur le tapis vert des regards ardents. Ce jeune homme, à la mine hâve et jaune, portait sur ses cheveux longs et gras un petit chapeau presque sans bords, et sur ses épaules une *esclavina* [1] usée. C'était le beau idéal du clerc de procureur, regrettant de ne pouvoir jouer sur une carte toute la fortune de son patron.

« Ortiz, dit le licencié en lui frappant sur l'épaule, avez-vous ce qu'il faut pour écrire ?

— Sans doute, » répondit le clerc ; et il tira de sa poche un rouleau qui contenait papier, plumes et encre.

Le licencié s'assit à l'écart, écrivit quelques lignes, plia le papier et le remit à son clerc, qui ne répondit aux instructions données par son maître à voix basse qu'en inclinant la tête et en partant au plus vite. Le licencié me pria alors de vouloir bien prendre patience encore quelques minutes, pendant qu'il

1. Petit manteau à la crispin.

allait donner à ses deux clients la consultation promise, et je me mêlai à la foule qui se pressait autour du tapis vert. C'était, après tout, un piquant spectacle que celui de cette réunion d'aventuriers de toute espèce, parmi lesquels les types les plus étranges des vieux romans picaresques semblaient s'être donné rendez-vous. Un détail caractéristique me frappa : c'est que le banquier avait devant lui un couteau catalan, tranchant comme un rasoir. Un avertissement qu'il donna aux joueurs m'expliqua l'usage qu'il comptait faire de cette lame affilée. « J'avertis les gentilshommes ici présents, dit-il, que, si l'un d'eux affecte de confondre la banque avec son enjeu, je lui cloue sans merci la main sur la table. » Cette étrange menace ne parut étonner ni offenser personne, et j'en conclus que le cas prévu par le banquier avait dû se présenter plus d'une fois.

Malgré la bizarrerie des scènes auxquelles j'assistais, je commençais à trouver le temps un peu long, lorsque le licencié vint m'arracher à la contemplation du tapis vert, et me conduisit dans un coin retiré de la salle, vers une table à laquelle étaient fraternellement assis ses deux clients, le colosse américain et le Mexicain aux yeux louches. L'Américain achevait de vider une bouteille de *refino* de Catalogne, tandis que le Mexicain humait à petits coups une infusion glacée de tamarin.

« Tenez, me dit le licencié en me lançant un regard expressif, voici deux cavaliers qui lèveront vos scrupules de conscience au sujet des quatorze cents piastres que vous me devez, et qui affirmeront que vous pouvez me les payer en toute tranquillité d'esprit par la cession de votre créance de même somme sur le seigneur Peralta, qui fera honneur à sa signature de la meilleure grâce du monde.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria l'Américain avec un éclat de rire brutal ; je ne sais s'il payera de bonne grâce. Tout ce que je sais, c'est qu'il payera, ou bien....

— Doucement, interrompit don Tadeo; du moment que Peralta devient mon débiteur, sa vie m'est précieuse, et j'entends qu'on la respecte.

— Le seigneur Peralta payera de bonne grâce, je vous le jure, dit à son tour le Mexicain d'un ton doucereux en buvant son infusion d'eau de roses à petites gorgées, comme si c'eût été de l'eau de feu, tandis que l'Américain vidait son verre de *refino* d'un seul trait, comme un verre d'eau limpide.

— Qu'il paye, c'est tout ce qu'il me faut, reprit le licencié; mais n'est-ce pas Pepito Rechifla que j'aperçois là-bas avec mon clerc? Allons, Ortiz a bien rempli sa commission. »

Le nom de Pepito me rappela la jolie china que j'avais vue si désolée sous les Arcades des *Mercaderes*. Aussi je regardai avec curiosité l'homme que venait de désigner le licencié. C'était un de ces drôles au teint basané, à la chevelure inculte, à la physionomie effrontée, comme on n'en rencontre que sous les tentes des bohémiens nomades ou dans les rues de Mexico. Dès que Pepito aperçut le licencié, il courut à lui et serra les mains de don Tadeo avec toutes les démonstrations d'une profonde reconnaissance. « Ah! seigneur licencié! s'écria-t-il, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois la vie. J'étais condamné à être *garrotté* après-demain, et c'est vous qui me tirez des griffes du *juez de letras*[1]; c'est grâce à quelques réaux sortis de votre bourse que la liberté m'est rendue. Oui, seigneur licencié, ne faites pas l'étonné, je sais que vous êtes mon sauveur; votre clerc me l'a dit.

— Ortiz n'est qu'un sot, répondit sèchement don Tadeo; mais je ne m'en réjouis pas moins de ta bonne fortune, car demain matin j'aurai à te parler, et je compte sur toi. Tiens, voilà en attendant une piastre pour souper.

1. Juge criminel.

— Allons donc ! je n'ai jamais faim que quand je n'ai rien en poche. Quand j'ai une piastre, je la joue. »

Et le drôle s'élança vers la table de jeu. L'Américain et le Mexicain se levèrent en même temps et le suivirent. Don Tadeo, délivré de ces importuns, me tira aussitôt à l'écart.

« Vous voyez ces trois hommes, me dit-il en souriant ; pensez-vous qu'il y ait beaucoup de débiteurs en état de résister à de pareils recors, surtout quand il s'agit d'une créance cédée au licencié don Tadeo ? Vous m'avez compris, sans doute, quand j'ai insisté devant vous sur cette cession : mon nom est une arme de plus à employer dans cette guerre périlleuse ; mais la guerre terminée, les bénéfices seront pour vous, moins les frais de la campagne, que vous me permettrez de revendiquer, ainsi que les honneurs de la victoire.

— Mais comment joindrez-vous ce Peralta ? Jusqu'ici je n'ai pu trouver la moindre de ses traces.

— Cela me regarde et cela regarde aussi les trois drôles que je vous ai fait connaître ce soir. Don Dionisio Peralta est une mauvaise paye, mais une fort bonne lame. Enfin nous verrons. »

Je rappelai alors à don Tadeo qu'il avait paru désirer causer plus longtemps de mon affaire, et je lui offris de satisfaire sa curiosité à cet égard. Au fond, je ne cherchais qu'une occasion de connaître et d'observer plus à fond ce singulier personnage. Don Tadeo sembla deviner mon intention secrète.

« Il est dix heures et demie, me répondit-il en regardant à sa montre ; je suis à vos ordres jusqu'à minuit. Montons sur l'*azotea* (terrasse), qui est déserte à cette heure. La nuit est belle, et vous pourrez m'expliquer votre affaire sans témoins. »

III.

Arrivés sur la terrasse, nous restâmes d'abord livrés pendant quelques instants à une contemplation silencieuse. A

nos pieds s'étendait l'ancienne cité des Aztèques, avec ses dômes, ses clochers innombrables, capricieusement éclairés par la lune. Tout près de nous, la cathédrale projetait sur l'immense *plaza Mayor* la double et gigantesque silhouette de ses tours. Plus loin, le Parian [1] élevait sa masse noire au milieu des espaces blanchis par les clartés nocturnes, comme un écueil sombre au milieu des flots éblouissants de la mer. Plus loin encore, on reconnaissait l'élégante coupole de Santa-Teresa, les cinq dômes du couvent de San-Francisco, les clochers de Saint-Augustin et des Bernardines ; et, derrière ce majestueux entassement de créneaux, de coupoles, de flèches coloriées, la campagne se devinait aux blanches vapeurs qui, s'élevant des lacs vers le ciel, s'amassaient autour de la ville comme pour lui former une lumineuse auréole.

Don Tadeo fut le premier à rompre le silence en m'adressant quelques questions sur l'affaire qu'il s'était chargé de conduire à bonne fin. Je m'empressai de lui répondre en me promettant de l'amener bientôt à me donner sur lui-même quelques révélations qui ne pouvaient manquer d'être curieuses; mais le licencié était tombé dans une rêverie profonde, et je commençais à désespérer de le tirer de sa réserve, quand le plus étrange hasard vint à mon secours. Ce fut le tintement d'une cloche lointaine, qui s'éleva soudain, comme une plainte mystérieuse, au milieu d'un morne silence de la nuit. A ce bruit, don Tadeo secoua brusquement la tête; puis il cacha dans ses mains son visage, qui venait de se couvrir d'une mortelle pâleur; enfin il me prit la main, et m'interrompant au milieu de l'exposé de mon affaire, il s'écria : « N'entendez-vous pas cette cloche?

— Oui, vraiment, répondis-je, et, si je ne me trompe, on

1. Vieil édifice où se tient un bazar qui a quelque analogie avec le marché du Temple à Paris.

sonne en ce moment la prière des agonisants au couvent des Bernardines.

— Au couvent des Bernardines! répéta le licencié d'une voix singulièrement altérée. Au couvent des Bernardines, dites-vous?

— Assurément; je reconnais la direction du bruit, on ne peut s'y tromper.

— Eh bien! rentrons tout de suite, car ce bruit me fait mal.

— Pourquoi rentrer? Ne préférez-vous pas ce beau clair de lune aux quinquets fumeux de l'horrible tripot d'où nous sortons? »

Le licencié ne me répondit qu'après un long silence. La cloche, dont les frémissements devenaient de plus en plus distincts, exerçait évidemment sur lui une sorte d'influence ou plutôt de pression inexplicable. Je ne sais si don Tadeo remarqua enfin ma surprise; mais peut-être céda-t-il à un besoin impérieux d'expansion en me prenant la main et en laissant échapper, au milieu de sanglots mal étouffés, ces étranges paroles :

« Il faut que vous m'écoutiez; je n'entends jamais cette cloche tinter un glas sans voir comme dans un mauvais rêve les plus tristes épisodes de ma vie se dérouler devant mes yeux. Rien en moi n'excitera plus votre surprise quand vous connaîtrez l'horrible événement que ce glas me rappelle. »

Je fis signe au licencié que j'étais prêt à l'écouter, et voici l'histoire qu'il me raconta avec un sang-froid que cet exorde si brusque et empreint d'une exaltation si douloureuse ne laissait guère soupçonner.

« En l'an 1825, il y a aujourd'hui dix ans de cela (nous étions en 1835), une tentative d'assassinat fut commise à Mexico. Ce n'est là malheureusement qu'un fait trop ordinaire pour la capitale du Mexique, et, si l'attention publique se porta un moment sur cette affaire, ce fut surtout à cause

des circonstances qui l'avaient accompagnée. C'est grâce à l'étrangeté de ces circonstances que la tentative dont je vous parle, au lieu d'être racontée brièvement à la dernière colonne des journaux, figura parmi les événements plus ou moins importants qui ont le privilége d'occuper pendant plus d'une semaine la population désœuvrée de Mexico. Un singulier mystère planait, en effet, sur cette tentative de meurtre. Aux premières heures du jour, quand le *Paseo* de Bucareli[1] est encore désert, une voiture de place était venue stationner dans un endroit retiré de la promenade. Le cocher était descendu de son siége et s'était écarté discrètement, comme s'il eût deviné le motif de cette station matinale. Était-ce un homme ou une femme que cette voiture de *providentia* (vous savez qu'on appelle ainsi les voitures de place à Mexico) amenait à un rendez-vous d'amour? Les stores soigneusement baissés interdisaient à cet égard toute conjecture; mais on sut plus tard qu'il y avait dans la voiture une jeune femme d'une éclatante beauté, qui, cédant à la vanité créole, s'était parée pour cette occasion de tous ses diamants. Les créoles ont ce travers, vous le savez, de vouloir paraître aussi riches que belles, et pourtant, quoi que pût faire la jeune femme, elle était encore plus belle que riche. Quelques instants s'écoulèrent, puis un homme enveloppé dans un large manteau s'avança vers la voiture. La portière s'ouvrit à son approche, et se referma précipitamment. Une rencontre de ce genre était trop dans les mœurs mexicaines pour étonner le cocher, qui se coucha sur le gazon à l'ombre des peupliers, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Quand il se réveilla, la voiture était toujours à la même place. Seulement l'ombre des peupliers, au lieu de s'incliner vers le couchant comme à l'heure où il s'était endormi, s'allongeait vers l'orient, c'est-à-dire que le soleil

1. Promenade publique à Mexico.

achevait sa course et que le soir allait succéder au matin. C'était l'heure où le *Paseo* commence à être fréquenté par les promeneurs. Le cocher s'étonna d'avoir dormi si longtemps; il courut à la voiture, appela, et ne recevant pas de réponse, ouvrit la portière. Alors un lugubre spectacle s'offrit à lui. Affaissée sur les coussins, la jeune femme était plongée dans un évanouissement qui s'expliquait trop bien par le sang dont la voiture était inondée. Ce sang coulait d'une large plaie qu'avait faite le poignard sûrement dirigé de quelque bandit bien exercé, et cette plaie, au premier aspect, semblait mortelle. De tous les diamants qui étincelaient au cou et aux oreilles de la jeune créole, pas un n'était resté. La malheureuse femme n'avait donc trouvé qu'un assassin au lieu d'un amant, et le vol avait suivi l'assassinat. Les cris du cocher ne tardèrent pas à attirer la foule, parmi laquelle se trouva heureusement un médecin, qui constata que la victime vivait encore. Dès lors il ne s'agit plus que de la transporter au couvent le plus proche, et c'est ce qu'on fit. Ce couvent était celui des Bernardines. Ce premier devoir d'humanité rempli, la tâche de la justice commença; mais, tandis que les médecins ramenaient à la vie, par des soins intelligents, la malheureuse femme, les juges ne virent pas leurs poursuites contre l'assassin couronnées du même succès. On arrêta d'abord le cocher, et on dut le relâcher bientôt, après avoir reconnu sa parfaite innocence. On arrêta ensuite un jeune Espagnol dont les assiduités et les galanteries auprès de la créole n'étaient un secret pour personne. Celui-ci apprit à la fois ainsi l'infidélité et la mort de celle dont il voulait faire sa femme. Ce fut un coup affreux (ici la voix de don Tadeo trembla visiblement), et peu s'en fallût qu'il n'en perdît la raison. Au bout d'un an, poursuivit le licencié, l'Espagnol fut relâché faute de preuves; mais il sortait de prison ruiné par les frais de justice et le cœur privé de ses plus chères illusions. Il sut alors que celle qui l'avait

trompé, et qu'il avait pleurée comme morte, vivait encore, mais qu'elle avait renoncé au monde et pris le voile dans le couvent même où elle s'était vue recueillie après l'événement du *Paseo*. Il ne fit aucune tentative cependant pour la voir ; mais tous ses efforts, toutes ses pensées n'eurent plus qu'un seul but, la vengeance. La justice mexicaine n'avait pas su découvrir l'assassin : il se promit de continuer les poursuites trop tôt abandonnées, et de réussir là même où la coupable indolence des juges avait déclaré le succès impossible. »

Ici le licencié fit une pause ; le glas des Bernardines tintait toujours, et je commençais à comprendre l'émotion qu'éveillaient en lui ces sons lamentables.

« Cet Espagnol, vous l'avez deviné, c'est moi. J'avais pu dérober au dossier de cette lugubre affaire une lettre trouvée sur la jeune fille, dans laquelle on lui assignait le rendez-vous où l'on avait médité sa mort. Ce fut alors le seul fil à l'aide duquel je pus me diriger dans le sombre labyrinthe où la justice mexicaine s'était égarée. Dès lors commença dans ma vie une période ténébreuse et agitée que la mort seule pourra finir. Je me résignai à vivre au milieu des voleurs et des meurtriers, dans l'espoir d'arriver, par leurs révélations, à la connaissance du secret qui m'absorbait. Sous prétexte d'exercer ma profession de légiste, j'allai au-devant de toutes les affaires qui m'offraient une occasion d'interroger ces misérables, de pénétrer dans leurs tavernes et dans leurs repaires. Dès lors il ne se commit plus dans Mexico un crime dont je ne pusse au besoin dénoncer l'auteur à la justice. Les plus secrètes associations de malfaiteurs n'eurent pas de mystères pour moi. Vous avez peut-être entendu parler de cette bande des *ensebados*, qui, pendant toute une année, répandit la terreur dans la capitale mexicaine. Les *ensebados* étaient des hommes qui, la nuit, après avoir enduit leur corps nu de suif ou d'huile, se précipitaient

sur le passant attardé pour le dépouiller ou le frapper de leurs poignards. Un seul de ces bandits, aussi insaisissable qu'un reptile, pouvait échapper aux efforts d'une troupe de soldats vigoureux. Eh bien! le chef des *ensebados*, je le connaissais; il n'a pas quitté Mexico, et encore aujourd'hui je puis le nommer quand besoin sera. Je ne vous cite là qu'un exemple de ces singulières découvertes; je pourrais vous en citer mille. Grâce à cette vie de recherches incessantes et périlleuses, j'acquis une expérience qui me rendit bientôt redoutable aux misérables dont j'étais parvenu ainsi à connaître les sinistres antécédents. Souvent aussi mes jours furent en danger, et plus d'un malfaiteur tenta de punir en moi un surveillant incommode; mais les services que ma connaissance des lois me permettait de leur rendre me firent d'autre part assez de clients dévoués pour empêcher le retour de ces tentatives qui eussent coûté cher à mes ennemis. Aujourd'hui je jouis à peu près impunément du prestige que j'exerce sur les plus redoutables bandits de Mexico, et, vous le voyez, j'ai là toute une armée à mes ordres pour prêter appui aux honnêtes gens qui peuvent avoir besoin de mon secours.

— C'est le cas où je me trouve, répondis-je, et je me félicite de m'être adressé à vous; mais vous ne me dites pas si vos efforts pour retrouver l'assassin du *Paseo* de Bucareli ont été enfin couronnés de succès?

— Complétement. Je fus assez heureux pour retrouver l'écrivain public dont la plume avait tracé, sous la dictée de ce vil scélérat, les lignes fatales qui avaient entraîné ma jeune fiancée au *Paseo*. Cet infâme, l'écrivain public le connaissait, et il me mit sur ses traces. Je le découvris; j'aurais pu le dénoncer et le livrer à la justice. C'eût été atteindre enfin le but que j'avais assigné à toute ma vie. Que vous dirai-je? je n'en fis rien. Bien des années s'étaient passées déjà depuis le jour où avait été commis l'attentat du

Paseo, et, à force de vivre avec les méchants, j'avais appris à les plaindre plutôt qu'à les haïr. J'étais parvenu même à me faire de leur perversité une arme redoutable pour terminer certaines affaires devant lesquelles la justice mexicaine s'avouait impuissante. L'assassin du *Paseo* est encore pour moi un de ces instruments que je pourrais briser d'un mot, et que je préfère employer, en les dirigeant, au service de mes nombreux clients. »

Un nouveau silence succéda à ces paroles. Le tintement du glas continuait toujours.

« Je n'ai pas revu celle qui fut ma fiancée et qui porte aujourd'hui le voile, reprit don Tadeo; mais je reçois de ses nouvelles par une voie sûre, et je sais que depuis longtemps une maladie de langueur la consume. Vous comprenez maintenant pourquoi le glas des Bernardines me fait frissonner. »

J'allais engager don Tadeo à descendre pour se soustraire à l'influence de la cloche funèbre, quand la porte d'entrée de l'azotea cria légèrement sur ses gonds, et le Mexicain aux yeux louches, que le licencié avait appelé Navaja, se glissa plutôt qu'il ne marcha vers nous. Il était pâle de terreur, et regardait derrière lui avec inquiétude.

« C'est le démon en personne! s'écria-t-il en s'adossant pour reprendre haleine à la balustrade de l'azotea.

— De qui parles-tu? lui demanda le licencié.

— De l'Américain! Il est en train de vider sa troisième bouteille de *refino*, et il entonne à haute voix ce qu'il appelle son chant de combat. C'est un Indien féroce sous la peau d'un blanc! Il compte toutes les chevelures qu'il a enlevées, tous les meurtres qu'il a commis, et croiriez-vous qu'il prétendait ajouter la peau de mon crâne à son trophée de scalpeur? Je vous le répète, cet homme est le diable! il pue le sang à plein nez.

— Te voilà devenu bien prude! répondit le licencié, qui

avait repris vis-à-vis du Mexicain son rôle de ricaneur inflexible ; et depuis quand l'odeur du sang te répugne-t-elle ? »

C'était une gaieté terrible que celle de don Tadeo. La question qu'il venait d'adresser au Mexicain remua chez celui-ci une haine brutale et féroce, mais comprimée, comme celle du tigre dompté contre son gardien. Don Tadeo ne parut pas remarquer l'impression qu'il avait causée : il sembla, au contraire, se plaire à irriter le misérable qu'il tenait haletant sous sa parole froide et incisive. Une allusion à l'attentat du *Paseo* vint m'expliquer soudain ce redoublement d'amère ironie. J'avais devant moi l'homme dont le licencié avait pu se venger, et qu'il avait laissé vivre, celui qui avait lâchement assassiné la malheureuse femme dont le glas sonnait peut-être en ce moment. « La cloche des Bernardines ne te rappelle donc rien ? » avait dit don Tadeo. Mais ce dernier trait épuisa la patience du Mexicain, et, au lieu de répondre, le misérable fit un bond vers le licencié pour lui arracher sa rapière ; celui-ci fut aussitôt en garde, et, sans même se servir de son épée, repoussa son agresseur d'un bras vigoureux.

« Allons donc ! s'écria-t-il, tu oublies à qui tu as affaire ! Je te pardonne, drôle, mais sors d'ici à l'instant. »

Le Mexicain, stupéfait et honteux, ne se fit pas répéter cet ordre et s'éloigna en courbant la tête. Je ne pus m'empêcher de féliciter vivement don Tadeo de son courage et de son sang-froid. « Que voulez-vous ? me répondit-il avec un triste sourire ; vous savez à quelle école j'ai pris mes degrés. Je me suis assez mesuré avec la souffrance pour n'estimer la vie que ce qu'elle vaut. Mais descendons ; vous n'avez plus rien à m'apprendre sur votre affaire, et, d'ici à peu de jours, j'espère avoir de bonnes nouvelles à vous donner.... »

Nous descendîmes précipitamment, et nous fûmes en quelques instants sur la grande place déserte où débouche le *Callejon del Arco*. Là, nous nous séparâmes, le licencié pour se

diriger vers sa demeure, moi pour prendre la rue de la Monterilla. « A bientôt, me dit don Tadeo en s'éloignant.

— A bientôt, » répondis-je, bien que je ne partageasse pas intérieurement la confiance de l'intrépide légiste. Je ne pouvais pas m'empêcher, en effet, de comparer don Tadeo à ces dompteurs de bêtes féroces qui nous étonnent souvent par leurs actes de courage et d'adresse, mais que la moindre imprudence peut transformer en victimes au milieu même de leur périlleux triomphe.

IV.

J'eus quelque raison d'abord de persister dans ma défiance, et un mois se passa sans que don Tadeo me donnât signe de vie. Enfin, un billet qu'il m'écrivit par la main de son clerc Ortiz vint m'expliquer ce long retard. Deux causes l'avaient empêché de s'occuper de mon affaire avec son activité ordinaire. « Il en est une que vous devinez peut-être, me disait-il; le glas que nous avons entendu tinter il y a un mois était pour *elle*. Quand, remis de ma douleur, j'ai voulu reprendre mes travaux, je me suis vu retenu au lit par une blessure, heureusement peu dangereuse, reçue dans un de ces guet-apens dont j'ai plus d'une fois failli être victime. Cependant, je puis vous annoncer que votre affaire est maintenant en bon chemin. J'ai fini, non sans peine, par découvrir la demeure de Dionisio Peralta, et j'ai mis à ses trousses les trois drôles que vous savez. Adieu; ne faites aucune démarche pour me voir, et, sous peu, vous recevrez d'autres nouvelles plus satisfaisantes. »

Huit jours à peine s'étaient passés quand je reçus un nouveau message du licencié. Ce message était un bulletin détaillé de la campagne qu'il venait de conduire contre Dionisio Peralta, et qui s'était heureusement terminée. Pepito Re-

chifla, l'Américain John Pearce, le Mexicain Navaja, s'étaient successivement présentés chez Dionisio Peralta, pour réclamer, disaient-ils, le payement d'une créance qui leur était cédée par leur ami le licencié don Tadeo. Dionisio Peralta, qui était, malgré ses airs de gentilhomme, un drôle de leur famille, les avait reçus d'abord avec toute l'arrogance d'un capitan de comédie; mais les menaces significatives des trois bandits l'avaient bientôt amené à résipiscence. Peralta connaissait de réputation les hommes auxquels il avait affaire; c'était une guerre à mort qui lui était déclarée, et l'influence du licencié qui dirigeait ces terribles estafiers rendait la partie décidément inégale. Aussi avait-il fini par proposer un arrangement que le licencié s'était empressé d'accepter. Peralta possédait dans le petit village de Tacuba, à une lieue de Mexico, une maison de campagne dont la valeur égalait à peu près le montant de sa dette. Il consentait à la céder à don Tadeo, qui en avait pris possession à sa première sortie. Il ne me restait plus qu'à recevoir cette maison des mains du nouveau possesseur, pour que tout fût conclu. Aussi don Tadeo m'invitait-il à l'attendre de grand matin le jour suivant. Nous devions nous rendre ensemble au domaine de mon ancien débiteur, où il avait hâte de m'installer comme légitime propriétaire.

Le lendemain, don Tadeo était d'une exactitude ponctuelle. Il arriva chez moi, amenant avec lui deux chevaux sellés, et nous partîmes immédiatement pour le village de Tacuba. J'étais assez curieux de connaître mon nouveau domaine, et surtout d'assister aux cérémonies qui accompagnent d'ordinaire au Mexique ces prises de possession. Chemin faisant, je félicitai le licencié de l'heureuse étoile qui, dans une récente occasion, avait encore une fois protégé sa vie. Je lui exprimai en même temps le regret d'avoir peut-être attiré sur sa tête la vengeance de Dionisio Peralta; mais il me répondit que rien ne justifiait ma supposition, et que, selon

toute apparence, l'homme qui avait projeté de l'assassiner était le même misérable qui avait commis l'attentat du *Paseo* de Bucareli. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, mes soupçons sur Navaja ne m'ont pas empêché de l'employer dans votre affaire, où son zèle m'a été fort utile. A part certaines heures d'ivresse ou de vertige, ces hommes-là obéissent aveuglément à celui qui leur a fait sentir sa supériorité. Aussi, dans une lettre que Peralta m'a écrite pour m'annoncer sa soumission, n'ai-je pas lu sans regret des menaces dirigées contre le misérable même que je soupçonne d'avoir attenté à ma vie, et qui a été le plus actif des trois recors lancés aux trousses de votre débiteur. Peralta n'est guère homme à menacer en vain, et je crains de n'être que trop tôt vengé. »

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivés dans la campagne, si l'on peut appeler ainsi les plaines désertes et arides que nous traversions au galop de nos chevaux. La chaleur était étouffante, et un morne silence régnait autour de nous. Tout à coup le pas d'un cheval troubla ce silence, et nous nous vîmes rejoints par un cavalier dans lequel je n'eus pas de peine à reconnaître Pepito Rechifla. Le bandit était vêtu avec une certaine recherche : il portait une *manga* bleue à doublure d'indienne jaune, et montait un cheval équipé avec une élégance toute mexicaine. Il nous salua d'un air à la fois courtois et protecteur. « Vous me pardonnerez, dit-il, seigneur licencié, si je prends la liberté de me joindre à vous; mais, sachant par vous-même que vous deviez aujourd'hui faire un petit voyage, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir un compagnon de plus. Cette route n'est pas très-sûre, et, ajouta-t-il en jetant un regard expressif sur le bras que le licencié portait en écharpe, il n'est pas toujours prudent de se hasarder seul loin de chez soi. J'ai pourtant lieu de croire que nous n'aurons à tirer l'épée contre personne aujourd'hui. »

Et, après avoir prononcé cette dernière phrase avec une

lenteur affectée, Pepito se pencha à l'oreille du licencié en murmurant quelques mots que je ne pus entendre; je remarquai seulement qu'il indiquait du doigt à don Tadeo un groupe de collines qui s'élevait à notre gauche, et sur lequel planait une bande de grands vautours noirs. Sans répondre à Pepito, le licencié arrêta un moment sa monture et tourna du côté des collines ses yeux où se lisait une pénible surprise. Puis il nous fit signe de continuer notre course, donna vigoureusement de l'éperon à son cheval, et quelques minutes plus tard nous traversions les rues du village où était située ma nouvelle propriété.

La maison qui m'était cédée par don Tadeo (car le licencié en avait d'abord pris possession pour lui-même, suivant la clause qu'on doit se rappeler) était située à l'extrémité du village. Des groupes nombreux d'habitants, venus là pour prendre part aux largesses qui sont le complément obligé de toute cérémonie d'investiture, nous attendaient devant la maison et nous aidèrent à la reconnaître. C'était un petit bâtiment d'assez triste apparence, précédé d'un hangar à pilastres de briques, formant péristyle. De nombreuses lézardes en sillonnaient les murs et indiquaient la nécessité de les réparer. Derrière la maison s'étendait, entre quatre murs tapissés de mousse et couronnés de pariétaires, un petit jardin envahi par les mauvaises herbes. Le gardien placé dans la maison par le licencié nous ouvrit la porte. « Vous êtes chez vous, » me dit don Tadeo. Nous entrâmes. L'intérieur de la maison était plus désolé encore que l'extérieur. Les plafonds s'effondraient, les marches disjointes des escaliers criaient tristement sous les pieds, et le jardin n'étalait guère qu'un ramassis de joubarbe, d'orties et de chardons, au milieu desquels s'élevaient quelques arbres fruitiers de mine fort chétive. A tout prendre cependant, cette bicoque délabrée, ces terrains incultes pouvaient équivaloir au montant de la somme qui m'était due, et cela me suffisait d'au-

tant plus qu'avec un débiteur de l'espèce du seigneur Peralta il ne fallait pas se montrer trop exigeant.

Après avoir visité le rez-de-chaussée et le jardin, nous montâmes au premier étage. La pièce où nous entrâmes semblait être le salon, et n'avait pas été ouverte depuis longues années, à en juger par l'odeur de moississure qu'elle exhalait. Nous nous hâtames d'y faire pénétrer l'air et la lumière qu'interceptaient des volets massifs hermétiquement fermés. D'innombrables toiles d'araignées tapissaient en entier le plafond. Les armoires que nous visitâmes étaient complétement vides ; une seule contenait un gros volume à reliure antique et poudreuse, que le licencié prit sous son manteau après l'avoir rapidement examiné. Notre inspection était terminée. « Appelez des témoins, » dit don Tadeo à Pepito, que nous avions érigé, dans cette occasion solennelle, en maître des cérémonies. Le lépero, majestueusement drapé dans sa manga bleue, s'avança aussitôt vers la croisée, et fit une allocution aussi courte que digne aux spectateurs en haillons réunis sous les fenêtres. L'éloquence de Pepito réussit au delà de notre attente, et en peu d'instants la cour se trouva remplie d'un nombre de témoins fort supérieur à celui qu'exige la loi. Jamais je n'avais vu si riche collection de figures patibulaires. Précédés de Pepito, nous descendîmes dans la cour, et de là, suivis des témoins, nous passâmes dans le jardin. « Seigneurs cavaliers, s'écria Pepito d'une voix retentissante, vous êtes témoins qu'au nom de la loi le seigneur ici présent, et Pepito me désigna, prend régulièrement possession de cet immeuble. *Dios y Libertad.* » Don Tadeo s'avança à son tour. Sur son invitation, j'arrachai une poignée d'herbes que je jetai par-dessus ma tête, puis je lançai une pierre par-dessus le mur du jardin : c'était faire acte de propriété aux termes de la loi mexicaine. Un hourra général s'échappa aussitôt de la bouche des témoins. Il ne me restait plus qu'à remplir la dernière formalité imposée

par l'usage, c'est-à-dire à faire acte de munificence envers les drôles qui étaient accourus de tous les coins du village pour me souhaiter la bienvenue. J'en fus quitte pour quelques piastres, que les témoins, conduits par Pepito, allèrent dépenser au cabaret voisin.

« Eh bien ! me dit le licencié quand nous fûmes seuls, vous voilà enfin rentré dans votre créance. Que pensez-vous de mon procédé pour faire rendre gorge aux débiteurs récalcitrants ?

— Je pense, don Tadeo, que vous jouez là un jeu bien dangereux, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de renoncer le plus tôt possible à cette vie de redresseur de torts, où il me semble que la somme des pertes doit finir tôt ou tard par excéder celle des profits.

— Vous voyez cependant que j'ai assez de bonheur dans mes entreprises. Quoi qu'il en soit, dans le cas où quelque estocade viendrait prématurément y mettre obstacle, je veux que vous gardiez un souvenir de moi. Voici un livre qui n'a pas été compris dans l'inventaire de cette maison. L'ouvrage est ancien, et il a son prix.

— Je vous rends grâce, dis-je au licencié en prenant le poudreux volume ; mieux que ce livre, le récit que j'ai entendu sur l'azotea de la maison du *Callejon del Arco* vous rappellera à ma mémoire. On n'oublie pas si aisément de pareilles confidences, et c'est une bonne fortune assez rare que de rencontrer un roman tel que le vôtre à la place d'une consultation. »

L'heure de retourner à Mexico était enfin venue. Sans attendre Pepito, dont la journée allait probablement s'achever au cabaret, nous poussâmes nos chevaux à travers la campagne. La chaleur était encore plus étouffante qu'au départ. La bande de vautours qui planaient sur les collines que Pepito avait désignées à Don Tadeo semblait s'être grossie, et une odeur fétide arrivait jusqu'à nous avec des tourbillons

de poussière chassés par le vent. Le licencié arrêta brusquement son cheval.

« Si vous étiez curieux de lire jusqu'à la dernière page le roman dont vous parliez tout à l'heure, me dit-il, je vous proposerais d'aller jusqu'à ces collines ; mais vous avez, je le crains, des nerfs un peu délicats.

— Et quel spectacle nous attend donc sur ces rochers ?

— Il y a là un cadavre, et vous voyez qu'en ce moment même les vautours en font curée. Un des trois misérables que j'avais chargés de poursuivre votre débiteur a payé pour tous les autres. Dieu est juste. L'homme qui est tombé sous le poignard de Peralta est l'assassin du *Paseo* de Bucareli. Le roman est bien complet, qu'en dites-vous ?

— Assurément, et la vue du cadavre que dévorent ces vautours n'ajouterait rien à l'impression que me laisse votre récit.

— Allons! je vois qu'il faut ménager vos nerfs, répondit le licencié en piquant des deux son cheval. Retournons à Mexico. »

Nous nous séparâmes sur la *plaza Mayor* en nous promettant de nous revoir ; mais le sort en disposa autrement, et, peu de semaines après mon installation dans la maison de Peralta, je quittai Mexico.

Pendant mon absence, le tripot du *Callejon* avait été fermé. A mon retour, l'évangéliste Tio Lucas, à qui je demandai des nouvelles du licencié, m'apprit qu'il était retourné en Espagne. Depuis cette époque, j'ai fait de vains efforts pour recueillir de nouveaux renseignements sur lui, et le dernier souvenir qui me soit resté de cet homme singulier est le manuscrit de Alonso Urbano, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

REMIGIO VASQUEZ.

I.

Un charme particulier aux villes du Mexique, c'est l'alignement parfait des rues, au milieu desquelles la perspective qu'on a sous les yeux est presque toujours terminée par les lointains bleuâtres de la campagne. A Mexico surtout, mes regards étaient sans cesse attirés vers les montagnes qui bornent de tous côtés l'horizon. A l'ouest, c'était l'océan Pacifique; à l'est, c'était l'Atlantique, qu'il me semblait entendre murmurer bien loin derrière ces mêmes montagnes. La première de ces mers me rappelait l'une des époques les plus aventureuses de ma vie, et je ne pouvais oublier que la seconde baignait les rivages de la France. Aussi ma vue ne se portait-elle jamais dans ces directions sans que je me sentisse pris de regrets et de tristesse qui dégénéraient souvent en une sorte de fiévreuse inquiétude. Dans ces dispositions d'esprit, tout devait me servir de prétexte pour quitter Mexico. J'avais hâte de secouer l'inaction qui commençait à me peser et de m'abandonner de nouveau à ces hasards, à ces émotions de la vie errante, qui sont contre la nostalgie le plus sûr des remèdes.

Un soir, en rentrant chez moi, j'appris qu'un étranger y était venu pendant mon absence. C'était, avait-il dit, pour une affaire de vie ou de mort; mais, prié de dire son nom, le visiteur avait obstinément gardé l'anonyme. Il avait ce-

pendant, involontairement sans doute, laissé savoir qu'il demeurait dans le *meson de Regina;* puis il s'était éloigné, vivement contrarié de ne pas m'avoir rencontré, et promettant de revenir le lendemain. Du reste, au dire des gens de la maison, l'air étrange du visiteur, les questions nombreuses qu'il avait faites, le soin qu'il avait pris de ne laisser voir au-dessus des plis de sa manga bleu de ciel que ses deux yeux à moitié cachés par un large chapeau, tout concourait à donner à cette visite inattendue un caractère mystérieux qui ne pouvait manquer d'agir vivement sur mon imagination. Resté seul dans ma chambre, j'interrogeai vainement mes souvenirs, et j'attendis avec impatience le jour, qui devait me donner la solution de cette énigme; mais la matinée se passa, la journée s'avançait, et l'inconnu ne s'était pas présenté. Je résolus de pousser jusqu'au *meson de Regina*, et, après m'être fait donner minutieusement le signalement de l'étranger, je me dirigeai, plus impatient encore que la veille, vers l'auberge ainsi nommée.

Quoique situé au milieu d'une des rues centrales de la capitale du Mexique, le *meson de Regina* ne se distinguait de ceux des routes les moins fréquentées que par le grand nombre de voyageurs qui y arrivaient ou en partaient à chaque moment. C'était, du reste, le même aspect d'incurie, la même nudité, la même absence de tout confortable. J'appelai le *huesped*. Dans tout autre pays, il m'eût été facile de savoir le nom de l'inconnu, dont je pouvais décrire le costume dans les moindres détails; mais j'avais affaire à un hôtelier mexicain.

« Croyez-vous, me dit le *huesped*, que ce soit mon métier de m'enquérir des noms de ceux qui descendent dans ce meson? J'ai à penser à bien d'autres choses, ma foi; mais, quant à l'individu dont vous me parlez, il n'y a pas une demi-heure qu'il est parti pour Cuautitlan, à ce que j'ai ouï dire à son domestique, et, en faisant diligence, si vous

avez intérêt à savoir qui il est, il vous sera facile de le rejoindre.

— De quelle couleur sont leurs chevaux?

— Gris de fer et fleur de pêcher. »

Une promenade de quelques heures, faite avant dîner, ne pouvait que m'être salutaire. Pourtant, avant de me lancer à la poursuite du mystérieux visiteur, je voulus rentrer chez moi, afin d'interroger une derrière fois mon valet Cecilio. Ce jeune garçon était déjà depuis quelques années à mon service, et sa figure joufflue, son air à la fois hypocrite et naïf, me rappelaient involontairement le personnage d'Ambrosio de Lamela dans *Gil Blas*. Comme je pouvais le prévoir, je n'obtins cette fois encore que des renseignements très-incomplets. Force me fut donc de congédier Cecilio en lui faisant connaître mon intention de partir immédiatement pour Cuautitlan et en lui donnant l'ordre de seller promptement nos chevaux. Cecilio essaya de me prouver que, dans une affaire aussi délicate, il était peut-être plus convenable que je partisse seul; j'exprimai alors de nouveau ma volonté de façon à lui interdire toute hésitation, et il sortit. Comme il s'agissait d'une excursion hors de la ville, je revêtis le costume mexicain, et je descendis dans la cour en toute hâte. Je ne remarquai pas sans quelque surprise que mon zarape était attaché derrière la selle de mon cheval. Des pistolets garnissaient les fontes, et une lance armée d'un fer démesuré, que j'avais l'habitude de porter en voyage attachée à l'étrier droit, laissait onduler fièrement sa banderole écarlate. Un sabre pendait à l'arçon de la selle de Cecilio, et une valise assez bien remplie chargeait la croupe de son cheval. Je l'interrogeai sur le motif de ces dispositions prises comme pour un long voyage, quand il ne s'agissait que d'une courte promenade : le valet me répondit que les environs de Mexico étaient infestés de voleurs.

Nous partîmes. Les voyageurs que je poursuivais devaient

avoir au plus une heure d'avance sur nous, et la couleur peu commune de leurs chevaux devait les rendre facilement reconnaissables sur la route. Je pouvais me flatter, en pressant le pas, de les rejoindre en deux heures, et au pis-aller, c'était le temps qu'il fallait à des chevaux frais pour franchir les six lieues qui séparent Mexico de Cuautitlan. Je m'éloignai donc avec l'espoir d'être revenu au coucher du soleil. Cependant la différence d'allure entre mon cheval et celui de mon domestique, différence sur laquelle je n'avais pas suffisamment compté, me forçait de ralentir ma marche. Déjà les deux heures étaient presque écoulées sans que j'eusse vu sur la route l'homme que je cherchais, et sans même que nous eussions aperçu encore le clocher de Cuautitlan. Je craignais presque d'avoir été induit en erreur par un faux renseignement de l'hôtelier, quand des muletiers, en retour vers Mexico, répondirent à mes questions qu'en effet ils s'étaient croisés avec deux cavaliers, dont l'un montait un cheval gris de fer, et l'autre un cheval fleur de pêcher. Nous ne tardâmes pas à gagner Cuautitlan, et l'on put me désigner l'auberge où les cavaliers en question devaient être descendus. Je n'avais donc perdu que peu de temps, et j'allais enfin connaître celui que je brûlais d'atteindre. Je me dirigeai vers l'auberge qui venait de m'être indiquée, et, tout en mettant pied à terre, j'interrogeai le *huesped* avec la confiance d'un homme sûr de son fait.

« Vos chevaux sont-ils fatigués ? me dit l'hôte quand j'eus fini.

— Non.

— Eh bien ! j'en suis aise pour vous ; car ces voyageurs n'ont fait qu'entrer et sortir, après s'être un instant rafraîchis, et il ne faudra rien moins que des chevaux frais pour les rattraper. »

Et l'hôte, qui s'intéressait encore moins, si cela se pouvait, aux voyageurs chevauchant sur la grande route qu'à ceux

qu'il hébergeait, me tourna le dos avec l'aménité propre à ses confrères. Je me remis en selle. Un quart d'heure de plus, me disais-je, allait me donner raison d'une certaine défiance railleuse que Cecilio ne déguisait pas avec tout le soin convenable. Cependant, à ma grande mortification, le temps s'écoulait, le jour allait faire place à la nuit, et l'ombre s'épaisissait insensiblement. La nuit vint à son tour, et j'eusse renoncé à cette chasse obstinée, si l'amour-propre ne fût venu stimuler chez moi la curiosité. Le silence était profond sur la route que nous parcourions. Parfois je m'arrêtais, croyant entendre devant moi le pas de deux chevaux, et je reprenais ma course avec plus d'ardeur jusqu'à ce que l'absence de tout bruit vînt me démontrer que j'étais dupe d'une illusion. La certitude, toutefois, d'être sur les traces des voyageurs me soutenait encore; car, de Mexico à l'endroit où nous étions parvenus, la route n'avait pas d'embranchement; toutes les probabilités étaient en ma faveur. Néanmoins, après six heures de marche, il fallut songer à prendre quelque repos : douze lieues parcourues à franc étrier rendaient pour nos chevaux une halte nécessaire. Il était temps d'ailleurs de nous procurer un gîte; car, au Mexique, deux qualités sont requises pour s'introduire dans les auberges : la première est que l'auberge convienne aux voyageurs; la seconde est que l'heure et les voyageurs conviennent à l'aubergiste. Je ne tardai pas heureusement à voir briller les lumières d'une cabane isolée, vers laquelle nous piquâmes des deux. Au dire de l'hôte, deux cavaliers étaient passés une demi-heure avant nous devant l'auberge; mais l'obscurité ne lui avait pas permis de distinguer la couleur de leurs chevaux. Comme il était certain que ces deux voyageurs avaient dû s'arrêter à peu de distance de ce lieu et passer comme nous la nuit sous un toit, je me décidai, sans désespérer de les atteindre, à laisser reposer nos chevaux. En repartant avant le point du jour, je devais sans peine regagner le temps

perdu. Malheureusement Cecilio se réveilla tard, et ce ne fut qu'au grand jour que nous nous remîmes en route. J'en avais trop fait pour reculer désormais, et d'ailleurs j'étais heureux d'avoir un but à poursuivre. Cecilio ne partageait pas entièrement ma manière de voir, et c'était avec une sorte de désespoir qu'il avait soin de m'avertir à chaque instant du nombre de lieues que nous avions franchies. Cependant, quoiqu'ils eussent été vus par tous les individus que je rencontrais chemin faisant, les voyageurs, qui ne devaient avoir sur moi que peu d'avance, semblaient m'échapper comme par magie, précisément au moment où je me flattais de les atteindre. J'avais déjà dépassé le défilé pierreux de la Cañada, j'avais laissé derrière moi l'hacienda de San-Francisco. J'avais pris langue à mon passage dans tous les *ranchos*, dans tous les lieux ordinaires de halte, et à chaque fois j'apprenais que deux voyageurs montés, l'un sur un cheval gris de fer, l'autre sur un cheval fleur de pêcher, ne devaient être qu'à peu de distance devant moi.

« Ces deux voyageurs ont sûrement le diable au corps, me dit tristement Cecilio, et ce doivent être deux grands criminels, pour avoir intérêt à ne s'arrêter ainsi nulle part. »

Sans répondre aux doléances de mon domestique, je continuais à marcher; car je ne voulais pas avoir le dessous dans cette lutte de vitesse, et une espèce de fureur commençait à me stimuler plus encore que la curiosité. Pour la seconde fois depuis notre départ de Mexico, le soleil allait se coucher derrière les montagnes vis-à-vis de nous, sans que rien pût me faire pressentir que la promenade de la veille, inopinément convertie en voyage, dût bientôt avoir un terme. Nos chevaux, surmenés depuis vingt heures, commençaient à se fatiguer, et ce fut avec une vive satisfaction que j'aperçus, aux dernières lueurs du jour, la couleur rouge de l'hacienda d'Arroyo-Zarco.

II.

L'hacienda d'Arroyo-Zarco est un bâtiment vaste et imposant, construit moitié en briques, moitié en pierres de taille, et situé presque à l'entrée des grandes et fertiles plaines du Bajio. Cependant l'endroit où s'élève cette hacienda est loin de présenter l'aspect riant qui distingue le bassin qui porte ce nom. C'est un terrain plat et stérile, où quelques mornes pelés dressent çà et là leurs têtes; deux ou trois d'entre eux se trouvent derrière l'édifice. Un petit ruisseau d'une eau azurée, qui prend naissance non loin de ces derniers mornes, a donné à l'hacienda son nom d'Arroyo-Zarco (ruisseau bleu). Une vaste cour carrée, ornée sur ses quatre faces d'arceaux de pierre semblables aux cloîtres d'un couvent, sert d'entrée aux bâtiments des maîtres; les chambres destinées aux voyageurs s'ouvrent sous ces galeries. Plus loin, deux ou trois autres cours renferment des écuries assez spacieuses pour loger à l'aise tout un régiment de cavalerie en campagne. C'était le seul gîte à six lieues à la ronde, et je pouvais espérer enfin d'y rejoindre les deux voyageurs, si toutefois je n'avais pas suivi une fausse voie.

« Nous avons fait trente-deux lieues depuis hier, dit Cecilio en prenant avec un soupir la bride de mon cheval, et, si votre seigneurie doit continuer encore longtemps sa poursuite, peut-être serait-il prudent et convenable que je retournasse à Mexico pour dissiper les inquiétudes qu'on doit avoir sur notre compte.

— Le devoir d'un bon serviteur est d'accompagner son maître partout, » répondis-je à Cecilio; et je me rendis près du garçon d'écurie pour l'interroger au sujet des voyageurs arrivés avant nous.

J'appris de lui qu'une quarantaine de cavaliers avaient débridé à l'hacienda dans l'après-midi, et, à défaut d'autres

renseignements, je dus me contenter d'une invitation courtoise d'aller visiter moi-même les écuries. J'aurais dû commencer par là sans attendre cet avis, et, comme il faisait encore jour, je me dirigeai vers les cours. Un grand nombre de chevaux broyaient dans les mangeoires leur provende de maïs avec un ensemble et une ardeur qui étaient l'indice de longues traites fournies dans la journée, et je fis un bond de joie en distinguant parmi eux et côte à côte, comme deux fidèles compagnons de route, un cheval gris de fer et un autre fleur de pêcher. C'était un commencement de réussite; malheureusement il me restait, pour compléter ma découverte, à interroger une soixantaine de voyageurs, car il y avait dans les écuries ce nombre à peu près de chevaux. L'entreprise, à vrai dire, était presque impraticable, dangereuse peut-être d'un côté, et certainement ridicule de l'autre.

Comme je regagnais la cour d'entrée pour chercher, tout en prenant un moment de repos dans ma chambre, le moyen d'atteindre le but que je poursuivais, un coche attelé de huit mules, chargé de matelas soigneusement cordés dans leur enveloppe de cuir, et escorté par trois cavaliers armés de sabres et de mousquetons, entra bruyamment dans la cour de l'hacienda. C'est toujours un événement que l'arrivée d'une voiture dans les auberges du Mexique; elle indique des voyageurs de distinction, ou mieux encore la présence de quelques femmes auxquelles, pour peu qu'elles soient jeunes, la solitude et l'excitation du voyage ne manquent pas de prêter mille séductions. Pendant que les trois cavaliers de l'escorte et les deux cochers qui conduisaient l'attelage interpellaient le huesped à grands cris et que la cour se remplissait de figures curieuses, un des cavaliers mit pied à terre et vint respectueusement ouvrir la portière du coche. Un homme d'un certain âge en descendit le premier; un autre plus jeune le suivit, et, avant qu'on eût le temps de lui offrir la main, une jeune femme s'élança derrière eux;

elle portait le costume adopté par quelques riches *rancheras* en voyage, costume qui leur permet de voyager également à cheval ou en voiture. Elle tenait à la main un chapeau d'homme à larges bords, et sa manga, richement rehaussée de velours et de galons d'argent, ne cachait entièrement ni une taille souple et fine, ni des bras nus et dorés par le hâle. Sa tête découverte laissait voir un magnifique diadème de cheveux noirs, et ses yeux, non moins noirs et non moins brillants, promenaient autour d'elle le regard hardi particulier aux Mexicaines. Ce regard semblait évidemment chercher quelqu'un au milieu de la foule des curieux; à l'aspect des figures inconnues qui peuplaient la cour de l'hacienda, il s'éteignit aussitôt sous le voile des paupières.

Cependant la nuit allait venir; la jeune femme s'était retirée dans une des chambres de l'hacienda, quand un nouveau voyageur entra dans la cour. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand et bien fait. Quoique vêtu pauvrement, le nouveau venu portait avec grâce ses habits délabrés, et une fine moustache noire, assez fièrement retroussée, rehaussait encore sa bonne mine. Sa physionomie, à la fois triste et hautaine, se distinguait par une singulière expression de finesse et de douceur. Une petite mandoline était suspendue en sautoir à son cou, et au pommeau de sa selle pendait une rapière fort rouillée. Le cheval maigre qu'il montait était suivi d'un autre en laisse, tout sellé et bridé. Je sentis naître en moi tout d'abord un sentiment d'affectueuse sympathie à la vue de ce jeune et mélancolique visage. L'aspect famélique des chevaux et du cavalier racontait énergiquement en effet bien des privations supportées en commun, toute une suite lamentable de courses sans provende, de nuits sans sommeil et de journées sans pain. Comme les autres voyageurs, le jeune cavalier appela le huesped; mais, au lieu de s'adresser à lui à haute voix, il s'inclina sur sa selle et lui parla bas à l'oreille. Le huesped, pour toute réponse,

secoua négativement la tête; un nuage passa sur le front de l'inconnu, qui rougit légèrement, jeta sur le coche dételé un triste et long regard, regagna la porte d'entrée et sortit de l'hacienda.

Il était temps cependant d'oublier les affaires des autres pour réfléchir aux miennes. La joie de Cecilio, en apprenant que les deux chevaux de nos voyageurs étaient dans l'écurie de l'auberge, se changea en un désespoir concentré quand je lui eus fait part de ma résolution. Comme je ne pouvais interroger successivement soixante voyageurs, je lui donnai l'ordre de seller nos chevaux à minuit et de se mettre en faction dans la cour et à la porte de sortie. De cette façon aucun voyageur ne pourrait à aucune heure de la nuit se remettre en route sans qu'il le sût. Ce point une fois réglé, je laissai Cecilio livré aux réflexions mélancoliques que lui inspirait la perspective d'une nuit passée à la belle étoile, et je m'acheminai vers la cuisine de l'auberge, qui, selon l'usage, servait de salle à manger.

Dans cette vaste cuisine, des voyageurs de toute classe, commerçants, militaires, *arrieros* et domestiques, étaient disséminés autour de diverses tables dressées du côté opposé aux fourneaux. Je m'attablai comme les autres, et, tout en mangeant, je prêtai l'oreille à ce qui se disait autour de moi. Je n'acccordai cependant qu'une attention assez distraite aux conversations, qui n'avaient pour objet, comme d'habitude, que des histoires de voleurs, d'orages, de torrents débordés, thèmes de prédilection des voyageurs. Fatigué de n'entendre rien qui eût trait à ce que je brûlais d'apprendre, j'interrogeai l'hôtesse à haute voix sur les voyageurs à qui devaient appartenir les deux chevaux que j'avais remarqués dans l'écurie. Je fus plus heureux d'abord que je ne l'espérais; j'appris que l'un des individus en question était le seigneur don Thomas Verdugo, arrivé environ une heure avant moi, et qui, pressé de se remettre en route, n'avait pris que le temps

de relayer et était reparti immédiatement, laissant à l'hacienda deux chevaux qu'il comptait reprendre à un prochain voyage.

« Quoiqu'il me semble singulier que vous ayez affaire à lui, ajouta l'hôtesse, je sais qu'il doit s'arrêter deux jours à Celaya, et vous le trouverez au *meson de Guadalupe*, dans lequel il a coutume de descendre. »

J'eus beau la questionner de nouveau, l'hôtesse se tint opiniâtrément dans la plus stricte réserve, et je quittai la cuisine, fort désappointé d'avoir encore quarante lieues à faire avant de pouvoir rejoindre le mystérieux voyageur, mais enchanté de savoir son nom et de pouvoir me diriger vers un but certain. Après avoir donné contre-ordre à Cecilio, comme il était encore de bonne heure et que le sommeil est un hôte qui ne visite l'homme étendu sur une couche de pierre que lorsqu'il est harassé de fatigue, j'allai m'asseoir, en l'attendant, à la porte extérieure de l'hacienda, à quelques pas de la grande route.

La lune éclairait la campagne, déjà triste et silencieuse comme à minuit. A l'horizon, les collines commençaient à revêtir leur manteau de brume nocturne. Sur la plaine blanchie, les émanations de la terre, condensées par la fraîcheur de la nuit, avaient au loin l'aspect d'un lac tranquille; du sein de ces vapeurs sortaient, comme des plantes aquatiles, les aloès qui croissaient sur le sol pierreux. Au milieu d'une morne solitude, sur une terre inhospitalière où mille dangers entourent le voyageur, le voyageur étranger surtout, mon entreprise m'apparut, pour la première fois, ce qu'elle était en réalité : une périlleuse folie. Pour la première fois aussi, depuis mon départ de Mexico, le cœur me manqua, et, dans un moment de découragement, je formai la résolution de revenir sur mes pas, résolution qui toutefois ne devait point s'accomplir. Au moment où je jetais, avant de rentrer, un dernier regard sur le paysage qui m'entourait, il me sembla

entendre vibrer, au milieu du silence, les sons éloignés d'une guitare. C'était sans doute une halte de muletiers que le bâtiment dérobait à ma vue, ou quelque palefrenier qui charmait ses loisirs au fond d'une écurie. Immobile à ma place, j'écoutais machinalement ces sons indécis et brisés par la distance, quand une voix assez sonore vint graduellement s'y marier. Grâce au silence de plus en plus profond, je pus reconnaître bientôt que les paroles chantées étaient un fragment du *Romancero* espagnol; mais une fantaisie bizarre avait donné pour refrain à ces vers héroïques un dicton populaire jadis en vogue au Mexique. Cette singularité me fit désirer de voir le musicien, et je gagnai dans cette intention l'angle le plus éloigné de l'hacienda. Au pied d'une des collines qui dominent l'hôtellerie, je pus alors apercevoir un feu qui brillait comme un phare au milieu de l'obscurité. La silhouette du chanteur se détachait en noir sur le foyer, et, près de lui, deux chevaux, attachés ensemble par une longue corde, paissaient quelques rares touffes d'herbe que le terrain pierreux laissait croître. Je m'avançai doucement pour ne pas interrompre l'inconnu; mais le bruit de mes pas me trahit, et la musique cessa tout à coup. L'inconnu se leva vivement, et j'entendis le cliquetis d'une lame qui sort du fourreau; l'aventure devenait moins plaisante que je ne pensais. Je m'arrêtai, puis j'avançai de nouveau et sans crainte cette fois : je venais de reconnaître, à la lueur de la flamme, le jeune voyageur dont je n'avais pas oublié la courte apparition dans la cour de l'hôtellerie, et que je ne m'attendais pas à retrouver si près de moi.

« Qui va là? s'écria-t-il avec un accent espagnol très-prononcé.

— Un ami, lui dis-je; mais rengainez votre rapière : je suis seul et je n'ai pas d'armes. »

La lune éclairait assez vivement les objets autour de moi pour que l'Espagnol se convainquît tout de suite que je disais vrai, et sa lame rentra dans le fourreau.

« Pardonnez-moi mon indiscrétion, seigneur cavalier, repris-je en m'avançant dans le cercle de lumière; je n'ai été amené vers vous, je dois vous le dire, que par un sentiment de curiosité. Si je ne me trompe, vous êtes, comme moi, étranger dans ce pays, et, en cette qualité, vous êtes presque un ami. »

En dépit de ces avances, les traits de l'Espagnol conservaient une expression de défiance hautaine. Cependant il se rassit et m'invita courtoisement du geste à en faire autant. J'acceptai sans plus de façons.

« Je suis Espagnol, il est vrai, répliqua fièrement mon nouveau compagnon; mais, dans toute l'Amérique, l'Espagnol n'est-il pas chez lui? C'est à mon tour de vous demander pardon de vous avoir pris dès l'abord pour un espion envoyé par.... »

L'Espagnol s'arrêta tout à coup.

« Par qui? demandai-je.

— Soyez le bienvenu, » reprit-il sans répondre à ma question.

Un cigare que j'offris paya cette bienvenue, et nous nous mîmes à fumer avec toute la gravité de guerriers indiens autour du feu du conseil, en nous examinant dans un profond silence. Aux clartés de la lune et du brasier, il était facile de voir, comme je l'avais déjà remarqué, que les plus dures privations avaient laissé sur le front de l'Espagnol leurs ineffaçables stigmates, mais sans avoir en rien altéré la noblesse de cette mâle physionomie.

« Êtes-vous par hasard, lui demandai-je, l'auteur des couplets que j'ai si indiscrètement interrompus, et dont, je l'avoue, l'originalité m'a frappé?

— Non. Je n'ai fait que les arranger sur un air de ma composition, pour des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter. »

Il y avait dans ces réponses des réticences qui donnaient l'essor à mes conjectures. Je résolus donc de provoquer les

confidences du jeune Espagnol en lui racontant l'objet de mon voyage et mes déceptions depuis mon départ de Mexico.

« Il y a quelque similitude dans nos positions, reprit-il quand j'eus fini. Comme vous, je poursuis une œuvre sans nom; mais plaise à Dieu qu'il vous épargne les épreuves par lesquelles j'ai passé!

— Parlez, lui dis-je; j'aime les récits sous la voûte du ciel, la nuit, aux lueurs d'un foyer comme celui-ci.

— Soit, dit l'Espagnol. Je commencerai par vous dire que je suis Biscayen et de plus gentilhomme, non par le privilége qui anoblit tous mes compatriotes, mais par la descendance d'une longue suite d'aïeux qui reconnaissent Lope Chouria (le loup blanc) comme chef de leur antique race. Mon nom est don Jaime de Villalobos. Ici, j'en porte un autre pour ne pas profaner celui-là. Ma mère d'abord, le nom de mes pères après, mon pays ensuite, tel est l'ordre de mes affections et de mon culte. Vous savez désormais qui je suis, seigneur cavalier; je vais vous dire maintenant ce que j'ai fait. »

Il y avait dans cet exorde une certaine arrogance du Cid Campeador qui ne me déplut pas; c'était comme une strophe inédite ajoutée au *Romancero*, dont le gentilhomme biscayen chantait les vers un instant auparavant. Le jeune cavalier reprit avec plus de simplicité :

« J'étais par malheur aussi pauvre que noble; plus d'une fois, dans mon enfance, j'ai été réveillé par le vent glacé qui pénétrait presque sans obstacle dans le manoir ruiné que j'habitais avec ma mère; comme compensation, Dieu m'envoyait la faim, qui me faisait oublier le froid. J'atteignis ainsi la jeunesse; ma naissance m'interdisait tout travail manuel, tout emploi subalterne, et quitter ma mère qui vieillissait, pour prendre du service dans l'armée, était un effort au-dessus de mes forces. Cependant je ne pus rester étranger à la guerre civile qui éclata dans les provinces basques. Don

Carlos, vous le savez peut-être, oubliait souvent de payer ses soldats et ses officiers, et tout ce que je gagnai à le servir fut l'honneur d'être encore, à l'heure qu'il est, créancier de Son Altesse. A ma rentrée sous le toit maternel, j'eus la douleur de le trouver plus délabré que jamais, et de comprendre mieux encore les angoisses qui déchiraient le cœur de ma mère, car je la voyais ployer de jour en jour sous le double fardeau de l'âge et de la détresse. Un soir, un colporteur vint réclamer de nous l'hospitalité, et, comme il ne demandait qu'un abri, je pus le satisfaire à moitié. Sa vie errante le mettait au courant de toutes les nouvelles, et j'appris de lui qu'un de nos compatriotes avait fait un riche mariage dans la Nouvelle-Espagne.

« Quelle chance n'aurait pas, ajouta-t-il, un jeune gen-
« tilhomme comme vous d'en faire autant dans le pays de
« l'or et de l'argent, où l'ambition de toutes les femmes se
« résume par ce dicton :

« Camisas de Bretana,
« Y maridos de Espana[1]. »

« Dans ma position, faire un riche mariage était ma seule ressource, et je résolus de courir cette chance. Je fis partager mes espérances à ma mère. Un à-compte obtenu sur un arriéré de solde me servit à payer mon passage à bord d'un navire qui mettait à la voile de Bilbao, et je partis plein de l'espoir de revenir déposer aux pieds de ma pauvre mère une fortune que j'ambitionnais pour elle seule. J'arrivai à Vera-Cruz il y a un an; je fréquentai assidûment les églises, seul endroit où les Veracruzanas veulent bien se montrer : mais aucune d'elles ne daigna faire attention à moi. Le soir, dans les rues désertes, je me résignais à de longues et infructueuses stations : personne ne se montrait. Je compris qu'en

1. Chemises de toile de Bretagne,
Maris d'Espagne.

ne signalant pas ma présence sous une fenêtre, je courais grand risque de me morfondre ainsi toutes les nuits. J'eus recours à la musique, et j'achetai cette mandoline. Malheureusement, quoique musicien passable, je n'étais pas assez poëte pour composer un motif de sérénade, et j'en fus réduit à souder le plus convenablement possible, à un couplet du *Romancero* que je me rappelais, le dicton même qui m'avait décidé à quitter le manoir. C'est ce couplet que vous avez interrompu tout à l'heure. »

L'Espagnol se remit à fumer comme un homme qui vient de remplir consciencieusement sa tâche et garda le silence.

« Et vous êtes encore garçon ? dis-je, fort surpris de cette conclusion aussi brusque qu'imprévue de l'histoire de don Jaime.

— Ce n'est pas la faute d'une espèce de duègne qui, depuis plus de quarante ans, portait des chemises de Bretagne, et se trouvait forcée de s'en tenir là bien malgré elle. Vous le concevez, j'étais venu pour épouser une femme jeune, riche et belle. Si la duègne eût été riche, par amour pour ma mère, je l'aurais épousée; mais celle-là n'était pas riche, n'était plus jeune, n'avait jamais été belle.

— Hélas! lui dis-je, vous vous êtes trompé d'un demi-siècle, seigneur don Jaime. Cinquante ans plus tôt, toutes les chances eussent été en faveur d'un cavalier de votre mine et de votre tournure. Aujourd'hui, ce temps est passé, je le crains. »

Un sourire imperceptible effleura les lèvres du Biscayen; je ne sus, pour le moment, si je devais l'attribuer à la reconnaissance pour mon compliment ou à l'incrédulité sur mon pronostic. Je repris après un court silence :

« Puisque je suis en veine d'indiscrétion et vous en veine d'indulgence, permettez, seigneur don Jaime, que je vous fasse une dernière question : Où diable avez-vous soupé ce soir? »

A ces mots, le front de l'Espagnol se rembrunit. Je craignis d'avoir abusé des droits d'une intimité trop récente; mais soutenu par un juste orgueil, le Biscayen se sentait trop bon gentilhomme pour rougir d'être pauvre.

« Ici parbleu, reprit-il en souriant d'assez bonne grâce, et j'ai l'honneur de vous offrir une portion de mon souper. »

L'Espagnol me tendit une cigarette.

« Quoi! c'est là votre souper?

— Une cigarette! fi donc! c'est un trop maigre repas pour le dernier descendant des comtes de Biscaye. J'en ai, s'il vous plaît, consommé plus d'une douzaine, et j'ai parbleu fort bien soupé après. »

Ce dernier trait parut avoir épuisé la résignation du pauvre gentilhomme, qui garda le silence pendant quelques instants, puis reprit avec une dignité pleine d'aisance et comme pour se débarrasser d'un hôte importun :

« Seigneur cavalier, je vous ai accordé la seule chose dont je puisse disposer en ce monde : l'hospitalité auprès de mon foyer; usez-en à votre aise si cela vous convient; mais, après une journée laborieuse, le moment est arrivé où j'ai besoin de repos. Que Dieu vous vienne en aide! »

Le Biscayen raviva la flamme du brasier, s'étendit sur son manteau, qu'il ramena sur sa figure après m'avoir fait un geste d'adieu, et resta immobile. Je jetai machinalement un coup d'œil autour de nous. Plus heureux que leur maître et à moitié cachés par le brouillard glacé de la nuit, les deux chevaux paissaient au moins l'herbe flétrie du terrain pierreux. Je m'inclinai, le cœur gros et avec une sorte de respect, devant cette misère profonde si noblement supportée.

« Seigneur don Jaime, repris-je la voix encore émue, il me reste à vous remercier de votre courtoisie et à vous faire une proposition que, sur mon âme et sur mon honneur, je serai heureux et fier de vous voir accepter : c'est de venir,

sans qu'il m'en coûte rien, ajoutai-je, partager à votre tour ma chambre dans la *venta.* »

Le jeune voyageur tressaillit et se leva sur son séant; ses yeux étincelaient sur son visage pâli. Il sembla hésiter un moment; puis, me tendant la main :

« J'accepte, me dit-il; vous me rendez un service que je n'oublierai jamais. Je puis vous l'avouer à présent, j'ai vainement sollicité du huesped cette hospitalité, que je suis trop pauvre pour payer, et que cependant j'aurais achetée pour cette nuit, cette nuit seulement, au prix de mon sang. »

Cette réponse était un mystère de plus pour moi; mais don Jaime devenait mon hôte, et cette qualité m'interdisait toute question nouvelle. Nous prîmes les deux chevaux par la bride, et, sans échanger d'autres paroles, nous nous dirigeâmes vers la venta.

III.

Mon nouveau compagnon une fois installé dans ma chambre, je sortis sous prétexte de veiller à ce qu'on prît soin de nos chevaux, et je commandai à Cecilio d'aller chercher à la cuisine de l'hôtellerie un souper suffisant pour deux personnes. Le Biscayen, après quelques façons, en voulut bien accepter sa part. J'avais déjà fait un repas assez copieux, et je ne touchai aux mets que par pure délicatesse, tandis que mon convive y faisait le plus grand honneur, tout en s'étonnant de ma sobriété.

« Que voulez-vous? lui dis-je pour expliquer mon abstinence; c'est mon premier voyage dans ce pays, et je n'ai pas encore pu me faire à cette infernale cuisine. »

Et tandis que Cecilio, debout derrière nous, ouvrait des yeux démesurés en m'entendant affirmer que j'étais à mon début en fait de voyages, je ne pouvais m'empêcher d'admi-

rer avec envie chez mon hôte les formidables prouesses d'un appétit développé par vingt-quatre heures de jeûne.

« Maintenant, lui dis-je quand il ne resta plus que les assiettes, si le voisinage d'une jeune et charmante voyageuse, dont la chambre touche celle-ci, ne vous empêche pas de dormir, je crois que vous ferez bien de m'imiter. »

Et je m'étendis par terre dans mon manteau.

« Soit, dit l'Espagnol ; mais peut-être, avant de vous endormir, ne vous sera-t-il pas désagréable d'entendre un air de mandoline ?

— Vous êtes chez vous ; mais vous ne vous offenserez pas si je m'endors en vous écoutant. »

En dépit de la couche froide et dure où j'étais forcé de chercher le sommeil, je n'entendis bientôt qu'un murmure confus de notes indécises, puis plus rien. Je me réveillai en sursaut sous l'impression d'une fraîcheur fort vive. La longue et mince chandelle collée à la muraille jetait ses dernières et fumeuses clartés dans la chambre, où je me trouvais seul ; l'Espagnol avait disparu ; la porte, entr'ouverte, laissait pénétrer l'air froid de la nuit qui m'avait réveillé : j'écoutai. Un silence profond avait succédé aux derniers murmures de la vaste hacienda ; le coq chantait au loin. Surpris de la brusque disparition de mon compagnon, je me levai pour refermer la porte, et je jetai à tout hasard un coup d'œil dans la cour. Au milieu de l'obscurité, je crus apercevoir deux silhouettes noires à moitié cachées par un pilier. L'une d'elles était celle du gentilhomme biscayen, dont je distinguai la voix, quoiqu'il parlât bas ; l'autre m'était inconnue : mais, au timbre plus doux, aux accents qui, bien que voilés par la prudence, s'élevaient au milieu du calme de la nuit comme une tendre et suave mélodie, je ne doutai bientôt plus de la présence d'une femme. J'en avais assez vu, je repoussai la porte ; au grincement des gonds rouillés, une forme

légère disparut dans l'ombre d'un pilier plus éloigné. Le Biscayen se dirigea rapidement vers moi :

« Ne vous excusez pas, me dit-il ; vous avez, sans le vouloir, surpris un secret qui tôt ou tard devait vous appartenir ; mieux vaut donc que ce soit maintenant. Je parlais de vous d'ailleurs ; n'est-ce pas à vous que je dois l'un des plus heureux moments de ma vie ? n'ai-je pas encore besoin cette nuit même d'une nouvelle preuve de cette amitié qui me sera désormais si précieuse ? »

Don Jaime me fit alors en quelques mots le résumé rapide d'un roman commencé six mois auparavant à Mexico, sous les ombrages de l'Alameda ; il s'agissait de projets d'union contrariés par la disparité des fortunes, de tentatives de fuite déjouées par une surveillance incessante jusqu'au moment où le père de celle qu'il avait aimée pour sa seule beauté, avant de se douter qu'elle fût riche, était parti pour la ramener à l'une des haciendas qu'il possédait dans l'intérieur du pays. C'était pour donner suite à un nouveau projet d'enlèvement que don Jaime avait amené deux chevaux ; mais à la troisième étape, c'est-à-dire à la venta d'Arroyo-Zarco, le pauvre jeune homme, qui suivait la voiture à distance, s'était trouvé à bout de ressources et n'avait pu obtenir accès dans l'hôtellerie. Grâce à notre rencontre fortuite, cet obstacle avait disparu ; tout était prêt pour gagner Guanajuato. Là, don Jaime devait confier la fille de l'hacendero à une parente éloignée qui la cacherait dans un couvent jusqu'au moment où, les poursuites apaisées et le mariage couclu, il devait leur être facile de passer en Espagne. Malheureusement un nouvel obstacle se présentait : comment sortir de l'hôtellerie sans exciter les soupçons du huesped, et comment dissimuler cette fuite en sauvant les apparences ? Don Jaime avait pensé que je pourrais les accompagner en laissant à la venta mon domestique, dont nous emmènerions le cheval tout sellé. Doña Luzecita (c'était le nom de la fille de l'hacendero)

passerait aisément pour Cecilio, et l'hôte, nous voyant sortir comme nous étions entrés, ne pourrait concevoir aucun soupçon.

Il y avait tant d'éloquence dans le regard suppliant du Biscayen, que je fus sur le point de me lancer tête baissée dans cette nouvelle aventure ; mais la réflexion me retint, et je refusai le concours qui m'était demandé. Don Jaime soupira, et sortit de la chambre. Quelques minutes après, il était de retour ; la jeune voyageuse l'accompagnait. Un *rebozo* soigneusement drapé à la mode mexicaine entourait sa tête et son visage. Les plis du voile de soie ne laissaient entrevoir qu'un étroit bandeau de cheveux de jais, un front que la honte empourprait, et, sous l'arc de noirs sourcils, deux yeux chastement voilés de leurs longues paupières.

« Que ne vous devrais-je point, seigneur cavalier, me dit-elle de cette voix harmonieuse dont le timbre m'avait charmé quelques minutes auparavant, si vous consentiez à nous prêter un appui dont, je rougis de l'avouer, le refus ne changera pas une résolution inébranlable? »

Je sentis ma volonté faiblir à ces simples paroles et au regard qui les accompagna ; je balbutiai quelques lieux communs de prudence et de devoir.

« Votre présence, ajouta l'Espagnol, peut conjurer un grand malheur; car je l'aime tant que, plutôt que de me la voir enlever, je la tuerais. »

Fière et reconnaissante à la fois de cet élan de la passion qu'elle inspirait, la jeune femme releva les yeux qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors, et couvrit l'Espagnol d'un regard chargé de ces étincelles brûlantes que l'impétuosité créole ne sait pas longtemps contenir; c'est ainsi qu'elle voulait être aimée. Puis, me tendant une de ces mains que Dieu semble avoir modelées tout exprès pour les Mexicaines : « Vous consentez, n'est-ce pas? » me dit-elle.

Les moments étaient précieux, minuit avait sonné : je ne

me sentis pas la force de répondre par un nouveau refus. Transporter nos selles et nos valises jusqu'aux écuries pour harnacher nos chevaux sans donner de soupçons, fut l'affaire d'un instant. La nuit était profonde dans les écuries ; ce ne fut qu'à la lueur de nos cigares que nous pûmes distinguer nos montures. Dans la cour, les deux cochers, conducteurs de la voiture, dormaient près de leurs mules.

« Holà ! l'ami, me dit l'un d'eux en bâillant, faut-il de si bonne heure déjà partir ?

— J'ai une longue route à faire, répondis-je ; mais soyez tranquille, le coq n'a pas encore chanté. »

Le ronflement du cocher, un instant réveillé, ne tarda pas à se mêler de nouveau aux bruits nocturnes des écuries, et nous pûmes achever à tâtons notre besogne sans nouvelle interruption. Nous disposâmes de notre mieux le second cheval de don Jaime pour la fille de l'hacendero. Une seule formalité restait à accomplir : avertir Cecilio du rôle qu'il devait jouer en notre absence. Je me dirigeai vers la chambre qu'il occupait. La nuit avait été pour lui féconde en surprises de tout genre, et celle qui l'attendait encore ne devait pas être la moins douloureuse. Le pauvre garçon dormait à poings fermés quand je l'éveillai, non sans peine.

« Écoute [1], lui dis-je quand il fut en état de m'entendre, tu vas continuer à dormir comme tu le faisais tout à l'heure jusqu'à dix heures du matin, si cela t'est possible, ou du moins reste invisible dans ta chambre. Les raisons les plus impérieuses exigent que personne dans la venta ne soupçonne ta présence jusqu'à l'heure dite. Alors tu te glisseras inaperçu hors de l'hôtellerie, ce qui te sera d'autant plus facile que j'emmène ton cheval et que tu t'en iras à pied. Tu suivras ensuite la route de Celaya, fût-ce pendant toute la

1. Au Mexique, l'usage veut que le maître tutoie le valet.

journée, jusqu'au moment où tu m'auras rejoint à la venta de la Soledad, où je t'attendrai.

— J'exécuterai les ordres de Votre Seigneurie, » dit Cecilio en courbant tristement la tête, comme écrasé par cette dernière déconvenue.

Mes deux compagnons de fuite étaient en selle à mon retour. Don Jaime semblait frissonner sous le froid de la nuit, et sa belle compagne, la tête enveloppée de son voile de soie, les épaules couvertes de la *manga* mise à l'envers, était complétement déguisée à des yeux indifférents ; cependant l'agitation convulsive de son sein et ses sanglots étouffés à grand'peine trahissaient une émotion violente. Je compris les sentiments qui l'agitaient, et je ne pus m'empêcher de jeter un mélancolique regard dans la direction de la chambre où dormait le père de doña Luz. En ce moment solennel, la générosité castillane s'éveilla dans le cœur de don Jaime.

« Luzecita, dit-il d'une voix étouffée, il est encore temps de rester ; c'est votre père que vous quittez. »

Rappelée par la voix de don Jaime au sentiment qui dominait tout son être, la jeune fille tressaillit, l'univers disparut à ses yeux ; prenant la main de celui qu'elle aimait, et la portant à ses lèvres avec la soumission passionnée d'une esclave de l'Orient :

« Je n'ai plus de père, dit-elle d'une voix douce et ferme ; partons. »

A ce cri suprême de la passion, qui, semblable au feu, épure l'atmosphère autour d'elle, mes derniers scrupules s'évanouirent. Nous traversâmes la cour en silence. Le huesped dormait étendu sur le sol, en travers la porte ; je le touchai du bout de ma lance et sans parler : il se leva avec la promptitude machinale d'un homme accoutumé à être réveillé à toute heure.

« Déjà en route? dit-il en recevant le prix de nos chambres. Et ce seigneur aussi, toujours avec ses deux chevaux ?

— Oui, répondis-je ; ce cavalier, mon domestique et moi, nous sommes attendus à l'hacienda de San-Francisco avant le jour.

— Bon voyage, » dit-il ; puis il ouvrit la porte, qui se referma bientôt sur nous.

Nous suivîmes pendant quelques minutes le chemin de Mexico, pour nous conformer à la fausse indication que j'avais jetée au huesped, et nous tournâmes bride tout à coup dans la direction de Celaya, c'est-à-dire du côté opposé, en ayant soin de faire un détour pour éviter de passer devant l'hacienda. Un brouillard humide et glacé couvrait au loin la plaine; le vent de la nuit déchirait de temps à autre ces vapeurs mobiles, et on pouvait voir le sol couvert d'un blanc manteau de givre. A quelques pas de nous, mais voilée par la brume, nous apparut bientôt une lueur douteuse qui brillait comme une étoile près de s'éteindre : c'était le foyer du gentilhomme biscayen. Nos chevaux fendaient impétueusement le brouillard, que leurs naseaux aspiraient et vomissaient en tourbillons pressés. Bien que partageant l'impatience fiévreuse de mes deux compagnons, je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion en comparant l'avenir incertain vers lequel ils s'élançaient en aveugles à ces vapeurs épaisses qui dérobaient à nos yeux l'horizon et la route. Nous ne tardâmes pas à mettre une large distance entre nous et la venta. Nous ralentîmes alors le pas ; une lueur grisâtre commençait à éclairer les objets autour de nous ; à l'est, et derrière les collines encore couvertes de brume, une raie blanche signalait l'aube.

« Arrêtons-nous ici un instant, dis-je au Biscayen, et laissons souffler nos chevaux pendant que je vais mettre pied à terre pour écouter si l'on ne nous poursuit pas. »

Nous avions franchi à peu près huit lieues dans le plus profond silence, car le cas était de ceux où le cœur trop plein impose un frein sévère à la bouche. L'oreille collée sur le sol, j'écoutai avec anxiété si quelque pulsation souterraine

n'indiquait pas un galop lointain de cavaliers : nul bruit, nul écho ne s'éveillait sous terre, et la plaine devait être déserte dans un large espace autour de nous. Je sentis alors la tranquillité succéder chez moi à l'agitation d'une longue course ; je m'assis sur l'herbe et j'engageai mes compagnons à m'imiter. Ce moment de sécurité passagère fit éclater chez eux l'explosion des sentiments que cette fuite à toute bride avait comprimés pendant de trop longues heures. Comme le givre qui disparaissait à vue d'œil à mesure que les premières teintes de soleil venaient rougir l'herbe de la plaine, ainsi l'inquiétude s'enfuyait et faisait place dans le cœur des deux amants à la confiance et à l'exaltation délirante qu'y versaient à la fois l'air du matin, la jeunesse et la passion. A peine la jeune femme eut-elle mis pied à terre, qu'obéissant à l'irrésistible impulsion de sa nature américaine, elle étreignit dans ses bras celui qui désormais remplaçait pour elle le monde entier qu'elle avait oublié. Le front mélancolique et flétri de l'Espagnol sembla pour un moment resplendir et rayonner sous ces caresses passionnées ; puis, succombant à une émotion trop vive, il pâlit, chancela et ferma les yeux. Doña Luz poussa un cri déchirant.

« Soyez sans crainte, lui dis-je, le bonheur ne tue pas. »

Je déposai doucement sur l'herbe don Jaime toujours immobile, et doña Luz, s'agenouillant près de lui, le couvrit de larmes et de baisers. Un si doux remède eut promptement rappelé à la vie le jeune Biscayen. Don Jaime fit alors quelques pas vers moi, tandis que la jeune créole, en se détournant, cachait sa figure de ses deux mains, avec ce singulier mélange de passion et de pudeur qui prêtait un nouveau charme à sa beauté.

« Vous n'irez pas plus loin, me dit le Biscayen ; aussi bien vous n'en avez fait que trop pour votre responsabilité, et je n'ai que trop abusé de vous ; mais, avant de nous séparer, j'ai un dernier service à vous demander : c'est de tro-

quer votre manteau contre le mien; le vôtre sera pour moi une sécurité de plus. »

Je consentis à l'échange qu'il sollicitait.

« Vous ne gagnerez pas à ce marché, reprit don Jaime en souriant; mais vous m'aurez rendu un grand service. Puisque vous ne savez pas où vous allez, peut-être le hasard vous poussera-t-il à Guanajuato. Je passerai une quinzaine de jours dans l'une des auberges de cette ville, et vous m'y trouverez sans doute, trop heureux de pouvoir vous exprimer une fois encore une reconnaissance que je conserverai toute ma vie. »

Le moment était venu de nous séparer. Nous aidâmes doña Luz à remonter sur son cheval; puis don Jaime se remit lui-même en selle. Détachant alors la mandoline suspendue à ses arçons :

« Prenez-la, me dit-il, et gardez-la en souvenir de moi. Pendant longtemps cette mandoline et l'espérance ont été ma seule fortune; aujourd'hui, à la place de l'espérance, Dieu m'a donné la réalité. »

Des larmes vinrent mouiller ses paupières. Il me tendit de nouveau la main, doña Luz me paya d'un sourire plus qu'elle ne me devait, et tous deux s'éloignèrent. Je les suivis du regard en pensant involontairement à la distance fatale qui sépare trop souvent la coupe des lèvres. La brume matinale les eut bientôt dérobés à mes yeux.

IV.

Resté seul au milieu de la plaine déserte du *Cazadero*, je demeurai quelque temps, je l'avoue, fort embarrassé. Assez loin encore de toute habitation, je me demandai si je ne devais pas tourner bride et regagner l'hacienda d'Arroyo-Zarco; mais le soleil éclairait si vivement la plaine, l'air du

matin était si bienfaisant, que l'hésitation et le découragement disparurent comme les vapeurs sur les collines, qui avaient repris leur teinte azurée. Je me remis en route. Deux lieues à peine devaient me séparer de la venta de la Soledad, où j'avais donné rendez-vous à Cecilio. L'hôte, me voyant arriver avec une guitare en bandoulière, me prit pour quelque touriste mélomane venu à point pour le distraire, et me parla de son goût pour la musique en homme qui avait grand désir de m'entendre. Je dus répondre à ses instances par un refus formel, et je me hâtai de m'installer dans la chambre la plus reculée de la venta. A la tombée de la nuit seulement, Cecilio me rejoignit. Il n'avait rien de nouveau à m'apprendre ; à midi, heure où il s'était glissé hors de l'hacienda, tout y était parfaitement calme. Ce renseignement me tranquillisa sur le sort des fugitifs, et, délivré de toute inquiétude de ce côté, je résolus de passer la nuit à la venta. Le pauvre Cecilio, qui venait de faire à pied dix lieues de route, ne pouvait plus se tenir, et moi-même j'avais besoin de forces pour reprendre, le jour suivant, une poursuite qui menaçait de se prolonger bien au delà de mes prévisions.

Le lendemain de bonne heure, nous étions en selle et nous galopions sur la route de Celaya, où nous espérions rejoindre don Tomas. C'était un voyage de deux journées à faire, et ces deux journées furent signalées à peu près par les mêmes contre-temps qui avaient marqué la première partie de cette singulière excursion. Dans toutes les hôtelleries où nous nous arrêtions, don Tomas nous avait précédés de quelques heures. Enfin j'arrivai à Celaya, et je descendis au *Meson de Guadalupe*, au moment où Cecilio enregistrait soixante-dix lieues parcourues depuis notre départ de Mexico, avec la pensée consolante toutefois que, d'après les renseignements qui m'avaient été donnés, nous touchions décidément au terme de notre course. Malheureusement, par

une sorte de fatalité, ce terme devait encore reculer au moment même où je croyais l'atteindre. A Celaya comme à Arroyo-Zarco, je manquai don Tomas d'une demi-heure. Don Tomas, en quittant Celaya, s'était dirigé sur Irapuato. Nous partîmes pour Irapuato. Dans l'unique hôtellerie de cette bourgade, personne ne l'avait vu. On l'y connaissait cependant; car l'hôte m'apprit que don Tomas était propriétaire et habitant d'une maison isolée située au pied du *Cerro del Gigante* (pic du Géant).

« Où est le *Cerro del Gigante?* demandai-je alors, non sans appréhender que ce fût à cent lieues plus loin.

— C'est, me répondit l'hôte, la montagne la plus élevée de la sierra qui domine Guanajuato; en partant demain au point du jour, vous y arriverez à la tombée de la nuit. »

Irapuato est à quatre-vingt-dix lieues de Mexico. Pour gagner Guanajuato, j'avais une vingtaine de lieues encore à faire. Je me souvins que Guanajuato était la ville où le gentilhomme biscayen devait conduire doña Luz. Outre la certitude d'y rencontrer don Tomas, j'avais donc l'espoir d'y connaître le sort d'un homme auquel je m'intéressais déjà comme à un vieil ami. Cette double considération me détermina.

« Eh bien! dis-je à Cecilio, nous irons attendre cette fois don Tomas Verdugo dans sa propre maison, où il paraît être singulièrement pressé de rentrer. »

La route de Guanajuato serpente à travers un ravin d'une longueur interminable, appelé *Cañada de Marfil;* ce fut seulement quelques heures avant le déclin du jour que j'atteignis la ville, dont je traversai rapidement les rues escarpées pour me diriger sans perdre du temps vers le *Cerro del Gigante.* La route que j'eus à suivre au sortir de la ville était coupée de ravins et de nombreux monticules. Je ne tardai pas à regretter de m'être engagé dans ces défilés, lorsque le soleil commençait déjà à baisser et qu'il restait si peu de jour pour traverser des chemins inconnus. A mesure que

nous avancions, la nature devenait de plus en plus sauvage; des cours d'eau qui bouillonnaient contre les pierres, des corbeaux qui croassaient au-dessus de nous, étaient les seuls bruits, les seuls hôtes de ces solitudes.

« Ah! seigneur, me dit Cecilio en se rapprochant de moi dans un moment de halte où je cherchais à me rappeler les instructions qu'on m'avait données, cet endroit me paraît un vrai coupe-gorge, et le moindre mal qui pourra nous arriver sera de nous égarer pour toute la nuit dans ce labyrinthe de montagnes, où le froid me gagne déjà. »

Je n'étais pas insensible non plus à la fraîcheur qui commençait à régner dans ces bas-fonds, et je jetai sur mes épaules la manga que le Biscayen m'avait donnée en échange de mon manteau. Je commençais en outre à partager les craintes de mon domestique; mais je jugeai à propos de ne pas laisser paraître mon inquiétude, et je continuai d'avancer, bien sûr du reste d'être dans le bon chemin, quoique l'obscurité s'épaissît de plus en plus. Des ravins pierreux, des roches abruptes, des crêtes dépouillées, s'étendaient devant nous ou se dressaient sur nos têtes. Déjà les montagnes projetaient de longues ombres dans les vallées, le brouillard montait en légers flocons, des bas-fonds où murmuraient les ruisseaux, jusqu'aux sommités que le soleil éclairait encore de ses derniers rayons, et le pic du Géant, qui m'avait semblé si rapproché, s'élevait toujours à la même distance, couronné d'une auréole de pourpre et dominant les hauteurs voisines avec une sombre majesté, comme le gardien des trésors mystérieusement enfouis dans les entrailles de la sierra.

« Vous savez le proverbe, seigneur maître, poursuivit Cecilio : tel qui va chercher de la laine s'en retourne souvent tondu. Quelque chose me dit que nous nous sommes engagés dans une aventure fâcheuse. Qui peut être en effet ce don Tomas, que tout le monde connaît sur la route et sur

qui nous ne pouvons jamais mettre la main? Quelque chef de bande, sans aucun doute, qui a ses motifs pour se cacher ainsi; et je crains, continua-t-il en baissant la voix, que ces gorges ne soient pas aussi désertes qu'elles le paraissent. Ah! Jésus! n'ai-je pas vu reluire le canon d'une carabine là-haut, parmi ces branchages? »

Je portai involontairement les yeux dans la direction que signalait Cecilio ; mais le vent seul agitait les buissons épais qui couronnaient la crête des talus, et que je commençais à ne voir que confusément à travers la brume. J'affectai de rire des craintes de mon valet, quand il me sembla entendre au milieu du silence un craquement semblable à celui d'un fusil qu'on arme. Au milieu du ravin où je me trouvais, ravin encombré de rochers éboulés, nos chevaux ne pouvaient avancer que lentement. Je pressai néanmoins le pas. Tout à coup une lueur brilla au-dessus de nos têtes, un sifflement aigu déchira nos oreilles, et une détonation résonna dans le ravin, accompagnée d'un bruit sec semblable à celui d'une balle qui s'aplatit sur un rocher.

« Ah! le coquin! s'écria en même temps une voix qui semblait partir de la crête du talus, je l'ai manqué. »

Mon premier mouvement fut de fermer les yeux dans l'attente d'un second coup. Un instant se passa dans une anxiété terrible, pendant que les derniers échos répercutaient encore l'explosion, puis je levai la tête pour chercher d'où la balle était partie; mais le brouillard enveloppait les hauteurs, et je ne pus rien distinguer. Un lambeau de la banderole de ma lance me prouva seulement que la balle avait dû passer à deux pieds de mon corps, et que j'avais réellement servi de point de mire.

« C'est bien à moi qu'on en voulait, dis-je à Cecilio; en route, et tâchons de gravir l'escarpement chacun de notre côté pour mettre la main sur le drôle qui, par-dessus le marché, semble si furieux de m'avoir manqué.

— D'abord, s'écria Cecilio, à qui cette reconnaissance ne souriait que médiocrement, rien n'indique qu'on ait tiré sur vous, et d'ailleurs je ne vous quitte pas ; c'est le devoir d'un bon serviteur d'être toujours à côté de son maître. »

J'arrivai plus vite que lui au sommet du ravin ; mais, si loin que ma vue pût atteindre, je n'aperçus devant moi que les collines lointaines déjà nuancées d'un beau violet, quelques champs où le maïs se balançait tristement, des teintes plus foncées qui annonçaient les crevasses de la sierra, partout un paysage lugubre et attristant que voilait l'ombre du crépuscule. La prudence me faisait un devoir de continuer ma route sur les hauteurs, et j'avançais, car il n'était plus temps de revenir sur mes pas. Je ne marchai pas longtemps sans apercevoir au loin un bâtiment assez vaste ; nulle fumée ne s'élevait du toit, et probablement cette maison était déserte. Ce devait être quelque usine abandonnée, et, à mesure que j'en approchais, le délabrement des murailles, les interstices des toitures, me confirmaient dans cette pensée. Au moment où Cecilio mettait pied à terre pour s'assurer s'il n'y avait en effet aucun habitant, arrivait à toute bride, par un chemin détourné, un cavalier, une carabine à la main. Le cavalier s'arrêta brusquement à mon aspect, et me considéra pendant quelques secondes avec un air de répugnance et d'appréhension. Puis, avec un grand éclat de rire :

« Vous n'êtes donc pas Remigio Vasquez? me demanda-t-il.

— Pas que je sache, lui répondis-je.

— Ah ! seigneur cavalier, que de pardons j'ai à vous demander ! C'était sur Remigio Vasquez que je croyais tirer. »

Le drôle se mit à rire de plus belle et reprit avec un accent de regret :

« *Caramba !* dire que je vous ai manqué à vingt pas, moi qui vous tenais si bien au bout de ma carabine ! Mais un mou-

vement brusque que vous avez fait vous a sauvé la vie. Ah! croyez bien que j'en suis désolé.

— De m'avoir manqué, sans doute; mais brisons là : aussi bien, l'heure et le lieu sont tels qu'il pourrait me plaire de prendre ma revanche à bout portant.

— Et de quoi? reprit-il d'un ton plus sérieux; je vous croyais mon ennemi et je me trompais; j'ai tiré sur vous et je vous ai manqué : tout cela se compense parfaitement, et je ne vous en veux pas le moins du monde. »

L'inconnu paraissait si convaincu de la force de son argument, que je ne pus m'empêcher de sourire en lui demandant si j'étais encore loin du Cerro del Gigante.

« Une bonne carabine y lancerait d'ici une balle en ligne droite; mais, dans les détours des ravins, vous avez encore au moins deux heures de marche, et, comme la nuit avance et que les chemins sont peu praticables dans l'obscurité, j'offre à Votre Seigneurie l'hospitalité sous mon toit, pour vous prouver que je n'ai pas de rancune. »

L'aspect délabré de la maison ne me promettait qu'une hospitalité bien chétive, mais l'offre m'en paraissait faite avec franchise; j'étais, en outre, de ces voyageurs peu chargés de bagages, avec lesquels les voleurs n'échangent que des saluts sur les routes. Je ne vis donc nul inconvénient à accepter la proposition qui m'était faite, et je mis pied à terre. L'inconnu m'introduisit dans une vaste salle dont la toiture offrait de nombreuses solutions de continuité, et, pendant qu'il aidait Cecilio à desseller les chevaux, je pus voir, aux instruments qui encombraient la pièce, que j'étais dans un de ces ateliers métallurgiques (*haciendas de beneficio*) où l'argent extrait des mines reçoit le dernier traitement. Mon nouvel hôte ne tarda pas à revenir, et, après avoir allumé une de ces torches qui servent aux mineurs, m'engagea à me considérer comme chez moi. La misère paraissait avoir élu domicile dans ce bâtiment en ruines, et je

ne pus m'empêcher de remarquer avec un certain malaise que rien ne semblait y indiquer le moindre préparatif du souper le plus frugal. Je m'assis en face de mon hôte et j'essayai de prendre patience en l'interrogeant sur l'usage des divers instruments qui frappaient mes yeux pour la première fois; mais le temps se passait, et rien ne me faisant pressentir que l'on pensât à se mettre à table, j'abordai franchement la question.

« J'ai grand'faim, lui dis-je.

— Et moi aussi, » répondit-il gravement, mais sans bouger.

Je craignis de n'avoir pas été assez explicite.

« A quelle heure soupez-vous d'ordinaire? Pour moi, toute heure m'est bonne quand j'ai faim comme à présent.

— Toute heure m'est également bonne pour souper, mais aujourd'hui je ne soupe pas. »

Cette réponse me consterna; heureusement Cecilio s'était à tout hasard muni de quelques mètres de viande sèche [1]. Je pus, en renversant les rôles, offrir un repas frugal au singulier amphitryon que le hasard m'avait départi, et qui ne se fit pas prier pour accepter.

« Il me paraît clairement constaté, lui dis-je après que nous eûmes terminé notre modeste collation, qu'il y a de par le monde un certain Remigio Vasquez qui n'est guère de vos amis; que vous a-t-il fait?

— Rien encore jusqu'à présent, et je ne tirais aujourd'hui sur lui, c'est-à-dire sur vous, que purement par précaution, et pour l'empêcher de me nuire. »

Puis Florencio Planillas (ainsi s'appelait mon hôte) entra dans de longs détails sur ses propres affaires. C'était un de ces mineurs obstinés qui ont toute leur vie à lutter contre

1. Dans certaines parties du Mexique, la viande de boucherie est découpée en lanières, séchée au soleil et débitée à la mesure, comme le ruban, la corde ou la toile.

des illusions toujours nouvelles, et qui, semblables au joueur malheureux, se croient constamment à la veille de devenir riches à millions, sans que jamais les rudes leçons de l'expérience puissent avoir raison de leur coupable entêtement. Son histoire était celle de beaucoup d'autres. Jadis propriétaire principal d'une riche mine d'argent, puis d'une *hacienda de beneficio* florissante, il avait vu le filon tomber en *borrasca* [1], et le manque de capitaux l'avait forcé de suspendre les opérations de ses ateliers métallurgiques. Suivant les usages du Mexique en matière de prescription, l'usine ainsi abandonnée pouvait devenir la propriété de celui qui dénoncerait la détresse de l'exploitation. Cette dénonciation, suspendue sur la tête de Florencio Planillas, était pour lui une perpétuelle menace qui troublait ses jours et ses nuits. Son esprit inquiet voyait partout un rival prêt à le dépouiller, quand un inconnu était venu l'avertir qu'un individu, nommé Remigio Vasquez, était arrivé la veille à Guanajuato avec l'intention avouée de profiter de la suspension des travaux de l'usine pour se la faire adjuger. C'était un rude coup pour Florencio Planillas que d'être dépossédé d'une propriété qui l'avait enrichi dans le passé et lui promettait de plus grands avantages dans l'avenir. C'était un de ces cas où les Mexicains ont l'habitude d'en appeler au couteau, et Florencio avait juré la mort de Remigio Vasquez.

« Je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il en finissant; mais son signalement m'a été donné d'une manière si exacte, qu'il ne m'échappera pas. Je l'avais cherché inutilement tout le jour à Guanajuato, quand ce soir, à mon retour, trompé par l'obscurité, abusé par une vague ressemblance et surtout par la couleur de votre manteau, j'ai pensé que c'était lui qui poussait l'audace jusqu'à venir explorer les lieux, et ce n'est

1. *Borrasca* est le terme consacré dans les mines pour exprimer le moment où les travaux deviennent stériles.

qu'en vous voyant de plus près que j'ai reconnu mon erreur. Je ne vous en veux pas, je vous le répète, de vous avoir manqué; mais désormais je me servirai de mon couteau. *El cuchillo no suena ni truena* (le couteau ne fait ni bruit ni explosion), comme dit mon ami Tomas Verduzco.

— Verdugo! voulez-vous dire, interrompis-je.

— Vous le connaissez? s'écria Florencio en riant. La plaisanterie est excellente; mais vous ne l'employez pas avec lui, je pense.

— Quelle plaisanterie?

— *Hombre!* ne savez-vous pas que son nom véritable est Verduzco, et qu'on ne l'appelle Verdugo[1] que parce qu'il lui arrive parfois de se faire justice lui-même dans ce qu'il appelle ses affaires de conscience? »

Cette particularité sur le caractère de l'homme que je poursuivais si opiniâtrément me fut des plus désagréables, je l'avoue; mais j'étais bien aise d'avoir sur son compte de plus amples détails, et je m'informai près de mon hôte du nombre de fois qu'il était arrivé à don Tomas de mériter son redoutable surnom.

« Ma foi, répondit Florencio, ce sont des choses dont on n'aime pas toujours à tenir un compte très-exact : peut-être ne le sait-il pas lui-même; mais vous jugeriez peut-être mal don Tomas d'après ce que je vous dis là. Le seigneur Verduzco n'est pas égoïste; ce n'est pas toujours pour son propre compte qu'il tue son prochain, et, pourvu qu'on lui donne des raisons solides (le mineur appuya sur ce mot), on le trouve toujours prêt à rendre service : il me le disait encore ici ce matin même.

— Diable! m'écriai-je, c'est un homme fort estimable que don Tomas, et je suis très-impatient de faire sa connaissance. »

1. *Verdugo*, bourreau, et par extension un poignard affilé.

En dépit de cette gasconnade effrontée, mon vif désir de rejoindre don Tomas s'était dissipé comme par magie, et, trop avancé pour reculer désormais, je formai les vœux les plus sincères pour le manquer encore une fois, ne fût-ce que d'une minute, au Cerro del Gigante. La nuit s'acheva sans autre incident que la nécessité où je me trouvai de prêter à mon hôte un pan de ma manga pour le mettre à l'abri du froid que la toiture à jour laissait pénétrer, et je pris congé de lui au matin, en le remerciant sérieusement d'une hospitalité qui s'était réduite pour lui à manger les trois quarts de mon souper et à profiter de la moitié de mon manteau. Il est vrai que, quelques heures auparavant, le drôle avait failli me tuer.

Je repris ma marche interrompue la veille dans la direction du Cerro del Gigante. Armé de ma lance, dont la banderole déchirée rendait témoignage du danger que j'avais couru, escorté de Cecilio et affublé de la guitare du gentilhomme biscayen, j'avais un faux air du chevalier errant de la Manche, suivi de son écuyer et en quête de quelque aventure périlleuse. Celle-ci ne laissait pas d'être délicate : car, je le savais maintenant à n'en point douter, c'était sur les traces d'un *bravo* mexicain que je courais inutilement depuis six jours. Cependant ma recherche avait de fait un but de sécurité personnelle. J'étais bien convaincu de n'avoir rien à démêler avec ce don Tomas; mais il pouvait y avoir sous jeu quelque dangereuse méprise. Les bravi du Mexique, comme ceux de tous les pays où l'on exploite encore cette formidable industrie, commencent d'abord par tuer, quittes à reconnaître plus tard leur erreur ou à se faire payer double besogne. Il était donc important de constater bien clairement mon identité aux yeux d'un drôle de cette trempe, et de prévenir tout fatal quiproquo. Décidé par cette considération surtout, je me dirigeai assez résolûment vers le Cerro del Gigante, et j'arrivai bientôt à une maison d'assez belle ap-

parence, située au pied de la montagne. Un ruisseau ombragé de sycomores coulait en murmurant près de la porte. Mon hôte de la nuit précédente m'avait trop minutieusement décrit la demeure du bravo pour que je pusse la méconnaître. Je m'adressai à un domestique qui étrillait à l'entrée un cheval d'une rare beauté, et m'informai avec toute la politesse convenable si le cavalier Verduzco était visible.

« Non, seigneur, me répondit l'homme. A peine arrivé hier soir, il a été mandé à Guanajuato pour une affaire d'urgence qui ne lui permettra guère de revenir que dans trois jours, et peut-être même sera-t-il obligé de repartir tout de suite.

— Et pour quel endroit? demandai-je.

— Je n'en sais rien, » répondit le domestique d'un ton sec.

Je n'insistai pas davantage et je tournai bride.

V.

De retour à la ville, je m'informai de la plus modeste des trois ou quatre hôtelleries qui existent à Guanajuato, bien convaincu que c'était celle-là que devait avoir choisie de préférence le Biscayen à son arrivée. Mon espoir ne fut pas trompé, et la première personne que je rencontrai dans la cour de la posada où je descendis fut don Jaime de Villalobos. Il se disposait à sortir quand je me présentai inopinément à ses yeux, et j'eus à peine le temps de mettre pied à terre qu'il me pressa dans ses bras, à la mode du pays. De mon côté, je m'informai avec intérêt de ses aventures depuis notre séparation. J'appris qu'il était arrivé à Guanajuato à peu près quatre jours avant moi, et qu'il était au comble de ses vœux. Un prêtre, que la parente de doña Luz avait gagné, les avait mariés sans difficulté, et depuis ce temps la jeune femme, cachée dans un couvent à la grille duquel il pouvait la voir

tous les jours, n'attendait que le moment où les mesures que prenaient son mari leur permettraient de quitter le Mexique. Une seule circonstance cependant causait à ce dernier quelque inquiétude : il croyait avoir rencontré la veille dans les rues l'un des serviteurs qui accompagnaient le père de sa femme à la venta d'Arroyo-Zarco.

« Mais comme je crois voir partout, me dit-il gaiement, des figures de traîtres et d'espions, il est plus que probable que je me suis trompé et qu'on me cherche encore bien loin de l'endroit où je suis aujourd'hui. Et vous, ajouta-t-il, avez-vous mis enfin la main sur don Tomas Verdugo?

—Non, repris-je, et je compte bien à présent lui rendre la pareille, car ce que j'ai appris sur son compte me donne autant d'envie de l'éviter que j'en ai eu jusqu'à présent de le joindre. »

Et je racontai à don Jaime mon aventure dans le ravin avec Florencio Panillas. « Votre manteau, ajoutai-je, a failli me jouer un mauvais tour; car il est semblable, à ce qu'il paraît, à celui que porte le dénonciateur de Florencio, Remigio Vasquez. »

A ce nom, don Jaime devint pâle et s'écria :

« Quoi! c'est Remigio Vasquez qu'on a voulu tuer dans votre personne! c'est lui qu'on accuse d'une dénonciation à laquelle il est si loin d'avoir pensé! Ah! mes pressentiments ne m'ont pas trompé.

— Pourquoi?

— Remigio Vasquez est le nom que je porte ici. »

Cette révélation inattendue me fit tressaillir à mon tour. Quelques heures avaient suffi pour exciter contre don Jaime un homme qui ne l'avait jamais vu, et peut-être, en ce moment même, la vengeance d'un père irrité avait-elle été remise entre des mains plus redoutables, entre celles du bravo. Cependant je ne dévoilai pas entièrement ma pensée au Biscayen; je l'engageai seulement à ne pas sortir de quelques

jours, s'il était possible; mais le gentilhomme espagnol avait repris tout son sang-froid.

« Non, me dit-il, Luzecita m'attend au couvent; tromper son attente, ce serait la plonger dans une cruelle inquiétude. D'ailleurs, nul ne peut échapper à son destin. »

Notre conversation se prolongea quelque temps encore. Comme elle prenait insensiblement un tour lugubre, j'essayai de plaisanter sur notre position actuelle.

« Quant à moi, lui dis-je, je serai plus prudent que vous; je vais aller m'enfoncer dans la mine la plus profonde, et j'aurai bien du malheur si ce terrible Verdugo vient à me rencontrer à dix-huit cents pieds sous terre. »

Nous nous séparâmes, don Jaime pour aller au couvent où il était attendu, moi pour visiter une des mines les plus rapprochées de Guanajuato. Comme je traversais la place avant de sortir de la ville, je crus apercevoir sur le seuil d'une *pulqueria* la figure connue de Florencio Planillas. Enchanté de pouvoir le détromper sur les intentions de Remigio Vasquez, ou pour mieux dire de don Jaime, je m'avançai de ce côté, malgré la répugnance que m'inspiraient ces hideux cabarets mexicains, où la populace mâle et femelle s'abreuve de l'horrible breuvage du *pulque*[1] fermenté. Soit que Florencio ne m'eût pas aperçu, ou qu'il ne voulût pas me reconnaître, il disparut bientôt dans l'intérieur de l'établissement. La vie de don Jaime dépendait sans doute de l'entrevue que j'allais avoir avec Florencio : il n'y avait pas à balancer. J'enjambai par-dessus quelques buveurs en haillons étendus ivres-morts en travers de la porte, et j'entrai dans la pulqueria. C'était une des plus pittoresques que j'eusse vues. Les murailles étaient couvertes de fresques incroyables, de personnages grotesques ou rébarbatifs, de scènes d'ivrognerie, de meurtre, d'amour,

1. Sève de l'aloès, qui, d'abord douce comme de l'eau de miel, devient, par la fermentation, aigre, puante et capiteuse.

de géants et de nains, de piétons et de cavaliers, le tout accompagné de devises bizarres et surmonté de l'inscription sacramentelle : *Hoy se paga, mañana se fia* (aujourd'hui l'on paye, et demain crédit). Des cuves découvertes, remplies de la liqueur laiteuse, à l'odeur nauséabonde, garnissaient les angles du cabaret, et le cabaretier y puisait largement, à l'aide d'une calebasse, pour servir les consommateurs. Parmi ceux-ci, j'eus bien vite distingué Florencio.

« Ah! seigneur cavalier, me dit-il en s'avançant le verre en main, permettez-moi de vous offrir....

— Non, je n'ai pas soif; mais j'ai une bonne nouvelle à vous donner. »

J'essayai alors de lui prouver que c'était par un mensonge insigne qu'on lui avait signalé comme dénonciateur un homme qui ignorait jusqu'à l'existence de son hacienda. Ce ne fut pas sans de longs efforts que je pus faire comprendre à son intelligence obscurcie par l'ivresse l'objet de ma visite, et détromper cette brute sur le compte du Biscayen.

« Vous me voyez enchanté, s'écria-t-il quand il eut pu démêler le sens de mes paroles.

— Pour le pauvre Remigio Vasquez? lui dis-je.

— Non, pour moi, qui n'ai plus à craindre sa dénonciation, reprit-il avec la franchise de l'ivresse; mais, si cela change mes intentions à son égard, l'affaire de Remigio Vasquez n'en est guère meilleure, c'est-à-dire.... (et avalant ce qui restait dans son verre, il sembla chercher à recueillir ses idées) c'est-à-dire qu'elle est excellente.... pour.... pour....

— Pour qui? m'écriai-je impatienté.

— Ah! *caramba*, pour notre ami intime, le respectable don Tomas Verdugo, comme Votre Seigneurie l'appelait hier. »

Et le mineur ne tarda pas à me révéler que le bravo devait recevoir une somme assez considérable pour venger, à ce qu'on lui avait dit, sur la personne de don Jaime, l'honneur d'une famille outragée.

« Et où est don Tomas? dis-je à Florencio. Je suis sûr de le détromper, comme je viens de vous détromper vous-même.

— Je crois savoir où est à présent celui que vous cherchez, reprit Planillas.

— Eh bien! qu'attendez-vous? Mettons-nous immédiatement en quête de lui.

— Hélas! je brûle d'être loin d'ici; mais je ne puis m'en aller sans payer mon écot, car je vous confesse que je n'ai pas un *tlaco* dans ma poche.

— Qu'à cela ne tienne, appelez le cabaretier.

— Au fait, répliqua effrontément Florencio, hier soir, je vous ai donné l'hospitalité, vous payez ma dépense aujourd'hui; nous sommes quittes. »

Le cabaretier se présenta aussitôt, et je lui demandai combien lui devait Florencio; sur un signe de ce dernier que je surpris, le cabaretier demanda deux piastres. C'était un prix exorbitant, et le buveur dut gagner plus d'une piastre et demie sur ce marché : mais le temps était précieux, et je me laissai rançonner; j'avais hâte de me mettre à la poursuite de don Tomas. Malheureusement les jambes chancelantes de mon guide secondaient mal mon impatience, et j'étais obligé de ne marcher que fort lentement. Ce fut ainsi que je parcourus une partie de la ville, tandis que l'ivrogne croyait à chaque porte reconnaître celle de la maison où devait se trouver don Tomas, et chaque fois était forcé d'avouer sa méprise. Nous arrivâmes enfin devant une allée sombre et humide, au bout de laquelle on apercevait le jour douteux qui sortait d'un jardin.

« Êtes-vous sûr que vous ne vous trompez pas encore cette fois? demandai-je avec anxiété à Florencio; car le temps presse, et le pauvre Vasquez court risque de la vie.

— C'est ici certainement, balbutia mon compagnon, et je n'arriverai pas trop tard, car, ajouta-t-il les yeux baignés des larmes de l'ivresse, je ne me consolerais jamais.... jamais,

s'il arrivait malheur au pauvre don Tomas.... un si digne homme! »

Après cet élan d'une sensibilité qui n'avait que le tort de se tromper singulièrement d'objet, Florencio se précipita dans le couloir, et je restai seul, car il m'avait prévenu que je ne pouvais monter avec lui. Je me promenai dans la rue, en proie à une anxiété facile à comprendre, comptant les minutes, qui me paraissaient des siècles, et m'attendant à chaque instant à voir descendre cet homme, ce don Tomas, qui, toujours invisible, ne cessait, depuis tant de jours, d'être présent à ma pensée; mais le temps s'écoulait, et personne ne se montrait sur la porte. J'attendis ainsi près d'une heure; enfin je me décidai à entrer moi-même. Je traversai l'allée sombre, je pénétrai dans le jardin, et le premier objet qui frappa mes yeux fut un homme étendu à terre. C'était le malheureux Florencio, qui ronflait à tout rompre, oubliant l'univers entier dans la torpeur de l'ivresse. Je revins sur mes pas, bien décidé à ne plus compter que sur moi-même; mais un long espace de temps s'écoula avant que je pusse m'orienter dans les rues de la ville. Je regagnai péniblement l'hôtellerie; Cecilio m'attendait sur la porte.

« Ah! s'écria-t-il aussitôt qu'il m'aperçut, il est arrivé un malheur. Le jeune cavalier que vous avez trouvé ce matin ici s'est pris de querelle dans la rue avec un passant, et on vient de le transporter dans sa chambre. Il est mort, sans nul doute. »

Telle est au Mexique la fréquence d'un pareil spectacle, que nulle agitation dans l'hôtellerie ne trahissait un si triste drame. Je me précipitai dans la chambre de don Jaime. Le pauvre jeune homme, seul, sans soins, sans consolation, paraissait dormir d'un sommeil tranquille sur sa couche de pierre et sous le manteau sanglant qu'on avait jeté sur sa tête. L'air frais qui frappa son visage quand je le soulevai lui fit ouvrir des yeux que la mort obscurcissait déjà.

« Je vous reconnais, me dit-il; c'est vous qui êtes venu à moi quand j'avais faim; vous venez encore à moi quand je meurs. Merci. »

Le Biscayen me tendit une main glacée.

« Ma main est brûlante, n'est-ce pas? reprit-il; il y a si peu de temps qu'elle la pressait dans les siennes! Mon Dieu! que va-t-elle dire quand elle ne me verra plus?

— Rien n'est désespéré, lui dis-je. Apprenez-moi où je puis faire prévenir doña Luz. »

Le Biscayen murmura à mon oreille une adresse que je gravai dans ma mémoire. « Maintenant, reprit-il, c'est inutile; mes moments sont comptés, elle arriverait trop tard! Quand je serai mort, ne lui dites pas que je suis mort pour elle. Dites-lui seulement qu'elle a eu ma dernière pensée. »

Des mots sans suite s'échappèrent bientôt de la bouche du Biscayen; les noms de sa mère et de sa patrie se confondaient sur ses lèvres avec celui de la femme qui lui coûtait la vie. Tandis que le monde extérieur s'obscurcissait visiblement à ses yeux, les douces et saintes impressions de l'enfance, les premières gravées au cœur de l'homme et les dernières qui s'en effacent, jetaient seules encore quelques rayons au milieu des ombres croissantes de sa pensée. Tout à coup, se tournant vers moi, don Jaime ajouta d'une voix plus distincte :

« Vous irez voir ma mère, n'est-ce pas?... Que ce soit dans un an, que ce soit dans dix ans.... Vous lui direz, pour la consoler, que je meurs riche à millions; mais vous lui cacherez que c'est sur un lit semblable. »

Je m'inclinai en signe d'assentiment, et don Jaime employa le peu de forces qui lui restaient à m'indiquer où je trouverais sa demeure, près de Vergara, en Biscaye. Je promis de nouveau d'accomplir son dernier vœu. Un vague sourire se dessina sur les lèvres du mourant, qui s'agitaient pour proférer un remercîment et ne purent que murmurer

une fois encore le nom de sa mère. Ce fut sa dernière parole. J'essuyai avec un coin de son manteau l'écume rougeâtre qui teignait ses lèvres, et je fermai ses yeux, dilatés par sa courte agonie. En ce moment je me sentis toucher l'épaule. Je me retournai. Un homme que je n'avais pas vu entrer était debout derrière moi. A sa canne, je reconnus un alcade.

« Eh ! seigneur cavalier, me dit-il, vous donneriez bien quelque chose, je pense, pour venger la mort de ce jeune homme; mais soyez tranquille, la justice voit tout.

— Quand il est trop tard, dis-je à demi-voix.

— C'est un ami, un parent, un frère peut-être ? » reprit l'alcade.

J'étais trop au fait des lois mexicaines pour me laisser prendre à ce faux semblant d'intérêt et de compassion, et je gardai le silence [1].

« Eh bien ! voyons, j'attends votre déclaration, poursuivit-il d'un air engageant.

— Ma déclaration, dis-je, seigneur alcade, la voici (et je demandai intérieurement pardon au cadavre étendu devant moi du mensonge que j'étais forcé de proférer) : je déclare ne pas connaître, n'avoir jamais connu ce jeune homme. »

L'alcade, désappointé, ne tarda pas à vider les lieux.

« Ah ! seigneur cavalier, dit le huesped, qui avait assisté à cette conférence, vous êtes étranger au pays, mais vous n'y êtes pas arrivé depuis hier. »

Je feignis de ne pas comprendre la portée du compliment qui s'adressait à mon expérience, et je jetai un dernier coup d'œil sur le malheureux Biscayen. Sa figure avait repris cette

1. Reconnaître un cadavre ou se porter partie civile contre l'assassin est à peu près tout un au Mexique : c'est faire les frais d'une justice aussi coûteuse que dérisoire. Il n'y a pas longtemps encore qu'à la Havane on fermait toutes les portes d'une rue dans laquelle un assassinat avait été commis. Au Mexique, on se contente de se sauver.

sérénité qu'on remarque chez les hommes dont une épée a brusquement tranché la vie, et un placide sourire semblait encore errer sur ses lèvres. A peine commencées depuis quelques jours, mes courtes relations avec don Jaime de Villalobos étaient déjà terminées ; quant au lien mystérieux que le hasard avait formé entre moi et don Tomas, il ne devait se rompre que plus tard.

Une année s'était passée depuis la mort du Biscayen. J'avais quitté le Mexique. Outre la promesse que j'avais faite à don Jaime, un motif moins romanesque, une affaire toute personnelle, m'avait conduit en Espagne. La guerre civile traversait alors sa dernière phase. Les diligences qui font le service de Bayonne à Madrid ou qui desservent d'autres points avaient cessé de circuler, par crainte des bandes carlistes qui infestaient la frontière basque. J'étais à Bilbao, et ce ne fut qu'à grands frais que je pus me procurer deux chevaux et un guide. Ce guide, qui devait me laisser à Vergara, d'où je gagnerais Saint-Sébastien, était lui-même un ancien carliste. Il y a dix lieues à peu près entre Vergara et Bilbao. Sur tout ce parcours, les populations des villages qui craignaient l'invasion émigraient par troupes, et le chemin, dangereux par lui-même, m'eût paru fort long sans les récits de mon guide. Nous arrivâmes vers le soir à Vergara, qui venait d'être déserté. Une bande carliste y avait fait annoncer sa venue. Mon guide ne pouvait aller plus avant, sa *passe* ne lui permettait pas de franchir la ville ; à une lieue de là, les chevaux eussent été *embargués*, et lui-même pouvait être arrêté.

« Je dois vous laisser là, me dit-il, mais j'en suis vraiment fâché. Je connais mes anciens camarades, et je prie la sainte Vierge que vous ne tombiez pas entre leurs mains.

— Ma nationalité me protége, lui dis-je, et puis je ne suis ni carliste ni christino.

— Votre titre de Français vous épargnera en effet bien des

misères.... car.... car.... » Et le brave homme, après avoir hésité longtemps, ajouta : « Car vous serez probablement pendu tout d'abord. »

Je supportai assez héroïquement cette foudroyante conclusion ; je m'étais dit en effet, que, si ma vie était menacée, je trouverais un asile inviolable chez la mère du pauvre don Jaime, ancien officier carliste lui-même. Le montagnard, qui n'avait pas le secret de mon sang-froid, me serra la main en s'écriant :

« Vous êtes un brave, morbleu ! et je prie Dieu que vous soyez plutôt fusillé que pendu. »

L'ex-carliste me quitta ; je laissai ma valise à l'hôtel, et, après m'être informé de la situation du château de la Tronera, qu'on m'indiqua tout de suite, je me dirigeai à pied vers cette résidence, à un quart de lieue de Vergara. Le château de Villalobos, comme je m'y attendais, était un triste séjour ; le vent sifflait aux angles des tourelles démantelées avec un bruit lugubre, qui résonnait à mes oreilles comme le tambour lointain des bandes carlistes. Des bandes d'hirondelles voltigeaient sur les toitures à jour. Toutes les fenêtres étaient closes ; cependant des échafaudages désertés se dressaient à certains endroits du bâtiment, indiquant des réparations interrompues. La solitude et le silence qui régnaient alentour m'épouvantèrent. Le château semblait abandonné. Je heurtai néanmoins à la porte ; quelques instants s'écoulèrent, et une femme vêtue de noir vint m'ouvrir. Je la priai d'annoncer à sa maîtresse qu'un étranger arrivant d'Amérique désirait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages et lui donner des nouvelles importantes.

« Hélas ! me répondit la femme, il y a six mois que la pauvre dame est morte, et chaque jour j'attends son fils.

— Il est mort aussi, » lui dis-je.

J'appris alors qu'environ six mois avant ma venue la mère de don Jaime avait reçu une forte somme d'argent. Aucune

lettre n'accompagnait l'envoi. La mère cependant n'avait pas hésité à reconnaître son fils dans ce bienfaiteur assez riche pour demeurer anonyme. Alors le bonheur avait fait chez elle ce que le chagrin n'eût pas manqué de faire plus tard, il l'avait tuée. Avant de mourir, elle donna l'ordre d'employer la somme qu'elle avait reçue à restaurer le château et à le rendre digne de son jeune maître; puis, bercée jusqu'au dernier moment d'une douce et bienfaisante erreur, elle s'endormit en remerciant Dieu d'avoir permis qu'un jour de prospérité vînt luire enfin sur l'antique race de Villalobos.

Ma promesse était remplie. Je ne m'arrêtai pas au château. Il est inutile d'ajouter que, contrairement aux prévisions de mon guide, j'achevai mon excursion sans avoir rencontré sur ma route l'ombre d'une bande carliste ou d'un détachement christino.

LES MINEURS DE RAYAS.

I.

Il n'y a guère plus d'un siècle, Guanajuato n'était encore qu'une petite ville de peu d'importance. Avant le brusque changement amené dans la fortune de cette bourgade par les gigantesques exploitations des mines d'argent de la Valenciana et de Rayas, l'industrie minière au Mexique concentrait son activité dans les travaux de Tasco, de Pachuca et de Zacatécas. Le titre de *ciudad* (cité) avait été conféré à Zacatécas dès l'an 1588, et Guanajuato, bien que fondé en 1554, ne fut élevé au même rang que cent quatre-vingt-sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1741. On ignora longtemps que les montagnes qui l'entouraient, et sur la pente desquelles on l'a bâti, recouvrissent la *Veta Madre* (la veine mère), le plus riche filon argentifère du globe. La situation de Guanajuato présente d'ailleurs un double avantage. Cette ville est située à la fois dans le district minier le plus opulent du Mexique et dans la partie la mieux cultivée des fertiles plaines du Bajio[1]. C'est ainsi qu'on appelle un bassin d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, borné du côté de Guanajuato par la Cordillère.

Tour à tour inondé et désséché, le Bajio présente en toute saison un aspect singulièrement pittorresque. Dans le temps

1. *Bajio*, littéralement bas-fond.

des pluies, l'hiver de ces heureux climats, le ciel, qui perd son azur sans rien perdre de sa douce tiédeur, verse à grands flots sur ces plaines de fécondants orages. Le Bajio n'est plus, quelques heures par jour, qu'un vaste lac inégalement coupé de touffes de verdure, de collines bleues, de villes aux maisons blanches, aux coupoles émaillées. Sur cette nappe liquide, les cimes toujours vertes des arbres révèlent seules au voyageur les capricieux méandres des routes inondées. Bientôt cependant le sol altéré a bu l'eau du ciel par les gerçures sans nombre que huit mois de sécheresse ont ouvertes à sa surface. Une couche de limon, déposée par les eaux pluviales et par les torrents descendus de la Cordillère, a fait pénétrer des sucs nouveaux dans la terre appauvrie; le ciel a repris toute sa limpidité première. Les sources, dégagées de la croûte qui les obstruait, jaillissent plus abondantes au pied de l'*ahuehuelt*[1]. L'arbre du Pérou, le gommier, le *huisache* aux fleurs d'or sur lesquelles sifflent les cardinaux au plumage écarlate, ombragent et parfument les routes raffermies. Le chant des muletiers et les clochettes des mules retentissent au loin, mêlés au grincement aigu des chariots des campagnards; c'est aussi le temps où l'Indien laboureur retourne à ses travaux. Comme le berger des *Géorgiques*, avec ses cothurnes de cuir, sa tunique courte et ses jambes nues, il pousse paresseusement de l'aiguillon les bœufs attelés à sa charrue; et telle est la fécondité de cette terre, que des moissons splendides ne tardent pas à couvrir le sol à peine effleuré par le soc.

Ce n'est pas dans la plaine toutefois que la nature s'est montrée le plus prodigue pour les heureux habitants du Bajio. Au-dessus des champs fertiles qui avoisinent Guana-

1. On nomme ainsi une espèce de cèdre dont la présence indique presque toujours le voisinage d'une source soit cachée, soit jaillissante. *Ahuehuelt* veut dire en indien seigneur des eaux.



juato, la Cordillère dresse ses crêtes métallifères, dont les flancs sont gonflés d'artères d'argent et d'or, et livre au pic du mineur les incalculables trésors de la Veta Madre [1]. Le contraste que présentent les mœurs si distinctes du laboureur et du mineur ne se révèle nulle part plus nettement que dans cette partie du Bajio. Humble et soumis, l'agriculteur indien est à la merci de tous; fier et indompté, le mineur a la prétention de ne relever que de ses pairs, et cette prétention est justifiée, il faut bien le reconnaître, par l'importance du rôle qu'il remplit. Condamné à d'obscurs travaux dont les résultats sont limités, l'agriculteur accomplit son œuvre en silence, tandis que le pic du mineur retentit, pour ainsi dire, jusqu'au bout du monde, augmentant d'une parcelle, à chacun de ses coups, la masse des richesses de l'homme. A côté de l'infatigable mineur, le bien-être ne tarde pas à s'établir; le penchant des collines, les ravins, les sommets des montagnes se couvrent de populations improvisées, au milieu desquelles ses mains toujours ouvertes sèment en un jour le fruit de ses travaux d'un mois. Depuis le mineur français Laborde, qui prodiguait jadis les millions aux cathédrales, jusqu'au plus obscur *peon*, l'histoire de ce hardi travailleur est toujours la même; le hasard est le seul Dieu devant lequel il s'incline. Il accepte son pénible labeur comme une mission providentielle, et cette pensée orgueilleuse trouve dans la loi même une sorte de consécration : d'anciens priviléges accordaient la noblesse à l'ouvrier des mines; aujourd'hui encore, il ne peut être dépossédé par des créanciers tant qu'il trouve à exercer sa profession. Il semble qu'on ait voulu faire respecter en lui le descendant d'une race privilégiée. Outre l'instinct des métaux qui trans-

1. La *Veta Madre*, qu'exploitent les sociétés minières de la Valenciana, de Cata, de Mellado, de Rayas, fut découverte par le mineur français Laborde, et a fourni, dans l'espace compris entre 1829 et 1837, à peu près 150 millions de francs.

forme pour lui les plus simples indices en signes infaillibles, le mineur doit être, en effet, doué d'un ensemble de qualités bien rares, depuis la vigueur nécessaire pour soulever les plus lourds fardeaux et supporter, pendant tout un jour, les fatigues accablantes d'un travail souterrain, jusqu'à l'agilité, à la témérité qui bravent tous les obstacles, et au sang-froid qui les déjoue. Ces qualités, il faut bien le dire, ne se rencontrent jamais chez le même homme qu'associées à d'assez grands défauts. Capricieux et indiscipliné s'il est à la journée, le mineur ne déploie tout son tact et toute son énergie que lorsqu'il est intéressé au succès de l'entreprise dans une large proportion. C'est alors que souvent, après un mois pendant lequel il a gagné à peine de quoi vivre, le bénéfice d'une semaine, d'un jour, le dédommage de ses longues privations. Le mineur remercie le hasard; dès ce moment, il sème son or à pleines mains, et il ne reprendra ses travaux que contraint par la plus impérieuse nécessité. Parfois encore ce sont des moyens illicites qui l'enrichissent aux dépens d'un propriétaire trop confiant, et l'imagination de ces hommes aventureux n'est malheureusement que trop fertile en expédients de ce genre.

C'est au milieu d'une population en grande partie composée de mineurs que je me trouvais à Guanajuato, après un pénible et inutile voyage dont on n'a peut-être pas oublié les péripéties [1]. Je ne voulus pas perdre l'occasion qui s'offrait à moi d'observer sur son vrai théâtre un type dont les gambusinos ou chercheurs d'or de la Sonora ne m'avaient donné qu'une idée bien imparfaite. Le lendemain d'une journée consacrée à un repos que des émotions multipliées m'avaient rendu nécessaire, je me dirigeai donc vers les mines qui avoisinent Guanajuato. J'étais seul, mais à cheval et bien armé. Mon guide devait être le premier passant que

1. Voir le chapitre précédent.

je rencontrerais sur ma route. J'étais arrivé sur la grande place de Guanajuato, et je longeais les maisons, la tête levée et l'œil au guet, quand un objet bizarre attira mon attention. Contre le mur de l'une des maisons et sous un auvent de quelques pouces de large, une main était clouée sur la pierre. J'arrêtai mon cheval pour m'assurer que je n'avais pas sous les yeux quelque emblème de plâtre. Il ne me fallut qu'un moment d'examen pour me convaincre que cette main était bien une main humaine, jadis forte et musculeuse, maintenant blanchie et desséchée par le vent, le soleil et la pluie. Sous l'auvent, plusieurs chandelles à moitié consumées attestaient que des âmes pieuses s'étaient attendries devant cette étrange exhibition, qui semblait destinée à perpétuer le souvenir de quelque drame sanglant. Après avoir cherché en vain sur la muraille la trace d'une inscription explicative, je me décidai a continuer ma route; mais, pendant ma courte halte, un cavalier s'était rapproché de moi, et mon cheval avait à peine fait quelques pas, que cet homme, donnant de l'éperon à sa monture, parut vouloir me suivre de fort près. En tout autre moment, j'eusse accepté d'assez mauvaise grâce la compagnie de cet inconnu; mais j'étais sorti, on s'en souvient, en quête d'un cicerone. J'arrêtai donc mon cheval, décidé à questionner l'inconnu. Celui-ci, me saluant avec courtoisie, ne m'en laissa pas même le temps.

«Vous êtes étranger, seigneur cavalier, me dit-il en souriant.

— Eh! qui peut vous le faire croire? repris-je un peu surpris de cette brusque façon d'entamer l'entretien.

— La persistance que vous mettez à regarder cette main desséchée m'indique assez que vous êtes nouveau venu dans la ville et que vous avez du temps à perdre. Avouez que pour moi, qui cherchais précisément un compagnon de promenade, notre rencontre est une bonne fortune.»

Je ne savais plus trop si je devais accepter avec beaucoup d'empressement le guide qui m'offrait si familièrement sa compagnie. L'inconnu remarqua mon hésitation, et se hâta d'ajouter avec une certaine fierté :

« Vous ne me connaissez pas; je ne veux pas vous laisser croire plus longtemps que vous avez affaire à quelqu'un de ces pauvres diables pour qui la rencontre d'un étranger est une occasion de placer leurs services. Mon nom est Desidério Fuentes. Je suis mineur, et dans la profession que j'exerce, s'il y a des jours où la fortune semble impitoyable, il y en a d'autres où les piastres s'amassent tellement sous votre main, qu'on ne sait plus comment les dépenser. Je suis dans un de ces jours-là, et mon habitude est en pareil cas de chercher quelque joyeux compagnon qui veuille bien prendre sa part de mes plaisirs. Si ce compagnon me manque, je m'adresse au premier cavalier de bonne mine qui se trouve sur mon chemin, et j'avoue que je n'ai jamais eu à me plaindre de m'être ainsi confié au hasard. »

Une déclaration si franche était faite pour me rassurer complétement. Je répondis toutefois à Desiderio Fuentes que je ne pouvais nullement accepter sa cordiale proposition. J'étais sorti pour visiter une des mines d'argent les plus voisines de Guanajuato; je ne pourrais donc passer avec lui que les instants consacrés à cette exploration, en supposant toutefois qu'il voulût bien me servir de guide. Desiderio accepta ce moyen terme en homme désœuvré qui est trop heureux d'échapper à l'isolement, ne fût-ce que pendant quelques heures. Une fois cet accord fait, nous n'avions plus qu'à piquer des deux, et, peu d'instants après, nous chevauchions hors de la ville.

Chemin faisant, mon guide m'apprit qu'il avait reçu la veille dans un *partido*[1] une magnifique portion qui lui per-

1. Les mineurs sont à *partido* quand une certaine portion des béné-

mettrait de donner plusieurs jours au *far niente*. Il ajouta que ce serait pour lui un passe-temps assez piquant d'aller visiter en amateur une des mines des environs, et il me laissa le choix de la plus curieuse. Seulement il ne se souciait guère de visiter celle de la Valenciana, à cause d'une querelle qu'il avait eue avec un des administrateurs. Un arriéré de comptes avec un des employés de Mellado lui faisait désirer de s'abstenir d'y paraître, et, quant à celle de la Cata, certains désagréments de fraîche date la lui faisaient éviter avec le plus grand soin. En définitive, je dus choisir forcément, malgré la liberté d'option qu'il m'avait accordée, la mine de Rayas comme unique but de nos investigations. Il m'était difficile d'interpréter en faveur de Desiderio Fuentes les précautions qu'il était forcé de prendre. Évidemment mon nouvel ami était très-querelleur; il n'aimait pas certainement à payer ses dettes, et, dans ses désagréments (*desavenencias*) à la Cata, le couteau avait, à coup sûr, joué quelque rôle. Je commençais à me féliciter moins de ma rencontre. Un mot surtout que Fuentes laissa échapper me fit sérieusement réfléchir.

« Mon premier mouvement est toujours fort bon, me dit-il ; mais je confesse que le second est détestable. »

Nous étions parvenus à l'extrémité d'un ravin dont les talus perpendiculaires nous avaient jusqu'alors masqué le paysage. Une plaine assez unie s'étendait devant nous. De longues files de mules chargées de minerai se dirigeaient vers un de ces établissements métallurgiques qu'on nomme au Mexique *hacienda de platas*[1]. On pouvait déjà voir les tuyaux des fourneaux couronnés d'un panache de fumée noire et de va-

fices leur est accordée comme salaire. Dans ce cas, l'administration leur fournit le fer, la poudre, le suif, etc., etc., et, à part ces frais, ne les paye qu'autant que leurs recherches sont couronnées de succès.

1. Littéralement *exploitation d'argent*.

peurs plombées; on découvrait aussi les *patios*[1] en pierre qu'on sème de tourteaux d'une boue métallique à la veille de se convertir en lingots. Le bruit du marteau qui concassait la pierre argentifère, le pas des mules, le claquement des fouets qui les excitaient, se mêlaient au bruit plus sourd des chutes d'eau qui faisaient mouvoir les machines. J'avais arrêté mon cheval pour contempler plus à l'aise ce tableau animé; bientôt cependant mon attention fut distraite. A quelques pas de nous, je remarquai deux hommes à moitié cachés dans un enfoncement de terrain et qui traînaient, à l'aide de cordes, le cadavre d'une mule. Arrivés à un endroit où Desiderio et moi pouvions seuls les découvrir, l'un des hommes se pencha sur la mule morte, sembla l'examiner curieusement et jeta de côté un regard de défiance. Dès qu'il nous eut aperçus, il s'assit brusquement sur le cadavre qu'il traînait une minute auparavant. Quant à son compagnon, il disparut immédiatement derrière un épais rideau d'arbres et de buissons.

« Eh! eh! si je ne me trompe, reprit Fuentes, c'est mon ami Planillas; mais que diable fait-il là? »

Au nom de Planillas, je tressaillis involontairement, et je suivis Fuentes, qui s'était dirigé du côté de l'homme assis sur la mule. J'espérais obtenir de l'ami de don Tomas Verduzco quelque révélation nouvelle sur la part que le bravo avait prise dans le meurtre de don Jaime. Planillas, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, paraissait accablé par un violent chagrin. Le bruit de nos pas le tira enfin de ses abstractions, et il leva sur nous des yeux où se trahissait plus d'inquiétude que de douleur.

« Ah! seigneurs, s'écria-t-il, vous voyez dans ma personne l'homme le plus désolé de toute la Nouvelle-Espagne.

1. On appelle *patios* des cours dallées sur lesquelles on expose à l'évaporation des amas de boues métalliques produites par le *bocardage* humide du minerai. Ces boues, amalgamées avec le mercure, sont la dernière transformation du minerai.



— Vous pensez sans doute, lui dis-je, au jeune cavalier que don Tomas a assassiné il y a deux jours, et dont le sang retombera sur votre tête, car vous auriez pu lui sauver la vie en arrêtant la main de votre ami, de ce don Tomas qui avait été payé pour le frapper, me disiez-vous.

— Vous ai-je dit cela? s'écria Florencio; en ce cas, par la vie de ma mère, j'en ai menti.... Je suis horriblement menteur quand j'ai bu, et, vous le savez, seigneur cavalier, j'avais beaucoup bu ce jour-là. »

Florencio s'arrêta, comme s'il n'eût voulu reprendre la parole qu'après avoir retrouvé son assurance; mais Fuentes ne lui laissa pas le temps de se recueillir; il lui demanda pour quel motif il paraissait si désolé quand nous étions arrivés, et pourquoi il s'obstinait à prendre pour siége le cadavre d'une mule.

« C'est cette mule qui cause ma douleur, répondit Planillas; je l'avais vendue, dans ma détresse, à l'*hacienda de platas* que vous voyez là-bas, quoique je lui fusse tendrement attaché. J'avais pris du service depuis lors dans l'atelier, où je pouvais la voir tous les jours; hélas! la pauvre bête est morte ce matin, et je l'ai traînée dans cet endroit isolé pour me livrer à ma douleur loin des regards de tous. »

Planillas replongea violemment sa tête entre ses mains, comme quelqu'un qui ne veut pas être consolé; puis, sans doute pour détourner le cours de la conversation :

« Ah! seigneur cavalier, dit-il, ce n'est pas le seul malheur que j'aie à déplorer! Hier un engagement a eu lieu entre les mineurs de Rayas et ceux de Mellado, et je n'y étais pas.

— Mais je ne vois pas, interrompis-je, ce qu'il y a là de si déplorable.

— De si déplorable! reprit vivement Planillas. Ah! ce n'est pas une de ces rencontres vulgaires comme on en peut voir tous les jours, et vous ne devineriez jamais comment

elle s'est terminée : par une grêle de piastres que les mineurs de Mellado, pour prouver la supériorité de leur mine sur celle de Rayas, ont fait pleuvoir sur leurs adversaires. De belles piastres à l'aigle! ajouta-t-il d'un air navré, et je suis arrivé trop tard sur le champ de bataille. »

Je compris mieux la douleur de Planillas à ce dernier désappointement; toutefois j'eusse révoqué en doute cet excès d'arrogante prodigalité des mineurs, si Fuentes ne m'eût confirmé avec une satisfaction orgueilleuse la vérité de ce récit. Presque aussitôt mon compagnon, à qui les lamentations de Planillas paraissaient fort suspectes, se mit en devoir de l'interroger de nouveau; mais les hautes broussailles qui craquèrent subitement derrière nous attirèrent son attention d'un autre côté. Je crus voir Planillas pâlir, malgré son impudence à toute épreuve. Un homme petit et trapu, taillé en athlète, et d'une physionomie plutôt joviale que rébarbative, était devant nous. Il nous salua poliment et s'assit à terre près de Planillas. Sa bouche essayait de sourire, mais son regard sinistre et perçant comme celui des oiseaux de proie démentait cette expression de feinte gaieté. Nous gardâmes le silence quelques instants. Ce fut le nouveau venu qui prit le premier la parole.

« Vous parliez tout à l'heure, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, d'un certain don Tomas? Serait-ce, par hasard, de don Tomas Verduzco qu'il était question? » dit-il de cet air doucereux qui formait un si puissant contraste avec son regard.

Cette simple question, provenant d'un homme dont la vue m'inspirait une vive répugnance, me parut comme une insulte.

« Précisément, lui dis-je en faisant un effort sur moi-même pour garder mon sang-froid. J'accusais Tomas Verduzco de l'assassinat d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas la veille.

— En êtes-vous sûr? interrompit l'homme en me jetant un regard sinistre.

— Demandez-le à ce malheureux, » repris-je en montrant du doigt Planillas.

A cette réponse, Planillas se leva comme poussé par un ressort ; il paraissait avoir repris toute son assurance.

« Je n'ai jamais rien dit de semblable ; mais Votre Seigneurie ne connaît donc pas le respectable cavalier Verduzco, s'écria-t-il d'un air ironique, pour parler ainsi devant lui ? »

Je regardai celui qui m'était ainsi dénoncé et que je voyais enfin pour la première fois. Une hallucination rapide replaça sous mes yeux le corps sanglant de don Jaime, son agonie, ses derniers instants, et tout son bel avenir, tranché par le couteau de l'homme qui était devant moi.

« Ah ! vous êtes don Tomas Verduzco.... »

Je ne pus achever. En proie à une sorte de vertige, et sans me rendre compte de ce que j'allais faire, j'armai un de mes pistolets. Au craquement de la batterie, l'inconnu devint livide, car les Mexicains de la basse classe, qui supportent sans sourciller les éclairs du couteau, frissonnent devant le canon d'une arme à feu maniée par un Européen. Cependant il ne bougea pas. Fuentes se jeta entre nous.

« Doucement ! seigneur, doucement ! s'écria-t-il. *Càscaras !* comme vous prenez les mœurs du pays !

— Ce diable de Planillas, dit à son tour l'inconnu avec un rire contraint, est toujours disposé à la plaisanterie ; mais l'idée de me présenter sous le nom de don Tomas est, ma foi, par trop bouffonne. Votre Seigneurie lui en veut donc bien à ce don Tomas ? »

Mon emportement me parut ridicule et se dissipa comme par enchantement.

« Je ne le connais pas, répondis-je un peu confus et en reprenant mon sang-froid ; je ne sais comment cet homme s'est trouvé mêlé à mes affaires ; mais je crois devoir à ma sécurité de ne faire aucune merci à de pareils assassins, quand le hasard les envoie sur ma route. »

L'inconnu murmura quelques mots inintelligibles. Pour moi, pensant avoir trouvé dans cet incident une excellente occasion de me débarrasser de mon nouvel ami Desiderio, dont la société commençait à me peser, je saluai avec empressement le groupe encore ému, et je piquai des deux; mais j'avais compté sans le désœuvrement de Fuentes, et je n'avais pas fait cent pas qu'il me rejoignit.

« J'ai peut-être eu tort, me dit-il, d'intervenir dans cette affaire et de vous empêcher de loger une balle dans la tête de ce drôle à la figure suspecte; car, au regard haineux qu'il vous a lancé, je présume que le premier coup de couteau que vous recevrez sera de sa main.

— Croyez-vous? dis-je assez troublé de ce fâcheux pronostic.

— J'ai cédé, ma foi, trop vite à mon premier mouvement, » reprit Fuentes, qui sembla réfléchir, et, se ravisant bientôt: « Si nous y retournions? peut-être pourriez-vous remettre les choses au point où vous les avez laissées, et cette fois je vous aiderais au besoin. »

Le regret d'avoir laissé passer sans en profiter une occasion de querelle ne perçait que trop clairement dans les paroles de Fuentes. Je refusai sèchement le concours qu'il m'offrait, et je me dis en moi-même que, décidément, le second mouvement du mineur valait beaucoup moins que le premier.

« Vous ne voulez pas? me dit-il. Soit! Après tout, qu'importe un coup de couteau de plus ou de moins? J'en ai reçu trois, et je ne m'en trouve pas plus mal. »

Je ne crus pas devoir relever cette réponse, qui me montrait mon guide sous un jour assez peu favorable, et je coupai court à ses confidences en lui demandant quelques détails sur la mine, dont les bâtiments se dessinaient de plus en plus distinctement devant nous.

II.

Les premiers travaux d'exploitation d'une mine s'exécutent à ciel ouvert ; on extrait le minerai en suivant la veine qui le contient. Mais à mesure qu'elle s'enfonce dans le sol, deux obstacles se présentent : l'extraction devient plus coûteuse et l'on ne tarde pas à rencontrer des eaux souterraines qu'il est urgent d'épuiser, sous peine de voir le filon inondé et tous les travaux arrêtés. Pour éviter ce danger, on construit un puits que l'on fait communiquer avec le filon par une galerie latérale qu'on pratique. La profondeur de ce puits doit s'augmenter au fur et à mesure de celle du filon, et cette profondeur est parfois telle qu'on est obligé d'ouvrir deux ou trois galeries superposées. Dans les mines d'une grande richesse, on ajoute à ces artères principales de petites voies de communication et autres travaux souterrains pour faciliter le service intérieur.

L'épuisement des eaux et l'extraction du minerai se font au moyen de machines appelées *malacates*, que l'on construit à l'orifice des puits. Ce sont des tambours où s'enroulent et se déroulent des cordes auxquelles sont suspendus des sacs de tissu d'aloès remplis de minerai, et d'énormes outres de peau de bœuf pleines d'eau. Ces machines sont mues par des chevaux dont l'allure est presque constamment le galop.

Outre le grand puits (*tiro general*), la mine de Rayas en a deux autres d'une moindre importance, quoique l'un d'eux atteigne à une profondeur de deux cent cinquante-quatre mètres. Le *tiro general*, aussi important par son diamètre, qui est de trente-quatre pieds, qu'effrayant par sa profondeur, qui est presque de douze cents pieds, communique avec trois galeries principales superposées, et ces puits et ces galeries, ainsi que leurs accessoires, composent un ensemble de tra-

vaux gigantesques qu'on ne retrouve dans nulle autre exploitation. Cependant l'aspect extérieur de cette mine est loin de donner une idée de l'incessante activité qui règne au dedans. De mesquines constructions en bois, couvertes de tuiles, qui protégent les malacates ou abritent les travailleurs; quelques bâtiments de peu d'apparence, qui servent de logements aux administrateurs ou aux employés du dehors; quelques maisons blanches, inégalement groupées sur le sommet des mamelons environnants, ne font guère pressentir au visiteur les merveilles qu'il va voir.

Il était environ midi quand j'arrivai avec mon guide à l'ouverture par laquelle nous devions pénétrer dans la mine. Nous mîmes pied à terre; nos chevaux furent confiés à un des mineurs, et nous franchîmes la porte d'entrée. Desiderio portait à la main une torche de résine. Je m'arrêtai un instant avec une sorte de recueillement sur le seuil de cet immense laboratoire, d'où tant de millions s'étaient déjà répandus dans la circulation. Mon guide, avec son manteau garni d'or que la lueur de la torche semblait faire ruisseler au milieu des plis du velours, figurait assez bien le génie fastueux de ce royaume souterrain. Nous descendîmes longtemps par une pente formée de gradins dont chacun avait la dimension d'une terrasse. Au milieu de profondes ténèbres que la torche ne dissipait que faiblement, nous fîmes une multitude de tours et de détours, en changeant à chaque instant de direction et de température, en remontant parfois pour redescendre encore. Au bout d'un quart d'heure environ, j'aperçus enfin, dans le lointain, quelques lumières errantes, puis des ombres gigantesques apparurent sur les parois humides de la voûte. Je marchai encore, et je me trouvai bientôt dans un carrefour que la piété des mineurs avait converti en chapelle. Au centre s'élevait un humble et modeste autel orné de cierges qui brûlaient devant l'image d'un saint. Un homme était agenouillé sur une des marches de cet autel et sem-

blait prier avec ferveur. C'était la première créature humaine que je rencontrais depuis mon entrée dans la mine. Mon guide me toucha le bras.

« Regardez cet homme, » me dit-il à voix basse.

Le mineur agenouillé était entièrement nu ; sans la lumière du flambeau de résine qui laissait voir sa chevelure grisonnante et les traits anguleux de son visage, on n'eût pu reconnaître en lui l'homme arrivé aux confins de la vieillesse, tant ses membres nerveux semblaient conserver de jeunesse et de vigueur.

« Eh bien ? dis-je à Desiderio.

— Cet homme, me dit-il, n'est pas étranger à l'histoire de la main coupée que vous regardiez avec tant de curiosité ce matin, et, quoique je sache cette histoire aussi bien que lui, peut-être dans sa bouche aurait-elle plus d'intérêt pour vous, car son fils s'y est trouvé mêlé. »

Je crus une fois encore avoir trouvé l'occasion d'écarter Desiderio, en lui insinuant que le narrateur serait probablement plus expansif, s'il n'avait que moi pour auditeur de ses confidences. Cette fois, il ne se méprit pas à mon intention secrète. « Je ne suis ni querelleur ni susceptible, me dit-il, je m'en vante; mais Votre Seigneurie est par trop empressée à se débarrasser de son dévoué serviteur. » Je me hâtai de protester contre l'interprétation donnée à mes paroles, et Fuentes parut se calmer. « Allons ! dit-il d'un air railleur, je renoncerai, pour vous être agréable, au désir que j'avais eu tout d'abord de vous servir de guide dans ces souterrains. Aussi bien, il faut que je sache le secret de la comédie jouée ce matin par Planillas sur le cadavre de sa mule. Vous pourrez visiter la mine sans moi, et je vous conterai ce que j'aurai appris sur ce drôle, à votre sortie par le grand puits; car, pour être complète, votre excursion doit s'achever à l'aide du malacate. »

J'avais tellement hâte de congédier ce personnage, que je

promis tout ce qu'il voulut, sans remarquer le sourire ironique par lequel il accueillit ma réponse. En ce moment, le mineur venait d'achever sa prière. Fuentes échangea avec lui quelques mots à voix basse et s'éloigna rapidement; je respirai.

« Seigneur cavalier, me dit le nouveau venu, mon compagnon Fuentes vient de me faire part de votre désir d'entendre de ma bouche l'histoire de mon fils, de celui qui a été l'orgueil de la corporation des mineurs : ce désir m'honore, mais pour le moment je ne puis le satisfaire. J'ai à mettre le feu à la mine dont je viens de charger le fourneau ; si donc, dans deux heures, je suis encore de ce monde, je me mettrai tout à votre disposition, car j'aime les braves, de quelque nation qu'ils soient.

— Et qui vous a dit que j'étais brave? lui demandai-je étonné.

— *Caramba!* un homme qui visite une mine pour la première fois, et qui, au dire de Fuentes, a le plus vif désir de faire la périlleuse ascension du *tiro!* Eh bien! nous la ferons ensemble, et en même temps je vous raconterai mon histoire; je vous donne donc rendez-vous dans deux heures au fond de la dernière galerie, à l'entrée du grand puits. »

Je ne pouvais guère reculer devant un si pompeux éloge; mais ce ne fut pas sans éprouver un serrement de cœur que je me vis fatalement destiné à accomplir, contre ma volonté, une inévitable et dangereuse prouesse. C'était encore à Fuentes que j'étais redevable de cette nouvelle contrariété. Je promis néanmoins au mineur d'être exact au rendez-vous, et resté seul, je profitai de mon indépendance pour examiner à loisir le monde nouveau dans lequel je me trouvais transporté. J'avais en main la torche que m'avait laissée Desiderio, et je la promenai de tous côtés. Au-dessus de moi, capricieusement creusées dans le roc vif et constellées de paillettes brillantes, se dessinaient des voûtes d'inégale grandeur, les unes soute-

nues par de fortes poutres, les autres laissant pendre, comme des culs-de-lampe gothiques, leurs pointes aiguës, qui menaçaient de s'écrouler sur ma tête. Une eau limpide, qu'irisait la flamme de la résine, serpentait en filets déliés le long de pilastres informes. Plus loin, s'échappant à travers les fissures du roc, de larges gouttes tombaient sur le sol pierreux avec le bruit monotone d'un balancier de pendule. Devant moi s'ouvraient de sombres carrefours ; des bruits de pas répercutés par les échos mouraient dans la profondeur des voûtes, comme des gémissements lugubres ou des plaintes étouffées. Des lueurs indécises perçaient de temps à autre cette effrayante obscurité : c'étaient des mineurs qui allaient et venaient, leur mèche allumée derrière l'oreille, semblables à ces gnomes des cabalistes, qui veillent, la flamme au front, sur des trésors cachés.

J'avançais avec toute la précaution convenable; car, demeuré sans guide dans ce labyrinthe, je ne savais de quel côté me diriger. J'entendis bientôt, dans le lointain, le bruit sourd des pics qui sapaient le rocher, mêlé à des bruits mystérieux qui semblaient partir d'un étage inférieur. Ces rumeurs, toutes vagues qu'elles étaient, servirent à m'orienter. Je n'avais vu, depuis mon entrée dans la mine, que des voies de communication ouvertes de tous côtés ou des filons vides de leur minerai, et j'étais impatient d'arriver enfin à l'endroit qu'on nomme la *labor*, c'est-à-dire l'endroit où l'on exploite la veine d'argent. Une clarté encore confuse m'indiqua que je n'en étais pas loin; je parvins bientôt à l'orifice d'un puits peu profond, d'où jaillissait une lumière plus vive. On y descendait par une échelle formée de poutres mises à bout et en zigzag. J'hésitai d'abord à me confier aux entailles pratiquées dans ces poutres et destinées à servir de degrés; cependant, enhardi par le peu de profondeur du puits, je me hasardai à y descendre, et je gagnai sain et sauf le lieu de l'exploitation. C'était un couloir tortueux de cinq pieds en-

viron de diamètre et de cinq ou six cents de longueur, d'où s'exhalait une vapeur brûlante comme de la bouche d'un cratère. Perdu au milieu de cette foule de travailleurs, trop occupés pour me remarquer, je pus examiner à l'aise le tableau fantastique qui s'offrait à mes yeux. Une multitude de minces et longues chandelles collées aux parois du couloir éclairaient confusément les mineurs, dont la plupart, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, attaquaient la roche vive à coups de *barretas*. D'autres s'éloignaient, chargés de sacs de minerai dont le poids faisait saillir leurs muscles tendus, tandis que la mèche allumée qu'ils portaient sur la tête éclairait leurs corps bronzés ruisselants de sueur et leurs longs cheveux flottants. C'était un bruit assourdissant de coups de pics résonnant en cadence sur le roc, d'éclats de pierres qui tombaient bruyamment dans l'eau, de voix, de cris aigus et de sifflements d'haleines qui semblaient ébranler la voûte. La clarté rougeâtre des chandelles qui se reflétait dans l'eau, la poussière, la vapeur qui formaient comme un brouillard, les veines cuivreuses qui serpentaient comme du lierre le long du roc, tout concourait à augmenter la bizarrerie du spectacle que j'avais sous les yeux.

Après l'avoir contemplé longtemps, je résolus de gagner la galerie inférieure, à l'extrémité de laquelle je devais rencontrer le vieux mineur. Cette ascension que j'avais tant redoutée jusqu'alors ne me paraissait plus une tâche périlleuse à remplir ; elle devait m'éviter, au contraire, la fatigue de parcourir de nouveau tout l'espace que j'aurais laissé derrière moi. Je priai donc un des mineurs de me conduire à l'endroit indiqué, car je craignais de m'égarer au milieu de ce dédale de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens. Je commençais aussi à ressentir vivement le besoin de respirer un air plus pur, et je suivis gaiement mon nouveau guide.

Je descendis encore longtemps, jusqu'à sentir mes jarrets

plier sous moi, et j'arrivai, brisé de lassitude, à l'extrémité de la dernière galerie, qui formait un angle droit avec le grand puits, dont la bouche noire et béante s'ouvrait à mes pieds. Ce puits se prolongeait encore jusqu'à un niveau inférieur. J'étais le premier au rendez-vous; le vieux mineur n'était pas encore venu. Un seul ouvrier, qui paraissait comme oublié dans ces vastes catacombes, remplissait solitairement une tâche effrayante. Non loin de là, un autre puits, envahi par les eaux, se vidait lentement, à l'aide d'une outre gigantesque suspendue au câble du malacate. Une fois pleine, elle s'élevait au moyen de l'invisible machine établie à près de douze cents pieds plus haut; mais, violemment amenée dans une direction oblique vers l'axe du grand puits, cette outre gonflée se fût crevée contre le roc, si l'ouvrier n'eût amorti l'impulsion qu'elle avait reçue. Sur un étroit espace qui séparait les deux puits, au milieu d'une obscurité presque complète, le péon retenait avec effort une corde double qui embrassait le câble et dont ses deux mains serraient les extrémités; puis, entraîné avec une terrible rapidité à l'ouverture du gouffre, il lâchait tout à coup un des bouts de la corde, et l'outre ne heurtait plus que mollement la muraille opposée; mais un faux pas, la corde lâchée une seconde trop tard, pouvaient le précipiter dans un abîme sans fond. Je regardai longtemps, avec une sensation pénible, ce malheureux qui jouait ainsi sa vie à chaque quart d'heure du jour pour un modique salaire. Au milieu de ces ténèbres, de ce silence profond, et si loin des rumeurs du monde, il me semblait voir en lui un de ces réprouvés de l'enfer du Dante, condamné sans relâche à un effrayant labeur.

Cependant l'outre était quatre fois descendue vide et quatre fois remontée pleine, c'est-à-dire qu'une heure entière s'était écoulée, et personne n'était encore venu. J'avoue qu'à la vue de ce puits immense dont il me fallait, en

remontant, parcourir presque toute la profondeur, ma résolution avait faibli, et je pardonnais de bon cœur au vieux mineur son manque de parole, quand le câble du malacate apparut de nouveau dans l'ombre; une faible lueur vint en même temps éclairer les parois humides du gouffre, et une voix dont l'accent ne m'était pas inconnu s'écria :

« Eh! l'ami, n'avez-vous pas avec vous un cavalier étranger qui m'attend pour remonter par le *tiro?* »

J'avais à peine répondu que j'étais prêt, qu'un paquet tomba à mes pieds. Je défis machinalement la corde qui l'entourait. Le paquet ne contenait qu'une veste et un pantalon de laine grossière, un bâton de cuir et une espèce de tresse en fil d'aloès. Je me demandai avec effroi si ce pantalon et cette veste étaient bien suffisants pour amortir une chute de douze cents pieds. Quant au bâton et à la courroie tressée, je ne devinais pas ce que j'en devais faire. L'ouvrier qui travaillait près de moi m'indiqua l'usage de chacun des objets. Le vêtement de laine devait me préserver de l'eau qui jaillissait en pluie fine dans certains endroits du puits; avec la courroie, je devais m'attacher au câble, et, dans ses oscillations, éviter au moyen du bâton de me heurter contre le roc.

« Dépêchons, s'écria le guide invisible; nous n'avons pas de temps à perdre. »

Je me couvris à la hâte des vêtements qui m'étaient destinés, j'attirai vers moi le bout du câble qui se balançait dans le vide, et je me mis à cheval dessus. Le péon passa la sangle deux fois autour de mon corps et sous mes cuisses, de manière à me faire une espèce de siége, attacha fortement les deux bouts au câble, et me mit le bâton de cuir entre les mains. Il avait à peine achevé, que je me sentis enlevé de la plate-forme par une force invisible, et je perdis pied; je fis trois ou quatre tours sur moi-même, et, quand je revins de l'étourdissement que cette brusque manœuvre

m'avait causé, je flottais déjà suspendu sur le gouffre. Un peu au-dessus de ma tête, j'apercevais les jambes de mon guide qui serraient fortement le câble. Bien qu'il portât une torche, je ne distinguais qu'imparfaitement son corps cuivré, à demi nu, qui, à certains moments, luisait comme du bronze florentin. Seules, les paroles du mineur arrivaient distinctement jusqu'à moi.

« Suis-je bien attaché, au moins? lui demandai-je en remarquant qu'aucun nœud, qu'aucune aspérité ne pourrait empêcher la courroie qui me retenait de glisser le long du câble.

— C'est probable, à moins toutefois que le péon n'ait eu quelque distraction, répondit le mineur avec un calme parfait; vous avez toutefois la ressource de vous retenir à la force des poignets. »

J'étreignis avec une force surnaturelle le câble que mes deux mains pouvaient à peine embrasser.

« Et combien de temps dure l'ascension ? poursuivis-je.

— Douze minutes habituellement, mais la nôtre durera au moins une demi-heure; c'est une attention que je n'ai eue que pour vous, qui aurez ainsi plus de temps pour observer les merveilles de la mine.

— Et n'est-il jamais arrivé malheur dans ces ascensions?

— Pardonnez-moi. Un Anglais qu'on avait mal attaché s'est laissé choir du haut en bas, mais avec tant de discrétion, que mon compère, qui le conduisait, ne s'est aperçu de sa disparition qu'en arrivant à l'ouverture du puits. »

Je jugeai superflu de faire de nouvelles questions. Quand j'eus calculé que cinq minutes s'étaient écoulées depuis la mise en mouvement du malacate, je me hasardai à regarder au-dessus et au-dessous de moi. Trois zones distinctes se partageaient le puits dans toute son étendue. A mes pieds, une épaisse obscurité redoublait l'horreur du gouffre, dont

l'œil ne pouvait sonder la profondeur; de blanches et chaudes vapeurs se dégageaient lentement du fond ténébreux et montaient en tournoyant jusqu'à nous. Autour de moi, la torche du guide éclairait de sa lueur fumeuse les parois verdâtres du roc, sillonnées par la pointe des pics et déchirées par les tarières. Dans la région supérieure, une colonne de brouillards épais appuyait sa base sur le cercle à peine lumineux qui nous entourait et nous dérobait complétement la clarté du jour. En ce moment, la machine s'arrêta, les chevaux reprenaient haleine; j'étreignis de nouveau le câble qui semblait se détendre, et je fermai les yeux pour échapper à la fascination de l'abîme.

« Cette halte est à votre intention, me dit le guide; je n'oublie pas que je vous ai promis une histoire, et je veux avoir le temps de vous la conter. »

Sans attendre ma réponse, le mineur commença un récit dont les incidents de cette lente et périlleuse ascension ne firent que graver plus profondément les sombres particularités dans ma mémoire. L'attention que je prêtais au conteur prenait sa source dans l'inquiétude à laquelle j'étais en proie, qui me faisait rechercher en ce moment une distraction à tout prix.

III.

« Vous savez peut-être, reprit le mineur, que, dans le trajet de San Miguel el Grande[1] à Dolores, le voyageur est forcé de traverser le Rio-Atotonilco. Dans la saison des pluies, cette rivière est inaccessible à celui qui n'en connaît pas les gués principaux. Elle a environ soixante *vares* de

1. San Miguel el Grande est une petite ville près de Guanajuato, célèbre par ses manufactures de *zarapes*, qui rivalisent presque avec celles de Saltillo. Dolores est un bourg plus célèbre encore pour avoir été le berceau de l'indépendance mexicaine.

largeur à l'endroit où aboutit le chemin de San-Miguel. L'impétuosité de ses eaux, le bruit sourd et imposant des vagues jaunâtres qui se précipitent entre des rives désertes, sont de nature à faire éprouver une terreur involontaire à celui qui doit traverser le torrent en cet endroit. Sur la rive opposée, quelques cabanes de ramée, à moitié cachées par les plis du terrain, servent de retraite à une population misérable qui ne vit guère que des bénéfices que lui procure la rivière quand les pluies l'ont gonflée. Les habitants de ces cabanes conduisent alors les voyageurs d'une rive à l'autre à travers des passages qu'ils connaissent. Souvent, à la vue de ces pauvres gens à moitié nus, qui errent sur le rivage et se jettent à l'eau, celui qui se préparait à traverser la rivière hésite et tourne bride. Une assez triste aventure prouve, en effet, qu'il faut craindre de placer sa confiance en des hommes auxquels l'espoir d'un modique salaire peut ne pas suffire. Il y a quelques années, un ancien mineur de Zacatécas, qu'une brouille avec la justice avait forcé de quitter la province, était venu s'établir parmi les *passeurs* du Rio-Atotonilco. Cet homme, que sa force athlétique et sa brutalité rendaient redoutable, était signalé comme ayant la main singulièrement malheureuse. Une ou deux fois déjà, ceux qu'il s'était chargé de conduire avaient failli périr engloutis par les eaux de la rivière. Un soir enfin, par une nuit orageuse, se croyant seul et ayant aperçu un étranger sur le bord opposé, le passeur traversa le gué pour lui offrir ses services. Il fut observé par un de ses camarades qui l'avait suivi, et qui, se voyant prévenu, resta caché derrière quelques touffes d'osier. Le passeur, après avoir traversé la rivière, y rentra bientôt, suivi du cavalier, dont il conduisait le cheval par la bride. A moitié chemin, il monta en croupe derrière celui qu'il guidait, et, peu d'instants après, on entendit le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. Un seul des deux cavaliers était resté en selle; on le vit prendre terre

assez loin du hameau, puis se perdre dans les ténèbres. Le témoin du crime était un jeune homme que le passeur, quelques jours auparavant, avait brutalement frappé et qui cherchait depuis ce temps l'occasion de se venger. Cette occasion, il crut l'avoir trouvée; il se jeta dans la rivière, suivit le fil de l'eau qui emportait la victime, et parvint à ramener sur l'autre rive le corps d'un malheureux, qu'à sa tonsure et à ses vêtements il reconnut pour un prêtre. Presque aussitôt, succombant à la fatigue, il s'évanouit. Quand il rouvrit les yeux, il faisait déjà grand jour, et le corps du prêtre avait disparu, emporté sans doute par des passants charitables. Le jeune homme ne se hâta pas moins d'aller faire sa déposition au village; mais les poursuites qu'on ordonna contre le passeur furent inutiles : car le misérable, et cela se comprend, s'était bien gardé de rester dans le pays. »

Mon guide s'interrompit en ce moment. Comme si nous fussions arrivés dans la région des nuages, un brouillard qui se convertissait en une pluie fine et impalpable, mais pénétrante, nous enveloppa. La torche pétillait et jetait à peine une faible lueur. L'eau ruisselait sur le corps bronzé du mineur. La machine s'arrêta de nouveau, et je sentis mon cœur se dérober, comme lorsque dans le tangage le pont d'un navire semble s'enfoncer sous les pieds. Une courte et terrible appréhension vint augmenter le trouble de mes sens : j'avais cru sentir la courroie qui me retenait au câble se déplacer brusquement, et je fus pris d'un frisson convulsif.

« Glisseriez-vous, par hasard? » cria le mineur. Puis, rassuré sans doute, après avoir jeté un coup d'œil sur moi et m'avoir vu toujours à la même distance de lui, il reprit avec son imperturbable sang-froid :

« Peu de temps après la disparition du passeur, sur lequel les bruits les plus étranges ne tardèrent pas à courir, un nouveau mineur vint prendre du service à Rayas, qu'une di-

zaine de lieues sépare du Rio-Atotonilco. Il disait avoir fait son apprentissage dans l'État de Cinaloa, et sa bonne humeur et ses largesses (car il paraissait avoir d'autres ressources que sa paye journalière) lui gagnèrent l'amitié de tous ses camarades. Mon fils Felipe fut celui qu'il sembla distinguer entre tous. Il y avait cependant entre lui et Osorio (ainsi s'appelait le nouveau mineur) une dissemblance complète d'humeur et d'âge. Felipe était un rude travailleur, jaloux de la réputation qu'il s'était acquise, fier comme un mineur doit l'être, car nous n'avons pas besoin des anciens priviléges pour nous distinguer des autres : notre profession anoblit de droit celui qui s'y livre. Osorio, au contraire, qui avait le double de l'âge de Felipe, semblait ne travailler qu'à regret, et son temps se passait à racler sa guitare ou à prêcher l'insubordination envers les *mandones* (surveillants). Cependant leur amitié aurait duré sans doute longtemps encore, si les deux amis n'étaient tombés amoureux de la même femme. C'était la première fois qu'ils avaient, malgré leur intimité, un sentiment commun, et ce fut justement ce qui les brouilla. Ils continuèrent néanmoins, malgré quelques altercations, à courtiser la jeune fille chacun de son côté ; car, quoiqu'elle préférât Felipe, elle ne laissait pas d'aimer la guitare et surtout la joyeuse humeur d'Osorio. Les fréquentes absences de ce dernier finirent toutefois par donner l'avantage à son rival. Ce fut, il ne faut pas l'oublier, pendant une de ces absences que le bruit se répandit qu'on avait forcé les portes de la cathédrale de Guanajuato, et qu'un ostensoir d'or massif enrichi de pierreries avait disparu de l'endroit où il était enfermé. On fit d'inutiles recherches pour découvrir l'auteur de ce vol sacrilége, qui fut un sujet de consternation pour le clergé de la ville. En l'absence d'Osorio, Felipe avait fini, je vous l'ai dit, par obtenir la première place dans le cœur de la jeune fille que tous deux avaient courtisée. Les parents résolurent de la lui donner en mariage : c'était pour

eux le meilleur moyen de couper court aux querelles des deux prétendants et de se mettre l'esprit en repos. On convint de faire les noces dans un court délai, et tous les amis des deux familles se réunirent chez la jeune fille pour célébrer les fiançailles. L'eau-de-vie et le *pulque* circulaient à profusion, des musiciens égayaient la fête, quand un incident inattendu vint l'interrompre. Un homme se présenta au milieu des conviés : cet homme était Osorio. On connaissait sa violence, et cette apparition consterna tout le monde. Felipe seul attendit froidement, le couteau à la main, l'attaque de son rival ; mais celui-ci, sans même porter la main à sa ceinture, s'avança au milieu des assistants en s'excusant de venir sans être invité ; puis, prenant la guitare d'un des musiciens, il s'assit sur un des barils de pulque et se mit à chanter un bolero de circonstance. Ce dénoûment imprévu causa d'abord une surprise générale, puis un redoublement de gaieté. La fête, un moment interrompue, continua plus bruyante, et on ne se sépara qu'en se promettant de se réunir à huitaine. »

Ici, une nouvelle pause du conteur me rappela au sentiment pénible de ma situation. Nous approchions insensiblement de l'orifice du *tiro*, le brouillard plus lumineux qui pesait sur nous me le faisait pressentir ; mais aussi, à mesure que nous nous élevions, la profondeur du gouffre me semblait plus effrayante.

« Savez-vous à quelle hauteur vous êtes ici ? me cria le guide. A cinq fois et demie la hauteur des tours de la cathédrale de Mexico. »

Et, pour confirmer sans doute la désespérante exactitude de ses paroles, il tira de sa ceinture une poignée d'étoupes et l'alluma à la torche. Je ne pus m'empêcher de suivre d'un œil égaré cette flamme qui descendit lentement comme un globe de feu, s'amoindrit petit à petit et ne parut plus bientôt dans le fond de l'abîme que comme une de ces pâles et

lointaines étoiles dont la lumière arrive à peine à la terre. La voix du mineur qui continuait son récit m'arracha à cette effrayante contemplation.

« A dater du jour où Osorio s'était montré aux fiançailles de Felipe, reprit le guide, mille piéges furent tendus au jeune homme par une main invisible. Le lendemain même, une mine éclata près de lui et le couvrit de débris de rocher. Une autre fois, la corde à laquelle il était suspendu, à une assez grande distance du sol de la galerie, se cassa subitement. Ces tentatives ayant échoué, on tourna contre son honneur les efforts qu'on avait inutilement dirigés contre sa vie. De vagues insinuations tendirent à faire passer le pauvre Felipe pour le voleur sacrilége de l'ostensoir. Le brave jeune homme hésita longtemps à reconnaître dans son ancien ami l'auteur de ces machinations. Ses yeux ne se fussent peut-être pas ouverts à l'évidence, si un jeune mineur engagé depuis peu, et qui épiait constamment Osorio, ne l'eût averti des piéges qu'on lui tendait. Felipe résolut de se venger. La veille du jour où devait avoir lieu le mariage (car tout cela s'était passé en moins d'une semaine), Osorio et Felipe se rencontrèrent dans une des galeries souterraines de Rayas. Felipe reprocha à Osorio ses perfidies, et Osorio ne lui répondit que par des injures ; tous deux mirent le poignard à la main. Ils étaient seuls, nus tous deux ; leur *frazada* était leur unique bouclier. Osorio était plus robuste, Felipe était plus agile ; la chance devait être incertaine et le combat douteux. Tout à coup le jeune mineur dont je vous ai parlé se jeta inopinément entre les deux adversaires.

« Si vous le permettez, dit-il à Felipe, ce sera moi qui « châtierai ce spoliateur d'église, car j'ai sur lui des droits « antérieurs aux vôtres. »

« Osorio grinça des dents et se précipita sur le jeune mineur, qui se mit en défense. Les deux champions se dispo-

sèrent à combattre à la lueur de la torche de Felipe, devenu témoin, d'acteur qu'il était. Les frazadas une fois enroulées au bras gauche de chacun des adversaires pour dissimuler leurs feintes, le combat commença. Peut-être eût-il duré longtemps sans une ruse dont s'avisa le jeune mineur ; il se ramassa de manière que la couverture qui pendait à son bras balayât le sol ; puis, derrière le voile qui cachait ses mouvements, il changea son couteau de main et porta à son adversaire dérouté une vigoureuse estocade [1]. Osorio tomba. On le fit remonter tout sanglant dans un *costal* [2] par le grand puits. Le hasard voulut qu'un *padre* passât en ce moment près de la mine. On le pria de venir entendre la confession du blessé ; mais à peine le prêtre et le moribond se furent-ils entrevus qu'un cri d'effroi échappa au padre. Le saint homme avait reconnu dans le mineur expirant le passeur du Rio-Atotonilco ; Osorio avait reconnu dans le prêtre l'homme qu'il avait cru noyer, et qui avait échappé, par une sorte de miracle, à une mort presque certaine. Dès lors, et par les investigations de la justice, bien des mystères furent éclaircis. Le passeur du Rio-Atotonilco, le voleur sacrilége, le mineur de Zacatécas, celui de Rayas en un mot, n'étaient qu'un seul et même homme. Le *garrote* fit justice des crimes de ce misérable, et c'est sa main qu'on peut voir clouée à la muraille sur la grande place de Guanajuato. Il me reste à vous dire ce qu'il advint à l'égard de Felipe. Cette reconnaissance providentielle de la victime et de l'assassin fit du bruit, et, quelques heures après, une demi-douzaine d'alguazils se présentèrent pour arrêter le mineur qui avait frappé Osorio. Un malheureux hasard voulut que ce jour-là

1. *Estocade* veut dire ici coup d'estoc. Le poignard est trop en honneur parmi les gens du peuple mexicain pour n'avoir pas une foule de noms ; selon les provinces, on l'appelle *estoque*, *verdugo*, *punal*, *cuchillo*, *belduque*, *navaja*.

2. Sac en toile de fil d'aloès.

Felipe eût quitté son travail plus tôt qu'à l'ordinaire. Je ne sais par quelle fatale méprise il avait été désigné comme assassin d'Osorio, peut-être était-ce une dernière noirceur de ce misérable ; toujours est-il que les alguazils venaient pour l'arrêter. Le combattant vainqueur s'était sauvé, et je n'ai pas besoin de vous dire que cet ennemi mortel d'Osorio était le jeune homme maltraité de coups jadis par le passeur et témoin du crime commis sur les bords du Rio-Atotonilco. Si Felipe fût resté sous terre, les alguazils n'auraient pas osé se hasarder dans les galeries intérieures de la mine, car les mineurs n'eussent pas souffert cette atteinte portée à leurs *fueros*. Les alguazils aperçurent le jeune homme dans une des cours qui séparent les bâtiments d'exploitation ; ils se mirent à sa poursuite. Felipe vit qu'il était perdu; il voulut au moins mourir en digne mineur, et sans avoir été flétri par le contact d'un alguazil. Arrivé hors d'haleine près du puits où nous sommes en ce moment : « Je ne serai pas déshonoré comme un vil lépero, s'écria-t-il; un mineur est plus « qu'un homme, c'est l'instrument dont Dieu aime à se servir. » Puis, la figure pâle, les yeux étincelants, il s'élança d'un bond par-dessus la balustrade et disparut dans le gouffre qui s'ouvre à présent sous vos pieds. »

Le mineur se tut; sa torche pâlissait; déjà j'apercevais vers le haut du puits la lumière du jour, vague encore comme les premières lueurs du crépuscule. Encore sous l'impression terrible du récit que je venais d'entendre, une sorte de gémissement rauque me fit tout à coup tressaillir.

« Il y a bientôt dix ans, dit le mineur d'une voix caverneuse, que Felipe s'est précipité dans le fond de cet abîme d'où bien des fois je suis remonté depuis cette fatale époque, et ce n'a jamais été sans éprouver l'envie de trancher ce câble. »

Et l'insensé brandissait un énorme couteau, comme s'il se fût préparé à exécuter son effrayante menace. Je voulus

crier à l'aide ; mais, comme dans un rêve affreux, la terreur étouffa ma voix, mes mains même se refusèrent à serrer le câble : à quoi bon? le câble n'allait-il pas être tranché au-dessus de ma tête? Je jetai un douloureux regard sur le pâle rayon du jour qui teignait les parois verdâtres du puits, je prêtai l'oreille aux bruits vagues qui m'annonçaient que nous approchions du séjour des vivants. Ce jour grisâtre me paraissait si beau! ce murmure confus me semblait une si douce harmonie! En cet instant, un tonnerre souterrain retentit sous mes pieds; la mine sembla mugir par toutes ses bouches comme un volcan qui gronde. L'air refoulé s'engouffra dans l'immense siphon; un souffle puissant, pareil à l'ouragan, secoua le câble comme un fil de soie, et à plusieurs reprises nous heurtâmes violemment contre le roc. La torche s'éteignit; mais j'eus encore le temps de voir le terrible couteau échapper des mains du mineur et tomber en tournoyant dans le vide.

« *Cascaras!* un couteau neuf de deux piastres! » s'écria une voix que je reconnus cette fois pour celle de Fuentes.

J'eus à peine prononcé ce nom, qu'un bruyant éclat de rire retentit au-dessus de moi. C'était Fuentes, en effet, qui venait de me servir de guide et de jouer le rôle du vieux mineur en comédien consommé. L'empressement que j'avais mis à me séparer de lui l'avait piqué au vif, et cette mystification était sa vengeance.

« Savez-vous, seigneur cavalier, continua-t-il, que vous n'êtes pas facile à effrayer? Dans une circonstance qui aurait fait jeter les hauts cris au plus brave, vous n'avez pas daigné seulement crier à l'aide.

— Je suis ainsi fait, repris-je avec une effronterie devant laquelle il dut s'avouer vaincu, et vous en êtes pour vos ridicules efforts. »

Le malacate s'était arrêté, et cette fois pour la dernière; notre ascension était enfin terminée. Desiderio fut détaché le

premier, et j'attendis mon tour dans une fiévreuse anxiété. Quand on eut délié la courroie qui me retenait au câble, j'eus besoin de toute ma volonté pour résister à un vertige éblouissant; je sentais ma force à bout. Je foulai bientôt enfin la terre avec un ineffable sentiment de bien-être ; jamais le soleil ne m'avait paru si beau, si resplendissant que ce jour-là.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où, d'après les ordres de Fuentes, on nous ramena nos chevaux, celui-ci, tout en revêtant le fastueux costume qu'il avait dépouillé pour jouer son rôle, gardait un silence que je ne voulus pas troubler. J'avais mis déjà le pied à l'étrier, quand un vieillard s'approcha de moi. J'eus peine à reconnaître, sous des vêtements qui ne le cédaient guère en richesse à ceux de Fuentes, le vieux mineur que j'avais vu nu et agenouillé devant l'autel.

« Vous me pardonnerez de vous avoir manqué de parole, me dit-il; mais le devoir que j'avais à remplir m'a retenu plus longtemps que je ne pensais. Vous avez dû entendre l'explosion de la mine, il y a une demi-heure à peine.

— C'est vrai, lui dis-je; on m'a raconté aussi une bien lugubre histoire !...

— L'enfant a bien fait, reprit le vieux mineur en se redressant avec orgueil ; vous pourrez dire dans votre pays que les mineurs sont une race à part, et qu'ils savent préférer la mort au déshonneur. »

J'avais vu les chercheurs d'or de l'État de Sonora, j'avais admiré l'espèce de grandeur qui relevait leur physionomie : car tout, dans le désert, prend de plus larges proportions ; mais, au sein des villes, le type du mineur était loin d'offrir à mes yeux le même prestige. Le caractère fantasque et indéfinissable de Fuentes, l'immoralité de Planillas, avaient causé ce désenchantement. Le récit que je venais d'entendre, en même temps qu'il complétait mes notions sur une caste à

part, me prouvait cependant que le mineur n'avait pas tout à fait dégénéré : les vices de Planillas, les travers de Fuentes, comme les ombres d'un tableau, disparaissaient devant la figure austère du vieillard stoïque qui me laissait pour adieu de si fières paroles, et j'oubliais Osorio pour ne plus me souvenir que de Felipe.

IV.

Je croyais le moment enfin arrivé de prendre congé de Fuentes, à qui je gardais une rancune d'autant plus profonde, que l'amour-propre m'ordonnait de la lui cacher.

« Eh quoi ! me dit-il, n'allez-vous pas à la ville ? J'y vais aussi, et vous trouverez bon, j'espère, que je vous accompagne. »

Nous partîmes. Le soleil baissait, et il était douteux que nous pussions atteindre Guanajuato avant la tombée de la nuit. Pendant le trajet, Desiderio ne cessa de m'entretenir de l'excellence de sa profession et des faits et gestes des mineurs; mais cette fois je gardais un silence obstiné, maudissant le fâcheux dont je ne pouvais me défaire. Tout à coup Fuentes s'interrompit et se frappa le front.

« *Voto al demonio !*, s'écria-t-il. Depuis deux heures que je l'avais oublié, le pauvre diable est capable d'être mort sans m'avoir attendu !

— De qui parlez-vous ?

— Eh ! parbleu ! du pauvre Planillas. »

Presque en même temps, Fuentes partit au galop : l'occasion était unique pour lui fausser compagnie; la curiosité cependant me fit galoper à sa poursuite. Quand nous fûmes arrivés non loin de l'endroit où nous avions rencontré, dans la matinée, Planillas assis sur le cadavre de sa mule tant regrettée, Desiderio s'arrêta et fit un geste de surprise.

« Mais je ne vois personne, lui dis-je.

— Ni moi non plus ; et c'est ce qui m'étonne. Au fait, il se sera lassé de m'attendre ; c'est mal à lui, et une autre fois je ne le croirai plus. Cependant, il est plus probable que quelque passant charitable l'aura ramassé; car il avait d'excellentes raisons pour m'attendre ici jusqu'au jugement dernier.

— Mais enfin, que lui est-il arrivé ?

— Voyez, » répondit Fuentes en me montrant à quelques pas de nous la terre souillée de sang, et plus loin la mule morte, dont les vautours s'apprêtaient à faire curée.

Le mineur ajouta que, le matin, après m'avoir quitté, il était revenu sur ses pas pour éclaircir certains soupçons que lui avait inspirés la moralité bien connue de Planillas. Ne trouvant plus à l'endroit où il l'avait laissé ni lui ni la mule qu'il regrettait si tendrement, il avait suivi leurs traces, et, arrivé à l'endroit où nous nous trouvions, il avait rencontré le pauvre Florencio baigné dans son sang. Il avait appris alors toute la vérité de la bouche du mourant. La mule que Florencio et son compagnon entraînaient dans un endroit écarté était bien morte, il est vrai, dans l'*hacienda de platas ;* mais Florencio ne l'avait jamais vue jusqu'à ce jour, et le motif de sa tendre sollicitude était que ses flancs recélaient le produit d'un vol considérable de blocs d'argent que Planillas y avait cachés pour échapper à la visite ordinaire du commis. Le stratagème avait réussi; toutefois, au moment du partage, après avoir traîné plus loin encore le cadavre de l'animal, les deux complices s'étaient pris de querelle, et le résultat de cette rixe avait été que Planillas s'était vu dépouillé de sa part du vol, après avoir reçu deux coups de couteau qui avaient mis sa vie dans un grand danger.

« Vous devinez le reste, continua Fuentes. Je n'ai pu m'empêcher d'accorder d'abord à son triste état tous les regrets d'un cœur ému, et je m'en allai en lui promettant de

lui envoyer du secours; puis, je ne sais comment cela s'est fait, je n'ai plus pensé du tout à ce pauvre diable. »

Fuentes avait raison de ne pas vanter son second mouvement; quant à cette dédaigneuse indifférence pour la vie humaine, j'en avais vu trop d'exemples au Mexique pour être encore à m'en étonner. Je regagnai tristement Guanajuato, toujours en compagnie de Fuentes, qui ne manqua pas de me faire arrêter sous l'auvent où était exposée la main du voleur sacrilége. Ce témoignage d'une justice barbare me rappela une invraisemblance dans le récit du mineur.

« Si j'ai bien compris, lui dis-je, des trois personnages, acteurs et témoin, qui assistèrent au duel entre Osorio et le jeune mineur, deux sont morts sans avoir pu rien révéler à ce sujet, et le troisième s'est enfui. Comment donc avez-vous su si positivement des détails que personne n'a pu conter ?

— D'une manière bien simple, reprit Fuentes : j'avais oublié de vous dire que c'est moi-même qui ai tué Osorio; c'est moi qui avais été le témoin de la scène nocturne du Rio-Atotonilco. Ne vous hâtez pas trop cependant, seigneur cavalier, de voir en moi un spadassin sans cœur, comme ce don Tomas si bien surnommé *Verdugo*. J'ai donné, il est vrai, plus d'un coup de poignard dans ma vie; mais au Mexique il faut bien savoir se faire un peu justice soi-même. N'avez-vous pas été aujourd'hui au moment de tuer un homme ? et pouvez-vous dire qu'un pareil moment ne viendra pas, si vous vous retrouvez jamais en face de celui que, ce matin, vous avez voulu frapper ? »

Je frémis à cette rude apostrophe, qui me rappelait clairement le danger que je courais en restant plus longtemps à Guanajuato. L'homme contre qui j'avais proféré ce jour-là même une menace de mort était, je n'en pouvais plus douter, le redoutable assassin de don Jaime. On comprend que je ne me retrouvai pas sans quelque satisfaction devant la porte de mon hôtellerie.

« Ah ! c'est ici que vous êtes descendu, dit Fuentes en me serrant la main ; je suis bien aise de le savoir ; j'irai vous prendre demain, et nous passerons encore ensemble une bonne journée.

— Soit, lui dis-je, à demain. »

Nous nous séparâmes, et je rentrai dans l'auberge. Mon valet Cecilio m'attendait avec autant d'impatience pour le moins que de curiosité. Depuis longtemps il s'était trouvé forcément initié à tous les détails de ma vie ; mais rarement il avait eu à me suivre au milieu d'un dédale de plus désagréables incidents. J'interrompis ses questions en lui donnant l'ordre de seller nos chevaux à minuit ; car j'étais bien aise d'échapper à Fuentes, et surtout aux embûches de don Tomas.

« Désormais, lui dis-je, nous ne voyagerons plus que de nuit ; c'est meilleur pour la santé. »

Marchant la nuit et dormant le jour, je me flattais avec raison de déjouer toutes les poursuites ; cependant, peu à peu enhardi par le succès, je rentrai dans les usages ordinaires, et, quand je me retrouvai à la venta d'Arroyo-Zarco, je n'y arrivai que dans l'après-midi, c'est-à-dire après avoir dormi toute la nuit à San Juan del Rio et avoir marché presque tout le jour. Dans cette dernière partie d'un voyage qui touchait à sa fin, de tristes souvenirs s'étaient présentés en foule à mon esprit. Dans la plaine, dans la venta, tout me retraçait la présence de don Jaime. Ce fut en rêvant à cette jeune existence si tôt tranchée que je me trouvai, presque sans y penser, ramené dans le même endroit où je l'avais rencontré assis tristement à son foyer. De tant de rêves d'amour et de fortune, que restait-il ? Un cadavre à cent lieues de là ; sous mes yeux, des tisons épars, un terrain noirci, une cendre froide que le vent de la plaine balayait et dispersait au loin. L'heure du souper arrivée, j'allai chercher quelque distraction, sinon à la table commune, du moins dans la pièce où tous les voyageurs (et ils

étaient nombreux ce jour-là) vont prendre leurs repas. C'était, comme quinze jours auparavant, une réunion disparate de toutes les classes de la société mexicaine; mais je n'avais plus un but à poursuivre comme alors, et je m'assis à l'écart, après n'avoir jeté autour de moi qu'un coup d'œil distrait. J'étais, depuis quelques instants, livré à d'assez pénibles réflexions sur cet isolement souvent si cruel qui attend l'étranger dans les pays habités par la race espagnole, quand la voix perçante de l'hôtesse prononça presque à mes oreilles un nom qui me fit tressaillir.

« Seigneur don Tomas, s'écria-t-elle, voici l'étranger qui vous cherchait il y a quinze jours, et dont je vous parlais tout à l'heure. »

Je me levai vivement, et, dans l'homme à qui l'hôtesse venait d'adresser la parole, je reconnus celui que l'instinct m'avait déjà désigné, le sinistre compagnon de Planillas. Un frisson parcourut tout mon corps. Je promenai mon regard sur les assistants, et je ne reconnus de tous côtés que cette indifférente curiosité prête à accueillir de la même façon un dénoûment comique ou sanglant. Presque aussitôt, et sans que j'eusse pu l'éviter, je me sentis étreint entre deux bras nerveux. Je subissais l'odieuse accolade du bravo. Je me dégageai assez brusquement, mais il ne parut pas s'apercevoir de la répulsion qu'il m'inspirait.

« Ah! s'écria-t-il avec une rare impudence, que je suis heureux de rencontrer ici un cavalier qui a gagné toute ma sympathie! Quoi! vous me cherchiez? En quoi donc puis-je vous rendre service?

— Un malentendu, je l'espère du moins, m'avait fait désirer de vous voir; mais, si vous n'avez pas oublié votre visite à la *Secunda Monterilla* [1], vous vous rappellerez aussi le but qui vous y amenait.

1. C'est le nom d'une des principales rues de Mexico.

— C'est donc vous qui demeurez là ? Alors vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire plus de deux lieues à votre recherche.

— J'en ai fait deux cent quarante pour vous rencontrer, repris-je, et vous êtes en reste avec moi. »

Le bravo me répondit avec ce même rire contraint que j'avais remarqué une première fois.

« Je cherchais un étranger avec lequel on m'avait prévenu que je devais avoir affaire, et une erreur, que je reconnus bientôt, m'avait seule conduit chez vous ; mais je vous connais maintenant, seigneur cavalier, et je ne serai plus exposé à commettre quelque nouvelle bévue. Je n'ai besoin de voir les gens qu'une fois, et je n'oublie plus leur figure, fût-ce au bout de vingt ans. »

Ces derniers mots furent accentués de façon à ne me laisser aucun doute sur la signification menaçante d'un pareil aveu. Je gardai le silence ; mais le bravo sembla s'être repenti d'avoir ainsi trahi son ressentiment. Il reprit d'un ton de brusque gaieté et en se retournant vers l'hôtesse :

« Holà ! *patrona*, vous avez sans doute servi les meilleurs morceaux à ce cavalier que je tiens en estime toute particulière.

— J'ai parfaitement soupé, interrompis-je, et je n'ai qu'à me louer de notre hôtesse, mais je n'ai plus faim.

— Eh bien ! nous boirons alors à notre rencontre inespérée. Patrona, apportez-nous une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne. »

J'étais fort embarrassé pour décliner cette repoussante invitation, que la prudence me faisait un devoir d'accepter, quand une intervention amicale et bien inespérée vint mettre un terme à mon hésitation. C'était le capitaine ou plutôt le lieutenant don Blas P..., à qui l'on donnait par courtoisie le titre de capitaine, qui se leva de table à son tour et vint me souhaiter la bienvenue.

« Vous serez des nôtres, je l'espère, capitaine! » reprit le bravo.

Le lieutenant accepta sans façon; mais, enhardi par sa présence, je refusai formellement l'invitation.

« Je suis harassé, ajoutai-je, et je me retire de ce pas dans ma chambre. Capitaine don Blas, si votre itinéraire est le même que le mien, je serai fort heureux de profiter de votre compagnie, et nous ferons route ensemble au point du jour vers Mexico. »

Don Blas s'excusa de ne pouvoir accepter ma proposition, alléguant que certaines affaires très-sérieuses le retiendraient toute la journée du lendemain dans les environs; puis il s'assit en face de don Tomas, devant qui l'hôtesse avait placé la bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

« Adieu, seigneurs cavaliers, repris-je alors; je souhaite que vous dormiez aussi tranquillement que je vais faire moi-même. »

Je payai ma dépense, et, déguisant ma retraite précipitée sous un air de fierté, je quittai la salle à pas comptés, tandis que le bravo suivait mes mouvements d'un regard oblique. Je regagnai ma chambre, plus soucieux des prévenances de don Tomas que je ne l'eusse été de sa colère. Je trouvai Cecilio, qui m'attendait en ronflant sur les selles de nos chevaux.

« Écoute, lui dis-je en l'éveillant, tu vas seller les chevaux tout de suite et sans bruit; une fois sellés, tu les conduiras tous deux par la bride derrière la venta, où tu m'attendras : d'ici à un quart d'heure, j'irai te rejoindre. »

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, en effet, quand je quittai furtivement l'hôtellerie. Cette fuite silencieuse et triste ne ressemblait guère à celle dont j'avais si gaiement, quelques jours auparavant, partagé les périls avec don Jaime. Je n'ai pas besoin de dire que nous franchîmes plus rapidement encore qu'au départ la distance qui sépare Arroyo-

Zarco de Mexico; seulement les rôles étaient changés. L'homme devant qui je fuyais était celui-là même que j'avais poursuivi si longtemps sans relâche. C'était un dénoûment assez bouffon à une aventure tristement commencée, et, grâce au ciel, ce dénoûment n'eut rien de tragique.

LE CAPITAINE DON BLAS

ET LA CONDUCTA DE PLATAS.

I.

Le jour approchait où j'allais quitter Mexico pour gagner Vera-Cruz et de là l'Europe. J'en étais à me consulter sur la manière de voyager dont je devais faire choix. Depuis quelques années déjà, une entreprise américaine avait, dans plusieurs directions, établi un service de diligences; déjà aussi des chariots pour le transport des bagages faisaient concurrence sur presque toutes les routes aux pittoresques caravanes des *arrieros*. Devais-je sacrifier mes habitudes de pèlerin solitaire au plaisir de faire plus rapidement le trajet de Vera-Cruz à Mexico? Il fallait dès lors renoncer à l'hospitalité de la venta, si douce après une longue marche, à la sieste sous l'ombre des arbres, à l'intimité du cheval et du cavalier, à tout l'imprévu du voyage. Je n'avais pu voir, je l'avoue, sans quelque répugnance, cette innovation due à des étrangers, qui ne mettait plus Vera-Cruz qu'à quatre journées de Mexico. Je sentais que, sous l'influence de communications plus rapides, l'ancienne physionomie du Mexique devait tendre à s'altérer. J'en gémissais comme un antiquaire qui voit une médaille rare, profanée par des mains indiscrètes, perdre chaque jour quelques traits de son effigie. Un danger très-sérieux avait d'ailleurs été la conséquence de l'établissement du nouveau mode de transport au Mexique.

Des bandes de hardis voleurs avaient exploité l'innovation à leur manière, et ne laissaient passer aucune diligence sans lui faire subir l'outrage de leurs rapines. Le souvenir de mes anciennes relations avec les *salteadores* mexicains, si courtois d'ordinaire pour le voyageur peu chargé de bagage, me rendait plus désagréable encore la perspective d'une pareille humiliation. La nécessité d'acquitter ce triste péage effaçait pour moi, je l'avoue, tous les autres inconvénients, même celui de passer plusieurs jours sur les banquettes d'une étroite voiture, traînée à toute vitesse par quatre chevaux indomptés, au milieu des accidents d'un terrain défoncé par les pluies ou hérissé de pierres.

Un accident bien simple vint mettre fin à mes irrésolutions. Le commerce de Mexico, profitant d'un de ces moments de tranquillité si rares dans la république, expédiait à Vera-Cruz un riche convoi d'argent (*conducta de platas*). Les muletiers chargeaient dans la vaste cour de l'une des maisons de la rue de la Monterilla, où j'étais logé, les sacs de piastres enfermés dans de petites caisses de bois [1]. Le spectacle de ces préparatifs avait attiré devant la porte un grand nombre de curieux, parmi lesquels je me trouvais. A mesure que les mules, dûment bâtées et sanglées, avaient reçu leur précieuse charge, elles se groupaient instinctivement toutes ensemble dans un des coins de la cour. Une vingtaine de *mozos de mulas* (valets de mules) juraient sur tous les tons en accomplissant leur besogne ; sous le vestibule de la porte cochère, l'arriero achevait de signer ses derniers connaissements, tout en invoquant la Vierge et les saints pour l'heureux succès de son voyage, et en s'interrompant à chaque instant pour gourmander ses aides. Dans la rue, la

1. Chaque *talega*, ou sac de 1000 piastres, pèse environ 60 livres françaises; une mule porte d'ordinaire de quatre à six sacs, soit 240 ou 360 livres, dont le poids équivaut à 20 000 et à 30 000 francs.

populace contemplait avec des yeux avides les deux millions environ exposés à toutes les chances d'un route longue et périlleuse, et la plupart de ces spectateurs en haillons ne prenaient pas la peine de dissimuler leur ardente convoitise.

« *Canario!* disait un lepero en cachant sous une couverture en lambeaux les balafres qui sillonnaient sa poitrine, si j'avais seulement une bête comme celle qu'a ce cavalier entre les jambes! »

Le lepero désignait de l'œil un ranchero au teint basané qui montait un cheval noir comme du jais. L'animal, comprimé par son cavalier, jetait à droite et à gauche, en mâchant son frein, des flocons d'écume. Je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté du cheval et de remarquer en même temps l'aisance du cavalier, qui semblait ne contenir sa monture que par cette force d'une volonté inflexible, qualité distinctive de l'écuyer mexicain.

« Eh bien! que ferais-tu, Gregorito, mon ami? demanda au lepero un de ses compagnons.

— Canario! j'accompagnerais la *conducta* jusqu'à un endroit de la route que je connais, et, quoiqu'il soit mal de se vanter, j'aurais bien du malheur si une ou deux charges ne faisaient pas complétement mon affaire.

— Une ou deux charges! reprit l'autre d'un air de surprise.

— Oui, trois charges au plus; j'ai toujours été dépourvu d'ambition, mais ce gaillard-là me paraît encore moins ambitieux que moi. »

Le ranchero de son côté ne laissait tomber, en apparence du moins, que des regards de dédain sur le convoi, et, quelles que pussent être ses pensées, il eût été difficile de surprendre sur son impassible figure une autre expression que celle d'une indifférence complète.

Cependant un escadron de lanciers, destiné à servir d'es-

corte, avait peine à défendre l'entrée de la cour assiégée par tous ces spectateurs, dont Gregorito n'était que l'un des plus modestes dans l'expression de ses désirs. Les banderoles rouges qui flottaient au fer des lances ajoutaient un trait de plus au tableau mouvant de cette foule. Enfin le chargement se termina, la dernière mule sortit de la cour, et le détachement se mit en marche pour accompagner le convoi. Peu à peu la foule s'écoula, et il ne resta plus bientôt de tous les curieux que le ranchero, qui semblait compter les mules l'une après l'autre, et regarder avec attention chacun des mozos en particulier. Enfin le ranchero parut vouloir s'éloigner à son tour. Le lepero Gregorito s'approcha de lui au même instant pour lui demander la permission d'allumer sa cigarette à la sienne. Une conversation à voix basse et très-animée s'engagea entre les deux hommes; mais je ne me préoccupai pas d'un incident qui me parut insignifiant, et je pris le parti de rentrer à mon logis.

La vue de ce convoi avait fait naître en moi une idée que je voulais mettre sans retard à exécution. Le départ de la *conduite*, à l'escorte de laquelle je pouvais me joindre, m'offrait une occasion unique, non-seulement d'échapper aux ennuis de la diligence, mais de satisfaire une dernière fois ma curiosité de voyageur, en explorant, avec toute sécurité et à petites journées, la longue route de Mexico à Vera-Cruz. Les mules de charge ne voyageant que très-lentement, il devait m'être facile de les rejoindre à quelques lieues de Mexico, grâce à la vitesse éprouvée de mon cheval, même en me réservant deux jours pour prendre congé de mes amis. Je me mis en toute hâte à faire mes dispositions de départ. Il fallait d'abord trouver un cheval pour mon domestique. Deux fois surmenée dans de longues traites en poursuivant et en fuyant le bravo, sa monture avait succombé à la fatigue quelques jours après notre arrivée à Mexico: je le chargeai de la remplacer. Quant à mon propre cheval, un de ceux que

j'avais ramenés de l'hacienda de la Noria, ce noble animal justifiait parfaitement le nom de *Storm* [1] que je lui avais donné; la vigueur qu'il avait puisée dans les déserts le mettait en état de supporter les plus rudes travaux.

Cecilio se mit aussitôt en devoir de faire son acquisition. Je lui avais recommandé d'y mettre toute l'économie désirable, et le drôle ne se conforma que trop scrupuleusement à mes instructions. Au bout de quelques heures, il vint m'annoncer qu'un *picador* de ses amis allait lui amener un cheval qui remplissait toutes les conditions requises. Bientôt en effet je vis entrer dans la cour, tête basse et à pas lents, un pauvre cheval au poil d'un jaune fauve, échappé sans nul doute, dans la dernière course, aux cornes des taureaux du cirque. Je me récriai fort quand le picador eut l'effronterie de me demander dix piastres pour cette bête efflanquée; mais enfin j'étais pressé, et puis, à part le trajet qu'il me fallait faire rapidement pour rejoindre la conducta, je ne devais voyager qu'à petites journées. Le picador et Cecilio, voyant mon impatience, s'entendirent pour vanter à tour de rôle les qualités cachées du cheval dont l'aspect était si piteux, et je comptai au maquignon une somme que mon honnête valet partagea sans doute avec lui.

Tous ces préparatifs terminés, je fixai mon départ au lendemain matin; mais une série d'événements imprévus devait retarder de plusieurs jours l'accomplissement de mon projet. Le moment d'expédier à Vera-Cruz le riche convoi d'argent que je m'étais proposé d'escorter paraissait avoir été mal choisi. Une sourde inquiétude pesait sur les esprits. Des symptômes alarmants annonçaient une tourmente politique. Le lendemain même du jour où la conducta avait quitté Mexico, on en était à regretter qu'un convoi de deux millions fût exposé, en de pareilles conjonctures, aux hasards d'une longue

1. Mot anglais qui signifie ouragan, tempête.

route, et les circonstances, il faut bien le reconnaître, justifiaient assez ces craintes.

De retour d'un exil employé à parcourir l'Europe et à chercher dans de studieux loisirs l'oubli des malheurs de son pays, le général don Anastasio Bustamante occupait alors la présidence. Si le désintéressement et la probité, unis à un ardent patriotisme, suffisaient pour gouverner un grand État, Bustamante eût été l'homme qu'il fallait au Mexique. Comme presque tous les généraux qui se sont partagé le pouvoir dans la république mexicaine, c'est dans la guerre de l'indépendance qu'il avait fait ses premières armes. Ami et partisan dévoué de l'empereur Iturbide, il avait hautement blâmé l'ingratitude de Santa-Anna, qui avait commencé sa carrière militaire en se révoltant contre celui qui l'avait tiré de l'obscurité. Ce fut le commencement de cette inimitié personnelle qui subsiste encore entre les deux généraux. A l'époque où je me trouvais à Mexico, Santa-Anna ne pouvait pardonner au général Bustamante de l'avoir emporté sur lui pour la présidence. Depuis trois ans, ce dernier avait eu à traverser de dangereuses épreuves. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis la prise de Vera-Cruz par les Français, et déjà le dénûment du trésor public avait contraint le congrès de frapper l'importation d'un droit additionnel de quinze pour cent. Le commerce souffrait avant l'adoption de cette mesure : la décision du congrès ne fit qu'augmenter sa souffrance. Le malaise général amena des mesures qui, au dire de tous les hommes familiarisés avec la marche des mouvements politiques au Mexique, pouvaient être dangereusement exploitées par les adversaires du gouvernement. Les événements ne tardèrent pas à confirmer la justesse de ces fâcheuses prévisions.

On se souvient peut-être d'un certain lieutenant don Blas que j'avais rencontré à la venta d'Arroyo-Zarco, et que j'avais laissé attablé avec le bravo don Tomas Verduzco[1]. Quel-

1. Voir page 202.

ques relations assez négligemment suivies avec cet officier ne l'eussent guère rappelé à ma mémoire, sans les rapports mystérieux qui semblaient exister entre lui et un homme dont j'avais toute raison de me défier. Depuis ma dernière rencontre avec don Tomas, j'étais sous l'obsession d'une crainte que ne justifiaient que trop les antécédents connus de ce misérable. J'avais cru devoir prendre quelques précautions contre une attaque qui devait, selon toute apparence, s'envelopper de ténèbres. Je n'avais eu, du reste, pour me conformer aux règles de la plus stricte prudence, qu'à modifier assez légèrement la consigne de la maison que j'occupais, tenue en tout temps, par habitude comme par nécessité, sur le pied d'une place de guerre. Le portier était un vieux soldat de l'indépendance, brave et honnête homme, qui ne montrait jamais plus de vigilance que lorsqu'il était ivre. Il en résultait que la maison était on ne peut mieux gardée. J'étais, il est vrai, la première victime de cet excès de précaution de sa part, car ce n'était jamais sans une extrême difficulté que je parvenais à faire décrocher, pour me livrer entrée à moi-même, la chaîne de fer qui retenait les battants de la porte cochère.

L'*Angelus* tintait encore à toutes les églises de Mexico, quand, pour la dernière fois, à ce que je croyais, je traversais les rues à cheval, de retour d'une promenade au Paseo. Le jour était tombé au moment où je regagnais mon logis, et je n'y fus introduit qu'après un pourparler plus long que d'habitude avec le vieux gardien de la porte. Appuyé contre la muraille pour se maintenir en équilibre et sauver les apparences, le brave homme, sa baïonnette à la main, se contenta de me montrer du doigt un soldat qui, assis sur un des bancs de pierre du vestibule, se leva avec empressement à mon approche. Un shako sans visière, et trop petit pour la tête qu'il couvrait, se balançait sur une chevelure longue et mêlée comme la crinière d'un lion. Un uniforme d'un drap

grossier et un pantalon aussi démesurément large que le shako était exigu, des souliers dont l'empeigne entr'ouverte donnait passage aux doigts du pied, une figure d'un rouge cuivré, dénotaient dans cet homme un lepero arraché par la *presse* aux loisirs du trottoir. Néanmoins un certain air picaresque et arrogant annonçait qu'il n'était pas sans avoir conscience de sa profession et de la splendeur de son accoutrement militaire. Le soldat me tendit une lettre en me disant qu'en sa qualité d'*asistente* du lieutenant don Blas, c'était de sa part qu'il venait. Je reconnus en effet l'écriture du lieutenant; la lettre était ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« J'ai lu avec attendrissement, dans le roman français que vous m'avez prêté un jour, l'histoire de deux amis qui s'aidaient au besoin de la bourse et de l'épée. Aujourd'hui j'ai besoin de votre bourse, et vous prie de remettre au porteur, qui a toute ma confiance, une once d'or que je vous rendrai à la première occasion. Je puis vous affirmer que ce sera un service dont le pays vous saura gré aussi bien que votre dévoué serviteur et ami.

« Q. S. M. B.[1]

« BLAS P....

« *P. S.* Réflexion faite, si vous pouviez m'apporter l'once d'or vous-même, ce serait plus sûr, et, pour imiter le dévouement des amis dont l'histoire m'a si vivement ému, je vous offre mon épée. »

Je pensais, comme le lieutenant, que l'once d'or arriverait plus sûrement jusqu'à lui si je la lui portais moi-même.

« Où est votre officier? demandai-je au soldat qui attendait la réponse.

1. *Que sus manos besa*, qui baise ses mains.

— A la barrière de Guadelupe.

— Il est fâcheux, dis-je, que l'*Oracion* ait sonné, car on ne peut plus traverser la rue à cheval.

— Si c'est, comme m'en a prévenu mon capitaine, l'intention de Votre Seigneurie de m'accompagner, répondit le messager, mon capitaine m'a bien recommandé de la prier de venir à pied. »

En dépit de l'honneur qui devait résulter pour moi d'un service rendu à la nation mexicaine, je ne pouvais me dissimuler que, dans cet échange chevaleresque de bourse et d'épée, le mauvais lot était de mon côté. Cependant le désir d'apprendre de la bouche de don Blas jusqu'à quel point je devais craindre le ressentiment du bravo que le hasard pouvait encore me faire rencontrer, me détermina à ne pas laisser échapper cette occasion. Je ne pris que le temps de jeter un manteau sur mes épaules, de cacher mes armes sous mes habits, et je suivis le soldat. J'eus soin toutefois, en traversant la ville, qui devenait plus déserte à mesure que nous approchions des faubourgs, de marcher de préférence dans le milieu de la rue, de manière à voir venir tous ceux qui s'avanceraient vers moi, et à éviter les embûches que pouvaient cacher les inégalités des murailles. J'arrivai ainsi sans encombre, riant parfois de mes terreurs, parfois tressaillant à des bruits soudains, jusqu'à la *garita* (barrière) de Guadelupe. La nuit était des plus sombres, et les pluies de juillet (nous étions dans la première quinzaine de ce mois) s'annonçaient déjà par une brume épaisse qui rendait le pavé glissant.

« Y sommes-nous bientôt? demandai-je au soldat en franchissant la barrière.

— Tout à l'heure, » répondit-il.

Bientôt une pluie fine succéda à la brume. Nous étions arrivés à la chaussée qui sert de communication entre les lacs, sans que le soldat fît mine de s'arrêter encore. Un brouillard épais, qui s'élevait au-dessus des lacs, cachait les deux pics

neigeux des volcans qui couronnent la Cordilière. J'aperçus enfin à quelque distance scintiller faiblement les vitres éclairées d'une maison basse. Bientôt un bruit confus de voix vint jusqu'à mon oreille. Arrivé à deux pas de la maison, le soldat frappa avec sa baïonnette, et la porte s'ouvrit; puis il entra sans façon le premier en me faisant signe de le suivre. En toute autre circonstance, je n'aurais rien vu que de fort ordinaire dans cette invitation ; mais avec les idées de guet-apens qui m'obsédaient depuis un mois, j'hésitais à pénétrer dans un lieu qui me faisait l'effet d'un coupe-gorge. Une voix que je reconnus mit fin à mon hésitation : c'était celle du lieutenant de don Blas, qui s'informait à son *asistente* du résultat de sa commission. Dès lors toutes mes craintes s'évanouirent, et j'entrai. Au même instant, don Blas se précipitait à ma rencontre et me pressait dans ses bras avec toute l'effusion mexicaine. Après les premiers compliments, le lieutenant me fit traverser une salle encombrée de gens de toute espèce, pour gagner une pièce plus vaste où des buveurs et des joueurs, en plus petit nombre, mais qui paraissaient d'une classe plus élevée, garnissaient une demi-douzaine de tables. Tous paraissaient être des militaires, à en juger du moins par leurs moustaches, et don Blas lui-même ne portait d'autres insignes qu'une veste ronde avec deux attentes d'épaulettes qui dénotaient seules le lieutenant *gradué* capitaine. Nous nous assîmes à l'écart. Les buveurs tournèrent aussitôt vers moi des regards dont l'expression n'était nullement rassurante.

« C'est un ami, seigneurs, se hâta de leur dire don Blas, et il ne nous trahira point. »

J'avais d'excellentes raisons pour être discret en pareille occasion, et je ne fis aucune réflexion sur ces paroles du lieutenant. On nous servit une infusion de tamarin fortement relevée d'eau-de-vie ; après quoi, m'adressant à don Blas :

« Par quel hasard, lui demandai-je, n'êtes-vous pas venu

réclamer vous-même le service que vous attendez de moi? Vous m'auriez évité une longue course qu'il me faudra recommencer seul dans les ténèbres.

— Je vais répondre à cette question, dit le lieutenant en allongeant la main pour recevoir l'once d'or et en la serrant dans sa poche. Le seul motif de la peine que je vous ai donnée est que je suis retenu ici en gage, et que je ne pouvais m'en aller sans payer ma dépense; quant à vous, vous ne pourrez plus vous en retourner qu'au point du jour, en compagnie de votre très-dévoué serviteur.

— Est-ce à dire que vous allez me mettre en gage aussi? demandai-je.

— Nullement; mais vous verrez, d'ici à deux heures, certaines choses qui vous ôteront l'envie de vous retirer. Je ne puis, pour le moment, vous en dire davantage. »

Une telle confidence ouvrait un vaste champ à mes conjectures; mais j'avais à cœur, pour le moment, d'obtenir de don Blas quelques renseignements sur une affaire qui me touchait plus directement.

« Vous avez eu la bonté, dis-je au lieutenant, de m'offrir votre bras en échange du service assez mince que j'ai pu vous rendre, et sans doute vous vous réjouirez d'apprendre qu'il est telle circonstance qui pourrait rendre opportune pour moi l'offre de votre valeureuse épée. »

La physionomie jusqu'alors souriante de don Blas parut s'obscurcir; je crus deviner que le lieutenant ne s'attendait pas à être sitôt pris au mot. Cependant il se remit promptement et s'écria :

« C'est vraiment jouer de malheur. Caramba! mon épée est en gage comme le reste de mon équipement; mais vous n'en avez donc pas, que vous vouliez m'emprunter la mienne ?

— C'est votre bras, et non votre épée, que je réclamais, répondis-je en souriant de l'étrange faux-fuyant du lieute-

nant. L'épée du Cid serait inutile entre mes mains contre un ennemi aussi redoutable que....

— Parlez plus bas, interrompit don Blas en tordant sa moustache; on connaît ici ma bravoure téméraire, on sait que le danger m'électrise, et on pourrait craindre que je ne prêtasse à une autre cause le poids d'un bras qui appartient tout entier à mon pays. »

L'air de matamore de l'officier ne m'imposa point; mais je ne voulus pas pousser plus loin une épreuve qui n'avait été pour moi qu'une plaisanterie. Je tenais seulement à savoir si le bravo ne lui avait pas fait quelque confidence à mon égard, et ce fut en riant de mes terreurs que j'appris qu'il n'avait été nullement question de moi après mon départ d'Arroyo-Zarco.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit sur les pierres de la chaussée; presque en même temps un jeune garçon d'une quinzaine d'années se précipita dans la salle. A sa casquette militaire, espèce de béret orné d'un large galon d'or, ainsi qu'à son uniforme, il était facile de reconnaître un *cadete* (cadet).

« Tout va bien, seigneurs, s'écria-t-il; le colonel vient de recevoir un pli du *général;* ce soir sa division est arrivée à Cordova; Valencia s'approche de son côté; dans trois jours, nous serons maîtres de Mexico, et moi je serai *alferez.* »

Tous les assistants se levèrent spontanément, et j'interrogeai de l'œil le lieutenant.

« Voulez-vous encore partir? »

Il me paraissait évident que j'assistais au prologue de quelque nouvelle révolution qui ne faisait qu'éclore, et je me réjouissais d'être spectateur de l'une de ces petites scènes qui servent de prélude ou de cause aux grands événements. Les acteurs d'un drame politique allaient se montrer à mes yeux en déshabillé.

Parmi les nombreux abus qui ont tari, au Mexique, les

sources de la richesse publique et contribué à isoler ce pays du progrès européen, le plus déplorable et le plus frappant est, sans contredit, l'abus du régime militaire. Dans une contrée que sa position géographique éloignait alors de toute rivalité voisine, le rôle de l'armée était fini après la consécration de l'indépendance, consécration obtenue, sinon diplomatiquement, du moins de fait. Il y avait à relever assez de ruines entassées par dix ans de lutte. Malheureusement, au lieu de chercher à déblayer le sol, les chefs de la nouvelle république ne demandèrent à l'armée que la satisfaction d'ambitions personnelles. Dès lors, une manie belliqueuse s'empara d'un peuple pacifique depuis trois cents ans, et peu à peu l'armée s'accoutuma trop facilement à décider toutes les questions politiques. On connaît le résultat de cette transformation guerrière : aujourd'hui le moindre officier mexicain se croit appelé, non par conviction politique, mais uniquement par sa propre ambition, à protéger ou à renverser le gouvernement établi. Il semblerait, comme on l'a dit plaisamment, qu'un article de la constitution donne à chacun le droit imprescriptible de naître colonel.

Accoutumés depuis l'enfance à fouler aux pieds toutes les institutions civiles, le cadet transformé en officier presque avant l'âge de raison, le soldat de fortune qu'une longue suite de *pronunciamentos* auxquels il a pris part a élevé à l'épaulette, tendent tous deux au même but, un avancement rapide par la même voie, celle de l'insurrection. Intervertie à chaque instant par un changement subit de gouvernement, la hiérarchie militaire n'a plus de fixité; un grade supérieur ne peut s'obtenir qu'à la pointe de l'épée. Puis, selon les chances de la guerre civile, l'officier qui a conquis un grade plus élevé, ou qui a vu renverser la bannière sous laquelle il abritait son ambition, demande aussi vainement sa paye au gouvernement nouveau qu'au gouvernement déchu.

D'à-compte en à-compte, mais toujours créancier de l'État, il arrive ainsi au moment où quelque balle égarée solde à jamais son compte, ou bien à celui où, maître à la fin de puiser dans le trésor public, il se constitue, à son tour, débiteur insolvable de ceux qu'il a devancés dans la carrière. Cependant, quelles que soient les vicissitudes sans nombre qui agitent le pays, ce n'est, on le conçoit, qu'exceptionnellement que l'officier arrive à la tête des affaires; sa vie ne serait donc qu'une suite de privations, si son industrie ne suppléait à la rareté de ses émargements. Dès lors, insurgé par ambition, joueur par nature, contrebandier à l'occasion, maquignon par nécessité, *remendon de voluntades* [1] au besoin, l'officier fait métier et marchandise de tout, plus à plaindre en cela qu'à blâmer, car on ne lui a rien appris, pas même les éléments de son métier, et son pays ne sait payer aucun service, fût-ce même le sang que l'on verse pour sa cause.

La nouvelle d'un soulèvement prochain venait sans doute de se répandre dans la salle attenant à la nôtre, car un tumulte assourdissant dominait le hourra général dans lequel on distinguait les cris de : « Vive Santa-Anna ! Mort à Bustamante ! A bas le quinze pour cent et le congrès ! » et d'autres clameurs qui ont déjà retenti si souvent et qui trouveront toujours un écho chez un peuple trop jeune encore pour avoir appris la liberté. Quand le silence se fut un instant rétabli, j'interrogeai formellement le lieutenant au sujet du mouvement politique qui se préparait ; mais à ma première question :

« Chut ! me répondit-il, ici vous devez paraître ne rien ignorer; je vous mettrai plus tard au fait de tout ; pour le moment, je n'ai rien de plus pressé que de payer ma dé-

1. La bonne compagnie mexicaine appelle *accommodeur de volontés* celui que le peuple flétrit d'une épithète plus énergique.

pense et de m'en aller. Vous verrez que le pays est aussi, comme je vous l'écrivais, l'un de vos débiteurs, car son salut est intéressé à la liberté de ma personne.

— Avec deux débiteurs semblables, je ne dois avoir nul souci de ma créance, dis-je sérieusement à don Blas; mais comment se fait-il qu'un simple bourgeois ait osé mettre embargo sur un militaire?

— Hélas! répondit mélancoliquement don Blas, on emprunte à qui l'on peut; le malheur a voulu que cette auberge fût tenue par un officier, et que je ne l'apprisse que quand, enchanté du crédit que j'avais trouvé, j'en avais usé sans façon comme avec un bourgeois. »

Que l'auberge fût tenue par un officier, il n'y avait rien là d'étonnant pour un voyageur familier comme moi avec les mœurs mexicaines; mais qu'un officier eût osé faire crédit à un confrère, cela me paraissait une inexplicable témérité.

« Hola! Juanito, » cria le lieutenant à son *asistente*.

Celui-ci ne tarda pas à paraître dans une tenue plus pittoresque encore que celle où je l'avais vu une heure auparavant. Son shako sans visière se balançait toujours sur son effrayante crinière; mais un frac de cavalier remplaçait son frac de fantassin, et, trop petit pour sa taille, laissait paraître au-dessus de la ceinture de son pantalon une large raie de chair d'un rouge cuivré. Juanito était évidemment de mauvaise humeur.

« Qu'as-tu, *muchacho?* demanda don Blas.

— Parbleu! répondit Juanito d'un ton aigre, vous coupez ma veine au moment où j'allais gagner un casque de dragon à la place de mon shako, et vous voulez que j'aie l'air satisfait!

— Prie le seigneur huesped de me venir trouver, » lui dit don Blas sans paraître remarquer la brusque réponse de son soldat.

Juanito fit un demi-tour et sortit sans mot dire.

« C'est un homme qui m'est dévoué, et je lui pardonne quelques libertés en faveur de son dévouement, reprit le lieutenant en forme d'apologie; le dévouement est chose si rare en ce monde ! »

L'hôte ne tarda pas à paraître, et je m'expliquai sur-le-champ l'attitude humble du lieutenant. L'huesped était un homme de taille herculéenne, large d'épaules, coloré de visage et porteur de formidables moustaches relevées en croc; en un mot, il avait toute la tournure d'un *valento*[1] de premier ordre.

« Combien vous dois-je? demanda don Blas; car c'est toujours pour moi un bonheur que de payer mes dettes !

— Le fait est que, si la rareté d'un plaisir en double le prix, le payement d'une dette doit être pour vous un bonheur bien complet, répondit l'hôte : vous me devez quinze piastres et demie.

— Quinze piastres et demie ! s'écria le lieutenant en faisant un soubresaut, *demonio !* »

Et tendant au colonel l'once d'or qui avait passé de ma poche dans la sienne, il reçut en retour les quatre réaux qui lui revenaient.

« *Caramba!* colonel, vous me donnerez bien un réal de plus pour le change, j'espère, » dit le débiteur d'un ton suppliant.

L'hôte fit la sourde oreille à cette demande, et tirant d'une armoire voisine l'épée et la casquette du lieutenant, il les lui remit en disant :

« Faites attention que je ne vous prends rien pour le chagrin que m'a causé l'obligation de vous retenir en gage depuis deux jours. »

Tous les comptes de don Blas étant réglés d'une façon si

1. Bravache.

satisfaisante, il me proposa de faire un tour avec lui sur la chaussée. J'attribuai sans hésiter cette proposition au désir de faire usage de la liberté qui venait de lui être rendue; mais je ne tardai pas à être détrompé. Le lieutenant échangea quelques mots à voix basse avec les autres officiers réunis dans la même salle que nous, et sortit en promettant de venir rendre compte de ce qu'il aurait pu voir ou apprendre. Je me hâtai de le suivre; car, malgré la curiosité que j'éprouvais, je ne pouvais me dissimuler que la place d'un étranger n'était pas au milieu d'un foyer de conspiration, quelles que pussent être d'ailleurs ses opinions particulières.

La pluie avait cessé de tomber; un brouillard assez épais s'étendait encore sur les lacs de droite et de gauche; mais leur eau stagnante réfléchissait déjà quelques échappées d'un ciel moins sombre. Le volcan de Popocatepetl était enseveli sous un dais de vapeurs, tandis que les neiges du volcan voisin brillaient faiblement aux rayons de la lune. A cette vague lueur, la *Femme Blanche*[1] paraissait plutôt une des pâles divinités scandinaves des nuits septentrionales que la nymphe américaine couchée sous le ciel du tropique. Les lumières de la ville s'éteignaient l'une après l'autre, le silence était profond; cependant une rumeur confuse arrivait jusqu'à nous, semblable aux frémissements des roseaux agités des lacs.

« Avançons, me dit don Blas, car l'heure approche, et je suis étonné de ne rien voir encore.

— Qu'attendez-vous? lui demandai-je.

— Vous le verrez : avançons ! »

Au bout d'un quart d'heure de marche environ, la rumeur vague que la tranquillité de la nuit laissait entendre devint

1. Le sommet couvert de neige du volcan appelé *Iztaczihuatl* (la femme blanche), a la forme d'une femme-couchée. Ce volcan est voisin du *Popocatepetl* (montagne fumante).

plus distincte et se convertit bientôt en un piétinement de chevaux qu'amortissaient l'air humide et la terre détrempée. C'était sans nul doute un corps de cavalerie en marche. Une masse noire ne tarda pas, en effet, à s'avancer.

« Qui vive? nous cria un de ceux qui marchaient en tête.

— Amis, répondit don Blas.

— *Que gente?* demanda de nouveau la voix.

— *Mexico!* fut la réponse du lieutenant, qui demanda à son tour où se trouvait la division du général.

— A Cordova, » répondit la même voix.

La troupe passa, et nous restâmes immobiles à la même place. Peu après, une seconde troupe, puis une troisième firent et rendirent les mêmes réponses de la même manière et poursuivirent leur route vers Mexico. Cependant je ne voyais dans ces hommes que des voyageurs ordinaires; car rien ne trahissait, dans leur costume, la tenue d'un corps régulier, quand des lueurs éloignées me parurent scintiller au milieu du brouillard; je crus même entendre des *vivat* répétés de temps à autre : c'était une nouvelle troupe qui s'avançait. Au centre, et vivement éclairés par la flamme de torches de résine, venaient, sur deux chevaux dont ils comprimaient l'ardeur, deux officiers en tenue de campagne, c'est-à-dire moitié militaire, moitié bourgeoise. Celui qui marchait en tête avait une physionomie et une tournure qui me frappèrent doublement en ce qu'elles éveillèrent chez moi un sentiment de curiosité et un vague ressouvenir. C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans, de haute taille et d'un teint jaunâtre. Un front élevé, dont le chapeau ne dissimulait qu'imparfaitement la proéminence, un menton arrondi et peut-être trop fort pour la régularité des traits, dénotaient chez lui la persistance et la ténacité. Son nez légèrement aquilin, ses grands yeux noirs pleins d'expression, sa bouche mobile, lui donnaient un air de noblesse remarquable. Des cheveux noirs et bouclés couvraient ses tempes et ombra-

geaient ses joues aux pommettes un peu saillantes. Je remarquai que l'une des mains du cavalier, celle qui tenait la bride du cheval, était mutilée.

Don Blas fit un geste de surprise, et se donnant à peine le temps de répondre au mot de ralliement qui lui fut demandé, il s'élança vers l'officier à cheval.

« Votre Excellence ne doit pas oublier que nous sommes à deux pas de Mexico, lui dit-il en se découvrant respectueusement, et la prudence exige qu'elle n'aille pas plus loin.

— Ah ! c'est vous, capitaine don Blas, dit le cavalier en s'arrêtant; je suis bien aise de vous voir parmi les nôtres. » Puis s'adressant à son cortége : « Vous l'entendez, seigneurs, dit-il, le plaisir de me retrouver encore au milieu de vous me faisait oublier le soin de ma propre sûreté; mais le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je viendrai de nouveau et où je ne trouverai là-bas, ajouta-t-il en montrant Mexico, que des amis et des frères. »

En disant ces mots, le cavalier fit une demi-volte, et je pus voir que du côté droit une jambe de bois s'appuyait seule sur l'étrier. Un hourra couvrit ses dernières paroles, des brandons lancés au loin allèrent s'éteindre en sifflant dans les eaux du lac, et tout rentra dans l'obscurité, mais pas assez vite pour que je n'eusse pu reconnaître, dans le cavalier qui venait de s'entretenir avec don Blas, l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, a été le mauvais génie du Mexique, le prétexte ou la cause de toutes ses révolutions, en un mot le général don Antonio Lopez de Santa-Anna.

II.

Nous restâmes seuls, le lieutenant et moi. Je le priai alors de m'expliquer les scènes dont je venais d'être témoin. Il s'empressa de me donner quelques détails sur le mécontentement

causé par la loi du quinze pour cent. C'était en effet ce mécontentement qui servait de prétexte au nouveau *pronunciamiento*. Les nombreux voyageurs que nous venions de rencontrer sur la route appartenaient à un régiment de cavalerie en garnison près de Mexico. Don Blas avait été chargé de les enrôler au service de Santa-Anna, avec la promesse d'échanger son grade actuel contre un grade de capitaine dans la cavalerie. Je compris alors pourquoi l'*asistente* de don Blas avait mis tant d'empressement à se procurer un uniforme de cavalier. Jour avait été pris, par les partisans de Santa-Anna, pour que le régiment nouvellement embauché fût introduit dans Mexico sous un déguisement bourgeois, chose facile dans un pays où le costume militaire ressemble assez au costume civil.

De retour à l'auberge, le lieutenant raconta ce qui venait de se passer aux officiers qui avaient pris les devants sur leurs soldats. La séance fut alors levée, car le projet dont on attendait l'exécution venait de se réaliser, et ce fut au tour des officiers de regagner isolément la ville. Nous reprîmes à pied, comme les autres, don Blas et moi, le chemin de Mexico; quant aux soldats, ils devaient se disséminer prudemment par toutes les barrières.

Chemin faisant, je manifestai au futur capitaine les craintes que j'éprouvais sur le sort du convoi d'argent exposé aux attaques des généraux révoltés.

« Y auriez-vous par hasard quelque intérêt? me demanda-t-il vivement.

— Aucun; mais le pillage de ce convoi entraînerait des pertes considérables pour plusieurs de mes compatriotes.

— Soyez sans crainte, me dit-il; une protection cachée, mais puissante, s'étend sur le convoi. Un courrier extraordinaire, parti ce matin, l'a fait mettre en lieu de sûreté. Le muletier attendra la fin des événements, et le commandement de l'escorte qui l'accompagne sera remis en des

mains braves et fidèles ; j'y prends un aussi vif intérêt que vous.

— Et pourquoi? demandai-je étonné.

— Pourquoi? Parce que nous ne voulons pas qu'un attentat à la propriété souille la glorieuse révolution que nous allons faire. Et puis, c'est moi-même qui dois commander l'escorte de la *conducta.* »

Je ne m'expliquais guère la chaleur avec laquelle le lieutenant parlait d'une mission qui semblait n'avoir pour lui aucun avantage apparent; mais, sans lui adresser de nouvelles questions, je me bornai à lui faire part du projet que j'avais formé de me joindre à l'escorte de la conducta. Don Blas accueillit assez froidement d'abord cette ouverture; puis, voyant que c'était de ma part une intention bien arrêtée, il s'applaudit, non sans affectation, de m'avoir pour compagnon de route. Malheureusement il était impossible encore de fixer le jour de notre départ, et bien des dangers, quoi qu'en dît don Blas, menaçaient le précieux convoi.

Vingt-quatre heures après notre arrivée dans la ville, le bruit se répandit que les généraux Santa-Anna et Valencia s'avançaient à la tête de deux divisions pour obtenir le redressement des griefs qu'on imputait au gouvernement de Bustamante. Bientôt on entendit le canon gronder. Dès lors les événements marchèrent rapidement. Des actions, non sans importance, s'étaient engagées entre les troupes du gouvernement et les factieux qui s'étaient avancés pour cerner la *plaza Mayor* et avaient élevé une redoute à l'angle des rues San-Agustin et Secunda-Monterilla. On apprit enfin, à la consternation générale, que la garnison du palais, corrompue par les rebelles, s'était emparée, au sein du palais même, de la personne du président. Au milieu de ce conflit, je n'avais plus entendu parler de don Blas, quand, le matin du jour qui suivit ces événements, des coups redoublés frappés à la porte cochère m'éveillèrent en sursaut. Quelques minutes après, je

vis entrer dans ma chambre le lieutenant en grande tenue. Une longue barbe, des cheveux en désordre, une figure noircie de poudre, prouvaient, ou du moins semblaient prouver, qu'il avait largement pris sa part des engagements antérieurs. Je le félicitai sur sa tenue belliqueuse. Don Blas reçut mes éloges en homme qui sait les avoir mérités, et m'apprit avec un certain air d'importance qu'il venait tenir garnison sur la terrasse de ma maison, qui dominait la place du palais.

« J'ai choisi votre maison, sauf votre approbation, me dit-il, parce qu'elle est dans le voisinage du palais présidentiel, et pour vous montrer ensuite comment on gagne un grade de capitaine. J'espère que vous me suivrez sur la terrasse, où ma compagnie stationne déjà.

— J'assisterai avec joie, répondis-je, à votre triomphe, et, si vous voulez me permettre de m'habiller, je m'empresserai d'aller prendre ma place près de vous; seulement j'aurai soin de me mettre parfaitement à l'abri des balles, car je n'ai pas le moindre grade à gagner. Mais, à propos, vous êtes donc encore dans l'infanterie?

— J'ai eu des raisons pour ne pas changer encore, répondit le lieutenant avec une légère hésitation. Dans une bagarre semblable, un cavalier est bien exposé.... bien inutile, veux-je dire; et d'ailleurs, avec quoi diable aurais-je acheté un cheval? »

En ce moment la porte s'ouvrit et un casque de dragon se montra par la porte entre-bâillée; ce casque couvrait la tête de l'asistente Juanito, qui, plus heureux que son lieutenant, se trouvait, grâce au monte, à moitié transformé déjà en cavalier; car il ne lui restait plus du fantassin que l'immense pantalon dans lequel il semblait prêt à s'engouffrer.

« Mon capitaine, s'écria l'asistente, si vous ne venez pas vous mettre à la tête de vos hommes, il va nous arriver quelque malheur.

— Quoi ! reprit don Blas, les drôles sont-ils si impatients d'en venir aux mains ?

— Oh ! non, reprit Juanito, ils n'ont pas l'air pressé, au contraire ! Mais il y a sur la terrasse de l'Ayuntamiento, en face de la maison du seigneur français, ce grand coquin de colonel, vous savez... ? le maître de l'auberge qui retenait Votre Seigneurie en gage. Il nous propose de nous acheter nos cartouches.

— Et mes braves ont refusé avec indignation, j'en suis sûr ?

— Je le crois bien ! répondit l'asistente ; on ne leur offre que moitié prix.

— Mais, s'écria le lieutenant, ce damné colonel nous a donc trahis ?

— Cela se peut, seigneur capitaine, mais je n'ai pas l'habitude de m'occuper de ce qui ne me regarde pas ; le colonel a peut-être eu de très-bonnes raisons pour changer de parti : qui sait ? »

L'officier s'élança sur les pas de l'impassible Juanito, et je m'habillai à la hâte. J'étais curieux de voir comment, selon l'expression de don Blas, on gagnait un grade de capitaine. Au moment où je montais les derniers degrés qui conduisaient à l'*azotea* (toit plat) de ma maison, je l'entendis commander : « Feu ! » d'une voix tonnante. Je m'arrêtai. A ma grande surprise le silence ne cessa pas de régner sur la terrasse. Un second commandement ne fut pas mieux exécuté, et ce ne fut qu'au troisième qu'une détonation se fit entendre, mais assez faible pour démontrer que ce n'était qu'à regret que les soldats prodiguaient des cartouches qui, bien qu'estimées à moitié prix, n'en possédaient pas moins à leurs yeux une certaine valeur.

J'entr'ouvris la porte de la terrasse avec toute la prudence convenable, et je me glissai, protégé par le mur d'enceinte de l'azotea, derrière un des pilastres qui s'élevaient comme

des créneaux de distance en distance[1]. J'avais une lorgnette à la main.

« Qu'allez-vous faire de cette lorgnette? me demanda don Blas.

— Parbleu! je ne vais jamais sans ma lorgnette au spectacle, pas même à une course de taureaux; l'aurais-je oubliée quand je viens me mettre aux premières loges pour un combat de géants? »

Le futur capitaine semblait jeter un œil d'envie sur le poste derrière lequel je me trouvais en parfaite sécurité. Je découvrais de ma terrasse la place du palais même et les rues adjacentes. Le pavillon national ne flottait plus au faîte du palais, où le président se trouvait prisonnier de sa propre garnison. A l'angle opposé du logement qu'il occupait, je voyais, aux lucarnes grillées de la prison qui faisait partie du palais, des têtes sinistres s'agiter avec fureur. Les troupes restées fidèles à la cause de Bustamante étaient rangées sur la grande place; les officiers allaient et venaient en donnant des ordres; l'artillerie roulait avec bruit sur le pavé, et des explosions lointaines, une fumée blanche qui s'élevait en nuages pressés derrière les maisons, indiquaient que, dans les rues où je ne pouvais plonger mes regards, l'affaire était chaudement engagée. Je ne pouvais voir qu'assez confusément les combats qui se livraient dans la ville; mais, selon la tactique adoptée au Mexique, les mêmes scènes se répétaient sur les toits des maisons. C'était comme un second plan de combattants au-dessus du plan inférieur des rues. Les terrasses du palais étaient couronnées de soldats qui composaient une partie de la garnison vendue à Santa-Anna. Ces soldats nourrissaient un feu assez vif contre les troupes du colonel, qui se trouvaient ainsi prises entre deux

1. Du temps des Espagnols, ces créneaux ou *almenas* dénotaient la maison d'un gentilhomme.

ennemis; mais la proximité du détachement de don Blas était de nature à l'alarmer plus sérieusement. Le lieutenant venait de commander le feu de nouveau, et cette fois avec plus de succès que les deux premières, quand le gigantesque colonel s'avança en parlementaire sur le bord de l'azotea qu'il occupait, et faisant de ses deux mains un porte-voix :

« *Muchachos !* savez-vous qu'il est très-fastidieux que vous tiriez sur nous de la sorte ? *Caramba !* on y met au moins de la discrétion, et ce n'est pas bien de se réunir ainsi deux contre un : entre braves on se doit des égards.

— Traître ! s'écria le lieutenant exaspéré.

— Traître ! traître ! vous êtes charmant, sur ma parole, mon cher don Blas ! On n'est pas traître pour son plaisir, et vous me paraissez avoir des idées très-arriérées en politique. Ah çà ! vous avez donc de la cavalerie sur vos toits ? ajouta amicalement l'orateur en voyant reluire au soleil le casque de l'asistente ; ce n'est pas de franc jeu. Si je faisais monter ici du gros calibre, vous auriez le droit de vous plaindre.

— Vous avez fait à mes soldats des offres outrageantes, reprit don Blas.

— C'est vrai, reprit le colonel, j'ai eu tort ; je n'ai pas proposé à ces braves un prix raisonnable de leurs cartouches, mais je suis prêt à réparer ma faute. »

Un hourra de joie, poussé par toute la troupe du lieutenant, indiqua que l'orateur regagnait une partie du terrain qu'il avait perdu.

« Le colonel ne raisonne pas mal, ce me semble, dis-je à don Blas.

— Ce sont, il est vrai, d'assez solides raisons, reprit-il en homme qui se sentait presque convaincu ; mais le devoir ordonne que je ne considère en lui qu'un ennemi. »

Les choses paraissaient néanmoins s'acheminer vers une conclusion toute pacifique, quand le colonel ajouta :

« Il est donc convenu que vous ne tirerez plus sur moi.

D'ailleurs, que gagnerait votre capitaine à me tuer? Il ne me doit plus un réal. »

Ce malencontreux argument, qui rappelait au lieutenant que le colonel l'avait tenu en gage pour une dette de quelques piastres, ranima toute sa rancune, et don Blas s'écria de nouveau, en brandissant son épée : « Mort aux ennemis de la patrie ! feu sur les traîtres ! »

Ses hommes accueillirent avec stupeur une conclusion si imprévue : mais à la fin force leur fut d'obéir, et les deux partis commencèrent à se fusiller avec autant d'acharnement que d'insuccès. Les balles passaient au-dessus de ma tête en déchirant l'air avec des sifflements aigus, semblables à ceux du fer rouge qui s'éteint dans l'eau. Consciencieusement blotti dans l'angle du mur, j'observais la contenance de don Blas, et je dois dire qu'elle me paraissait assez satisfaisante, lorsqu'une nouvelle décharge se fit entendre; le lieutenant tomba. J'allais m'élancer vers lui, l'asistente me prévint. Don Blas, étendu tout de son long, ne donnait aucun signe de vie. Je vis Juanito écarter impérieusement quelques soldats, et j'admirais déjà ce fidèle serviteur, jaloux de prodiguer seul ses soins à son maître, quand, à ma grande surprise, il fouilla dans les poches de l'uniforme du lieutenant, et, retirant à la fin ses mains vides, s'écria d'un air désappointé :

« Rien ! pas un réal ! Étonnez-vous donc qu'on soit si mal commandé par des officiers qui n'ont pas un réal dans leur poche ! Encore si celui-là avait un pantalon de cavalerie ! »

Après cette oraison funèbre, l'homme dévoué détacha l'épaulette d'or du lieutenant avec un flegme parfait, et se l'adjugea en guise de consolation. Don Blas soupira faiblement, rouvrit les yeux et pria qu'on le transportât loin du champ de bataille. Ses ordres furent accomplis, et quatre hommes le chargèrent sur leurs bras. Je voulus l'accompagner pour le faire déposer sur mon lit jusqu'au moment où

les premiers soins pourraient lui être donnés ; mais il s'y opposa fortement ; j'insistai néanmoins et je le fis transporter dans ma chambre.

« Ce ne sera rien, me dit don Blas ; les balles ne tuent pas un vieux soldat comme moi. Remontez là-haut et continuez d'observer l'action : la victoire sera pour moi la guérison. En attendant, j'ai besoin d'être seul. »

J'obéis à ses injonctions, et je retournai occuper le poste que j'avais abandonné. Pendant mon absence, le colonel avait proposé et fait accepter une trêve, et, à mon retour, les ennemis échangeaient entre eux les offres de service les plus courtoises.

Cependant, de près et de loin, des scènes plus sérieuses avaient lieu au-dessous de nous. Rassuré par l'attitude amicale des soldats de don Blas et du colonel, je pus observer plus à l'aise la marche des événements. La redoute établie à l'angle des rues San-Agustin et Monterilla vomissait sans relâche des flots de mitraille ; le pavé était jonché de morts et de blessés qui tombaient, les uns avec tout le stoïcisme indien, les autres en poussant des cris lamentables. Ces derniers appartenaient principalement à la classe des curieux que leur mauvaise étoile avait poussés au milieu du feu. Plus loin, du côté de la barrière de San-Lazaro, le canon tonnait sans interruption ; enfin, dans la rue Tacuba, qui fait face au palais, une batterie, établie par les troupes insurgées, balayait la place et ouvrait de larges brèches dans l'enceinte du palais même. Les décombres s'entassaient avec rapidité, les balcons de fer pendaient, déchirés et tordus comme les lianes d'une forêt vierge ; bientôt un pan de muraille s'écroula. Alors, sur la baie démantelée d'une croisée, un homme couvert d'un riche uniforme s'avança hardiment, de manière à dominer la foule. Je pus distinguer sur ses traits fortement accusés, comme dans sa constitution robuste, tous les signes d'une de ces natures vigoureuses

qu'une sorte de prédestination semble pousser vers les rudes épreuves de la vie militaire. Cet homme était le meilleur citoyen peut-être du Mexique. J'avais vu trop souvent le général Bustamante pour ne pas le reconnaître aussitôt, malgré la distance qui me séparait de lui. Plus affligé sans doute des scènes qui ensanglantaient la ville que soucieux de sa propre sûreté, le général adressa aux séditieux quelques paroles que je ne pus entendre. Cependant le canon grondait sans relâche, les pierres détachées par les boulets volaient en éclats, et le président ne paraissait pas voir que le danger croissait de minute en minute. Enfin il se retira. Un nouvel incident venait d'attirer l'attention générale. Les murs de la prison, brisés par le canon, s'étaient entr'ouverts, et je pus voir les détenus, au mépris de la mitraille, qui continuait à balayer la place, se glisser un à un, avec des hurlements de joie, à travers les interstices, puis se disperser par les rues. C'était le complément de l'anarchie, qui régna dès ce moment en maîtresse absolue dans la ville.

Ces tristes scènes commençaient à lasser ma curiosité, quand il se fit entre les combattants comme une trêve tacite. Un silence profond succéda aux décharges de l'artillerie ; le moment était venu, pour chaque parti, de compter ses morts et de panser ses blessés. Je regagnai ma chambre, bien désireux de connaître l'état du lieutenant don Blas ; mais il ne s'y trouvait plus, et le lit où on l'avait déposé était à peine foulé. Je questionnai les gens de la maison : au moment où la trêve avait été proclamée, on l'avait vu descendre l'escalier et s'élancer dans la rue. Il avait sans doute pensé qu'en raison de la concurrence, il était plus prudent de courir après ce grade de capitaine tant espéré que de l'attendre patiemment au logis. Complétement rassuré sur les suites de sa blessure, je sortis à mon tour. Le drame semblait fini. Dans les rues, on transportait les blessés, et les portes s'ouvraient pour les recevoir. Quant aux

morts, les promeneurs enjambaient leurs cadavres avec la plus complète insouciance; leur rôle était joué, et l'oubli commençait déjà pour eux.

Le lendemain, cependant, le combat recommença, et le sang coula de nouveau dans les rues. Vaincu bientôt sans avoir été renversé, le pouvoir retira la loi du quinze pour cent; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit sortir du palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux, parmi lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs célèbres dans les fastes des prisons. Des ruines partout, du sang répandu de toutes parts, le retrait d'une loi particulière à un État seul, tels furent les déplorables résultats d'une insurrection qui avait entraîné à sa suite douze jours de combats et d'anarchie.

III.

Dès que l'ordre parut rétabli, dès que le commerce eut repris quelque sécurité, je songeai à quitter Mexico. On venait d'apprendre que la conducta s'était remise en route. Je tenais plus que jamais à faire partie de l'escorte commandée par le lieutenant don Blas, et, le lendemain d'un jour consacré à prendre congé de tous mes amis, je traversai une dernière fois, avant le lever du soleil, les rues de la capitale du Mexique, suivi de mon valet Cecilio.

Quand je fus dans la campagne, la joie que j'éprouvais à l'idée de mon prochain retour en Europe ne tarda pas à se dissiper, pour faire place à une vague tristesse. Mexico est encore entouré de lacs comme au temps de la conquête; mais depuis trois cents ans l'aspect de ces lacs, traversés par une chaussée gigantesque, a bien changé. Le temps n'est plus où les brigantins de Cortez se croisaient sur ces eaux

avec des milliers de pirogues peintes. A moitié taris par l'action du temps et par les travaux de desséchement, les lacs de Mexico n'ont gardé de leur ancienne splendeur que cette teinte mélancolique qui s'attache à toute grandeur déchue. Le bruit éloigné du fusil de quelque chasseur, les chansons sauvages des Indiens, dont les rares pirogues courbent les roseaux, n'interrompent qu'à de rares intervalles le morne silence qui pèse au loin sur la campagne. Des aigrettes blanches, immobiles sur la surface de l'eau comme les fleurs du nénufar, des poules d'eau, des canards plongeurs, des reptiles qui agitent les plantes aquatiles, çà et là un pêcheur indien enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-jambe, tels sont les seuls êtres vivants qui animent ces solitudes. Le ciel et les montagnes n'ont du moins pas changé d'aspect, et depuis trois cents ans la couronne de neige des volcans s'élève toujours dans le même azur.

Arrivé à Buena-Vista, d'où la vue domine la vallée de Mexico, je m'arrêtai pour jeter sur ces belles plaines un dernier coup d'œil. Au milieu d'une ceinture de collines bleues et de petits villages dont les maisons blanches tranchaient gaiement sur la verdure des saules, les lacs avaient repris, grâce à la distance, une partie de leur ancien prestige. Mexico semblait encore la Venise du nouveau monde. Je m'arrêtai un instant à contempler ses dômes lointains avec un sentiment de tristesse involontaire. Je voyais pour la dernière fois une ville où j'étais arrivé avec toute la curiosité, tout l'enthousiasme du jeune âge. Mexico avait été l'endroit de halte où je me reposais au retour de chacune de mes excursions. C'était pour moi comme une seconde patrie; car, si l'enfance a des souvenirs qui lui sont chers, la jeunesse n'est pas oublieuse des lieux où, comme une fleur éphémère, elle s'est épanouie pour se flétrir, hélas! bientôt après. Je saluai du regard cette vallée fertile où règne un printemps éternel, et, pour m'arracher au trouble qui m'agitait, je mis

mon cheval au galop, et j'eus bientôt perdu de vue les tours les plus élevées de la ville que je ne devais plus revoir.

Après une nuit passée à la venta de Cordova, je traversai successivement les bois de Rio-Frio, si célèbres par les vols à main armée qui s'y commettent journellement, les plaines riantes de San-Martin, qui rappellent celles du Bajio. Enfin la cime neigeuse des volcans voisins de Mexico brillait aux derniers rayons du soleil comme un fanal près de s'éteindre, quand j'arrivai à Puebla. La conduite avait, la veille même, passé dans cette ville. Puebla, avec les hautes tours de ses couvents, de ses églises et de ses coupoles revêtues de faïences peintes, semble de loin une ville orientale aux minarets élancés. Je ne m'y arrêtai que le temps nécessaire pour me reposer, et le troisième jour depuis mon départ de Mexico, sur la route qui va de Puebla à Vera-Cruz, j'aperçus de loin les banderoles rouges des lanciers qui escortaient le convoi.

Dans le premier des cavaliers auxquels je m'adressai en atteignant l'escorte, je n'eus pas de peine à reconnaître l'asistente du lieutenant don Blas. Les vœux de ce digne lepero devenu soldat avaient été comblés; car, sauf un brodequin à un pied, un soulier à l'autre, et l'absence totale de sous-pieds, son uniforme de cavalier ne laissait rien à désirer. Il avait consenti aussi à faire à la discipline le sacrifice de sa chevelure.

« Dites-moi, mon ami, lui dis-je en l'abordant, seriez-vous toujours, par hasard, au service du lieutenant don Blas?

— Du capitaine don Blas, s'il vous plaît! car il a été promu à ce grade en récompense de son héroïque conduite sur votre azotea, et j'y ai gagné aussi mes galons; seulement je ne suis plus son domestique. C'est le seigneur capitaine qui commande le régiment de lanciers dont vous ne voyez qu'un détachement ici. »

Je piquai des deux, et malgré son nouvel uniforme j'eus

bientôt reconnu don Blas. Le capitaine cheminait tristement à la tête de son escadron. Je le félicitai de son avancement et m'informai des suites de sa blessure. Il rougit légèrement en m'assurant qu'il s'était promptement remis, et se hâta de me demander si je comptais toujours faire route avec lui. Je l'assurai que mon intention bien arrêtée était d'accompagner le convoi jusqu'à Vera-Cruz. Don Blas voulut bien se réjouir de cette résolution, après quoi la conversation tomba tout naturellement sur les dangers de la route, dangers que je comptais éviter dans sa compagnie. Le capitaine secoua la tête.

« Je crains bien, dit-il, que vous ne tombiez de fièvre en chaud mal; car les derniers troubles ont mis encore quelques *gavillas*[1] de plus en campagne, et j'ai ouï dire que nous pourrions bien avoir maille à partir avec les détrousseurs dans les gorges d'Amozoque. Le temps n'est plus où, comme sous un certain vice-roi, le drapeau de Castille, flottant sur un convoi d'argent, suffisait seul à le protéger durant le trajet.

— J'espère, lui dis-je, qu'un escadron de lanciers commandé par vous pourra remplacer le drapeau espagnol.

— Dieu le veuille! reprit don Blas, quoique je ne m'aveugle pas sur les dangers que nous pouvons courir; en tout cas, je ferai mon devoir. »

C'était, en effet, une assez riche proie que ces deux millions en argent monnayé, portés par une assez longue file de mules sur chacune desquelles les gardiens du convoi devaient veiller sans relâche; car, si la route de Mexico à Vera-Cruz présente les accidents de terrain les plus pittoresques, les bois épais, les gorges profondes, les défilés étroits qu'elle traverse peuvent recéler mille embûches. J'avais à peine passé quelques heures au milieu de mes nouveaux compagnons de voyage, que je commençais à sentir le besoin d'une diver-

1. Bandes de voleurs.

sion quelconque aux ennuis de cette marche lente et triste à travers un pays désert. Le capitaine était assurément un joyeux compagnon, mais ses saillies me semblaient bien monotones. Les contes et les chansons d'un muletier qui remplissait les fonctions de majordome dans notre petite troupe m'offraient une distraction plus agréable. C'était un homme de trente ans environ et du nom de Victoriano. Depuis plusieurs années, il parcourait le même chemin, et chaque lieu de halte était pour lui un sujet de narration. Le soir, sous un ciel étoilé, quand les mules déchargées broyaient leur ration de maïs sur les *mantas*[1] qui leur servaient de râtelier; quand, autour des feux de bivouac, les sentinelles veillaient à la garde du trésor commis à leur vigilance, et que les autres soldats dormaient étendus près de leurs armes, le capitaine et moi nous prenions un plaisir toujours nouveau à entendre Victoriano, dont la verve intarissable se traduisait en récits animés ou en chansons qu'il accompagnait de sa mandoline. Je plaignais alors le voyageur que je voyais emporté par le galop rapide des chevaux de la diligence, qui passait comme un éclair près de nous, et dans laquelle peut-être des compatriotes me montraient au doigt comme un débris des anciennes mœurs mexicaines. « Quelques vices de plus, me disais-je, beaucoup de charmes de moins, tel est le résultat d'une parodie de civilisation qui, jusqu'à présent, n'a fait que détruire et n'a rien reconstruit. » Dans ces veillées, autour des feux nocturnes, vivant à la fois de la vie du muletier et du soldat, je retrouvais encore sans mélange, même en m'avançant vers l'Europe, les sensations de la vie primitive des déserts de l'Ouest.

Depuis notre départ de Puebla, Acajete, l'hacienda de San-Juan, Tepeaca (car nous avions dévié de la route ordinaire), Santa-Gertrudis, avaient été autant d'étapes mar-

1. Toiles qui recouvrent le bât des mules.

quées par cette quiétude que donne à l'âme la fatigue du corps, et qui semble prouver que le bonheur de l'homme consiste dans le mouvement physique plutôt que dans la pensée. Nous avions dépassé la ville et le fort de Perote. « Seigneur cavalier, me dit Victoriano, vous devriez visiter ce fort ; je puis vous accompagner jusqu'à l'entrée, et sur ma recommandation vous y serez introduit sans difficulté ; vous nous rejoindrez ensuite à Cruz-Blanca : c'est un petit village à deux lieues d'ici où nous passerons la nuit, et à votre retour je vous conterai, au sujet de la forteresse, une aventure qui a fait bien du bruit il y a quelques années. »

Je goûtai le conseil du muletier, qui me fit, selon sa promesse, introduire dans le fort, dont je visitai l'intérieur tout à mon aise, en compagnie d'un officier heureux d'accepter cette corvée comme une distraction. Ma visite dura une heure environ; après quoi, comme le soleil allait se coucher, je remerciai mon guide et me mis en devoir de regagner le convoi. Je traversai une de ces plaines arides et désolées désignées sous le nom de *mal pais*, plaines hérissées de scories volcaniques, sur lesquelles une légère couche de terre ne laisse pousser que des plantes rabougries. Le vent semblait murmurer des plaintes étouffées en rasant les feuilles sonores des nopals et les touffes de genévriers. Les loups hurlaient de temps à autre, et le brouillard tombait si opaque et si froid, qu'il me tardait d'aller me réchauffer à la flamme du brasier, auprès duquel je comptais bien sommer Victoriano de tenir sa promesse. Cependant la crainte de perdre mon chemin au milieu du brouillard qui me dérobait l'horizon, jointe aux aspérités du terrain, me força de ralentir ma marche, et la nuit était close quand j'arrivai à l'endroit désigné pour la halte du convoi : c'était Cruz-Blanca. Il ne me fut pas difficile de trouver, dans le petit nombre de maisons qui composent le village, celle où la conduite s'était arrêtée. A mon grand étonnement, j'appris que Victoriano n'avait pas

reparu. Cette disparition alarma tout le monde. Quelque accident bien grave pouvait seul retenir loin de nous un homme dont l'exactitude habituelle était connue, et chacun se perdait en conjectures à cet égard, quand un individu se présenta et demanda à entretenir l'arriero en chef. Le nouveau venu était vêtu de la souquenille en laine rayée et du court tablier des conducteurs de mules. Il nous apprit que Victoriano, dont le cheval s'était abattu, avait été grièvement blessé dans sa chute, et qu'on l'avait transporté à Perote, où on lui donnait les premiers soins ; l'inconnu ajouta que c'était sur l'invitation de Victoriano lui-même qu'il venait s'offrir pour le remplacer jusqu'au moment où il pourrait rejoindre le convoi. L'arriero en chef, qui n'avait que le nombre d'hommes strictement nécessaire, accepta cette offre un peu légèrement peut-être : le nouveau venu était un robuste garçon de l'âge à peu près de Victoriano, mais dont la figure sinistre ne m'inspirait pas, tant s'en faut, la même confiance qu'à l'arriero.

Le lendemain matin, nous reprîmes notre route pour aller passer la nuit à la Hoya, autre village à cinq lieues de Cruz-Blanca. La marche, lente comme d'habitude, nous semblait plus fatigante encore ; car Victoriano n'était plus là pour nous égayer par ses récits. Tout semblait d'ailleurs marcher de travers depuis la disparition du majordome. Arrivés à Barranca Honda, a une lieue de notre point de départ du matin, une mule se déferra, puis une seconde, puis une troisième. Il fallut des haltes assez longues pour referrer chacun de ces animaux. Le remplaçant de Victoriano s'acquittait de cette besogne de maréchal ferrant avec beaucoup de zèle et d'intelligence, au grand contentement de l'arriero, qui cependant proférait autant de jurons qu'il y a de saints dans le calendrier. Pour moi, je m'obstinais, je ne sais pour quel motif, à ne pas partager la satisfaction du muletier à l'égard de notre nouveau compagnon.

« Ne vous semble-t-il pas, dis-je à don Blas, que ce drôle qui referre si lestement les mules serait capable de les avoir déferrées avec non moins d'adresse? »

Le capitaine traita mes soupçons de pure chimère.

« Je suis parfaitement désintéressé dans la question, répondis-je, car malheureusement aucun de ces précieux caissons ne m'appartient; mais je ne puis m empêcher de regretter l'absence du pauvre Victoriano. »

Le convoi se remit en mouvement; néanmoins, quoi qu'on fît pour accélérer la marche, les mules paraissaient avoir perdu leur vigueur habituelle, comme si l'on eût mêlé à leur ration quelque drogue énervante. Au moment de dépasser Las Vigas, l'arriero tint une espèce de conseil avec le chef de l'escorte. Le premier était d'avis de passer la nuit dans ce village; don Blas opinait pour pousser jusqu'à la Hoya, alléguant qu'un retard dans le convoi qu'on attendait à Vera-Cruz, et dont on connaissait les étapes par avance, répandrait une alarme préjudiciable. Malheureusement pour le muletier, cet avis l'emporta, et on résolut de gagner la Hoya.

Nulle part peut-être au Mexique le passage toujours si pénible de la température des plaines à celle des régions élevées ne se fait sentir plus vivement qu'aux approches de Las Vigas [1]. Quelques instants avant d'atteindre ce village, on est brusquement transporté au milieu de la végétation des pays froids. Là, plus de brise chaude, plus de ciel bleu, mais une bise qui souffle aigrement à travers les vapeurs glacées, un ciel terne, un terrain aride, déchiré, bouleversé comme par une lutte de Titans. Une obscurité presque complète enveloppait le paysage au moment où nous passions près de Las Vigas. Le brouillard, qui d'abord rampait sur le sol et tourbillonnait comme la poussière sous les pieds de

1. Petit village situé sur des hauteurs, à sept lieues de Jalafa.

nos chevaux, ne tarda pas à monter progressivement et à dérober à nos yeux la cime la plus élevée des sapins. A peine nous distinguions-nous les uns les autres au milieu de la brume qu'un vent froid chassait à notre visage. Des ravins longeaient parallèlement la route, qui traversait des courants de lave refroidie, et il était urgent d'empêcher les mules si richement chargées de dévier du sentier qu'elles avaient à suivre. J'admirais, je l'avoue, le calme de don Blas, chargé d'une responsabilité qui m'effrayait pour lui. Des étincelles jaillissaient, de distance en distance, sous les pieds de la mule de l'arriero, qui, au risque de ses membres, parcourait sans relâche toute la longueur du convoi. Ce pauvre homme m'inspirait un vif intérêt, car sa fortune, son avenir, étaient en jeu; une immense responsabilité matérielle pesait sur lui, et il comptait et recomptait incessamment ses mules avec une anxiété qui faisait mal à voir. Au moment où la nuit fut complète, don Blas divisa son escorte en deux escouades. Avec l'une, il gagna la tête du convoi, et laissa le commandement de l'autre à Juanito, son ex-asistente. Nous cheminions depuis assez longtemps ainsi au milieu d'un silence profond, qu'interrompaient seuls les tintements de la clochette de la jument conductrice, les chansons des soldats et le piétinement des mules sur la chaussée. Resté moi-même sur le flanc du convoi, je repassais dans mon esprit les incidents de la matinée : la disparition du majordome, les mules déferrées, leur ardeur subitement ralentie, me paraissaient, au milieu du brouillard ténébreux qui nous enveloppait, autant de symptômes alarmants. Au moment où je me demandais si la trahison ne veillait pas autour de nous, je fus rejoint par mon valet Cecilio.

« Seigneur maître, me dit-il à voix basse, si vous vouliez m'en croire, nous ne resterions pas une minute de plus ici, car il va s'y passer des choses étranges.

— Et où aller, lui dis-je, quand on ne voit pas à deux pas

devant soi, au milieu de ces rochers et de ces ravins? Mais qu'y a-t-il enfin ?

— Il y a, seigneur maître, que Victoriano, et j'ai peut-être été le seul à le remarquer, vient de se glisser parmi nous; cela ne veut rien dire de bon. Sa chute n'est donc qu'un mensonge.

— En es-tu sûr?

— Je l'ai vu; mais ce n'est pas tout : il y a un quart d'heure environ, j'étais en arrière, comme cela m'est arrivé tous les jours avec mon damné cheval, quand deux cavaliers me dépassèrent sans me voir, car j'étais caché par un bloc de rocher. L'un d'eux montait un trop magnifique cheval noir pour être un voyageur pacifique....

— Un magnifique cheval noir? interrompis-je en pensant au ranchero qui observait si flegmatiquement à Mexico le départ du convoi.

— L'autre, reprit Cecilio, montait une mule de selle et portait le costume d'un muletier, et, si j'ai bien compris ce qu'ils disaient, le majordome doit être leur complice.

— Et que sont devenus ces cavaliers?

— J'ai tout lieu de croire que, grâce à l'obscurité, ils se sont mêlés à l'escorte, il est facile de deviner pourquoi; et probablement ils ne sont pas seuls, car ces ravins peuvent cacher une *cuadrilla* (bande) tout entière. Si Votre Seigneurie m'en croit, nous laisserons s'éloigner le convoi sans nous.

— Non pas, dis-je, et je cours prévenir le capitaine.

— Et qui vous dit, seigneur, que le capitaine aussi n'est pas leur complice? »

Je ne répondis pas. Ce n'était pas le moment de discuter, mais d'agir. Sans me rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir d'injuste ou de fondé dans les soupçons de Cecilio relativement au capitaine, je piquai des deux pour atteindre au moins l'arriero et l'avertir. Je rejoignis, non sans peine, les derniers soldats de l'escorte, puis je marchai bientôt à côté

de quelques-unes des mules ; les autres formaient encore une longue file devant moi : au milieu du brouillard, j'étais guidé par le bruit de leurs sabots. Enfin je distinguai le tintement de la sonnette de la jument conductrice à quelques centaines de pas de moi. En ce moment même je crus reconnaître, dans un cavalier qui marchait à mes côtés, la figure sinistre du remplaçant de Victoriano. Quelques instants après, la voix d'un conducteur des mules s'éleva dans les ténèbres.

« Que signifie ceci ? s'écria-t-il. Eh ! Victoriano, est-ce toi ? Eh oui ! de par Dieu ! et par quel hasard ? »

Nulle réponse ne suivit cette interrogation ; presque aussitôt la voix se tut. Je frissonnai ; il me sembla avoir entendu une espèce de râle étouffé, suivi de la chute d'un corps. Je prêtai de nouveau l'oreille : la bise se mêlait seule au retentissement inégal du sabot des mules sur la chaussée. Au bout de quelques secondes, mon cheval fit un écart violent, comme s'il distinguait dans l'obscurité quelque objet effrayant. Désireux d'éclaircir les doutes terribles qui me traversaient l'esprit, je tirai mon briquet de ma poche, comme pour allumer un cigare et faire diversion au froid qui me glaçait. Je crus être un instant le jouet d'un songe. Il me sembla distinguer, aux lueurs du briquet, des hommes marchant pêle-mêle avec les gens de l'escorte et les valets de mules. Des fantômes silencieux paraissaient avoir surgi mystérieusement du sein des ténèbres et cheminer à nos côtés, les uns vêtus de l'habit rouge des lanciers, les autres couverts de la souquenille des conducteurs subalternes. Tout à coup la clochette de la jument cessa de retentir ; au bout de quelques secondes, je l'entendis de nouveau résonner, mais dans une direction tout opposée, et des sons semblables sortirent des ravins situés à la gauche de la route. J'en avais assez vu, trop vu même ; la trahison nous environnait de toutes parts. A qui s'en prendre au milieu d'un brouillard épais, sur des routes bordées de ravins ? A qui se confier dans des ténèbres qui

confondaient amis et ennemis? Étonné de l'étrange découverte que je venais de faire, j'hésitai; puis, au risque de me rompre le cou dans l'obscurité, je m'élançai en tête de la conduite : il était déjà trop tard! Une corde siffla au-dessus de ma tête et s'abattit sur moi. Mon cheval fit un bond en avant; mais, au lieu d'être enlevé violemment de ma selle et foulé aux pieds des chevaux comme je devais l'être, je me sentis retenu par une étreinte terrible. Un nœud coulant, qui n'était destiné qu'à moi seul, avait enlacé du même coup mon cheval et moi. Mon bras droit, étroitement lié à mon corps, ne pouvait se dégager du lazo pour tirer de la jarretière de mes bottes le couteau affilé que j'y portais suivant l'usage et couper le nœud coulant. J'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval. Le noble animal hennit et roidit ses jarrets nerveux avec une irrésistible vigueur. Je sentis l'étreinte du lacet me comprimer plus fortement, puis se relâcher; j'entendis un craquement de sangles brisées, une imprécation de rage, et tout à coup je me trouvai libre, avant d'avoir pu apprécier le danger auquel je venais d'échapper. Peu s'en fallut qu'un nouveau bond de mon cheval ne me désarçonnât; je pus cependant, grâce à Dieu, me remettre en selle et m'élancer en avant. Une détonation résonna, une balle siffla près de mes oreilles; au même instant un cri d'alarme s'éleva dans les ténèbres. Des explosions multipliées y répondirent. Ce fut alors une inexprimable confusion. Les mules, trompées par les tintements de la clochette, qui semblaient sortir des directions les plus opposées, se débandaient et se heurtaient l'une l'autre. Des coups de feu suivis et précédés d'éclairs déchiraient le brouillard et se répercutaient dans les montagnes. Aux lueurs de la fusillade, les habits rouges des lanciers en désordre, qui tiraient au hasard dans cette nuit épaisse, apparaissaient de minute en minute; les balles sifflaient, et les cris de désespoir de l'arriero dominaient de temps à autre tout ce tumulte.

J'avais été entraîné par mon cheval effrayé assez loin du théâtre du combat. Je m'efforçai aussitôt de le ramener en arrière. Quand je pus rejoindre le convoi, la lutte avait déjà cessé, les bandits avaient disparu. Don Blas, qui avait conservé tout son sang-froid, me serra silencieusement la main; je n'eus pas le temps de le questionner : un homme se jeta entre nous, une torche à la main, en suppliant le capitaine de lui venir en aide. A la lueur de la flamme, je reconnus les traits décomposés du pauvre muletier. Quelques soldats de l'escorte, mettant comme lui pied à terre, coupèrent des branches de sapin dont ils firent des espèces de torches, et nous pûmes alors contempler un triste spectacle. Les *mozos*, parmi lesquels on ne remarquait plus le remplaçant de Victoriano, surveillaient les mules groupées autour de la jument conductrice dépouillée de sa clochette. Heureusement l'instinct de ces animaux, un moment trompé par la ruse des voleurs, n'avait pas tardé à reprendre le dessus. Plusieurs mules perdaient leur sang par de larges plaies; deux soldats, atteints aussi sans doute par leurs camarades, pansaient leurs blessures avec leurs mouchoirs; enfin, dans un ravin peu profond que les torches éclairaient d'un reflet sinistre, un valet de mule se tordait sous l'étreinte de l'agonie : c'était l'homme qui avait reconnu Victoriano; il expiait le tort d'avoir trop bien vu. L'arriero, tout en promenant d'une main tremblante son flambeau sur les mules, s'arrachait de l'autre les cheveux, ou essuyait la sueur qui, malgré le froid de la mort, coulait de son visage. « Je suis un homme perdu, ruiné, » s'écriait le pauvre diable, qui semblait ne pas oser compter ses mules, de peur d'acquérir l'effrayante certitude de son désastre. Cependant il commença. Don Blas, de qui la figure paraissait fort pâle, même à la lueur rougeâtre du sapin, restait immobile sur sa selle. J'examinai sa contenance en pensant aux paroles de Cecilio : rien en effet, dans sa physionomie, ne trahissait le désappointement douloureux d'un

homme qui, par négligence ou par malheur, a failli à l'accomplissemont d'un devoir.

« Ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'il serait à propos de donner la chasse aux bandits qui doivent emmener leur capture, et que chaque moment éloigne de nous? »

Don Blas sembla sortir de sa rêverie.

« Sans doute, s'écria-t-il brusquement; mais qui vous dit qu'il manque rien au convoi?

— Dieu le veuille pour ce pauvre homme! lui dis-je en montrant le muletier, qui répondit à nos paroles par un cri douloureux.

— Que Dieu ait pitié de moi! s'écria-t-il, car j'en mourrai sans doute. Cinq! seigneur capitaine, il m'en manque cinq! continua-t-il d'une voix étouffée. J'ai perdu dans une nuit le fruit de vingt ans de travail! Ah! seigneur don Blas, par la vie de votre mère, tâchez de me les faire retrouver.... la moitié sera pour vous.... Ah! pourquoi m'avez-vous conseillé de pousser jusqu'ici ce soir? Pourquoi vous ai-je écouté? »

Et le pauvre muletior, jetant sa torche par terre, se laissa tomber lui-même sur la route. Ainsi mis en demeure de réparer le mal qu'un conseil imprudent ou coupable avait causé, le capitaine se redressa sur sa selle, et, choisissant douze do ses cavaliers les mieux montés, il donna l'ordre de se munir de branches de sapin pour commencer sans délai la poursuite. Je n'augurais pas merveilleusement du succès de cette chasso tardive, que j'avais cependant conseillée tout le premier; mais, persuadé que, si elle offrait peu de chances de réussite, elle offrait par cela même peu de danger, et désireux, en outre, d'assister à une de ces expéditions dans lesquelles la sagacité américaine se montre si admirable, j'insistai pour accompagner don Blas. Le capitaine accueillit sans difficulté ma demande, et nous nous éloignâmes à l'instant du convoi dans la direction de la Hoya.

IV.

L'entreprise que nous tentions était difficile. L'obscurité nous dérobait la marche des ravisseurs, dont il était presque impossible, avant le lever du jour, de suivre la trace sur un terrain volcanisé. Le raisonnement plus que les yeux devait guider nos recherches. Nous avions la certitude que les mules détournées de la conduite n'avaient pas rétrogradé vers Perote. De l'endroit où nous étions, on distinguait les feux du village de la Hoya, même à travers le brouillard opaque qui étendait son voile autour de nous; la nouvelle du désastre pouvait donc y arriver en quelques instants: il était à présumer que ceux à la poursuite desquels nous nous engagions ne s'étaient pas hasardés dans cette direction. Le côté gauche de la route, coupé de fondrières et de ravins, n'était pas praticable dans l'obscurité. Sans aucun doute, les ravisseurs avaient gagné les montagnes boisées qui dominaient le côté droit, et c'était vers ce point qu'il fallait s'avancer. Un soldat fit observer que la lumière de nos torches, en éclairant nos pas, trahissait notre présence. Nous ignorions le nombre de nos ennemis, qui pouvaient nous compter grâce à la lueur des flambeaux, et la prudence commandait de nous envelopper de ténèbres. A l'ordre du capitaine, nos torches s'éteignirent, non cependant sans que nous eussions jeté auparavant un coup d'œil sur le terrain que nous devions parcourir. Un sentier assez escarpé venait aboutir à l'un des talus qui bordaient la route. Trois hommes, du nombre desquels je me mis, furent chargés de rester comme des jalons indicateurs à cet endroit. Les autres devaient explorer les communications semblables à celle-là qui pouvaient exister plus loin. Nous attendîmes dans l'immobilité la plus complète le retour des éclaireurs. Quelques instants se passèrent ainsi. Le vent,

murmurant dans les sapins qui formaient une arcade sombre au-dessus du chemin creux dont nous défendions l'entrée, secouait sur nos têtes le brouillard condensé qui tombait goutte à goutte de leurs branches inclinées. Au bout d'une demi-heure environ les cavaliers étaient de retour; ils n'avaient rien vu, mais ils s'étaient assurés qu'aucun autre sentier que celui que nous gardions ne s'ouvrait sur le grand chemin; en suivant ce sentier, nous étions donc certains d'être sur la bonne voie. Les soldats, animés par l'espoir d'une riche récompense, avaient toute l'ardeur d'une meute de chiens lancés à la piste d'un cerf; le capitaine seul ne semblait remplir qu'à contre-cœur la mission dont il était chargé; les ordres qu'il donnait d'une voix brève trahissaient une certaine anxiété. Nous nous remîmes en marche; malheureusement l'obscurité et les difficultés du terrain ne nous permettaient d'avancer qu'avec lenteur. De temps à autre, pendant une courte halte, un des cavaliers descendait de cheval et collait son oreille sur le sol: excepté les soupirs du vent, on n'entendait rien. Le terrain pierreux, soigneusement examiné aussi à la lueur d'un cigare, n'avait gardé nulle empreinte, et cependant, guidés par un instinct inexplicable, les soldats ne semblaient pas douter que les ravisseurs n'eussent passé par là. Bientôt le gravier cessa de résonner sous les pas de nos chevaux; nous marchions sur un terrain plus mou. On avait enfin quelque chance de reconnaître la trace des hommes ou des animaux qui avaient suivi ce chemin. La moitié de nos hommes mirent pied à terre, et commencèrent à éclairer pouce à pouce, à l'aide du briquet ou de la cigarette, la mousse et la terre qui tapissaient le sentier. Des traces s'y croisaient en tous sens, et, au bout de quelques minutes d'examen, un soldat jeta un cri de joie et montra l'empreinte distincte de deux pieds de mule. Dans l'une, les clous plus profondément marqués indiquaient que l'un des fers de l'animal était moins usé que l'autre. Ce de-

vait être, à n'en pas douter, l'empreinte d'une des mules du convoi, qu'on avait été obligé de referrer le matin même. Dès ce moment, nous ne marchions plus à l'aventure, et ce fut une joie générale, mais silencieuse. Ces traces retrouvées de distance en distance nous conduisirent à une vaste clairière, espèce de carrefour sur lequel s'ouvraient plusieurs sentiers semblables à celui d'où nous sortions. Là tout vestige faisait de nouveau défaut.

Le temps s'était écoulé pendant ces recherches. Le capitaine, pour ménager les chevaux en cas d'une nouvelle et plus longue poursuite, ordonna une halte. Les allées, qui se croisaient en plusieurs sens, ne pouvaient, disait-il, être convenablement examinées qu'à la clarté du soleil. Des murmures accueillirent cet ordre imprévu ; mais il fallut obéir, et chacun mit pied à terre. Des foyers furent bientôt allumés de distance en distance, moins pour éclairer les profondeurs du bois et se mettre à l'abri d'une surprise que pour se garantir du froid glacial de la nuit. Quelque intérêt que je prisse à cette chasse, j'accueillis avec joie cette occasion de me réchauffer près d'un bon feu et de prendre un repos dont j'avais grand besoin.

Après quelques instants de causerie, un silence profond ne tarda pas à s'établir au milieu de la clairière, sur laquelle les brasiers projetaient une clarté qui en illuminait toute l'étendue. On n'entendait plus que le pas rapide et mesuré de deux sentinelles qu'on avait posées. Plusieurs heures s'écoulèrent; nos feux mouraient, et le jour ne devait pas être loin, quand un craquement de branches froissées retentit à quelque distance. Une des sentinelles, la carabine d'une main et un tison de l'autre, s'avança du côté d'où partait le bruit et ne tarda pas à reparaître, conduisant une mule qu'à son bât et à sa couleur il nous fut facile de reconnaître pour une de celles qui avaient été détournées du convoi. Son licou brisé indiquait qu'après l'avoir déchargée de son pré-

cieux fardeau, on l'avait attachée dans un fourré pour la dérober aux recherches, et qu'elle n'était parvenue à regagner notre campement qu'après avoir rompu sa longe. Tout le monde fut bientôt sur pied. Les bois, battus en tous sens, ne nous offrirent malheureusement aucun nouvel indice, et cette mule abandonnée faisait craindre que les ravisseurs, après s'être partagé leur butin, n'eussent pris chacun une direction différente. Cette pensée, qui nous découragea profondément, produisit un tout autre effet sur le capitaine. Jusqu'alors don Blas n'avait semblé prendre aucun intérêt à cette poursuite; en ce moment, au contraire, il s'emporta jusqu'à proférer les plus violentes menaces contre les bandits dont l'audace ne respectait rien.

« Ah ! s'écria-t-il, si le hasard veut qu'il tombe entre mes mains, je le ferai fusiller sans forme de procès ! »

Et en disant ces mots, don Blas allait et venait en abattant à coups de sabre les hautes fougères qui croissaient près de nous.

« Qui ferez-vous fusiller? demandai-je.

— Qui? reprit le capitaine; eh! parbleu, le premier que sa mauvaise étoile me fera rencontrer.

— Ce serait un droit qu'il serait peut-être dangereux de s'arroger, car d'ordinaire vos voleurs de grand chemin ont le bras long.

— Rapportez-vous-en à moi, reprit don Blas avec un étrange sourire; je trouverai moyen de mettre le bon droit de mon côté. »

Le capitaine donna aussitôt l'ordre de remonter à cheval. Les soldats, enchantés de regagner le temps perdu, accueillirent ses paroles avec acclamation. Je ne savais, je l'avoue, à quoi attribuer le brusque changement de don Blas. Pourquoi tant de zèle après tant de froideur? Je me plus à croire qu'elle n'avait été jusque-là qu'apparente, et que le capitaine n'avait montré tant d'apathie d'abord que par une sorte

de bienséance et pour ne point laisser percer un trop vif désir de gagner la récompense promise par l'arriero.

L'un des trois sentiers qui aboutissaient à la clairière était si étroit, si peu fréquenté, à en juger par l'aspect du terrain, que, selon toute apparence, il ne devait conduire à aucun endroit habité. Les deux autres gardaient de nombreuses traces du passage d'hommes et d'animaux; ils devaient aboutir à quelque hacienda, ou à quelque rancho pour le moins. Selon les conjectures des soldats, le moins foulé des trois sentiers était celui que les bandits avaient suivi sans doute. Dans l'incertitude, il fut résolu, d'après l'ordre du capitaine, que nous nous diviserions en deux bandes, qui, après avoir exploré chacune un des sentiers, devraient se retrouver, deux heures après le lever du soleil, à la clairière que nous quittions. Don Blas se mit à la tête de l'un des deux détachements; le second s'éloigna sous les ordres de Juanito. Quant à moi, je suivis don Blas, quoi qu'il fît pour m'en dissuader; instinctivement, j'étais porté à croire qu'il ne choisissait pas le plus dangereux des deux chemins. Le sentier où nous nous étions engagés nous menait vers la plaine. Nous arrivâmes bientôt à un carrefour où aboutissaient plusieurs routes. Ce fut un nouvel embarras, et nous nous divisâmes encore deux par deux pour explorer chacune de ces ramifications.

« Si cela continue, dis-je à don Blas, nous nous disséminerons tellement, que nous pourrons bien être chassés à notre tour par ceux à qui nons donnons la chasse. »

Don Blas néanmoins paraissait ne tenir nul compte du danger nouveau que nous créait cet éparpillement. Il s'engagea sans hésiter dans l'un des chemins, où je le suivis seul. Cependant, quand nous fûmes hors de portée de nos compagnons, son ardeur parut subitement refroidie. Il arrêta son cheval, qui marchait devant le mien, et se mit à parler de la beauté du paysage avec l'insouciance du plus indiffé-

rent des touristes. Le soleil en effet venait de dissiper le brouillard qui nous avait enveloppés jusqu'alors. Le ciel était pur et sans nuages, et une douce chaleur nous faisait oublier le froid aigre et piquant de la nuit précédente. Un vague parfum de goyavier, que portait jusqu'à nous un dernier souffle de la brise, venait, par intervalles, se mêler à l'odeur âcre et pénétrante des sapins. C'était comme un avant-coureur du beau ciel azuré des régions chaudes et des magnificences de leur luxuriante végétation. Nous n'en étions séparés que par quelques lieues.

« Quoi qu'il puisse arriver, me dit don Blas après un court silence, je veux avoir le cœur net de tout ceci et savoir jusqu'où peut aller l'audace d'un bandit.

— Mais c'est fort clair, ce me semble, repris-je, et, depuis hier soir, les faits proclament assez hautement ce dont ils sont capables. »

Nous ne marchâmes pas longtemps sans qu'une preuve palpable vînt nous avertir que nous étions de nouveau sur la trace des malfaiteurs. Don Blas, à l'aspect d'un morceau de bois qu'il aperçut sur le chemin, mit pied à terre et le ramassa. C'était le débris d'un petit caisson dans lequel les sacs de piastres avaient été emballés. Me suppliant alors, malgré mes instances, de rester à l'endroit où j'étais, don Blas s'éloigna ventre à terre. Il ne tarda pas à se perdre derrière un coude du sentier, et je restai seul, sans pouvoir m'expliquer en aucune manière la singularité de sa conduite. Un soupçon pénible, que je cherchais vainement depuis quelques heures à écarter, revint m'obséder avec plus de force. Don Blas avait-il quelque connivence avec les bandits, dont il semblait rechercher la présence sans vouloir de témoin? Tout à coup une explosion lointaine vint frapper mon oreille et m'arracher à mes réflexions. Je crus entendre aussi comme le son affaibli d'un cri d'alarme ou de détresse; j'écoutai, mais tout était calme et silencieux autour de moi.

La prudence me sembla exiger un mouvement rétrograde ; le capitaine venait d'être tué ou existait encore ; dans ces deux cas, je ne pouvais lui être d'aucune utilité : je revins donc sur mes pas pour chercher main-forte. Parvenu à l'endroit où don Blas et moi nous nous étions séparés quelques instants auparavant de nos compagnons, je déchargeai successivement mes deux pistolets. J'eus bientôt la satisfaction de voir revenir nos hommes, que je mis en deux mots au fait de ce qui s'était passé.

« Les brigands ! s'écria Juanito ; ils sont capables d'avoir tué mon capitaine pour le dépouiller de ses épaulettes d'or. »

Et, pour prévenir une catastrophe si préjudiciable à ses intérêts, le sous-officier mit son cheval au galop. Les lanciers l'imitèrent, et je les suivis à mon tour, impatient de rejoindre don Blas, mais sans trop espérer que Juanito se fût trompé. Ma crainte fut bientôt changée en une douloureuse certitude. Le capitaine, démonté par le coup de feu que j'avais entendu, gisait sur l'herbe, la poitrine percée d'une balle, mais vivant encore, malgré la gravité de sa blessure et le sang qu'il perdait en abondance. On s'empressa autour de lui ; un des soldats étancha la plaie et la banda avec assez d'habileté à l'aide de nos mouchoirs réunis. Pour moi, pendant qu'un autre soldat se mettait à la poursuite du cheval échappé, et qu'adossé contre un tronc d'arbre, le capitaine rappelait ses forces, je me mis à examiner le terrain. Le malheureux officier avait dû surprendre les bandits au moment même du partage de leur capture ; car les caissons brisés et les sacs éventrés jonchaient l'herbe autour de lui. Ranimé par une gorgée d'eau-de-vie qu'on lui fit avaler, don Blas nous déclara cependant qu'il n'avait vu personne, et que c'était lorsqu'il était arrivé dans ce lieu qu'un coup de carabine l'avait renversé par terre ; puis il ajouta qu'il connaissait la main qui avait dirigé le coup. Cette contradiction était trop singulière pour qu'on ne l'engageât

pas à compléter sa réponse. Soit qu'il fut fâché d'en avoir tant dit, soit qu'il ne pût en dire davantage, don Blas garda le silence. Dans l'intervalle, le cheval fugitif avait été ramené, et le blessé affirma qu'il se sentait en état de regagner le convoi. Toutefois, ses forces trahissant sa volonté, il fut nécessaire de le hisser sur son cheval ; un soldat monta en croupe derrière lui pour le soutenir et prendre les rênes, et nous nous mîmes en route pour la Hoya.

Nous y arrivâmes vers midi à peu près. Un nouvel incident nous attendait. A peine don Blas avait-il été déposé sur un lit improvisé dans une des cabanes du village, qu'un détachement des soldats de l'escorte, qui depuis le matin battait la campagne par désœuvrement, amena un prisonnier garrotté. La figure noircie de cet homme était à moitié voilée d'un mouchoir. Le travestissement était des plus significatifs, car c'est ainsi que les voleurs de grande route se rendent méconnaissables. Sous ce masque hideux, je crus retrouver, chose étrange, les traits de l'homme dont le souvenir sinistre était lié à un des plus tristes épisodes de mon voyage, de Tomás Verduzco. Bientôt entouré de curieux, le prisonnier échappa à mes regards. Il demanda à être conduit au capitaine, et sa voix, quoique altérée par l'émotion, était bien celle du bravo. Je pris les devants sur ceux qui le conduisaient, et j'entrai dans la cabane où reposait don Blas. A l'aspect de l'homme qu'on lui amenait, sa figure pâle devint livide, un éclair de haine brilla dans ses yeux éteints ; cependant il garda un morne silence. Quant au prisonnier, un air d'impudente assurance avait remplacé l'expression de stupeur qu'on avait pu lire un moment sur ses traits.

« Eh quoi ! seigneur don Blas, s'écria-t-il, que viens-je d'apprendre ? vous êtes dangereusement blessé ? La conducta a été pillée en partie, et l'on m'accuse d'avoir pris part à ce crime ! Vive Dieu ! je suis tenté de penser que je fais un mauvais rêve !

— Je crains que ce ne soit pis qu'un rêve, seigneur don Tomas, repartit froidement le capitaine.

— Que signifie cet accueil glacial? dit le bravo, car c'était bien lui; Votre Seigneurie serait-elle par hasard moins satisfaite de me revoir que je ne le suis de l'avoir rencontrée?

— Au contraire, répliqua don Blas d'une voix à laquelle une certaine surexcitation paraissait avoir rendu toute sa fermeté, je doute que vous soyez aussi aise de me rencontrer que je le suis de vous tenir en mon pouvoir.

— Je ne vous comprends pas, seigneur capitaine, répliqua effrontément le bravo.

— Vous allez me comprendre, reprit don Blas. Si je suis satisfait de vous avoir rencontré, c'est que je puis vous traiter comme un voleur de grand chemin, comme un meurtrier, et vous faire fusiller sans autre forme de procès. »

Le regard du capitaine, qui exprimait une haine implacable, commentait trop énergiquement ses paroles pour que le bravo, dont la vertu dominante ne semblait pas être le courage, ne perdît pas un moment contenance. Voyant toutefois que son trouble ne faisait que donner à don Blas plus d'assurance, il fit un effort pour maîtriser son émotion et reprit d'une voix assez ferme :

« Me faire fusiller! mais c'est une plaisanterie à coup sûr; je ne suis pas si dépourvu de protecteurs que vous pourriez le penser, et.... s'il le faut.... je parlerai, seigneur capitaine.... je dirai.... »

Ce fut alors au tour de don Blas de trembler. Le capitaine commanda le silence au bravo d'un geste impérieux, et, faisant signe à Juanito de faire évacuer la chambre, il resta seul avec l'assassin. J'ai toujours ignoré ce qui se passa entre ces deux hommes; je ne devinai pas non plus pour le moment quelle cause avait si inopinément changé les dispositions de don Blas à l'égard de Verduzco. Je sus seulement

qu'après une heure d'entretien le bravo était sorti de la chambre du capitaine escorté de Juanito, qui parut dès ce moment traiter le prisonnier avec de grands égards.

Cependant l'état du capitaine n'avait pas empiré ; un mieux même sensible paraissait s'être opéré chez lui. Au bout de deux jours passés fort tristement dans une cabane de la Hoya, j'appris, sans trop de surprise, que don Blas se disposait à nous accompagner jusqu'à Jalata dans une litière que le muletier en chef faisait disposer à cet effet. Le blessé devait trouver dans cette ville les soins éclairés que son état réclamait, et qui lui manquaient à la Hoya. Il devait aussi remettre son prisonnier entre les mains de l'autorité compétente.

Nous n'avions plus que cinq lieues à faire pour gagner Jalapa, et, quoiqu'il fût à peu près deux heures de l'après-midi quand nous quittâmes la Hoya, nous pouvions y arriver au coucher du soleil en pressant le pas. Cette fois, des éclaireurs avaient été envoyés en avant, et toutes les précautions prises pour empêcher une nouvelle catastrophe. Juanito portait en croupe le bravo soigneusement garrotté. Tout en chevauchant, le prisonnier et le gardien causaient aussi gaiement que deux amis qui se rendraient à une fête en partageant le même cheval. Le convoi s'avançait rapidement. Nous avions fait deux lieues, et nous allions arriver à San-Miguel-el-Soldado. Je remarquai alors qu'insensiblement, par l'effet sans doute de son double fardeau, le cheval de Juanito ralentissait sa marche et restait en arrière. Tenant, par curiosité, à ne pas m'éloigner du captif, je modérai aussitôt l'allure de mon cheval, de façon à pouvoir suivre à quelque distance Juanito et le bandit.

« Caspita ! s'écria le sous-officier après un assez long silence, vous avez là une bien belle paire de bottes, seigneur don Tomas. »

Je me rappelai que Juanito n'avait qu'un brodequin et qu'un soulier.

« Je suis aise que mes bottes soient de votre goût, reprit Verduzco, et je les mettrais bien à votre disposition; mais vous concevez que je ne puis m'en défaire pour vous les donner.

— Vous me comblez, seigneur don Tomas, reprit Juanito avec une discrétion pleine de courtoisie; mais je prétends bien ne vous emprunter vos bottes que quand elles vous deviendront inutiles. C'est toujours ma façon d'agir avec mes amis, et vous êtes fort des miens ; j'attendrai donc. »

Les deux cavaliers baissèrent alors la voix, et je n'entendis plus la suite de l'entretien. Je venais d'ailleurs d'être brusquement enlevé à toutes mes préoccupations par la beauté du paysage qui s'offrit tout à coup à mes yeux. Nous étions sur la côte de San-Miguel. De ce point élevé, le regard embrasse une vallée charmante, entourée d'une ceinture de montagnes brumeuses. Le Naocampatepetl[1], volcan éteint, qui se présente sous la forme d'un bloc carré, domine cette ceinture. Au pied du pic de Macuiltepetl, sur le tapis de verdure qui couvre la vallée, et au milieu d'orangers fleuris, de palmiers élancés et de bananiers chargés de fruits, s'élève la ville de Jalapa, comme du sein d'une corbeille de fleurs. Placée entre le brouillard glacial des montagnes qui l'entourent et l'atmosphère embrasée du rivage de la mer, Jalapa n'est visitée que par de tièdes brises chargées de doux parfums. D'épaisses vapeurs, qui forment comme un dais mobile au-dessus de la plaine, lui prêtent une fraîcheur délicieuse. Vue du haut de la côte, où je n'avais autour de moi que de sombres sapins et une âpre végétation semblable à celle du Nord, la vallée qui se déroulait devant moi me semblait plus riante encore par le contraste qu'elle offrait.

Le jour touchait à sa fin. Le Macuiltepetl et les flancs de

1. Ce qui, en indien, signifie montagne carrée. Les Espagnols lui donné le nom de *Cofre de Perote*.

l'ancien volcan commençaient à se teindre des nuances violettes du soir, et déjà le pic neigeux d'Orizaba apparaissait au loin comme une brillante étoile [1]. Du fond du tableau que j'avais sous les yeux se détachait une ligne blanchâtre presque imperceptible qui terminait l'horizon. Cette ligne était l'Océan, et ce n'était pas sans une vive émotion que je pensais que cet Océan baignait les rivages de la France.

Pendant que j'étais absorbé dans la contemplation de ce ravissant paysage, le convoi s'était éloigné. Je piquai des deux et j'eus bientôt rejoint les derniers traînards : c'étaient Juanito et son compagnon. Je crus remarquer alors que le ceinturon du soldat ne serrait plus aussi étroitement le corps du bravo. Cette circonstance, rapprochée de beaucoup d'autres, me faisait croire à une tentative d'évasion que Juanito ne paraissait que trop disposé à favoriser. Je me demandai, quoique ce rôle me répugnât souverainement, si je ne devais pas avertir le capitaine. Cependant, comme je pensais que ma présence suffisait, au besoin, pour empêcher Verduzco de fuir, je préférai de rester. Tout à coup le ceinturon, tranché par le couteau du bravo, s'ouvrit en deux tronçons, et le bandit, se laissant glisser de la croupe du cheval jusqu'à terre, s'élança loin de son gardien. Un bond rapide rapprocha aussitôt du fugitif le cheval du lancier. Juanito appuya contre le bravo le canon de son mousqueton; le coup partit, et Verduzco tomba, la tête fracassée, avant que j'eusse même songé à pousser un cri.

« Ma foi, dit Juanito, en replaçant à son crochet l'arme qui fumait encore, il n'aura pas à se plaindre que j'aie manqué de procédés à son égard; car enfin j'aurais pu prendre ses bottes deux heures plus tôt! »

Complétement rassuré sur cette question de délicatesse, le

1. Les Indiens appelaient le pic d'Orizaba *Citlaltepetl* (montagne-étoile).

brigadier mit pied à terre, et, arrachant les objets de sa convoitise, il les troqua contre les chaussures disparates qu'il portait lui-même.

« Je savais bien, ajouta-t-il, que je finirais par m'équiper complétement !

— Écoutez, lui dis-je alors, mon cher Juanito, vous êtes un fidèle serviteur du capitaine, quoique tout à l'heure j'aie soupçonné le contraire; mais il y a dans tout ceci un mystère que je ne comprends pas, et je vous donnerais volontiers une piastre si vous vouliez me l'expliquer.

— De grand cœur, me dit Juanito en prenant la piastre que je lui tendais; aussi bien ne trouverai-je pas tous les jours un confesseur aussi généreux que Votre Seigneurie. »

Le brigadier se remit à cheval, et, pendant que nos montures allaient au pas :

« Vous pensez bien, seigneur cavalier, me dit-il, que je n'ai agi comme vous venez de le voir que par ordre de mon capitaine. Faire fusiller ce mauvais drôle eût été, aux yeux de la justice, un délit qui eût pu nous coûter bien cher; le remettre entre les mains des juges, c'était lui offrir une belle occasion de se faire acquitter. Le tuer au contraire quand il cherchait à s'évader, ce n'était qu'un cas de légitime répression. Cette tentative d'évasion à laquelle je semblais prêter la main n'était qu'un piége concerté à l'avance entre le capitaine et moi, et tendu à la crédulité de son prisonnier.

— Mais pourquoi votre capitaine en veut-il tant à un homme avec qui jadis il avait eu des rapports intimes?

— Ah! ceci est autre chose, reprit Juanito. Avant de dépêcher Verduzco vers un monde meilleur, mon capitaine m'avait chargé de confesser son prisonnier; c'est ce que j'ai fait. Voici donc ce que j'ai appris et ce que je ne dirai qu'à vous.... ou à ceux qui me donneront une piastre pour le savoir. Comptant sur des protections qu'il avait en haut lieu, Verduzco s'était engagé à faire obtenir au capitaine l'autorisation

d'escorter la première conduite qui partirait, si celui-ci consentait, moyennant partage, à en laisser piller une partie. Le seigneur don Blas accepta le marché, et je dois dire, pour l'excuser, qu'il comptait plus tard rendre sur ses économies la part qu'il s'adjugeait dans le butin. Or, vous savez ce qui est arrivé au convoi; mais le plus plaisant de l'affaire, c'est que le coup a été exécuté par une autre bande que celle de Verduzco, qui n'avait pas compté sur cette concurrence. Pendant que le bravo attendait la conduite au delà de la Hoya, d'autres bandits, mieux inspirés, l'attendait en deçà. C'est par ces misérables que le capitaine a été blessé. Il a cru que Verduzco l'avait trahi, et c'est alors que j'ai reçu ordre de saisir la première occasion qui s'offrirait de lui brûler la cervelle. Le capitaine va respirer plus à l'aise quand je lui apprendrai en même temps la confession et la mort de son complice. »

Nous pressâmes le pas pour rejoindre le convoi. Dès que Juanito eut aperçu la litière du capitaine, il mit son cheval au galop et courut se placer à la portière. Quelques instants se passèrent, pendant lesquels, courbé vers le blessé, il parut lui rendre compte de l'exécution de ses ordres. Tout à coup il fit arrêter les mules. On se pressa autour de la litière, et j'accourus pour connaître les causes de cette alerte. L'émotion causée par le rapport du brigadier avait été funeste au capitaine; elle avait déterminée une hémorragie intérieure, et, quand j'arrivai près de lui, l'agonie contractait déjà ses traits.

La mort de don Blas rompait le dernier lien qui me retenait près du convoi d'argent. Je résolus de le laisser partir sans moi; les scènes dont je venais d'être témoin m'avaient profondément attristé, et je ne pouvais plus supporter la compagnie de ces hommes dont les passions brutales ne s'arrêtaient même pas devant le crime. Je fis donc une halte et j'eus bientôt vu disparaître dans la brume la litière qui n'em-

portait plus qu'un cadavre, escortée par les cavaliers tenant leurs lances baissées en signe de deuil.

La nuit s'approchait. Je me remis en route et m'acheminai lentement vers Jalapa, où mes sombres pensées ne tardèrent pas à faire place à des idées plus riantes.

LES JAROCHOS.

I.

Si nulle part, au Mexique, le soleil n'éclaire une végétation plus riche que dans la vallée de Jalapa, nulle part aussi l'influence d'une atmosphère pluvieuse ne se fait plus constamment sentir. Un dais de vapeurs grisâtres s'étend presque toujours depuis le sommet du *Cofre de Perote* jusqu'à l'extrémité opposée de l'horizon. Une pluie fine tombe de cette coupole humide, des flocons de brume roulent sur les toits des maisons, les rues sont désertes, et Jalapa expie cruellement, pendant la plus grande partie de l'année, les magnificences de son éternelle verdure; mais à l'heure où le soleil a déchiré ce voile de nuages, quand le ciel marie de nouveau son limpide azur à la verdure des collines, Jalapa redevient la ville enchantée qu'un horizon lointain promet au voyageur. Ses rues escarpées, qui ont repris leur physionomie riante, présentent à chaque pas une décoration toujours nouvelle : l'œil s'arrête tantôt sur les maisons blanches et rouges qui surgissent parmi les massifs de goyaviers, de liquidambars et de palmiers, tantôt sur les montagnes qui abritent la ville, sur les rochers qui disparaissent sous une draperie de convolvulus, sur les mille cascades qui s'échappent de leurs flancs et sur les sentiers qui se perdent entre une double haie de daturas, de chèvrefeuilles et de jasmins.

Le soir venu, l'ombre couvre le paysage, mais d'un voile

transparent qui en adoucit les contours sans les effacer. La nuit même à Jalapa n'a rien à envier au jour. C'est alors que la ville commence à vivre. Dans les maisons des pays chauds, le rez-de-chaussée est, à l'approche de la nuit, un rendez-vous pour la famille et les amis. C'est le soir, à Jalapa comme dans plusieurs autres villes du Mexique, que le passant peut surprendre dans tout son charme l'existence domestique des habitants. Chaque fenêtre ouverte répand dans la rue silencieuse et obscure un bienfaisant rayon de lumière, et laisse échapper le joyeux bruit de l'intérieur. Par les nuits tièdes de ce beau climat, l'étranger peut prendre ainsi sa part des fêtes de chaque soir; il peut voir les Jalapeñas déployant sans affectation leur désinvolture proverbiale [1], depuis le moment où ces fêtes commencent jusqu'à celui où les fleurs des coiffures se fanent, où la harpe cesse de se faire entendre et où les fenêtres se referment derrière leurs grilles.

Soit que l'on quitte Jalapa pour se diriger vers Mexico à travers les brouillards glacés de la zone froide, ou que l'on gagne Vera-Cruz sous le poids d'une chaleur de plus en plus étouffante, c'est toujours à regret que l'on abandonne cette tiède vallée. J'avais remis mon départ de jour en jour, et près de deux semaines s'étaient écoulées comme un songe depuis le soir où, me laissant devancer par le convoi d'argent après la mort subite du capitaine don Blas [2], j'étais rentré seul à Jalapa. Mes ressources pécuniaires étaient à bout, il fallait partir. Je me mis en route, emmenant avec moi mon valet Cecilio et un autre compagnon de voyage dont je n'ai pas encore fait mention, une chienne épagneule répondant au nom anglais de *Love*, que Cecilio avait transformé en un

1. Les femmes de Jalapa passent à juste titre pour les plus belles et les plus gracieuses de la république; on cite leur goût prédominant pour les plaisirs, les fleurs et la musique.

2. Voyez page 260.

nom espagnol d'une signification toute différente, *Loba*[1]. Cette chienne me suivait dans toutes mes promenades, et mon cheval Storm, qui l'avait prise en affection, ne galopait jamais si gaiement que lorsqu'il la sentait bondir entre ses jambes ou mordre son poitrail fumant.

Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les collines fertiles de Jalapa, ses massifs d'orangers et de daturas, ses champs de bananiers et de goyaviers, et nous ne tardâmes point à dépasser Lencero. C'est le nom qu'a laissé un soldat de Cortez à un petit endroit où il avait établi une venta et où s'élèvent encore quelques-unes de ces cabanes à claire-voie appelées *jacales*[2]. Un souvenir plus récent recommande encore Lencero à la curiosité du voyageur. Près de ce hameau, sur le sommet d'une colline d'où, par un jour serein, l'œil embrasse les dentelures lointaines de la Cordillère et une échappée de la mer, s'élève une petite maison peinte en rouge, ornée d'un modeste péristyle et surmontée d'un *mirador* (belvédère) en vitres. Cette agréable retraite est la maison de campagne du général Santa Anna.

A quelque distance de Lencero, nous traversâmes les gorges de Cerro-Gordo, et une rumeur sourde comme celle de la mer qui se brise contre des rochers nous annonça la proximité de la rivière de l'Antigua. Sept arches audacieusement jetées sur un large précipice au fond duquel coule la rivière, des montagnes tranchées, des abîmes comblés, attestent encore aujourd'hui, en ce lieu nommé Puente-Nacional[3], la grandeur passée des anciens maîtres du Mexique.

1. *Love*, en anglais, amour; *loba*, en espagnol, louve.

2. Ces cabanes sont construites en bambous espacés de manière à laisser circuler partout l'air et la lumière. Voyez sur la venta de Lencero l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, par Bernal Dias del Castillo, l'un des compagnons de Cortez, témoin oculaire de tous les événements de la conquête.

3. Avant l'indépendance du Mexique, ce lieu s'appelait Puente del Rey (Pont du Roi).

Vera-Cruz n'est qu'à quarante-huit kilomètres de Puente-Nacional, et depuis notre départ de Jalapa la chaleur s'était graduellement augmentée. Storm aspirait avec délices le vent brûlant qui rasait l'herbe et lui rappelait la brise enflammée des savanes. C'était la première fois, depuis cinq ans, qu'il se baignait dans les rayons d'un soleil semblable à celui de sa *querencia* lointaine, et sa joie se traduisait par de sauvages hennissements. Love, au contraire, la langue pendante, les flancs haletants, cherchait vainement quelques gouttes de rosée au milieu d'une végétation flétrie par la chaleur du jour.

Fatigué d'une marche qui s'était prolongée bien au delà de mes prévisions, j'avais fait halte un instant. Je comptais reprendre bientôt ma route et arriver le soir même à Vera-Cruz, quitte à laisser Cecilio me rejoindre le lendemain, si son cheval ne pouvait suivre le mien; mais le sort en avait décidé autrement. Cecilio, resté en arrière, me rejoignit au moment où je me remettais en route. La sueur découlait de son visage empourpré; une inquiétude extrême se peignait sur tous ses traits, d'ordinaire si placides. Il mit son cheval de pair avec le mien. Je fus doublement surpris : c'était la première fois qu'il se permettait à mon égard un pareil manque de respect, et l'effort que venait de faire sa monture était pour moi sans précédents.

« Seigneur maître, me dit Cecilio, si les renseignements que j'ai pris sur la route ne sont pas trompeurs, nous entrons ici dans le domaine de la fièvre jaune ; je crains fort, je l'avoue, pour une existence à laquelle j'ai la faiblesse de tenir; avec le bon plaisir de Votre Seigneurie, je n'irai donc pas plus loin.

— En effet, lui dis-je, la fièvre jaune commence dans ces parages; elle affectionne en outre les gens joufflus de ton espèce; qu'à cela ne tienne, tu connais le chemin d'ici à Mexico; puisse le cheval que je te donne en récompense de tes bons services t'y faire arriver à bon port! »

Malheureusement il y avait entre le maître et le valet une question de gages arriérés que le don d'un cheval fourbu, hors de service, ne tranchait pas précisément en faveur du valet. Ce dernier me le donna délicatement à entendre, et voulut être payé séance tenante. Je dus alors recourir à un argument que je croyais sans réplique.

« Tu sais pourquoi j'ai quitté Jalapa ; or, comme je ne puis trouver dans ces solitudes quelque maison de commerce qui veuille accepter une traite de moi sur Vera-Cruz, je t'engage à prendre encore ton mal en patience jusque-là. »

Cecilio ne répondit pas, mais son attitude me prouva qu'il ne se tenait pas pour battu. En effet, au bout d'une demi-heure environ de marche silencieuse, il revint à la charge.

« Si Votre Seigneurie voulait m'emmener en Europe, reprit-il, le vif désir que j'ai de visiter des pays si curieux me ferait au moins supporter la perspective de la fièvre jaune. Qui ne risque rien ne passe pas la mer, comme dit le proverbe. »

J'objectai à Cecilio qu'un pareil voyage était chose fort coûteuse, que, parmi les étrangers qui s'expatriaient pour venir au Mexique, on comptait fort peu de millionnaires, et que la plupart s'en retournaient les mains nettes comme ils étaient venus. « Tel, ajoutai-je sans autre allusion, qui fait au Mexique une certaine figure, n'est pas, hélas ! prophète dans son pays. »

Cecilio comprit à demi-mot et se résigna de nouveau. Nous reprîmes notre route, mais cette fois il marchait obstinément sur mes talons. Tout d'un coup il poussa une exclamation joyeuse.

« Qu'est-ce ? demandai-je.

— J'ai trouvé un accommodement merveilleux.

— Ah ! voyons cet accommodement.

— Je propose à Votre Seigneurie, reprit-il gravement, de jouer son bon cheval Storm contre les gages qui me sont dus. Dans l'impossibilité de me solder ici même et vu la ferme résolution où je suis de ne pas aller plus loin, Votre Seigneurie ne peut refuser une proposition si conciliante. Si Votre Seigneurie gagne, je la tiens quitte de tout, et il me restera l'honneur de l'avoir servie gratis; si Votre Seigneurie perd, il lui restera le cheval orange et la grâce de Dieu. »

Je fus d'abord sur le point de rejeter hautement une proposition si extraordinaire; mais bientôt l'idée me parut si extravagante, que j'acceptai d'emblée. Nous mîmes pied à terre. Selon un usage assez répandu au Mexique, Cecilio ne voyageait jamais sans être muni d'un jeu de cartes; le maître et le valet s'assirent face à face sur le revers du chemin et à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Love s'étendit haletant sur le sable, tandis que Storm, impatient du repos, creusait la terre de son sabot. A la vue du noble animal qui peut-être allait cesser de m'appartenir, je regrettai un instant ma témérité, mais il n'était plus temps. Cecilio me passa les cartes.

« Votre Seigneurie me fera l'honneur de tailler, » dit-il en redoublant de gravité cérémonieuse.

Je frémis en pensant à ma veine habituelle, et je pris le paquet de cartes d'une main mal assurée. Pour ne pas prolonger une position aussi bizarre, je fixai la partie à trois *alburs* [1]. Cinq minutes allaient donc trancher la question. J'amenai deux cartes. Cecilio en choisit une, je pris l'autre; puis, après en avoir successivement retourné une demi-douzaine, je gagnai le premier albur. Cecilio ne sourcilla pas; quant à moi, j'espérai un instant que le hasard allait se tromper une fois dans ma vie en ma faveur : mais je

1. On nomme ainsi chaque partie du jeu appelé *monte*.

perdis le second coup. Restait le troisième albur, la partie décisive.

Absorbés comme nous l'étions, nous n'avions pas fait attention à deux cavaliers qui s'avançaient de notre côté. Je ne les aperçus, pour ma part, qu'au moment où ils étaient presque sur nous. Alors le bruit de leurs voix me fit lever la tête, et un coup d'œil suffit pour me montrer dans l'un des survenants le type parfait du Jarocho [1]. Il portait dans toute sa pureté le costume particulier à cette classe d'hommes : un chapeau de paille aux bords larges et retroussés par derrière, un mouchoir à carreaux rouges et jaunes qui sortait du chapeau comme une résille, et, de ses plis flottants, protégeait le cou et les épaules contre les ardeurs du soleil; une chemise de toile fine, à jabot de batiste, sans veste pardessus; un caleçon de velours de coton bleu, ouvert sur le genou et pendant en pointe jusqu'à mi-jambe. Sous une ceinture de crêpe de Chine écarlate qui lui serrait les hanches était suspendu un *machete* (sabre droit) à poignée de corne, sans garde et sans coquille, dont la lame nue et tranchante étincelait au soleil. Ses pieds, sans chaussures, n'appuyaient que du bout de l'orteil sur l'étrier de bois. Le Jarocho, la tête indolemment penchée sur une épaule, gardait à cheval l'attitude particulière à ceux de sa caste, dont il avait la tournure dégagée et le maintien chevaleresque. Sa peau était d'une couleur foncée qui tenait le milieu entre celle du nègre et celle de l'Indien. Enfin sa barbe touffue décelait l'origine orientale de sa race. Il était plus difficile de préciser la condition de l'autre cavalier, vêtu d'une veste d'indienne, d'un pantalon blanc, de brodequins de cuir de Cordoue, et qu'un riche chapeau de paille de *Jipijapa* [2] garantissait

1. On appelle *Jarochos* les paysans du littoral et de la campagne de Vera-Cruz.

2. Ces chapeaux, qui prennent leur nom du lieu où ils se font, valent souvent de trois à quatre onces d'or, ou de 240 à 320 francs.

des rayons du soleil. Sa figure, passablement rébarbative, pouvait convenir aussi bien à un négociant ou à un maquignon qu'à un voleur de grand chemin, et le cheval de luxe qu'il montait pouvait confirmer cette triple supposition.

Deux joueurs, en quelque endroit qu'ils se trouvent, sont toujours un agréable spectacle pour les Mexicains de toutes les classes, et, à mon grand déplaisir, les deux cavaliers firent mine de s'arrêter devant nous. Je restai immobile mes cartes à la main, et assez confus d'être surpris dans une occupation si étrangère à mes habitudes. Cependant, comme il n'y avait pas d'enjeu visible, je me flattais de garder les apparences du passe-temps le plus innocent; mais j'avais affaire à des juges experts en matière de faiblesse humaine.

« Joueriez-vous par hasard ce beau cheval bai brun? me demanda, en me saluant, le cavalier à la veste d'indienne, et en accompagnant son salut d'un regard perçant.

— Précisément, répondis-je.

— En ce cas, vous jouez gros jeu, mon maître, reprit le cavalier, et si, comme je le crois, ce cheval est le vôtre, je vous souhaite une chance favorable; mais serait-il indiscret d'assister à votre partie?

— Je préférerais la finir comme je l'ai commencée; j'ai toujours remarqué que je joue avec plus de bonheur quand je n'ai pas de témoins. »

Le cavalier trouva mes scrupules de joueur trop respectables pour ne pas se conformer à mes désirs, et se tournant vers son compagnon:

« Aussi bien, dit-il à celui-ci, le temps nous presse; c'est ici que nous devons nous séparer; comptez que, si j'en ai le loisir, j'irai demain vous rejoindre au *fandango*[1] de Manan-

1. Nom d'une danse qui, par extension, désigne les fêtes des villages de la côte de Vera-Cruz.

tial, quoique à dire vrai, si certains indices ne m'abusent, le vent ne doive pas tarder à souffler.

— A demain donc, si c'est possible, » répondit le Jaracho.

Et les deux cavaliers se séparèrent, le premier suivant le chemin direct, et le cavalier à la veste d'indienne prenant un sentier sur la gauche.

« Que diable le vent du Nord peut-il avoir à faire avec le *fandango* d'un petit village? demandai-je machinalement à Cecilio.

— Le cavalier à la jaquette d'indienne craint peut-être de s'enrhumer, » reprit Cecilio d'un air de fatuité satisfaite.

Après cette ingénieuse explication, nous reprîmes notre partie, un instant interrompue. Je retournai de nouveau deux cartes. L'une d'elles était la *sota de bastos*[1]: ce fut celle que choisit Cecilio. Cette fois, d'une main tremblante, je fis successivement glisser les cartes l'une sur l'autre; mon cœur battait: peut-être allais-je perdre un compagnon de cinq ans! Cecilio essuyait la sueur qui inondait son front. Tout à coup il poussa une exclamation qui retentit jusqu'au fond de mon âme: je venais de découvrir le valet de cœur.

« Vous avez perdu, monsieur, » s'écria-t-il.

A ces mots, prononcés en bon français, je regardai Cecilio avec une muette surprise. Quant à lui, s'approchant fièrement de Storm, il se disposa à l'enfourcher.

« Halte-là! drôle, je n'ai pas joué la selle, » m'écriai-je en l'arrêtant, et je lui ordonnai d'ôter la selle de Storm pour la mettre sur le dos du cheval orange. Cecilio exécuta l'ordre qui devait être le dernier qu'il recevait de son ancien maître, et je le regardai faire dans un douloureux silence. La double opération terminée, Cecilio monta sur le cheval qui n'était plus le mien. Je maudis alors ma folie, mais trop tard. Par fierté, cependant, je ne laissai rien percer du re-

1. Valet de trèfle.

mords cuisant que j'éprouvais, et je demandai à Cecilio, pour dissimuler mon chagrin, comment il se faisait qu'il parlât français sans que je l'eusse su jusqu'alors.

« Je n'ai pas été cinq ans, reprit-il, derrière la chaise de Votre Seigneurie, lorsqu'elle dînait avec ses compatriotes, sans apprendre sa langue ; mais, quant à le laisser paraître, je m'en serais bien gardé : Votre Seigneurie, dès lors, aurait eu pour moi une foule de secrets. »

Évidemment Cecilio était d'une famille de ces valets rusés qui jouent un si grand rôle dans les romans picaresques de l'Espagne. Plus d'une fois il m'avait rappelé le personnage d'Ambrosio de Lamela dans *Gil Blas.* Sa physionomie ne m'avait pas trompé. Cependant, malgré l'impudence qu'il dévoilait pour la première fois, il semblait, au moment de me quitter, sous le coup d'une préoccupation pénible. Il était naturel, en effet, qu'il éprouvât quelque regret de se séparer ainsi d'un maître qui n'avait eu que des bontés pour lui. Ému par cette pensée, je retrouvai au fond du cœur une étincelle de l'affection que je lui avais vouée.

« Cecilio, mon ami, lui dis-je, ce cheval que tu m'as gagné, je te l'aurais sans doute donné dans quelques jours ; est-ce de m'en dépouiller qui cause ton affliction ? »

Cecilio poussa un soupir.

« En effet, dit-il, je regrette de voir votre belle selle sur un si vilain cheval, et j'ai honte de ne pouvoir harnacher convenablement celui que je vous ai gagné. A ce propos, puisque Votre Seigneurie est en veine, lui agréerait-il de jouer aussi la selle ? »

C'en était trop. Outré de cette dernière ingratitude : « Prends garde, lui dis-je, en faisant mine d'armer mon pistolet, que je ne reprenne de force un cheval qu'un drôle comme toi n'est pas digne de monter. »

Cecilio ne répondit à cette menace qu'en piquant des deux et en sifflant pour appeler la chienne épagneule, qui jusque-

là avait regardé avec un air d'inquiétude cette brusque séparation du maître et du cheval. Je sifflai de mon côté. Ainsi mise en demeure d'établir pour la première fois une ligne de démarcation entre deux affections dominantes de sa vie, la pauvre bête hésita. Elle rejoignit Storm d'une course rapide et revint bientôt vers moi les yeux humides et suppliants. Les mouvements convulsifs de son corps trahissaient son angoisse et décelaient le combat qui se livrait en elle. Ses membres tremblèrent un instant; puis, poussant trois hurlements douloureux, elle disparut loin de moi, dans la poussière que soulevait le galop de son compagnon bien-aimé : je restai seul. Le cœur partagé entre la rage et la douleur, je fus tenté un moment de me venger de ma déconvenue sur le malheureux cheval que le sort me laissait; mais ce ne fut qu'un court instant de faiblesse. J'avais appris, dans les traverses multipliées d'une vie d'aventures, la difficile vertu de la résignation; les phases diverses de cet épisode sentimental s'étaient accomplies en outre sous l'empire de circonstances si bouffonnes, que je finis par me jeter sur l'herbe en poussant un fol éclat de rire.

II.

Ma déconvenue avait changé mon itinéraire : il ne m'était plus possible de gagner ce jour-là Vera-Cruz, monté comme je l'étais; je résolus donc de passer la nuit à Manantial, petit village que je supposais à une lieue de là tout au plus. J'avais dès lors du temps devant moi, et je ne pouvais mieux l'employer qu'à faire la sieste, à l'ombre des arbres, dans la verte solitude où je me trouvais. C'était une des parties les plus pittoresques des forêts qui s'étendent depuis Puente-Nacional jusqu'à Vergara. Au milieu de ces fourrés épais, d'étroits sentiers tracés par la hache courent dans diverses directions sous une voûte de feuillage presque impénétrable; à côté de

ces sentiers, une végétation luxuriante entrave partout les pas de l'homme et livre à peine un passage aux bêtes fauves. De longues lianes se tordent, s'entrelacent et étreignent les troncs rapprochés des arbres. Au milieu des lataniers qui inclinent jusqu'à terre leurs palmes gigantesques et luisantes, le cocotier couvre de ses larges éventails son collier de fruits verts; l'arbre à soie laisse échapper les flocons blancs de ses gousses entr'ouvertes. A l'ombre de ce feuillage touffu, les arums étalent leurs coupes vernies, et, au-dessus comme au dessous de ce dôme de verdure, les gobéas suspendent les guirlandes multicolores de leurs campanules. Tel est l'aspect de ces bois, aspect qui varie toutefois aux diverses phases du jour. A l'heure de midi, cette végétation puissante se courbe sous les feux du soleil, depuis la cime orgueilleuse du palmier jusqu'à l'humble mousse qui tapisse le sol. Une brise brûlante pénètre sous les fourrés et semble y arrêter le cours de la vie : les bêtes fauves, les oiseaux, les insectes, les plantes, tout se tait, tout dort sous ce souffle enflammé; mais quand le soleil ne dore plus que la pointe des arbres, quand les vapeurs se dégagent lentement de la terre pour retomber plus tard en rosée, ces forêts silencieuses et leurs hôtes renaissent à la vie.

Les perroquets, au plumage vert qui se confond avec le feuillage, font entendre leurs cris aigus ; les oiseaux retrouvent leurs voix. Des myriades d'insectes bruissent sous l'herbe, de sourds craquements s'échappent des profondeurs de la forêt, jusqu'alors muettes ; les plantes semblent secouer leur sommeil léthargique , et les palmiers darder leurs pointes aiguës. Une dernière transformation commence avec la nuit : les tons de la verdure se confondent graduellement; bientôt une teinte transparente s'étend sur tous les objets Les ramages divers, tous les bruits cessent l'un après l'autre. Toutefois le silence qui succède peu à peu aux rumeurs de la soirée n'est plus celui des heures ardentes du

jour. La nuit a ses mystérieuses harmonies, quand les voix du crépuscule se taisent. Le vent du soir frémit, à travers les lianes tendues, comme s'il faisait vibrer les cordes d'une harpe éolienne; les feuilles sèches résonnent faiblement sous la pression des anneaux d'un reptile; le *cenzontle*, le roi des oiseaux chanteurs d'Amérique, répète l'un après l'autre tous les bruits de la solitude, et le *cuitlacoche*[1], qui se balance sur une branche au-dessus des cascades, semble, en sifflant, s'enivrer du murmure des eaux.

J'avais subi, sans pouvoir y échapper, l'influence énervante de la chaleur, et je m'étais endormi sans nul souci de mon cheval. C'était une proie que le moindre voleur eût dédaignée, et je dois, du reste, reconnaître que, dans les parages où je me trouvais, la probité des habitants n'a jamais souffert d'atteinte. Il faisait encore grand jour quand je me réveillai; pourtant la brise commençait à tempérer déjà les feux de l'atmosphère. Déjà aussi, au-dessus des arbres qui m'avaient abrité, des essaims de perroquets avaient commencé leur discordant ramage, et cette musique infernale était de nature à ébranler douloureusement les nerfs les moins délicats. L'impatience me prit, et, enfourchant avec colère la triste monture qui remplaçait mon excellent Storm, je m'élançai dans le sentier tracé qui devait me conduire à Manantial.

Au bout d'une demi-heure d'une marche lente et pénible, toujours poursuivi par la musique irritante des perroquets, j'aperçus un cavalier qui cheminait devant moi. Ce cavalier, vêtu comme l'un de ceux qui avaient un instant interrompu notre partie, semblait aussi agacé que je l'étais moi-même.

1. Le *cenzontle* et le *cuitlacoche* sont les deux types principaux de la classe des oiseaux moqueurs. Le *cenzontle* sait imiter tour à tour le sifflement du merle, le miaulement du chat sauvage, le cri de l'aigle et du faucon, le hurlement du *coyote*, le gémissement de la chouette et du hibou.

Penché sur un côté de sa selle à la façon des Jarochos, il avançait lentement, gesticulant, levant le poing vers la voûte du ciel avec tous les symptômes d'une rage concentrée. Enchanté que le hasard m'envoyât un compagnon d'infortune, je crus devoir lui apporter le tribut de mes consolations : j'y réussis au delà de mon espoir. A peine, à force de coups d'éperons, eus-je pu mettre mon cheval à côté du sien, qu'une hilarité subite remplaça l'irritation à laquelle il semblait en proie.

« Est-ce de moi, par hasard, que vous riez ainsi ? lui demandai-je assez brusquement ; car, mal disposé comme je l'étais, j'avais trouvé cette démonstration de gaieté plus qu'inconvenante.

— De vous, non, seigneur cavalier, répondit le Jarocho; mais vous m'excuserez si, à l'aspect de votre cheval, je fais trêve à mes habitudes ordinaires de courtoisie.

— Pourtant mon cheval n'est guère plus laid que l'*andante*[1] que vous montez, ce me semble, repris-je fort choqué de cette réponse.

— C'est possible, mais enfin il est plus laid : c'est une satisfaction que je n'aurais espéré trouver, et dont je profite, ne vous déplaise. »

Le cavalier se remit à rire de plus belle, et avec tant d'abandon que, la contagion me gagnant, je mêlai mes éclats de rire aux siens. Effrayés sans doute de ce bruit insolite, les perroquets criards se turent un instant. Cependant, ce premier accès passé, nous continuâmes de front notre route, sans échanger d'autres paroles. Les perroquets avaient recommencé leur vacarme, et mes oreilles déchirées ainsi que mon amour-propre froissé me faisaient désirer la reprise de notre entretien, dût-il même dégénérer en querelle, comme une diversion nécessaire. Je pris le parti de me venger d'a-

1. Synonyme local de cheval.

bord sur les oiseaux maudits que leur plumage confondait avec la verdure des arbres, et je tirai au hasard l'un de mes pistolets sur les branches entrelacées au-dessus de nos têtes. J'eus la satisfaction fort inespérée de voir un des perroquets tomber en se débattant à nos pieds. Le Jarocho me regarda d'un air d'étonnement inquiet.

« L'aviez-vous visé, par hasard? me demanda-t-il.

— Sans doute, lui répondis-je brusquement, et ceci doit vous prouver qu'il y a quelquefois du danger à railler les gens avant de les connaître. »

A ces mots, le Jarocho arrêta son cheval, et, se campant assez fièrement, le poing sur la hanche, tandis que de l'autre main il enfonçait son chapeau de paille sur sa tête, il s'écria :

« *Oigajte, ñor deconocio*[1], je suis d'une caste et d'un pays où la parole est courte et la main prompte. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais, si c'est une querelle que vous me cherchez, vous avez trouvé votre homme : malgré la disparité de nos armes, j'essayerai de faire de mon mieux. »

Et, fidèle à l'habitude de ses pareils, qui ne manquent jamais d'appeler la poésie au secours de leur valeur, il se mit à chanter d'une voix plus éclatante qu'harmonieuse le couplet suivant :

A ese mi competidor
Dile que llevo cortante,
Que si tiene jierro y valor
Que se me pare delante[2].

1. En bon espagnol, *Oiga usted, señor desconocido* (écoutez, seigneur inconnu). Ce peu de mots suffira pour donner une idée des altérations que subit la langue espagnole dans la bouche des Jarochos.

2. « Si je trouve un compétiteur, — je sais manier mon épée; — s'il a du fer ou du cœur, — il verra qu'elle est bien trempée. » Ces mauvaises rimes peuvent traduire fidèlement l'espagnol.

Puis il dégagea sa lame affilée de l'anneau de cuir qui lui tenait lieu de fourreau et mit flamberge au vent. A son exemple, je dégainai mon sabre.

Une rencontre au milieu des solitudes américaines, avec les oiseaux des bois pour uniques témoins, avait son côté chevaleresque ; mais les chevaux que nous montions l'un et l'autre juraient si fort, par leur encolure décharnée et leur allure pacifique, avec nos dispositions belliqueuses, qu'au moment même de croiser le fer, nous ne pûmes, en nous toisant, garder notre sérieux. Le fou rire qui s'était déjà une fois emparé de nous nous reprit de plus belle. Je fus le premier cependant à retrouver mon sang-froid, et je me hâtai de dire au Jarocho qu'après sa protestation contre toute pensée d'offense à mon égard, un duel entre nous n'avait plus de motif sérieux et ne pouvait s'expliquer que par des prétentions guerrières fort peu compatibles avec notre chétif équipement. Le Jarocho me tendit la main.

« Je suis fort aise de vous voir satisfait, reprit-il; car il m'eût été bien pénible de devenir l'ennemi d'un homme qui s'est montré aussi loyal que brave. J'ai d'ailleurs une autre querelle à vider, et j'eusse manqué à un grave devoir en me battant avec vous avant d'avoir terminé l'affaire que je laisse en suspens. »

Nous reprîmes notre marche après avoir échangé ces explications. Alors, pour donner une autre direction à l'entretien, me rappelant les dernières paroles des deux cavaliers qui s'étaient séparés à l'embranchement des deux chemins :

« Vous avez, à ce que j'ai ouï dire, un fandango demain à Manantial? demandai-je à mon compagnon.

— Oui, et au diable soit-il! J'avais promis à *ña*[1] Sacramenta un nœud de rubans rouges, et je reviens sans en avoir

1. *Ña*, abréviation de *doña*, usitée dans cette partie du Mexique.

pu trouver le plus petit bout dans les environs. Tout à l'heure, quand vous m'avez rejoint, je maudissais ma mauvaise étoile. Peut-être venez-vous aussi à Manantial pour assister au fandango?

— Oui, lui dis-je; mais c'est le hasard seul qui m'amène de ce côté : car je comptais, sans un contre-temps imprévu, coucher ce soir à Vera-Cruz.

— Vous ne vous repentirez pas, je l'espère, de ce contretemps; il y aura une *foule pressée comme de la fumée, des alburs par monceaux*[1]. Mais où descendrez-vous à Manantial? Il n'y a pas d'auberge.

— Chez vous, parbleu! repris-je, puisque vous paraissez désirer que j'assiste à votre fandango. »

Le Jarocho s'inclina en signe d'assentiment et se mit à me faire aussitôt une brillante énumération des plaisirs qui m'attendaient le lendemain. Mon hôte parlait encore quand déjà nous approchions de Manantial. La nuit était venue. Sous un ciel étincelant d'étoiles, au milieu d'épais massifs de verdure, quelques feux épars annonçaient de loin le village. Nous atteignîmes bientôt une petite clairière sur laquelle étaient disséminées quelques cabanes en bambous avec leur toit de feuilles de palmiers : c'était Manantial. Au son monotone d'une mandoline, des femmes vêtues de robes blanches, des hommes au costume pittoresque préludaient par la danse aux divertissements du lendemain, et de jeunes mères endormaient au bruit des chansons leurs enfants suspendus dans des hamacs de fil d'aloès. Nous entrâmes dans le cercle formé autour des danseurs. Une acclamation générale m'apprit bientôt le nom de mon nouvel hôte.

« Ah! voilà *Calro*[2], » s'écria-t-on de tout côté, comme à

1. Ces hyperboles, toutes locales, reviennent fréquemment dans la conversation des Jarochos.

2. *Calro* ou plutôt *Calros*, pour *Carlos*.

l'aspect d'une personne depuis longtemps attendue. Quelques hommes qui ne prenaient point part à la danse s'avancèrent amicalement vers le Jarocho, qui ne sembla répondre qu'indifféremment à ce bon accueil. Le froncement de ses sourcils indiquait une émotion péniblement contenue. Ses yeux étaient fixés sur le groupe des danseuses, et la direction de ses regards ne tarda pas à me désigner l'objet d'une si vive préoccupation. C'était une jeune et gracieuse fille, dont les pieds glissaient légèrement sur le gazon. Ses cheveux d'ébène étaient ornés d'un diadème de fleurs de *suchil* [1] mêlées de *cucuyos* [2], dont la lueur bleuâtre ceignait son front d'une mystérieuse et fantastique auréole. Vêtue d'une robe blanche dont les pâles rayons de la lune argentaient les ondulations, Sacramenta, les épaules nues, semblait une de ces fées nocturnes qui dansent au milieu des clairières, quand tout dort dans les forêts.

Le regard oblique et presque dédaigneux que la jeune fille laissa tomber sur le Jarocho, l'expression de colère jalouse qui se lisait clairement sur les traits de ce dernier, m'eurent bientôt révélé un de ces drames douloureux, une de ces luttes de la coquetterie et de l'amour qu'on retrouve partout sous le ciel. Calros ne paraissait pas cependant un de ces hommes accoutumés à voir dédaigner leurs hommages. Un air de distinction marquée faisait valoir la mâle beauté de sa physionomie. Le Jarocho attendit patiemment que la danse fût finie, et, fendant les groupes formés devant nous, il s'avança vers la jeune fille sans plus s'occuper de moi que si je n'avais eu, en fait d'hospitalité, que l'embarras du choix. Arrivé près d'elle, il mit pied à terre. J'étais trop éloigné pour saisir ses paroles; néanmoins, grâce aux clartés qui,

1. Arbre sauvage commun dans les parties chaudes du Mexique, et dont les fleurs sont recherchées pour leur parfum.

2. Vers luisants. C'est une coiffure étrange, que les femmes de Mexico n'ont pas dédaigné parfois d'emprunter aux Jarochos.

s'échappant d'une cabane voisine, tombaient à flots sur lui et sur Sacramenta, je pus observer une pantomime suffisamment significative. Je ne doutai pas que Calros ne s'excusât au sujet du ruban rouge qu'il n'avait pu se procurer; mais il était clair pour moi qu'il plaidait sa cause avec un succès des plus médiocres. Un sourire moqueur se dessinait sur les lèvres de la jeune fille; ses grands yeux noirs semblaient exprimer une ironie si impitoyable, que le pauvre Jarocho parut complétement découragé. Il l'écouta en caressant la poignée de corne de son machete, tandis qu'un nuage plus sombre encore couvrait de nouveau son visage; puis, rappelant sans doute son orgueil, un instant dompté, il fit deux pas en arrière, et mit le pied à l'étrier pour s'éloigner. Cependant, avant de se remettre en selle, il jeta sur la jeune fille un dernier regard, mais un regard irrité. Sacramenta y répondit en secouant la tête par un mouvement tout empreint d'une grâce provoquante; une des fleurs de suchil qui ornaient sa chevelure se détacha et vint rouler sur l'herbe près d'elle. Le Jarocho regarda avec indécision cette petite fleur qui s'était flétrie sur le front de celle qu'il aimait. La jeune fille parut d'abord ne pas prendre garde à l'hésitation de Calros; puis, tandis que ses deux mains assujettissaient de nouveau sa coiffure odorante, par un geste de coquetterie qu'eût envié une femme de nos salons, elle montra du bout de son petit pied chaussé de satin bleu la fleur qui gisait sur l'herbe. Une joie ineffable vint rayonner sur la figure du Jarocho, qui se baissa vivement, ramassa avec bonheur ce frêle gage d'espérance, et, s'élançant sur sa selle, se perdit bientôt dans l'ombre.

Il était évident que, dans l'excès de sa félicité, Calros ne pensait plus à moi. C'était naturel; mais il était naturel aussi que je ne voulusse point passer la nuit à la belle étoile. Je me mis donc à la poursuite de l'hôte qui m'échappait.

« Hé ! seigneur don Calros, lui criai-je de loin, vous oubliez, ce me semble, l'hospitalité que vous m'aviez si gracieusement offerte.

— Pardon, seigneur cavalier, me dit-il en s'arrêtant, mais vous ne croiriez peut-être pas qu'il m'arrive parfois d'être distrait ?

— J'en suis convaincu, lui dis-je, et ne vous en veux nullement d'avoir oublié un étranger rencontré par hasard, et dont une impérieuse nécessité peut seule excuser l'indiscrétion.

— Dans notre pays, l'étranger est partout chez lui; mais l'hospitalité que je vous donnerai ne sera pas gratuite, car vous pourrez me la payer par un service ou par un conseil dont j'ai besoin.

— Volontiers, répondis-je, si c'est en mon pouvoir. »

Nous nous acheminâmes vers la cabane du Jarocho, située à l'extrémité du village. C'était un *jacal*, comme la plus grande partie des maisons de Manantial. Un petit enclos, dans lequel erraient quelques chèvres, était attenant à l'habitation. Des bananiers, chargés de leurs régimes savoureux, étendaient sur le modeste jardin leurs larges feuilles balancées au souffle de la brise. La cabane se divisait en trois pièces séparées par des nattes de jonc. Dans l'une de ces pièces, une vieille femme préparait le repas du soir devant un brasier dont la flamme rougeâtre éclairait seule le jacal. Cette femme était la mère de Calros. Pendant que nous dessellions nos chevaux, mon hôte lui avait expliqué en quelques mots les circonstances de notre rencontre, et j'étais à peine introduit auprès d'elle, que le souper se trouva servi; il était frugalement composé de riz au lait, de bananes frites et de ces haricots rouges de Tierra-Caliente, qui jouissent dans tout le Mexique d'une réputation proverbiale. Le repas achevé, la bonne femme se retira en me souhaitant un paisible sommeil. Calros et moi, nous restâmes nonchalam-

ment étendus sur nos couvertures près de la porte, restée ouverte, et nous laissâmes errer nos regards sur les savanes qui s'étendaient à perte de vue autour de l'habitation.

On veille tard dans les pays chauds : l'atmosphère embrasée que la brise de nuit ne tempère pas toujours, les piqûres des moustiques qui bourdonnent incessamment, écartent longtemps le sommeil. Près de nous, nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le vent du soir qui agitait l'herbe, dont le frémissement se mêlait au murmure d'un ruisseau voisin; mais plus loin les sons aigus des *vihuelas* [1], mêlés à des éclats de rire féminins, annonçaient que la veillée se prolongeait aussi. Le Jarocho gardait le silence, et, de mon côté, je me laissais aller à cette indolente contemplation qui est la vie de la zone tropicale. La voix du Jarocho me fit enfin souvenir que le moment était venu de payer l'hospitalité dont j'étais l'objet.

« Vous voyez, me dit-il, cette brume blanche qui amortit le feu des étoiles ! ces vapeurs sont celles qui, à la fin des jours les plus chauds, s'élèvent des lacs, des ruisseaux et des chutes d'eau. Croyez-vous qu'il soit possible qu'à la voix de certaines créatures mortelles comme nous, cette brume uniforme, impalpable, étendue comme un voile transparent, se condense, se réunisse et nous offre l'image des amis qu'on a perdus ou des ennemis qu'on a tués ?

— J'en doute, lui répondis-je, étonné de ce préambule, et je croyais que ces superstitions appartenaient seulement à nos tristes pays septentrionaux, où les âmes cependant ne devraient guère être tentées de revenir après la mort.

— Ici, reprit Calros d'un ton solennel, les esprits ne redoutent pas le séjour des vivants; ils aiment à hanter les

1. Espèces de petites guitares appelées aussi *jaranas*.

bois et à se balancer sur les lianes fleuries; mais je vous vois sourire. Parlons d'autre chose. Avez-vous vu ce soir ña Sacramenta?

— Cette belle jeune fille au diadème de cucuyos et à la couronne de suchil?

— Elle-même; elle est bien belle, n'est-ce pas? Il y a six mois environ, dans un fandango auquel, par hasard, je n'assistais pas, une querelle s'engagea à son sujet, il s'ensuivit mort d'homme; le meurtrier joua des éperons et se sauva. L'homme tué était mon parent : je fus désigné, selon l'usage, pour venger sa mort, dont, je l'avoue, je ne fus pas fort affligé, car il aimait ña Sacramenta, et ceux qui l'aiment sont mes ennemis; j'acceptai néanmoins ce que m'imposait le point d'honneur. S'il n'eût fallu simplement que demander, l'épée à la main, compte du sang versé, je me serais hâté de m'acquitter de ce devoir; mais il fallait découvrir la trace soigneusement cachée du meurtrier et visiter pour cela tous les villages du littoral. Je compris alors que j'aimais Sacramenta plus que la vie, plus que l'honneur peut-être, et j'éloignais de jour en jour l'instant de me mettre en campagne. On peut connaître à des indices certains l'ouragan qui va rugir, on peut suivre pas à pas la piste invisible du jaguar, la trace d'un homme qui se cache; mais nul ne peut lire dans le cœur d'une femme. Vingt fois j'ai cru être aimé de Sacramenta, et vingt fois ses dédains ont fait entrer le doute dans mon âme; je n'osais donc pas m'éloigner sans savoir si elle se réjouirait de mon absence ou si elle ferait des vœux pour mon retour. Aujourd'hui même encore l'incertitude me torture, et cependant un je ne sais quoi me dit d'espérer. Ce matin j'aurais pu partir, certain de voir mes vœux dédaignés; ce soir, j'oserais presque me flatter d'un fol espoir.

— Une simple fleur de suchil qu'on porte sur le cœur opère donc souvent bien des miracles? interrompis-je.

— Quoi ! s'écria le Jarocho, auriez-vous le don de voir ce que nul n'a vu ?

— Je n'ai vu que ce que chacun a pu voir comme moi; mais quand une femme donne à celui dont elle est aimée une fleur qu'elle a portée, elle sait que cette fleur doit dire à son amant d'espérer.

— Plaise à Dieu ! s'écria vivement le Jarocho; pourtant, ajouta-t-il en soupirant, ce n'est pas le premier gage que j'aie ainsi reçu : et qui me dit que le lendemain ne viendra pas cette fois encore dissiper les illusions de la veille ? Depuis le jour où ña Sacramenta est venue s'établir à Manantial, il y a de cela un an, ma vie s'est écoulée ainsi dans des alternatives de joie et de tristesse ; cependant le mort n'est pas encore vengé. J'ai tâché de l'oublier ; malheureusement d'autres y pensaient pour moi. Le défunt avait une vieille mère qui chaque jour me rappelait de quelle besogne j'étais chargé. Il y a huit jours, je la rencontrai. Je voulus l'éviter, car elle passe pour être un peu sorcière, mais elle vint à moi et me dit : « Les morts ont plus de mémoire que les vi- « vants ! » Je lui demandai ce qu'elle voulait dire, quoique je le susse bien. « Vous le saurez ce soir, » me répondit-elle. Le soir, en effet, continua Calros d'une voix altérée, j'étais comme aujourd'hui, seigneur cavalier, sur le seuil de cette porte, rêvant à des projets insensés, écoutant la voix des arbres et du vent ; une brume blanche voilait le ciel comme à présent ; tout à coup un nuage s'interposa entre mes yeux et les étoiles, ce nuage prit une forme humaine : c'était celle du défunt ! Je le vis distinctement, debout devant moi ; je fermai les yeux ; quand je les rouvris, le nuage avait disparu. Vous comprenez maintenant pourquoi, seigneur cavalier, je vous ai demandé, à vous qui, en votre qualité d'Européen, devez être un savant, si les créatures humaines pouvaient évoquer les morts. »

Les idées superstitieuses n'ont guère cours au Mexique ;

toutefois la race des Jarochos semble en avoir gardé le monopole. Les sorciers, les revenants, les talismans, les maléfices, jouent un grand rôle dans leurs traditions locales. Il me fut impossible de persuader à mon hôte que, dans la solitude, les imaginations ardentes se forgent mille chimères, et n'échappent pas toujours à de véritables hallucinations. Calros secouait la tête d'un air incrédule. Mes doutes sur la puissance d'évocation attribuée aux sorciers ne réussirent qu'à modifier ses croyances.

« Je veux bien, me dit-il, que l'ombre de mon parent n'ait point été évoquée par un pouvoir humain ; mais c'est Dieu même qui me l'a envoyée. Aussi mon parti est-il pris : je ne resterai pas à Manantial un jour au delà de celui qui nous éclairera demain. Cependant c'est un rude effort que je fais en m'éloignant; car, à présent plus que jamais, j'aurais voulu rester dans ce village, qui m'est moins cher parce que j'y suis né qu'à cause de celle qui l'habite.

— N'y aurait-il pas moyen de concilier votre devoir avec votre amour?

— Il y en aurait bien un, qui consisterait à trouver un ami dévoué à qui je déléguerais mes pouvoirs; un hôte fait partie de la famille, et, en cette qualité, seigneur cavalier, vous pourriez me remplacer, vous mettre en quête du meurtrier que je poursuis, et qui ne saurait vous refuser la revanche que vous lui demanderiez les armes à la main.

— Ce serait en effet une mission bien glorieuse; mais je craindrais beaucoup de me trouver au-dessous d'une pareille tâche, répondis-je modestement; tout ce que je pourrais vous promettre serait de vous accompagner dans vos recherches et de vous aider au besoin.

— C'est une offre que je ne refuse pas, répondit Calros; nous partirons donc après-demain matin. »

Ce point délicat une fois réglé à notre mutuelle satisfaction, et surtout à la mienne, nous songeâmes à passer la nuit le

plus commodément possible. Nous nous étendîmes sous le hangar qui servait de péristyle à la cabane. Une brise fraîche commençait à dissiper la chaleur du jour, les cigales se taisaient sous l'herbe, et, dans les savanes, les troupeaux aspiraient en mugissant la fraîcheur de la nuit. Bercé par le murmure des feuilles, je prêtai quelque temps l'oreille aux bruits nocturnes des bois, et je ne tardai pas à m'endormir. Bientôt des songes confus représentèrent à ma mémoire tous les événements de la journée, et je finis par rêver que je rapportais à doña Sacramenta la tête du meurtrier que j'avais vaillamment tué en combat singulier.

III.

De toutes les castes de la famille mexicaine, il n'en est point peut-être de plus curieuse à étudier que celle des Jarochos. J'ai dit qu'on désignait sous ce nom les paysans du littoral de Vera-Cruz. Leur costume ne ressemble en rien à celui des autres habitants des campagnes, et présente quelque analogie avec le costume andalou. L'opinion générale est qu'ils descendent directement des gitanos d'Andalousie, et leurs goûts d'indépendance, leur prédilection marquée pour les bois et les lieux déserts, leurs idées superstitieuses, leurs penchants cruels, confirment de tous points cette supposition. Comme leur costume, leur dialecte n'appartient qu'à eux : étrange assemblage des termes les plus choisis du plus pur castillan et des locutions populaires les plus triviales défigurés par une prononciation vicieuse, ce dialecte ne peut être compris, même de ceux qui savent l'espagnol, sans des études toutes particulières. Bien que portés par leur esprit querelleur vers les hasards de la mer et des combats, les Jarochos sont trop jaloux de leur indépendance pour se soumettre volontiers à la discipline d'un camp ou d'un vaisseau.

C'est encore ce besoin effréné d'indépendance qui leur fait mépriser l'existence modeste et sédentaire du laboureur. La vie errante du pâtre ou du maquignon est celle qu'ils préfèrent, et le machete joue un rôle essentiel dans tous leurs délassements. Le Jarocho se priverait du plus indispensable vêtement plutôt que du sabre droit, affilé, luisant, qu'il porte à sa ceinture, toujours sans fourreau, et dont il prend plus de soin que de sa propre personne. Ce sabre est plus souvent d'ailleurs dans la main du Jarocho que sur sa hanche. Un point d'honneur futile, le pari le plus insignifiant, tout sert de prétexte à ces gitanos du Mexique pour se livrer à des jeux sanglants qui entraînent parfois une longue suite de combats à outrance, quand, au lieu de se contenter du premier sang, un des deux antagonistes a donné à son adversaire un coup mortel. Quelques qualités rachètent pourtant les défauts de ces hommes indomptables. Le Jarocho est sobre, franc, loyal et hospitalier envers les *blancs* (il appelle ainsi les gens d'une classe plus élevée); il a le vol en horreur; il aime le sol où il est né; étranger à tout instinct cupide, il vit content de peu au milieu d'un pays fertile, où trois moissons couvrent chaque année les champs qu'il ensemence sans les cultiver. Le jeu, la musique, la danse, la poésie, car tout Jarocho est quelque peu improvisateur, se partagent avec l'amour presque tous les instants de cette existence heureuse et facile. L'extérieur du Jarocho porte d'ailleurs un cachet de distinction qui convient à de pareils goûts. L'habitant des campagnes de Vera-Cruz est en général robuste et bien fait. Il a la maigreur nerveuse des races d'élite, et la nature a jeté sur toute sa personne un prestige d'élégance en harmonie avec ce culte chevaleresque voué par le Jarocho à trois objets : son cheval, son épée et sa maîtresse.

Sept ans avant l'époque de mon passage à Manantial et quelque temps après mon arrivée au Mexique, je m'étais déjà trouvé en contact momentané avec cette classe d'hommes;

mais, peu familiarisé avec la langue espagnole, je n'avais pu absolument rien comprendre au bizarre dialecte des Jarochos. Ma dernière mésaventure avait cela de bon, qu'elle me jetait de nouveau au milieu de cette caste exceptionnelle, après un séjour au Mexique qui m'avait suffisamment préparé à l'étudier.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, au moment où le soleil commençait à répandre une insupportable chaleur, mon hôte était déjà debout; la mise élégante et presque recherchée qui avait remplacé son costume de voyageur me rappela que le jour qui se levait était un jour de fête pour Manantial. Une torsade de perles de Venise, rehaussée de distance en distance de petits miroirs, entourait la forme de son chapeau; sa chemise de fine batiste était ornée de riches broderies; les boutons de sa calzonera de velours se composaient, à la ceinture, de piastres fortes, et, le long des jambes, de réaux et demi-réaux; ses pieds étaient chaussés de brodequins de cordouan, dont les tiges s'arrondissaient au-dessus de la cheville en éventails brodés. Enfin, son *cortante*[1], fourbi avec plus de soin encore, étincelait suspendu à sa ceinture de soie écarlate, et des houppes de soie de la même couleur en ornaient la poignée de corne. Dans cet équipage aussi galant que fièrement porté, le Jarocho avait un air de raffiné dont j'augurai très-bien pour ses affaires de cœur.

Cependant, malgré le contentement intérieur qui rayonnait sur son visage, Calros relevait parfois d'un air soucieux les crocs de sa moustache. Une arrière-pensée pénible semblait mêler quelque amertume à sa joie. Je lui demandai la cause de sa préoccupation.

« Ah! si vous vouliez, me répondit-il en soupirant, pren-

1. *Cortante* (coupant) est le synonyme local de *machete*, comme *andante* (allant) est le synonyme de cheval.

dre sur vous la vengeance dont je suis chargé, je serais délivré d'un souci qui va m'obséder plus péniblement encore au milieu des plaisirs de ce jour.

— Quoi! votre serment vous empêchera-t-il de boire, de chanter ou de jouer?

— Non; il m'empêchera de me battre, et qu'est-ce qu'un fandango sans quelque bonne petite querelle qui en relève la saveur? Mais bah! on ne peut pas avoir tous les plaisirs à la fois. Je chanterai plus fort, je jouerai davantage, et je boirai d'autant pour me calmer. »

Je doutais fort de la vertu calmante des cartes et de l'eau-de-vie de Catalogne, mais j'affectai de croire pleinement à l'efficacité du remède, d'abord pour être agréable à mon hôte, ensuite pour le détourner de faire encore une fois, dans l'intérêt de sa vengeance, appel à ma bravoure.

Comme le Jarocho, Manantial avait aussi pris un costume de fête. Un mouvement inusité régnait dans tout le village. Sur le seuil des cabanes apparaissaient de temps à autre des femmes qui étalaient coquettement, aux feux du soleil, parmi des flots de mousseline et de dentelles, l'or et le corail, si chers aux beautés basanées des pays méridionaux. Sur la clairière, on disposait une espèce d'estrade destinée aux danseuses; on improvisait des boutiques d'eau fraîche, de *tepache* et d'eau-de-vie catalane; on dressait des tables de jeu; quelques heures encore, et les Jarochos des villages voisins allaient arriver de tous côtés. Le soleil, dans toute sa force, versait un torrent de lumière éblouissante. L'ombre des palmiers, déjà moins perpendiculaire, marquait deux heures après midi. Des cavaliers arrivaient en foule, mettaient pied à terre et attachaient aux troncs des arbres et aux piliers des maisons leurs montures aux flancs fumants. Ce fut bientôt un pêle-mêle d'hommes et de chevaux; les hennissements, les cris, les éclats de rire et les préludes des guitares résonnaient de tous côtés. Des cercles se for-

maient suivant les goûts de chacun autour des tables de jeu, des *ventorrillos*[1] ou de l'estrade réservée aux danseuses. Ce fut dans ce dernier que je m'établis en observateur. C'était le centre où les passions les plus fougueuses allaient se développer dans toute leur effervescence.

L'estrade, élevée à quelques pouces du sol, n'attendait plus que les danseuses, qui devaient seules y figurer; car par suite d'un usage bizarre, commun à tous les villages de la côte de Vera-Cruz, les hommes restent spectateurs des danses que les femmes exécutent entre elles. Un Jarocho s'assit par terre près de l'estrade, croisa les jambes et d'une main vigoureuse commença de racler de la mandoline. Huit ou dix danseuses s'empressèrent de répondre à cet appel, firent un tour sur le parquet et commencèrent à danser. Assez monotone d'abord, la danse s'anima peu à peu. J'admirai l'agilité et la grâce avec lesquelles plusieurs de ces femmes portaient, en dansant, un verre plein d'eau sur la tête sans en répandre une goutte, ou détachaient, sans faire usage de leurs mains, les nœuds compliqués d'une ceinture de soie attachée autour de leurs pieds[2]. Toutefois, bien que ces prouesses chorégraphiques excitassent de légitimes applaudissements, les passions des assistants semblaient encore sommeiller. Les rires, les reparties piquantes et les jurons avaient accompagné seuls jusqu'alors les libations d'eau-de-vie relevée d'écorces d'orange qui se faisaient à la ronde. Quand la première danse, assez froidement accueillie, fut terminée, la guitare préluda à un nouveau *son*[3] : c'était la danse appelée *petenera*.

Cette fois encore, l'estrade fut bientôt remplie, et, parmi

1. On appelle *ventorrillo*, sur la côte de Vera-Cruz, une cantine où se débitent l'eau-de-vie, le *tepache* (liqueur fermentée de l'ananas) et d'autres boissons fortes.

2. On appelle cette danse *bamba*.

3. Terme local qui s'applique à toute espèce d'air de danse.

les femmes qui s'avançaient, je reconnus, à sa gracieuse tournure, à sa provoquante beauté, doña Sacramenta, celle que mon hôte appelait, dans son langage fleuri, *son ange humain bien-aimé*[1]. Un jupon de mousseline transparente ceignait ses hanches. Ses bras arrondis et dorés plutôt que hâlés par le soleil sortaient des broderies et des dentelles de sa chemise de batiste. Une gorgerette semblable à celle des Arlésiennes couvrait, sans presque les cacher, les contours de ses épaules; ses pieds étaient chaussés de bas de soie à jour et de souliers de satin; une tresse de ses cheveux entourait dans de noirs replis un peigne d'écaille rehaussé d'or massif. Ses paupières, baissées sous les regards de feu qui de toutes parts se dirigeaient sur elle, laissaient voir les longs cils dont elles étaient ornées. Ce n'était plus cette calme beauté que j'avais admirée la veille aux rayons de la lune; c'était, aux feux du soleil, la beauté ardente de la fille des tropiques dans son plus brillant éclat.

Dès ce moment, à l'excitation produite par des libations multipliées, et qui grandissait à chaque moment sous l'ardeur dévorante du ciel, vint se joindre parmi les spectateurs une excitation d'une nature toute différente, et plus terrible encore.

« Ah! disait à côté de moi un Jarocho dont les cheveux commençaient à grisonner, au dernier fandango de Malibran[2], Quilimaco a perdu une de ses oreilles, et Juan de Dios le bout du nez, pour une belle qui ne valait pas une seule boucle des cheveux de celle-ci.

— Patience, *tio*[3], répondit un autre; la belle Sacramenta doit avoir plus d'un prétendant dans ce village, et je vous

1. *Querido angel humanal*, expression consacrée et familière parmi les Jarochos.

2. Petit village à trois lieues de Vera-Cruz.

3. Le mot *tio* (oncle) désigne en style familier, comme le mot *père* en français, un homme âgé.

prédis qu'avant ce soir, elle aura fait danser le *machete* et la *chamarra*[1] de deux au moins d'entre nous. »

J'écoutais ce dialogue sans trop le comprendre; les événements devaient me l'expliquer. Deux partis, deux groupes s'étaient spontanément formés autour de l'estrade des danseuses. Dans le premier, un Jarocho, aussi somptueusement vêtu que Calros, semblait, à en juger par son attitude arrogante, y exercer un ascendant marqué. Au milieu du camp opposé, mon hôte paraissait aussi être entouré de ses adhérents. Il était facile de pressentir qu'à la fin de ce jour les assistants ne se sépareraient pas mécontents, comme il arrive après une fête qu'aucune querelle sanglante n'est venue troubler. Animés par l'espoir de quelque collision, les musiciens raclaient leur guitare avec un redoublement d'ardeur; la discorde planait dans l'air. Au moment où, après le tour d'usage, les danseuses commencèrent à se mettre en mouvement, des chanteurs entonnèrent d'une voix nasillarde un couplet dont les paroles n'avaient aucun rapport avec les circonstances présentes : c'étaient quelques proverbes vulgaires mis en vers, dépourvus presque de sens, mais remarquables par une obscénité que pouvait seule faire pardonner la naïveté de cette poésie sauvage. Je vins alors me placer près de mon hôte, dont l'œil suivait avec une attention jalouse tous les mouvements de Sacramenta, et je remarquai que la danseuse ne lui accordait pas même une œillade en retour de ses regards passionnés.

« Vous le voyez, me dit-il à voix basse; espérer hier, désespérer aujourd'hui, tel est mon sort : aussi nous partirons demain. »

Ces derniers mots trahissaient une douleur si poignante, que je maudis de bon cœur l'impitoyable coquetterie de celle qui se jouait ainsi de son amant.

1. Ceinture.

« Ah! reprit-il, elle ne m'a pas pardonné ce maudit nœud de rubans rouges que je n'ai pu me procurer. »

En ce moment, son antagoniste s'avança vers l'estrade, et, se découvrant, il présenta son chapeau à Sacramenta d'une manière tout à fait galante. Celle-ci le reçut le sourire aux lèvres, sans interrompre en rien les évolutions commandées par la danse. La figure de Calros resta impassible; il se contenta de faire à l'un de ses partisans un geste presque imperceptible. Celui-ci, s'avançant à son tour, présenta également son chapeau à la danseuse. Les convenances exigeaient qu'en pareil cas la femme ne montrât de préférence pour aucun des deux hommes; elle continua donc de danser en tenant les deux chapeaux à la main. L'avantage de voir son chapeau placé sur la tête de la danseuse devait appartenir au troisième galant qui saisirait l'occasion; comme je m'y attendais, ce fut Calros qui en profita. Les deux antagonistes échangèrent aussitôt un regard de défi; puis le premier, détachant sa ceinture écarlate de crêpe de Chine, la noua en rosette et vint la suspendre en écharpe à l'épaule nue de Sacramenta.

Les guitares, raclées avec plus d'ardeur, semblaient résonner comme des clairons; les voix des chanteurs s'élevaient au même diapason. Tandis que les hommes échangeaient des regards de satisfaction évidente, les femmes chuchotaient entre elles, et semblaient envier les hommages rendus à Sacramenta. La jeune fille dansait toujours; son teint s'était coloré d'une vive rougeur qui prêtait plus d'éclat encore à ses yeux noirs. Cependant une vague appréhension soulevait son sein. Heureuse et tremblante à la fois, elle n'osait tourner ses regards vers celui pour qui son cœur ressentait une vive inquiétude. Aussi, en dépit du calme trompeur du visage de Calros, le tressaillement soudain des muscles décelait-il toutes les tortures de la jalousie.

« Courage! lui dis-je tout bas; n'avez-vous plus sur votre cœur la fleur du suchil? »

Calros releva la tête, comme si ce souvenir lui rendait de la confiance ; il détacha son machete, et alla le suspendre à l'épaule de Sacramenta. Ainsi s'accomplissait la prédiction dont j'avais en vain cherché d'abord à deviner le sens : Sacramenta dansait avec le machete et le chamarra de deux de ses prétendants. C'était un bizarre coup d'œil que cette lame étincelant au soleil sur l'épaule nue de la jeune fille et près de son sein palpitant, que vinrent bientôt couvrir des flots de cheveux déroulés sous le poids du chapeau qui lui servait de coiffure.

La foule se taisait; il y avait parmi elle une anxiété semblable à celle qui règne dans un cirque de taureaux quand le sang a mouillé l'arène. Tout à coup une voix mâle, imposante, s'écria près de l'orchestre : *Bomba*[1] ! Les chants cessèrent aussitôt, les cordes des instruments vibrèrent aigrement; cette voix était celle du rival de Calros, qui chanta les vers suivants :

De tu voluntad confio,
Pero fiel te he de advertir
Que si erej la vida mia,
No me dej en que sentir,
Si me quierej, alma mia[2].

Les adhérents du Jarocho répétèrent en chœur le dernier vers. Frappant alors avec force sur le bois de la guitare de l'un des musiciens, Calros s'écria d'une voix retentissante : *Letra*, et il reprit, comme début d'un nouveau couplet, le dernier vers répété par le chœur :

Si me quierej, alma mia,

1. Exclamation usitée pour réclamer le silence au moment d'un toast. On y répond par une autre exclamation : *Letra*.

2. « J'ai confiance en ta tendresse, — mais je dois te le dire ; — si tu es ma vie, — ne me donne pas de chagrin ; — ne m'en donne pas si tu m'aimes, ô mon âme ! »

Ne quieraj otro conmigo.
Que si compartej tu amor,
No quiero amor compartido.
Hay en campaña un traidor[1].

Ce fut au tour des amis de Calros de répéter en chœur :

Hay en campaña un traidor.

A mesure que le moment approchait où les passions contenues des deux rivaux allaient faire explosion, les figures, par une affectation de courtoisie chevaleresque, se couvraient d'un masque de tranquillité trompeuse.

Rentré dans le groupe qui lui était dévoué, pendant le dernier couplet qu'avait chanté Calros, son rival s'avança de nouveau au delà du cercle et reprit :

Le diraj á ese tu amante,
A ese mi competidor,
Que si trae jierro y valor
Que se me pare delante[2].

Calros reprit avec un calme sourire en donnant la réplique :

Que se me pare delante,
Este traidor, falso amigo.
Dile, mi vida, al tunante
Que el valor anda conmigo[3].

Soit qu'elle cédât à la fatigue d'une danse trop prolongée, soit que l'émotion générale qui se manifesta au dernier cou-

1. « Si tu m'aimes, ô mon âme, — n'aime personne avec moi. — Que si tu partages ton amour, — je dédaigne un amour partagé ! — Il y a un traître en campagne. »

2. « Tu lui diras, à ton amant, — à ce rival, — que s'il a du fer et du cœur, — il se mette face à face avec moi. »

3. « Qu'il se mette face à face avec moi, — ce traître, ce faux ami. — Dis-lui, ô ma vie, à ce vagabond, — que la valeur marche avec moi. » On remarquera que j'ai conservé dans le texte de ces couplets l'orthographe particulière aux Jarochos.

plet chanté par son adorateur l'accablât, Sacramenta cessa de danser et revint à sa place; les autres danseuses l'imitèrent. Instruit par l'expérience à ne pas attendre le commencement de la mêlée, dont leurs instruments sont souvent les premières victimes, les musiciens se retirèrent précipitamment à l'écart. Quelques prescriptions du cérémonial habituel restaient encore à remplir; les prétendants avaient à racheter les gages dont ils avaient paré la danseuse. L'usage fixe ce rachat à un demi-réal. Les deux rivaux s'avancèrent l'un après l'autre, et remplirent de monnaie d'argent les deux mains de Sacramenta. Tandis qu'elle recevait, au milieu du murmure flatteur excité par la prodigalité des deux Jarochos, une offrande à laquelle elle ne pouvait, sans grossièreté, se soustraire, ses deux petites mains étendues tremblaient involontairement et ses lèvres pâlies essayaient, mais en vain, de sourire. Calros cherchait aussi vainement dans ses yeux un regard d'encouragement. Pâle et muette, embellie par une émotion qu'elle ne pouvait dissimuler, la jeune fille cachait toujours avec le même soin, sous ses longues paupières baissées vers la terre, la préférence qu'elle ressentait sans doute en secret pour l'un des deux rivaux. Le machete allait décider la question, et les plaisirs de la fête allaient être complets pour mon hôte, en dépit de ses sages résolutions, quand une femme, fendant la foule, vint lui rappeler le serment qu'il allait violer. C'était la mère de celui dont il devait venger la mort.

« C'est une honte, ñor don Calros, s'écria la vieille femme, d'accepter ainsi au préjudice de votre parole une querelle sans motif, tandis qu'un de vos parents traîtreusement tué n'a pas encore été vengé. »

Le Jarocho avait accueilli avec un air d'évidente contrariété cette intervention intempestive : aussi fit-il tous ses efforts pour conjurer l'interdiction qui allait clouer son machete à son côté; mais la vieille, se bornant à rappeler l'engage-

ment sacré pris par le Jarocho, opposait à toutes ses raisons une réponse invariable.

« Eh ! mon Dieu ! ña Josefita, dit enfin Calros d'un air de bonhomie, vous faites là beaucoup de bruit pour rien, et vous méconnaissez mes bonnes intentions, car c'est dans l'intérêt du défunt que j'agis ainsi ; pour porter des coups plus sûrs à son meurtrier, n'est-il pas indispensable que je m'exerce la main ? Et c'est vous qui vous y opposez !

— Et si un revers fait tomber cette main sur le sol, reprit la vieille avec un air de triomphe, qui vengera mon fils ?

— Ah ! ceci est sans réplique, répondit Calros, mis hors de garde par cet argument ; mais c'est égal, les femmes embrouillent toujours les affaires. Alors, qu'on me remplace, continua-t-il d'un air de mauvaise humeur, si mon adversaire y consent toutefois. »

L'adversaire s'inclina, et, le chapeau sur l'oreille, le poing sur le manche de son machete, la jambe droite en avant, il s'écria avec une majestueuse condescendance :

« Qu'est-ce que je veux, moi, dans tout ceci ? ne pas laisser dire que ceux de Manantial ont ouvert un fandango sans le fermer convenablement, sans en faire à nos visiteurs les honneurs, comme cela se doit. Or, continua-t-il en clignant l'œil avec un redoublement de fatuité, si je ne puis me battre pour les doux yeux de ña Sacramenta, j'accepterai quiconque voudra jouer, au premier sang, une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne. »

Des applaudissements interrompirent l'orateur, qui, se balançant sur les hanches avec une superbe assurance, reprit tout aussitôt :

« Je dois dire seulement qu'ayant, il n'y a qu'une heure, laissé mon dernier réal sur l'as de cœur, je suis dans l'impossibilité de payer et dans l'obligation de vaincre. Qu'on me désigne ma victime. »

Cette péroraison fanfaronne, tout à fait digne d'un vrai

Jarocho, porta l'enthousiasme à son comble parmi les assistants. Quant à l'orateur, laissant tomber sur Calros qui se rongeait les poings un regard de suprême impertinence, il se berçait doucement dans son triomphe.

« Allons, don Calros, vous ne manquez pas sans doute d'amis qui voudront vous remplacer ? » reprit-il.

Au premier mouvement d'enthousiasme avait succédé un profond silence. La perspective de payer de sa personne et de sa bourse ne paraissait bien vivement sourire à aucun des assistants, et je n'étais pas sans une certaine appréhension moi-même que mon hôte n'en revînt à son idée fixe de me prendre pour suppléant. Heureusement un incident inattendu vint sauver l'honneur de la population de Manantial.

Par la route que j'avais suivie la veille, un étranger s'avançait vers nous au pas le plus rapide d'un cheval qui avait, comme tous ceux de Tierra-Caliente, le cou allongé et une allure des plus pacifiques. Tous les yeux se fixèrent sur le nouveau venu, qui paraissait étranger au village, et dans lequel je reconnus seul le Jarocho qui avait interrompu ma partie avec Cecilio. Satisfait d'avoir arraché quelques courbettes à sa paisible monture, l'étranger mit pied à terre et l'attacha, sans proférer une parole, à l'un des piliers de bois d'une maison voisine ; puis, toujours silencieux, il revint près de l'estrade, tira son machete, à la poignée duquel flottait un nœud de rubans rouges, s'en servit pour tracer un rond sur le sable, et le cloua par la pointe dans le centre de cette circonférence.

Un silence profond accueillit cette étrange visite. Quant à moi, il me semblait assister, au milieu de ces mœurs chevaleresques, à quelque épisode d'un chant de l'Arioste. Cette épée enfoncée en terre était l'arrogant défi d'un seul homme à une population tout entière. L'antagoniste réclamé par le rival de Calros se présentait aussi à propos qu'il pouvait le

désirer. Tous les yeux cherchèrent le rodomont mis en demeure cette fois de justifier sa fanfaronnade ; mais celui-ci, trouvant sans doute son nouvel adversaire trop redoutable, s'était éclipsé au moment où l'attention de tous les spectateurs était absorbée par cet incident imprévu. L'étranger, qui paraissait un de ces paladins dont un vœu enchaînait la langue, s'avança, aussi fièrement qu'il était arrivé, vers l'un des ventorrillos, et, frappant rudement avec une piastre forte sur les planches qui tremblèrent sous la commotion, se fit servir par gestes un large verre d'eau-de-vie, donna la piastre en échange, puis porta le verre à sa bouche ; mais, en homme qui dédaigne d'exciter son courage à l'aide de spiritueux, il ne fit que tremper ses lèvres dans la liqueur et jeta le contenu du verre par-dessus son épaule. Dans les idées reçues parmi les Jarochos, on ne pouvait faire plus magnifiquement les choses. Certain alors d'avoir fait son entrée dans les règles, le nouveau venu promena sur tous les assistants un regard fier et tranquille. Il attendait.

Tous les habitants de Manantial regardaient l'étranger avec admiration, mais aucun ne semblait plus impatient que mon ami Calros de se mesurer avec ce brillant champion. C'était, on s'en souvient, faute d'un nœud écarlate qu'il avait encouru, la veille, la disgrâce de Sacramenta. Or, à la poignée du machete de l'inconnu, flottaient des rubans du plus beau pourpre. Le combat qui se livra à cette vue dans l'âme de Calros ne fut pas de longue durée. Après quelques secondes de réflexion, il se pencha vers moi :

« Vive Dieu ! me dit-il à voix basse, au diable soit la vieille ! Sacramenta aura ces rubans écarlates. »

Puis, se levant vivement, il alla planter son machete à côté de celui de l'inconnu. Le défi était accepté. L'étranger porta courtoisement la main à son chapeau, et, après avoir un instant considéré l'adversaire qui répondait à son défi, il jeta un regard rapide sur le groupe des femmes, comme s'il cher-

chait celle à laquelle il voulait offrir l'hommage de sa valeur. Il eut bientôt distingué la belle Sacramenta, et, s'avançant vers elle avec une remarquable aisance :

« Les fandangos de Medellin, dit-il, ont perdu tout leur attrait, depuis que ña Sacramenta n'est plus là pour les embellir. Puis-je me flatter qu'elle ne les a pas oubliés, non plus qu'un de ses *apasionados* les plus fervents? »

Au moment où la jeune fille ouvrait la bouche pour répondre, Calros, dont la jalousie inquiète était en éveil, s'approcha à son tour de l'étranger, et prenant la parole :

« Pardon, seigneur cavalier, dit-il; mais j'ai un goût particulier pour les rubans rouges : vous agréerait-il de faire de ceux qui ornent votre machete le prix du premier sang?

— Volontiers, répondit l'étranger; j'allais oser en offrir l'hommage à doña Sacramenta comme quelque chose de bien indigne, mais qui doit acquérir désormais un certain prix, puisque ce sera celui du sang versé pour elle. »

Après cette réponse accompagnée d'un gracieux sourire, il ôta son chapeau, qu'il tint à la main, et, la tête découverte, il alla reprendre son machete à l'endroit où il l'avait planté. Calros se découvrit également et prit le sien. Un combat de courtoisie s'engagea préalablement entre les deux champions, dont aucun ne voulait se couvrir le premier : après bien des façons, les deux Jarochos terminèrent le débat en remettant le chapeau sur leur tête l'un et l'autre en même temps. Alors le plus âgé des assistants se chargea de choisir le terrain et de partager le soleil. Cela fait, les deux combattants se mirent en face l'un de l'autre; les hommes les entourèrent, et tous deux n'attendirent plus que le signal. Certes, si l'étranger était aussi adroit qu'il paraissait brave et bien appris, ce devait être un ennemi redoutable; j'étais inquiet pour Calros du résultat de cette rencontre, dont l'issue pouvait être fatale à sa réputation comme à ses affaires de cœur. Le signal fut donné au milieu d'un silence si profond, qu'on

entendait, malgré la foule, le faible souffle du vent bruire dans le feuillage.

Les deux adversaires commencèrent par se porter mutuellement des coups furieux qui faisaient craindre plutôt un combat à mort qu'une lutte au premier sang; mais chaque fois un bond soudain prévenait, aux applaudissements de tous, le dénoûment qu'on redoutait [1]. Tantôt les fers coupaient l'air avec un sifflement lugubre, tantôt ils retentissaient frappés l'un contre l'autre avec un cliquetis aigu. Cependant il était évident que l'étranger en voulait plus à l'honneur de son antagoniste qu'à sa vie : or, dans ces combats de gladiateurs, le point d'honneur consiste à garantir la main; une main blessée est une tache ineffaçable pour la réputation du ferrailleur le plus renommé. La perte de la vie n'est rien auprès d'un pareil affront. Malheureusement pour Calros, les rubans rouges flottant à la poignée du machete de son adversaire garantissaient celui-ci plus sûrement que n'aurait fait une garde d'acier. C'était pour orner de ces rubans les beaux cheveux de Sacramenta que Calros exposait sa vie; c'était pour garder ces mêmes rubans sans souillure que le Jarocho se défendait. Les combattants avaient, en rompant alternativement la mesure, parcouru un espace de terrain considérable. La foule tumultueuse des spectateurs ondulait en tous sens, suivant que les deux adversaires se déplaçaient eux-mêmes. Aucun d'eux n'était encore atteint, quand le fer de l'étranger, relevant celui de Calros, glissa en sifflant le long de la lame. Une seconde de plus, et les doigts tranchés de mon hôte allaient laisser échapper le machete; mais une rude parade fit dévier en même temps l'arme menaçante, et le bras seul de Calros, atteint au-dessus du poignet, laissa

1. Les Jarochos ne connaissent guère que les plus simples éléments de l'art de l'escrime, et s'en rapportent, pour parer et porter les coups, beaucoup plus à l'agilité du corps qu'à la science de l'attaque et de la défense.

jaillir un filet de sang. Au même instant, une tache rouge empourpra sur l'épaule la chemise de l'inconnu. Les deux fers s'abaissèrent à la fois : le combat était terminé, sans qu'il me fût possible de décider qui des deux champions avait été le premier blessé; mais le coup d'œil rapide et exercé des témoins de ce duel avait déjà tranché la question. L'étranger n'essaya pas d'en appeler de leur jugement, et, détachant les nœuds de soie qui jusqu'alors avaient orné son machete, il les présenta sur la pointe de son arme à son adversaire : c'était s'avouer vaincu. Ce dernier acte de courtoisie acheva de lui gagner tous les cœurs, et, malgré sa défaite, il partagea avec son rival tous les honneurs de la victoire. Un seul lui manqua, celui peut-être qu'il enviait le plus. Une pâleur mortelle avait couvert, pendant toute la durée du combat, les joues de Sacramenta; mais cette pâleur fit bientôt place à une vive rougeur, quand Calros s'avança vers elle. Tandis qu'elle recevait de lui les précieux rubans qu'il avait si vaillamment gagnés, les mouvements tumultueux de son sein, un doux et radieux sourire, des regards qui ne se baissaient plus vers la terre, disaient assez éloquemment à l'heureux Jarocho que sa bien-aimée attachait autant de prix à ce nœud écarlate qu'il en attachait lui-même à la fleur de suchil tombée la veille de sa chevelure.

Ce dernier épisode avait passé à peu près inaperçu de tous. Les hommes entouraient l'étranger, qui, cette fois, les avait conviés à passer au ventorrillo; Calros ne tarda pas à les rejoindre, et les deux rivaux luttèrent encore de prodigalité, au grand contentement des invités, qui savouraient l'eau-de-vie à longs traits et se félicitaient d'avoir pendant huit jours un si brillant fandango à commenter. Pour moi, après avoir laissé pendant quelques instants l'étranger répondre aux questions des buveurs, j'allais à mon tour m'approcher de lui et me faire reconnaître, quand l'attention générale fut brusquement détournée par un cavalier qui arrivait à toute bride. Ce cava-

lier n'était autre que l'homme à qui l'étranger avait la veille donné devant moi un rendez-vous à Manantial. A la vue du sang qui tachait la chemise du rival de Calros, le survenant s'écria : « Il y a eu de l'agrément ici, à ce qu'il paraît, ami Julian?

— On passe son temps du mieux qu'on peut, ami Ventura, répondit l'étranger.

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? reprit le cavalier en montrant le ciel, qui, depuis quelque temps chargé de nuages, présageait une tempête. Nous allons avoir de l'occupation sur la plage. Êtes-vous d'humeur à m'accompagner?

— Volontiers, répliqua l'étranger assez tristement, car je crains de n'avoir plus rien à espérer ici. »

Et, remontant à cheval après avoir échangé avec tout le monde les serrements de main, les deux amis s'éloignèrent au galop. Ce fut le signal du départ pour tous les assistants. La brillante joute de Calros et de Julian avait dignement terminé la fête.

Qu'étaient-ce que ce Julian et ce Ventura? Personne parmi les Jarochos qui m'entouraient ne semblait les connaître; mais je me réservais d'interroger Calros à cet égard. La nuit venue, couché près de mon hôte sous le péristyle de sa cabane, j'étais, en effet, au moment de le questionner sur les deux inconnus, quand un bruit de pas sous lesquels les herbes sèches criaient à peine, vint nous interrompre. C'était encore la vieille Josefa. Soigneusement drapée, malgré la chaleur, dans son rebozo, qui ne laissait entrevoir que deux yeux étincelants sous un double bandeau de cheveux gris, Josefa m'offrait un type assez complet de ces sorcières qu'on retrouve encore au Mexique parmi tant d'autres débris du moyen âge.

« Je suis chargée d'un message pour vous, dit-elle à Calros; venez avec moi, et une bouche qui vous est bien chère vous dira que vous pouvez partir quand vous voudrez, et que

vous serez le bienvenu au retour, si votre mort ne laisse pas un cœur inconsolable. »

Le Jarocho se leva vivement et suivit la vieille femme. Une heure après, il était de retour. Il savait que les vœux les plus fervents allaient l'accompagner dans sa périlleuse entreprise, et son front était rayonnant.

« Il est néanmoins bien dur de quitter Sacramenta, ajouta-t-il; mais je n'ai plus de prétexte pour différer mon départ, et nous nous mettrons en route demain matin.

— Soit; mais quelle route comptez-vous prendre? Savez-vous où s'est réfugié celui que nous allons poursuivre?

— Nous suivrons la grève; la vieille Josefa m'assure que le pilote Ventura pourra me mettre sur la bonne voie : c'est à Boca-del-Rio, sur la plage, que nous le rencontrerons. »

Le nom de Ventura, prononcé par Calros, me fournissait un prétexte que ma curiosité saisit aussitôt : je demandai à mon hôte s'il connaissait ce Ventura et surtout ce Julian, dont la conduite chevaleresque m'avait singulièrement intéressé; mais je n'obtins que des réponses vagues qui m'affermirent dans mon dessein d'accompagner Calros à Boca-del-Rio, où j'espérais retrouver les deux amis.

Le lendemain matin, nous sellions nos chevaux avant le jour, et aux premières lueurs de l'aube nous quittions le village encore enseveli sous la brume matinale.

LE PILOTE VENTURA.

I.

L'emplacement qu'occupe aujourd'hui Vera-Cruz n'est plus celui que Cortez choisit en débarquant sur la terre mexicaine. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle que le vice-roi, comte de Monterey, jeta les fondements de la ville actuelle. Destinée à devenir la clef de la Nouvelle-Espagne, Vera-Cruz fut bâtie par les conquérants avec toute la splendeur qu'ils prodiguaient à leurs constructions. Ses vastes maisons, aussi largement espacées que soigneusement alignées, formèrent des rues à angles droits, à travers lesquelles la brise de mer peut circuler librement et tempérer par sa fraîcheur les ardeurs d'un ciel embrasé. Fidèles toutefois à cette antipathie pour le voisinage des arbres qui semble le trait distinctif de leurs principes d'hygiène publique, les Espagnols choisirent, pour y élever la première ville maritime du Mexique, une plaine vaste et sablonneuse, dont aucune verdure, aucune eau vive n'égayait l'aridité. Avant même les premiers ravages de la fièvre jaune, une situation si défavorable donna à Vera-Cruz un aspect lugubre qu'elle a conservé de nos jours. La ville, à peine construite, n'en atteignit pas moins un très-haut degré de prospérité. C'était de sa rade mal abritée que partaient ces précieux galions qui répandaient en Europe une profusion de richesses métalliques bien supérieures aux trésors si vantés du Potose.

Aujourd'hui il ne reste plus à Vera-Cruz que quelques rares débris de son ancienne splendeur. Trop grande pour une population amoindrie, cette cité, jadis si florissante, ne cherche plus à lutter contre la décadence qu'annoncent au voyageur ses maisons vides et ses rues désertes. Le vent de la mer y exerce en pleine liberté son action destructive et ses redoutables bourrasques périodiques, qui émiettent les murs délabrés des palais et enlèvent aux canons placés comme bornes sur les quais de larges couches que la rouille détache du métal. Tout, à Vera-Cruz, rappelle d'ailleurs les villes d'Orient, depuis les riches et pittoresques costumes des populations de la côte voisine ou de l'intérieur qui y affluent, jusqu'à l'aspect des habitations et des édifices publics. Ce ne sont partout que dômes aux couleurs variées, clochers élancés, balcons ornés de massifs grillages, et, comme pour ajouter encore à la ressemblance, les femmes de la classe élevée ne se montrent presque jamais dans les rues. Pour les apercevoir, il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons ou bien sortir après le coucher du soleil. Alors seulement un murmure de voix mystérieuses, le bruissement d'un éventail, quelques pâles et blanches figures qu'éclaire la lune derrière une jalousie à demi soulevée, révèlent la présence des Véracruzaines à l'étranger que la fraîcheur du soir et les parfums de la brise marine ont attiré sur les trottoirs de granit.

Battue d'un côté par l'Océan qui dégrade son admirable môle, sourdement assiégée par des amas de sable qui se déplacent et s'élèvent sans cesse, Vera-Cruz, de nos jours, subit avec indifférence l'accroissement progressif des dunes et les ravages journaliers des vagues. Le vent du nord-ouest chasse devant lui des tourbillons épais de sables ramassés dans les déserts qu'il a franchis, et forme lentement, depuis des siècles, une circonvallation de collines mouvantes derrière la ville. Ces dunes, improprement appelées *médanos*,

continuellement augmentées par de nouveaux renforts, changent, selon les caprices du vent, de place et de configuration : les unes sont pressées comme les flots de la mer; les autres se dressent en pyramides du sommet desquelles la brise enlève sans cesse d'innombrables parcelles qui forment comme un brouillard continuel. Le grand nombre de ces médanos, dont beaucoup s'élèvent à une hauteur de quatre à dix mètres, menace à la longue l'existence de Vera-Cruz ; mais comme le danger n'est que lointain, et que dans les pays chauds on vit au jour le jour, les habitants laissent à leurs neveux le soin de le conjurer. Un autre péril plus sérieux en ce moment résulte de l'obstacle que les médanos opposent à l'écoulement des eaux pluviales. Des lagunes se forment ainsi au pied de ces dunes ; les terrains brûlés se convertissent peu à peu par l'alluvion en terrains marécageux d'où s'élèvent des exhalaisons pernicieuses. Une couche épaisse de limon fertilise les sables ; toutes les plantes vénéneuses qui recherchent les lieux bas et humides s'y multiplient à l'infini. Pendant la saison des pluies, cette végétation impure puise dans les débordements des lagunes un surcroît de vigueur et de séve. Les mangliers dardent alors jusqu'à terre de longs jets qui se fixent sur le sol inondé, y produisent de nouveaux troncs, et finissent par former d'impénétrables fourrés, réceptacles immondes de reptiles sans nombre. Une croûte épaisse de matière verdâtre couvre la surface de l'eau. La fermentation qui s'établit au retour des chaleurs dans ces affreux marécages en dégage des miasmes délétères et chasse au loin des nuages bourdonnants de maringouins affamés. Pendant trois mois de l'année, des bourrasques impétueuses viennent seules balayer ces vapeurs pestilentielles et purifier momentanément ces foyers de putréfaction.

On se souvient que, le lendemain du fandango de Manantial, j'étais parti avec Calros à la recherche du meurtrier

qu'il avait juré de punir[1] : à notre départ du village, des signes manifestes annonçaient le déchaînement prochain d'une de ces tempêtes causées par le vent du Nord. Le calme précurseur de l'orage pesait sur les bois que nous traversions. Un malaise étrange paraissait régner dans toute la nature ; une chaleur suffocante faisait haleter nos chevaux, bien que nous eussions ralenti à dessein notre marche, et nos poumons cherchaient en vain la fraîcheur de l'air du matin.

Nous eûmes à peine cheminé quelques heures sous la voûte des arbres, que nous entendîmes un bruit sourd et imposant. C'était le bruit de la mer, dont nous approchions sans pouvoir la distinguer encore. Quelques minutes après, nous débouchions sur la plage, et je pus contempler avec ravissement cet Océan qui touche aux rivages de la France ; puis, dans le lointain, Vera-Cruz avec ses clochers et ses dômes, le fort San-Juan-de-Ulua, qui sortait des flots comme un rocher, et au-dessus duquel se dessinaient en longues flèches les mâts dépouillés des navires en rade.

L'état de la mer présageait la tempête dont nous avions déjà reconnu les premiers symptômes en traversant les bois. Les flots venaient lentement mourir sur la grève, une senteur plus âcre s'en exhalait ; les poissons sautaient avec inquiétude à la surface de l'eau, et les oiseaux marins voletaient éperdus en poussant des cris d'angoisse. Au delà de la ville, d'épais nuages couvraient l'horizon. Tout à coup il s'y fit une large trouée, et les montagnes de Villa-Rica, la sierra de San-Martin depuis Tuxtla jusqu'à l'embouchure du Goazacoalco, dépouillés subitement du voile qui les dérobait à nos yeux, montrèrent les dentelures azurées de leurs cimes sur le fond du ciel, redevenu bleu vif.

« Malheur aux navires qui vont se trouver dans le golfe !

1. Voyez page 304.

me dit Calros, car le Nord s'avance sur eux l'épée à la main[1], et la nuit prochaine sera dure ; nous en saurons sans doute quelque chose ce soir à Boca-del-Rio. »

Je ne répondis rien d'abord : tout entier à la contemplation de la mer, à la veille de dire adieu au Mexique et de partir pour la France, je me sentais partagé entre les sensations les plus contraires. A la joie de ce retour, depuis si longtemps désiré, se mêlait je ne sais quelle vague et douce tristesse. Le pays que j'allais quitter avait si largement satisfait ma soif d'aventures, que je m'en voulais de mon empressement à chercher ailleurs une existence plus calme. La réflexion de Calros me rappela que je n'étais pas entièrement quitte avec cette vie de hasards dont je me croyais trop aisément délivré. Quand, après quelques moments de silence, j'avouai, un peu confus, au Jarocho mon désir de m'embarquer sur le premier navire américain en partance, Calros m'objecta d'un ton chagrin, d'abord la promesse que je lui avais faite de le suivre dans son excursion à Boca-del-Rio, puis l'état menaçant de la mer. « D'ici à quatre jours, aucun navire ne pourra lever l'ancre, » ajouta-t-il ; et ce dernier argument était péremptoire. Je transigeai donc avec Calros. Sur ces quatre jours d'attente forcée, il fut convenu que j'en passerais un avec lui à Boca-del-Rio, pour l'aider dans ses recherches. Boca-del-Rio n'est qu'à quatre lieues de Vera-Cruz. Calros ne devait que traverser la ville pour se rendre directement à ce village. Quant à moi, je devais m'arrêter à Vera-Cruz et y régler mon départ ; après quoi, le soir même, j'irais rejoindre Calros.

Peu de temps après, nous entrions dans Vera-Cruz. Sur la plage sablonneuse et brûlante qui entoure la ville, des mule-

1. *Con espada en mano*, c'est un terme local qui désigne énergiquement la furie du vent du nord-ouest. Ce vent dure d'habitude cinquante heures quand il est fort. Plus faible, il souffle quelquefois pendant cinq ou six jours.

tiers avaient dressé leurs tentes, attendant avec impatience le moment de fuir la côte mortelle qui dévore à chaque voyage quelques-uns des leurs. Plus loin, des portefaix nègres, habitués à ce climat dévorant, se battaient et se culbutaient sur le sable, sans égard pour leur fine chemise de batiste brodée. Je souris involontairement, en comparant ces commissionnaires fastueusement vêtus à nos modestes portefaix auvergnats, et, après avoir renouvelé à Calros la promesse de le rejoindre bientôt, je me dirigeai vers la maison de mon correspondant. Je passerai sous silence les incidents insignifiants qui remplirent ma journée jusqu'au moment où je dus songer à quitter la ville pour me rendre à Boca-del-Rio. La nuit était déjà close quand je me mis en route, maudissant de bon cœur l'insistance du Jarocho, qui ne me permettait pas de manquer à ma promesse.

Le vent commençait à se déchaîner du côté du nord, quand j'arrivai sur la grève après avoir dépassé les barrières de la ville. De gros nuages noirs impétueusement charriés masquaient entièrement le ciel; un souffle glacial, tout chargé des frimas de la baie d'Hudson, venait par intervalles me frapper à la figure. La lame déferlait en mugissant et chassait jusqu'aux pieds de mon cheval de longues traînées d'une écume éblouissante. A mesure que j'avançais, la tourmente paraissait redoubler de fureur, et l'obscurité s'épaississait de plus en plus. Forcé parfois de faire volte-face pour échapper à la pluie de sable que le vent me lançait à la figure, j'apercevais alors au loin derrière moi la ville, que je me repentais d'avoir quittée. A des intervalles égaux, le phare de San-Juan-de-Ulua projetait la grande lumière de son feu tournant, tantôt sur Vera-Cruz noyée dans l'ombre, tantôt sur la rade toute blanche d'écume. Je distinguais alors pendant un moment les navires à l'ancre près de se briser les uns contre les autres; puis tout retombait dans les ténèbres. Le temps, comme on le voit, n'était guère favorable à une

excursion nocturne. J'avançais néanmoins avec une résignation qui n'était pas sans mérite, et déjà j'approchais du bois à l'extrémité duquel s'élèvent les maisons de Boca-del-Rio, quand je crus distinguer un cavalier devant moi. Je me dirigeai aussitôt vers lui : enveloppé d'un large manteau bleu, il ressemblait de loin à un franciscain. Le fracas de la tempête amortissait tellement le bruit de mes pas, que je parvins presque à son côté sans qu'il s'en aperçût. Je vis alors que ce n'était pas un moine, mais un campagnard de la côte, dont j'avais pris la *bayeta*[1] pour un froc. La main sur les yeux pour les garantir de la lueur éblouissante des éclairs, le cavalier promenait au loin des regards attentifs, comme s'il eût cherché à percer le voile sombre qui couvrait l'Océan; mais l'immensité ne laissait voir que la crête blanche des lames qui se tordaient en bouillonnant sous l'orage. J'eus beau héler cet homme de toute la force de mes poumons, la violence du vent empêcha ma voix de parvenir jusqu'à lui. Tout à coup une détonation lointaine se fit entendre. A ce bruit, comme à un signal impatiemment attendu, le cavalier donna de l'éperon à son cheval, qui partit au galop dans la direction des bois de Boca-del-Rio. Les arbres l'eurent bientôt dérobé à ma vue, et je ne songeai plus qu'à découvrir à mon tour, au milieu des lianes et des taillis, l'étroit sentier qui aboutissait au village. Comme j'avais lieu de l'espérer, une fois sous le couvert des arbres et abrité contre la furie du vent, je pus cheminer plus à l'aise. A mesure que je m'enfonçais dans le bois, le bruit des vagues allait en diminuant. Je marchai une heure environ sous des voûtes épaisses de verdure au milieu d'une obscurité complète, et ce fut presque avec regret que j'aperçus de nouveau, par

1. La *bayeta* est un manteau en étoffe de laine, à manches et parfois à capuchon, et rehaussé de boutons de nacre. Ce vêtement est à l'usage presque exclusif des Jarochos.

une éclaircie, la ligne d'écume qui annonçait la mer. J'allais arriver au village de Boca-del-Rio, ainsi nommé de sa situation près de l'embouchure d'une rivière; mais, au sortir du bois, un spectacle trop intéressant m'attendait sur la plage, pour que je ne me décidasse pas à faire une courte halte.

II.

En dépit de la violence de la tempête, toute la population de Boca-del-Rio allait et venait sur le rivage; tous les yeux étaient fixés sur la nappe bouillonnante d'écume, dont l'éclat phosphorescent contrastait avec la teinte sombre du ciel. Aucun bâtiment n'était cependant en vue; une détonation lointaine avait seule annoncé qu'un navire était en détresse et qu'il demandait un pilote. Par une nuit semblable, il était évident qu'à moins d'un miracle, il ne pouvait se maintenir près de la côte sans finir par s'y briser. Toutefois, comme on n'avait pas entendu un second coup de canon, on espérait que le bâtiment exposé à la tempête aurait pu s'éloigner. D'ailleurs, un pilote parti le matin, avant que le vent du Nord commençât à souffler, avait dû monter à son bord, et l'expérience consommée de ce marin rassurait quelques esprits. Un petit nombre de spectateurs s'obstinaient toutefois à regarder le navire comme perdu. Voilà ce que les questions qui s'agitaient dans les divers groupes m'eurent bientôt appris.

Calros était parmi les curieux réunis sur la place, et je l'eus vite reconnu. Au moment où il achevait de me donner quelques détails au sujet de la préoccupation générale, une seconde explosion, et cette fois plus distincte, arriva jusqu'à nos oreilles. Un éclair précéda bientôt une troisième détonation, et au bout de quelques secondes on put distinguer la masse noir d'un vaisseau qui s'avançait à sec avec autant de

rapidité que s'il eût été couvert de toute sa voilure. Il semblait ne pouvoir échapper à sa perte; cependant, disait-on autour de moi, une chance de salut lui restait: il fallait qu'il parvînt à s'engager dans un canal voisin du lieu où nous étions, pour venir ensuite échouer sur le sable le plus doucement possible, tandis que, s'il abordait contre les rochers, il devait s'y briser infailliblement. Nul ne pouvait malheureusement, au milieu des lames qui avaient déplacé complétement les limites de la plage, discerner avec exactitude l'étroite ouverture du canal en question : dès lors il fallait renoncer à allumer des feux, qui auraient pu égarer le navire; on devait se borner à des vœux stériles.

Toutes les manœuvres du bâtiment ne semblaient tendre qu'à éloigner le moment critique où il devrait se hasarder dans la direction du canal caché par les vagues, s'il ne préférait prolonger une lutte évidemment inutile. Tantôt il présentait à la lame l'un de ses flancs, tantôt il fuyait devant l'ouragan et se dirigeait vers la terre. Tout à coup un cri de joie retentit et domina le bruit de la tempête : à une portée de canon de l'endroit où tous les spectateurs étaient réunis, un fanal brillait d'un vif éclat. Un homme courageux s'était-il dévoué pour indiquer la passe? A bord du navire on sembla le croire et interpréter le signal comme nous l'avions interprété nous-mêmes; car nous le vîmes, grossissant avec une effrayante rapidité, s'avancer vers le fanal, qui allait et venait sans cesse, mais toujours en ligne droite. Un foc au beaupré était l'unique voile que le bâtiment pût porter pour se diriger à l'aide du gouvernail. Un cas d'extrême détresse pouvait seul prescrire cette manœuvre. Parfois, quand le vent mollissait un instant, un temps d'arrêt avait lieu; mais une nouvelle rafale redonnait bientôt l'impulsion au navire. Enfin on le vit s'élever d'un bond subit, il se pencha sur la hanche gauche, puis sur la droite, s'élança de nouveau pour se coucher encore sur le flanc, et s'abattit une dernière fois

sur sa membrure brisée. Un cri de détresse arriva jusqu'à nous au milieu du fracas du vent et de la mer; au même instant, le fanal s'éteignit, semblable à ces feux follets qui dansent la nuit au-dessus des tourbières et disparaissent après avoir attiré le voyageur dans un abîme. La perte de la goëlette était consommée. Il ne restait qu'à sauver l'équipage. Pendant qu'on délibérait sur le choix des moyens, un homme se montra sur la proue du bâtiment naufragé, et, à la lueur de la lanterne qui éclairait son visage, on distingua un personnage qui n'était plus pour moi un inconnu depuis son séjour à Manantial : je veux parler du pilote Ventura. Quelques mots qu'il lança à travers un porte-voix n'arrivèrent pas jusqu'à nous; mais une corde qu'il tenait à la main ne laissait aucun doute sur le sens de ses paroles. Ventura demandait qu'une embarcation mise à l'eau vînt chercher le bout de cette amarre. L'entreprise était impraticable. L'appel du pilote demeura sans réponse. Nous vîmes alors, au milieu des gerbes d'écume qui couvraient le beaupré de la goëlette, une barque descendre le long du bord, puis quelques hommes s'y laisser glisser. Nous allions assister à la dernière et à la plus triste scène de ce drame maritime : la barque si péniblement mise à flot, après s'être soutenue pendant quelques minutes au-dessus des vagues, disparut au milieu d'un nuage d'écume.

Un seul des hommes montés sur le canot réussit à atteindre en nageant le rivage; et cet homme, tout ruisselant d'eau, presque épuisé de fatigue et de froid, n'était autre que le pilote Ventura. Sans se préoccuper des questions qui se croisaient autour de lui, Ventura, déroulant un cordage qu'il avait attaché autour de son corps, donna l'ordre d'en fixer solidement l'extrémité pour opérer le sauvetage des matelots restés à bord de la goëlette. Cent mains saisirent aussitôt le cordage et le maintinrent avec la force d'un cabestan. Cela fait, le pilote reprit haleine, et ses premiers

mots m'expliquèrent le détail le plus important, le plus mystérieux aussi de la scène à laquelle je venais d'assister : le navire naufragé avait été perdu par une fausse indication; le fanal qui l'avait attiré sur un banc de rochers avait été allumé par les mains perfides d'un de ces maraudeurs pour qui tout naufrage est une occasion de butin. Tout en racontant l'épisode où il venait par son courage de jouer un rôle si honorable, Ventura promenait autour de lui des regards irrités; il semblait chercher celui dont l'odieuse manœuvre avait causé la perte de la goëlette. Je ne pus m'empêcher alors de penser à l'individu que j'avais vu chevaucher devant moi avant d'arriver à Boca-del-Rio, et qui, au premier signal de détresse donné par le navire, avait lancé si brusquement sa monture au galop dans la direction de la mer.

« Malédiction, s'écria Ventura en terminant son récit, malédiction sur ces maraudeurs que le vent du Nord attire vers la plage pour piller les naufragés ou les débris des cargaisons ! Que l'enfer confonde surtout le coquin qui nous a fait échouer pour satisfaire son infernale et maladroite cupidité ! »

Pendant qu'il parlait, un mouvement donné au cordage, qui fléchissait sous une violente pression, annonça que les matelots de la goëlette s'aidaient de cette amarre pour gagner la terre. En effet, tantôt à la nage, tantôt en prenant pied, les hommes du navire naufragé ne tardèrent pas à arriver successivement sur la grève, non sans peine et sans danger; car, à l'heure de la marée, la mer grossissait et le vent redoublait de violence. Le bâtiment, qui était une goëlette américaine, portait à Alvarado[1] un riche chargement en contrebande, qui allait devenir, selon toute apparence, la proie des flots ou des habitants de la côte; mais comme, selon les règles de la prudence américaine, la cargaison était assurée pour une somme au moins égale à sa valeur, le ca-

1. Petit port à seize lieues de Vera-Cruz.

pitaine, comprenant que c'était une affaire à régler entre les assureurs et les propriétaires des marchandises, ne songea qu'à demander un gîte et un verre de grog. Les riverains s'empressèrent de lui offrir, ainsi qu'à l'équipage, une hospitalité intéressée, avec l'arrière-pensée de profiter sans scrupule, pendant la nuit, des épaves que la mer ne tarderait pas à leur envoyer [1]. Pour moi, je fis emmener mon cheval par l'un des habitants du village, après avoir eu la précaution de passer dans ma ceinture les pistolets qui garnissaient les fontes. Mon intention était de rester sur la grève, pour ne perdre aucune des scènes étranges que me promettait le pillage organisé du navire.

Les femmes et les enfants s'étaient retirés, et on ne voyait plus sur la plage qu'un petit nombre d'hommes qui n'attendaient pas sans impatience le moment où la mer devait rendre une partie du chargement qu'elle avait englouti. Le pilote Ventura fit éteindre les feux, et la grève redevint sombre, sinon silencieuse, car les flots grondaient aussi haut que le tonnerre, dont les montagnes de Tuxtla répercutaient les éclats. Parfois un pâle rayon de lune venait éclairer la nappe d'écume qui couvrait la mer et laissait entrevoir le navire échoué, que les vagues démantelaient sur les rochers.

« Partout où il y a des cadavres, nous dit le pilote en montrant du doigt la goëlette, les *zopilotes* [2] ne manquent pas de s'abattre ou les requins de se réunir, et nous allons bientôt voir arriver celui qui a causé la perte de ce navire. Ce serait

1. Cette violation des lois de l'hospitalité maritime n'est pas, malheureusement, un trait particulier au Mexique. On sait par de nombreux exemples, et j'en pourrais citer un assez récent, que, sur les côtes de France, les navires naufragés n'ont pas été et ne sont pas toujours respectés.

2. Vautours noirs qui abondent dans les rues de Vera-Cruz, et qui, respectés de tous, partagent avec les chiens errants les charognes que la municipalité dédaigne d'enlever.

une honte que d'autres partageassent avec nous ce que la mer envoie sur nos côtes. »

Tout restait calme cependant, et, en attendant que les maraudeurs parussent, je pus examiner à mon aise la disposition des lieux. A quelques pas de nous, était l'embouchure d'une rivière qui coulait sous un berceau d'arbres touffus. En deçà de la rivière se trouvait le village de Boca-del-Rio, et entre elle et nous s'étendait une rangée de mangliers formant un rideau qui pouvait, grâce à l'obscurité, nous cacher complétement. Sur l'observation du pilote, ce fut le poste que nous choisîmes pour y épier les maraudeurs.

L'attente ne fut pas de longue durée. Une troupe d'hommes à cheval ne tarda pas à longer le cours de l'eau et à faire son apparition sur la plage. Arrivée à peu de distance des mangliers, la troupe fit halte comme pour s'orienter, et un cavalier s'avança seul et avec précaution.

« Le coquin est allé chercher du renfort, dit le pilote à voix basse.

—Et des mules de charge sans doute aussi pour emporter le butin, » reprit un des riverains.

Dans le cavalier qui s'était détaché en avant, je reconnus parfaitement l'homme dont les allures suspectes m'avaient inquiété dans le trajet de Vera-Cruz à Boca-del-Rio. Étonné sans doute de trouver la plage aussi déserte après l'avoir laissée si bruyante, cet homme, toujours enveloppé dans sa large bayeta bleue, continua de reconnaître silencieusement les lieux, et s'avança près des mangliers. Après quelques secondes d'examen attentif, il alla rejoindre ses camarades. On distinguait déjà quelques-uns des débris de la goëlette que le flot portait vers la plage. C'était un indice certain que des épaves plus précieuses ne se feraient pas longtemps attendre. Alors les maraudeurs ne purent plus contenir leur impatience. Ils vinrent se poster un à un le long de la grève, de façon que rien ne leur échappât. L'homme au caban bleu,

qui paraissait être le chef de ces misérables, avait poussé son cheval jusque dans les flots pour mieux surveiller l'arrivée des épaves.

« Quelqu'un de vous a-t-il une carabine à me prêter ? » nous demanda le pilote.

Un des assistants lui tendit son mousquet; Ventura le saisit. En ce moment la silhouette sombre du chef des maraudeurs et de son cheval, se détachant comme un bloc équestre sur la blancheur des flots, présentait un admirable point de mire. Le coup partit, et nous vîmes le cavalier s'affaisser, puis disparaître sous la vague. Les autres bandits prirent aussitôt la fuite sans attendre une seconde explosion. Un moment après, un homme sortit de l'eau et s'élança sur la grève : la balle que lui avait destinée Ventura n'avait frappé que son cheval. Le pilote courut à sa rencontre pour lui barrer le chemin. Une lutte s'engagea dans les ténèbres. Au moment où nous arrivions pour prêter aide au pilote, il venait d'être terrassé par le maraudeur, dont le poignard avait heureusement glissé sur ses vêtements. Il n'était plus possible de rejoindre ce misérable, qui s'était enfui à toutes jambes, après avoir cru tuer son adversaire d'un coup de stylet. Ventura se releva péniblement.

« Je n'ai pu l'atteindre, nous dit-il en se tâtant le corps; mais c'est égal, j'ai reconnu ce drôle de Campos! Décidément je ne suis pas blessé, et c'est un miracle que le coquin ne m'ait pas cloué sur le sable avec son couteau. Je ne sais, par exemple, à qui appartient le cheval dont il s'est emparé sans façon pour s'enfuir plus vite.

— Ne m'avez-vous pas dit que cet homme se nommait Campos? s'écria aussitôt Calros; Tereso Campos?

— Oui, Tereso Campos.

— C'est celui que je cherche, continua le Jarocho en me serrant la main.

— Vous le cherchez, demanda le pilote, et pourquoi?

— Pour le tuer, reprit Calros avec une héroïque simplicité.

— Eh bien! je me charge de vous le faire trouver demain, et, pour peu que le propriétaire du cheval dont il s'est emparé se joigne à nous, comme il doit le faire, le coquin aura du bonheur s'il nous échappe.

— Vous l'entendez, seigneur cavalier, me dit Calros, vous voilà comme moi intéressé à vous venger de Campos.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, si je ne me trompe, c'est votre cheval que le coquin a volé. »

Je lui répondis, avec un désintéressement parfait, qu'à l'exception d'une selle de quelque valeur, je n'attachais pas le moindre prix au coursier dont on m'avait privé; que j'étais même presque disposé à plaindre le voleur, qu'enfin je doutais que le cheval fût le mien; mais je dus renoncer à faire usage de ce dernier faux-fuyant. Mon cheval, que j'avais, on s'en souvient, renvoyé au village, avait été, par son trop insouciant conducteur, attaché provisoirement à un arbre près de la grève, et Campos n'avait eu que la peine de l'enfourcher. Je fus donc condamné, d'une voix unanime, à regarder ce vol comme un affront sanglant, que je ne pouvais laisser impuni.

Avant de nous mettre en campagne à la poursuite des fuyards, il y avait toutefois une opération fort délicate à terminer, sans parler des préparatifs à faire pour une excursion qui n'était pas sans quelque péril. L'opération dont je parle était la répartition équitable des débris que le flot commençait à apporter en grand nombre. L'honnête Ventura ne faisait si rude guerre aux maraudeurs, je commençais à m'en apercevoir, que parce qu'ils empiétaient sur sa propre industrie. On avait recueilli d'abord quelques portions isolées de gréement, puis des barils d'eau-de-vie ou de vin, bientôt suivis de caisses flottantes. A mesure qu'on retirait ces

épaves de la mer, on les entassait sur la grève, dans un endroit sec, en attendant que le moment fût venu d'en faire le partage. Je dois dire que Ventura procéda à cette répartition avec une stricte impartialité; il ne s'adjugea en sus de sa part, comme compensation des dangers qu'il avait courus, qu'un certain nombre de précieuses petites caisses de toile d'Irlande. Le tout étant ainsi réglé à la satisfaction des riverains, ceux-ci emportèrent leur butin avec tant de précipitation, qu'en un instant la grève fut déserte.

Nous pouvions enfin, Ventura, Calros et moi, convenir de l'emploi des dernières heures de la nuit, qui déjà touchait à son milieu. Il fut décidé que, dans une heure au plus tard, nous nous retrouverions au bord de la rivière, à un endroit désigné par le pilote, qui nous quitta pour mettre en sûreté son butin. Calros et moi, nous prîmes, en pressant le pas, le chemin du village. Le Jarocho avait assisté avec une indifférence dédaigneuse au pillage de la cargaison naufragée. Avant de quitter la grève, il jeta un dernier regard sur la mer qui battait avec une fureur croissante la carcasse démantelée de la goëlette, puis sur les rares débris que le flot poussait encore sur la côte.

« Tout cela, dit-il avec un mélancolique sourire, ne vaut ni un fandango à l'ombre des palmiers ni un regard de Sacramenta. »

Je ne pus m'empêcher de convenir que le Jarocho avait raison; mais ce n'était guère le moment de s'oublier en des rêveries amoureuses. Quelques instants de marche suffirent pour nous ramener au village, et, après un frugal repas, indispensable pour nous remettre des fatigues passées comme pour nous préparer aux fatigues à venir, nous nous dirigeâmes silencieusement vers l'endroit où nous attendait Ventura.

III.

Dans une petite crique ombragée par de grands saules, nous trouvâmes le pilote occupé à disposer les avirons d'une barque encore retenue à la rive. J'avais craint les fatigues d'une marche forcée à travers les bois, et je vis avec plaisir qu'au lieu d'une excursion pédestre, il s'agissait de la faire en canot. J'en témoignai ma satisfaction au pilote.

« Ici, me dit-il, nous ne savons voyager que de deux façons : à cheval ou en canot; nous laissons aux Galiciens nouvellement débarqués la ressource d'*enfourcher le sentier*[1]. Vous savez ramer, sans doute? » s'adressant à Calros.

Celui-ci fit un signe affirmatif, et nous prîmes place dans la barque; en ma qualité de passager, j'étendis mon manteau dans le fond pour me mettre à l'abri du vent. Quoique assez éloignée de son embouchure, la rivière était gonflée par le flot et clapotait. Nous nous mîmes en route, et bientôt, sous l'impulsion des deux rameurs, nous commençâmes à glisser assez rapidement sur la surface sombre de l'eau. Sur les rives, c'était la solitude imposante des forêts d'Amérique, et le bruit sourd de l'ouragan qui s'engouffrait dans les arbres. Les bords du fleuve étaient très-accidentés. Tantôt son lit s'élargissait, et la barque traçait son sillon à une distance égale des deux rives. Tantôt l'eau, resserrée dans son cours, rongeait des rives escarpées et coulait impétueusement sous une voûte épaisse d'acajous et de cèdres inclinés, qui laissaient pendre jusque sur nous de longues guirlandes de plantes parasites. Je me laissais aller au charme d'une rêverie qui me faisait oublier complétement le but de notre voyage nocturne : une observation du pilote m'en tira brusquement.

1. *Ensillar la vereda*, expression pleine d'originalité, comme la langue espagnole en possède tant.

« Chacun, dit-il, a dans ce bas monde ses envieux et ses ennemis. Je connais pour ma part plus d'un individu, y compris Campos, qui se réjouiraient fort de savoir qu'à cette heure avancée de la nuit, au milieu de ces solitudes que jamais alcade n'a visitées, ils pourraient rencontrer Sinforoso Ventura sans défense.

— N'avons-nous pas des armes? reprit Calros. Votre carabine, les pistolets de mon ami que voici, mon machete, les comptez-vous pour rien?

— En rase campagne, ces armes pourraient être d'une utilité incontestable; ici elles ne serviraient de rien. Un homme caché dans ces arbres qui se penchent sur nous choisirait très-commodément de nous trois celui à qui par fantaisie il voudrait loger une balle dans la tête; ou bien un tronc d'arbre mort, jeté dans la rivière dont nous remontons le cours, pourrait faire chavirer notre canot, s'il ne le brisait pas. Qu'en pensez-vous?

— D'accord, répondit Calros; heureusement on ignore que vous remontez la rivière cette nuit même.

— Qui sait? dit le pilote; il y a des traîtres et des espions partout. Si quelqu'un de ces maraudeurs que nous avons mis en fuite a pu se douter de nos projets, soyez sûrs que ses compagnons seront avertis à temps pour se trouver encore cette nuit sur notre passage à un endroit que je connais. Il y a deux heures déjà que nous ramons, ajouta-t-il en secouant la tête; cet endroit n'est pas bien loin. Vous savez maintenant ce que nous avons à craindre : voyez s'il vous convient d'aller en avant ou de prendre terre en attendant le jour.

— Je veux perdre le moins de temps possible, répondit froidement le Jarocho. Si nous ramons bien, nous serons dans une heure au village qu'habite Campos.

— Soit, reprit Ventura; continuons, et à la grâce de Dieu! »

Un morne silence se rétablit parmi nous après cette excla-

mation du pilote. Pour moi, connaissant désormais quels dangers nous avions à courir, je m'assis à l'avant du canot pour distinguer, s'il était possible, les embûches dont nous étions menacés; mais l'obscurité de la nuit eût mis en défaut des yeux plus perçants que les miens. La voûte des arbres versait une ombre épaisse sur le lit de la rivière; parfois cependant une bouffée de vent secouait dans l'eau, comme une pluie d'étincelles, des essaims de cucuyos arrachés au feuilles qui les abritaient. Nulle étoile ne brillait au ciel à travers le feuillage. Un quart d'heure s'était écoulé sans que rien vînt justifier les soupçons du pilote, quand le Jarocho laissa reposer la rame quelques instants pour reprendre haleine; le canot, dérivant par la force du courant, se mit aussitôt en travers sur la rivière.

« Maintenez la barque en ligne droite avec le fil de l'eau, s'écria vivement le pilote; en supposant que les hommes n'y soient pour rien, le vent peut avoir déraciné quelque arbre mort, et le choc, en nous prenant le flanc, nous ferait chavirer infailliblement; en présentant la proue, nous pouvons du moins échapper à ce danger. C'en est un d'autant plus réel que le flot fait remonter l'eau salée jusqu'ici, et qu'il n'est pas rare que des requins accompagnent le flot. »

Cet avertissement me révélait un risque de plus que je ne soupçonnais pas, et, en présence des dangers croissants de cette expédition nocturne, je pensai avec plus d'amertume encore aux heures de sommeil ou de *far-niente* que j'aurais pu passer dans mon hôtel de Vera-Cruz.

Calros ne se fit pas répéter l'avertissement, et reprit son aviron avec plus d'ardeur. Nous étions arrivés à un endroit où deux berges escarpées et rapprochées l'une de l'autre rétrécissaient singulièrement le lit de la rivière. A quelques pas plus loin, il se resserra tellement que les avirons ne pouvaient plus jouer entre les deux bords, et ce ne fut qu'à l'aide d'un crampon de fer accroché aux lianes que le pi-

lote put faire surmonter au canot la rapidité du courant. Bientôt un plus large espace, au sortir de cet étroit canal, permit aux rameurs de reprendre l'aviron; mais les bords de la rivière, à mesure qu'elle s'élargissait, s'élevaient aussi en proportion. De droite et de gauche, de hauts rochers surplombaient au-dessus de l'eau, comme l'arche d'un pont brisée par le sommet. Sous cette voûte, chaque coup d'aviron éveillait un écho. Nous avançions au hasard au milieu d'épaisses ténèbres, sans pouvoir pressentir si chaque effort n'allait pas nous pousser contre les parois des rochers.

« Il faudrait avoir ici les yeux du chat-tigre pour distinguer sa route, s'écria le pilote.

— En avons-nous pour longtemps encore? demanda Calros.

— Quelques bons coups d'aviron nous tireront de là, répondit Ventura; mais le plus embarrassant est de découvrir l'entrée du canal qui sert d'issue à ce bassin. Ce canal est aussi étroit que celui d'où nous sortons. Prenez la gaffe, seigneur cavalier, pour voir si nous n'abordons pas contre les rochers. »

Je fis ce qui m'était recommandé. Le canot n'avait pas dévié de la ligne droite; la gaffe que je tenais en main s'agita des deux côtés dans le vide.

« Tout va bien, dis-je, et nous sommes au milieu du courant. »

Les rameurs appuyèrent de nouveau sur leurs avirons, et l'embarcation vola sur la rivière. Tout d'un coup la gaffe dont j'étais muni heurta violemment le roc et m'échappa. En même temps je me sentis renversé de mon banc; un craquement de branches brisées se fit entendre : le canot s'était arrêté subitement.

« Qu'est ceci? s'écria le pilote, qui s'était précipité à l'avant et promenait ses mains tendues sur un inextricable entrelacement de lianes et de branchages. *Demonio!* les co-

quins ont mis à la dérive un arbre mort, que le courant a apporté jusqu'ici, et qui bouche notre dernière issue. Comment sortir de ce défilé? Un quartier de roc lancé du haut de ces berges nous aura écrasés avant que nous ayons pu nous frayer un passage. »

L'évidence était accablante; je ne répondis rien. Le plus sûr était de revenir vers le canal d'où nous sortions; mais le canot, fortement engagé au milieu des branches de l'arbre déraciné, résistait à tous nos efforts. Quelques moments se passèrent dans une lutte désespérée contre l'obstacle qui venait de nous barrer la route. Tout à coup une voix tonnante retentit au-dessus de nos têtes. « Qui va là? nous cria-t-on.

— *Gente de paz*, répondis-je sur l'invitation du pilote.

— Cela ne suffit pas. Vous êtes trois, et je veux entendre trois voix.

— Eh bien, *caramba!* s'écria le Jarocho, dites à Campos que je suis ici, moi, Calros Romero de Manantial.

— Et demandez-lui aussi, ajouta fièrement le pilote, s'il se rappelle le nom de Sinforoso Ventura de Boca-del-Rio. »

Un coup de sifflet aigu retentit dans les bois; un autre sifflement lui répondit derrière nous, et nous prouva que les deux rives étaient également gardées. Quelques secondes s'écoulèrent, lentes comme des siècles. Des formes vagues se dessinèrent enfin sur les rochers au-dessus de nos têtes, des cris menaçants retentirent, et des lueurs vacillantes éclairèrent les flots. Le pilote n'attendit pas plus longtemps pour faire feu sur les bandits; mais ceux-ci avaient sur nous l'avantage de la position et des armes plus terribles que les nôtres. Une détonation répondit d'abord au coup de carabine du pilote; puis un bloc énorme de rocher, déplacé péniblement, fut lancé dans l'eau, qui rejaillit sur la barque en gerbes d'écume. Le pilote poussa un cri d'angoisse. Pour nous, aveuglés, suffoqués par l'eau qui nous avait inondés, nous

sentîmes le canot bondir comme sur la crête d'une vague, et, violemment arraché aux branchages qui le retenaient, dériver rapidement au fil de la rivière. Quand je revins de ma stupeur, le pilote n'était plus avec nous. Je l'appelai à plusieurs reprises; Calros seul me répondit.

« C'en est fait de lui! N'avez-vous pas entendu son dernier cri? Il est au fond du fleuve. A notre tour maintenant. »

Une prompte retraite était la seule chance de salut qui nous restât. Le Jarocho avait repris les avirons et ramait avec vigueur. Nul bruit ne se faisait plus entendre que celui de l'eau fendue par les coups mesurés de la rame. Nos ennemis avaient-ils perdu notre trace, ou bien nous attendaient-ils près de l'étroit canal que nous venions de franchir, et vers lequel nos efforts redoublés nous ramenaient? Quel que fût le sort qui nous attendît à cette dernière issue, il était impossible de reculer. Bientôt nous nous engageâmes dans la passe dangereuse. Le tronc d'un gaïac ou d'un cèdre penché sur l'eau, le frémissement du vent dans les branches, une *iguane* [1] qui fuyait de son lit de feuilles sèches, un écureuil effrayé par le bruit des rames, le moindre bruit, la moindre forme suspecte entrevue, nous trouvaient attentifs et la main sur nos armes. Notre navigation était ainsi interrompue par des haltes fréquentes, après lesquelles Calros ramait avec une nouvelle ardeur.

Nous atteignîmes enfin un endroit où la végétation moins abondante laissait une des rives à découvert : c'est là que nous abordâmes. Une exploration rapide nous prouva que cette clairière ne cachait aucune embûche. Une fois la reconnaissance des lieux faite, nous décidâmes que nous y prendrions une heure de repos et que nous aviserions ensuite aux moyens de continuer notre excursion, soit par terre, soit par eau. En ce moment, les premières clartés du jour commen-

1. Lézard de la plus grosse espèce.



çaient à paraître. Quelle fut notre surprise quand, au moment où nous allions installer notre modeste campement, nous entendîmes une voix connue prononcer le nom de Calros et le mien ! cette voix n'était autre que celle de notre compagnon Ventura. Nous nous crûmes un moment le jouet d'une hallucination ; mais bientôt il ne nous fut plus possible de douter de la parfaite résurrection du brave pilote, qui se présenta sur l'autre rive en nous invitant à lui faire passer l'eau. Traverser la rivière et l'aller chercher fut pour Calros l'affaire d'un instant.

« Et par quel miracle êtes-vous de ce monde ? demandai-je aussitôt à Ventura. J'ai encore dans les oreilles un cri d'angoisse qui vous est échappé.

— C'est ce cri qui vous a sauvé la vie. Quant au miracle, ce n'en est un que pour ceux qui n'ont jamais vu un Mexicain de bonne race aux prises avec le danger. Lorsque j'ai compris que nous courions risque d'être écrasés sans défense, je me suis élancé du canot dans les branches de l'arbre qui obstruait notre passage, et, en voyant tomber le quartier de rocher que ces misérables ont précipité dans la rivière, j'ai poussé le cri d'angoisse que vous avez pris pour un cri de mort. Les coquins en ont été dupes comme vous ; ils se sont enfuis. Une fois hors de l'eau, j'ai rapidement cheminé par le bord opposé de la rivière, et j'ai suivi son cours, sachant bien que je devais vous retrouver n'importe à quelle distance. Je ne me suis pas trompé, comme vous voyez, et nous allons reprendre notre marche. Quant à vous, seigneur Calros, impatient de vous venger de Campos comme vous l'étiez avant ce nouvel attentat, vous en devez avoir maintenant l'envie la plus ardente. J'ai des amis au village de Campos ; nous allons l'y rejoindre, nous mettre face à face avec lui, et dans deux heures d'ici vos souhaits seront exaucés. »

La venue du pilote avait rendu à Calros toute la bouillante impatience sur laquelle la fatigue avait un moment prévalu. Il ne pouvait donc plus être question d'aucune halte. Une

courte discussion s'engagea seulement sur la question de savoir si nous reprendrions notre navigation interrompue, ou si nous continuerions le chemin à pied. Ventura fut d'avis qu'on remontât dans le canot; car il était certain, disait-il, que nous ne rencontrerions plus d'ennemis, et que les eaux avaient dispersé les obstacles accumulés par les maraudeurs sur quelques points de la rivière. Nous finîmes par nous ranger à cet avis, et, sans perdre de temps, nous reprîmes nos places, Calros et Ventura à l'avant et à l'arrière du canot, moi entre les deux rameurs, heureux d'être dispensé, par mon inexpérience, de prendre part à la manœuvre et de pouvoir contempler avec une entière liberté d'esprit le magnifique paysage qui se déroulait devant nous, éclairé par les premiers feux du matin.

La rivière, d'un aspect si sombre la veille, semblait sourire dans son lit de verdure au soleil levant. De légères vapeurs s'élevaient, condensées par la chaleur dévorante qui remplaçait brusquement la fraîche température de la nuit. Les fleurs des jasmins sauvages, des suchils et des lauriers-roses, confondaient leurs parfums et leurs couleurs au milieu des festons de lianes à fleurs bleues ou pourpres qui laissaient pendre leurs réseaux le long des deux rives, sur des couches épaisses de nénufars et de sagittaires. Un moment séparées par le sillon rapide du canot, ces vertes et mobiles arcades se reformaient bientôt derrière nous. Rien, dans ces lieux solitaires, n'avait gardé la trace du passage de l'homme; nul bruit ne s'y faisait entendre que les coups réguliers du pivert sur le tronc retentissant d'un arbre mort.

Mes compagnons restaient fort indifférents à ces pompes et à ces harmonies de la solitude. Je finis moi-même, il faut bien l'avouer, par me laisser distraire de ma contemplation pour prêter l'oreille à leur entretien, qui devenait de plus en plus animé. En train d'énumérer ses griefs contre Campos, le pilote venait, sans s'en douter, de faire vibrer une corde bien

sensible dans l'âme du chevaleresque amant de doña Sacramenta. Calros apprenait avec une douloureuse surprise que Julian, son adversaire au dernier fandango de Manantial, était aussi son rival. Julian, ami du pilote, n'avait pour lui aucun secret. Sa passion pour Sacramenta remontait à l'époque où les parents de la jeune fille n'étaient pas encore venus s'établir à Manantial et habitaient un autre village, également voisin de la côte, nommé Medellin. Après le départ de Sacramenta pour Manantial, Julian n'avait pas perdu l'espérance de la revoir et de se faire aimer d'elle. La vieille Josefa, cette femme dont Campos avait tué le fils et qui cherchait partout un vengeur pour punir le meurtrier, était souvent appelée de Manantial à Medellin pour y exercer son équivoque profession de magicienne et de devineresse. C'était par elle que Julian recevait des nouvelles de Sacramenta, et la sorcière lui avait même promis de disposer en sa faveur le cœur de la jeune fille, s'il parvenait à la mettre sur la trace de l'auteur du meurtre de son fils. Cette condition, Julian avait pu la remplir, grâce à sa liaison avec le pilote, qui, par d'anciennes relations avec Campos, avait été à même de connaître tous les crimes commis par ce misérable. Julian avait donc pu désigner à la vieille Josefa Campos comme l'assassin de son fils, et le pilote Ventura comme l'homme qui était le plus à même de seconder une tentative contre le meurtrier. Josefa avait, de son côté, tenu parole; elle avait été auprès de Sacramenta l'interprète de Julian, interprète assez favorablement écouté, assurait le pilote avec un malin sourire, puisque l'amoureux Jarocho avait été invité par la jeune fille à prendre part aux fêtes de Manantial et à défier en son honneur le plus vaillant champion du village. Ce que le pilote ne savait pas, c'est que la vieille Josefa, dans son désir de trouver un vengeur à son fils, avait également exalté la passion de Calros pour lancer ce dernier à la poursuite de Campos. Moi seul et Calros pouvions compléter les révélations

de Ventura. Cependant nous gardâmes le silence, moi parce que je craignais d'exciter encore par des consolations intempestives la jalousie de Calros, et celui-ci parce qu'une trop cruelle émotion remplissait son âme. Le pilote s'aperçut de notre préoccupation, et reprit en se tournant vers Calros :

« Mais j'y songe, c'est vous que mon ami Julian a défié; c'est vous qui êtes sorti vainqueur de ce combat livré en l'honneur de doña Sacramenta. Eh bien! dois-je vous le dire? Julian m'a avoué que, même après sa défaite, il n'avait pas encore perdu toute espérance. C'est au point qu'il parle de quitter Medellin, et que vous le verrez un de ces jours venir s'installer à Manantial.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites? demanda Calros d'une voix altérée.

— Mon ami Julian m'a-t-il jamais trompé? répondit le pilote. Croyez-moi, ce n'est pas un homme à se payer d'illusions. S'il va jamais à Manantial, c'est parce qu'il ne manquera pas de bonnes raisons pour s'y rendre. »

C'en était trop, et Calros ne trouva pas la force de continuer l'entretien, qui dès lors ne fut plus repris. Les yeux fixés sur l'eau qui fuyait des deux côtés du canot, le malheureux se penchait sur son aviron avec une énergie fiévreuse. Son corps seul était avec nous; son âme s'était reportée au bois de Manantial.

Enfin nous arrivâmes au terme de cette navigation, dont tous les instants avaient été si pénibles. La rivière élargie coulait entre deux rives basses et presque à fleur d'eau. Sur l'une d'elles, des champs de cannes à sucre étendaient leurs vagues de verdure jusqu'au pied d'une chaîne de collines qui s'élevaient à une petite distance du rivage.

« Nous sommes arrivés, s'écria le pilote; c'est ici qu'il faut aborder. Le village est derrière ces collines. »

IV.

Nous mîmes pied à terre; le pilote amarra le canot sur le bord et marcha devant nous. Nous eûmes bientôt atteint le village; tout y était tranquille. Sous les péristyles des cabanes, ombragées pour la plupart de bouquets de palmiers et de bananiers, quelques habitants, nonchalamment couchés dans leurs hamacs, saluaient de loin le pilote comme une vieille connaissance. Après avoir répondu brièvement aux questions qu'on lui adressait sur les derniers événements de la côte, Ventura s'empressa de demander où était Campos. Il expliqua en même temps, en montrant Calros, le motif de la venue du Jarocho. Cette nouvelle fut accueillie par le groupe oisif et batailleur comme une bonne fortune inappréciable; mais, dans l'intérêt même du *divertissement*, l'affaire devait être conduite avec mystère, et chacun rivalisa de discrétion. On se mit sans bruit en route vers la cabane occupée par Campos. Celui-ci était, comme on s'y attendait, couché dans son hamac. Je ne pus m'empêcher d'admirer la force de volonté avec laquelle cet homme parvint à cacher son trouble à la vue du pilote qu'il devait croire englouti dans les eaux de la rivière. Il se leva tranquillement, nous regarda tous avec une curiosité dédaigneuse, et ne parut éprouver quelque émotion qu'en apercevant Calros.

« Qui vous envoie sur mes traces? demanda-t-il au Jarocho.

— *Tia* Josefa, répondit le Jarocho; c'est par son ordre que je suis venu de Manantial ici.

— A bon entendeur demi-mot, reprit Campos; c'est bien, je suis à vous. »

Les conditions du duel furent aussitôt débattues, avec un calme et une dignité que je n'attendais pas des deux adversaires. Ni le pilote ni Calros ne daignèrent faire la moindre

allusion aux événements de la nuit. C'était d'un duel à mort qu'il s'agissait, et dans ce moment solennel toute récrimination était oiseuse. Le rendez-vous étant pris et accepté, Campos s'éloigna pour aller recruter ses témoins, et nous nous dirigeâmes vers l'endroit désigné. Je marchais en arrière avec Calros, taciturne et sombre.

« Quoi qu'il arrive, me dit-il à voix basse, que je meure ou que je reste vivant, vous n'aurez pas de message à remplir; *elle* ne doit plus entendre parler de moi. »

Après un quart d'heure de marche environ dans une direction opposée au lit de la rivière, nous arrivâmes sur les bords d'un de ces bassins marécageux si communs dans certaines parties du Mexique. D'un côté s'étendait une ceinture d'arbres; de l'autre s'élevaient, comme une falaise, de hautes dunes d'un sable fin et mouvant, qui d'un jour à l'autre devaient combler, en s'éboulant, la lagune qu'elles bordaient. C'est là que nous attendîmes la venue de Campos et de ses témoins. Calros arpentait le terrain, en proie à une impatience fiévreuse; car le Jarocho n'était pas de ces amants langoureux prêts à se laisser arracher la vie pour échapper au supplice d'une amère déception. Il était d'une caste féroce, dont les joies comme les douleurs veulent être excitées ou adoucies par le sang. Un bruit de pas et de voix ne tarda pas à annoncer l'approche de celui qu'on attendait. Les préparatifs du combat ne furent pas longs. Le terrain mesuré, le soleil partagé, les deux adversaires furent mis face à face. J'entendis le signal, j'entendis, le cœur serré, le choc des deux fers; j'avais détourné la tête : mais, à un cri de rage qui fut poussé, un mouvement irrésistible ramena mes regards vers les combattants. Un homme venait de s'élancer sur le sommet des dunes : il brandissait un tronçon de machete, et le sang ruisselait de son flanc sur le sable : c'était Campos. Sa fuite avait été si rapide, que son adversaire était encore immobile à sa place. Un des témoins s'approcha pour

prêter à Campos une arme en remplacement de celle qui s'était brisée dans sa main; mais il vint trop tard. Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, Campos chancela, puis s'affaissa sur le sable. Un moment il voulut se retenir sur la pente du talus; mais le terrain mobile s'éboula sous ses mains crispées, et le malheureux, après quelques instants d'une lutte horrible, alla s'engloutir dans le marais au milieu d'une avalanche de sable.

Il ne restait plus qu'à protéger la fuite de Calros; nous quittâmes en toute hâte le théâtre du duel, et nous eûmes le temps d'arriver au canot avant que l'alcade du village eût lancé aucun alguazil sur nos traces. Aidée par la rapidité du courant, l'embarcation glissa comme une flèche au milieu des rochers, tandis que les bois et les collines de la rive semblaient fuir derrière nous. Au bout de deux heures, nous avions gagné l'embouchure de la rivière, et nous descendions sous les saules qui ombrageaient la maison du pilote. Sa compagnie nous était désormais inutile; nous prîmes congé de lui. Avant de nous laisser partir, il essaya de décider Calros à rester avec lui.

« Je cherchais, dit-il au Jarocho, un homme brave et décidé pour faire de lui un autre moi-même. Je l'ai trouvé en vous. Le bord de la mer est préférable aux bois; c'est pour enrichir ceux qui l'habitent que le vent du Nord souffle trois mois de l'année. Restez avec moi : dans un an vous serez riche. »

Mais un abattement complet avait remplacé l'ardeur fiévreuse du Jarocho; un ressort paraissait s'être brisé dans son âme : il secoua mélancoliquement la tête en signe de refus.

« Eh bien! j'en suis fâché, dit le pilote, et je regretterai toujours un compagnon qui manie l'aviron aussi bien que le machete. A nous deux, nous aurions pu faire quelque coup d'éclat dans mon métier. Adieu donc, et que chacun de nous suive son destin! »

Nous nous séparâmes, et j'accompagnai Calros à la cabane où il avait laissé son cheval. Pendant notre absence, des bûcherons avaient retrouvé le mien à peu de distance dans les bois.

« C'est ici que nous allons nous séparer, me dit Calros; vous allez revoir bientôt votre pays, et moi.... »

Il n'acheva pas; je complétai sa pensée, et j'y répondis en l'engageant à retourner à Manantial. N'y avait-il donc aucun motif de consolation pour lui dans les épisodes du naïf roman qui s'était déroulé devant moi depuis la fleur de suchil tombée de la chevelure de Sacramenta la veille du fandango jusqu'au nœud de rubans si vaillamment conquis le lendemain? J'oubliai que la passion a des intuitions auxquelles les meilleurs raisonnements sont de faibles réponses, et j'essayai, mais en vain, de prouver à Calros que son désespoir était au moins prématuré.

« Les paroles du pilote, me répondit-il, n'ont été que l'écho d'une voix qui me criait sans cesse : « Sacramenta ne « t'a jamais aimé. »

— Mais, repris-je, si vous voulez dire un adieu éternel à votre mère et au village qu'habite Sacramenta, pourquoi avez-vous refusé l'offre du pilote? Votre vie retrouvait ainsi ce qui lui manque maintenant, un but arrêté.

— Peu m'importe : le Jarocho est né pour vivre libre et seul. Une cabane de bambous, des bois et une rivière, une carabine ou des filets, voilà tout ce qu'il me faut, voilà ce que je trouverai partout. Adieu, seigneur cavalier; ne dites à personne que vous m'avez vu pleurer comme une femme. »

Et, ramenant son chapeau sur ses yeux, Calros donna de l'éperon à son cheval. Ce ne fut pas sans une vive sympathie que je suivis quelques instants du regard cet homme dont l'exaltation passionnée, l'humeur aventureuse, m'avaient révélé le caractère du Jarocho sous un de ses aspects les plus séduisants. J'avais à regagner Vera-Cruz, à pied cette fois;

car mon cheval n'avait conservé de son harnachement qu'une longe qui me servait à le tirer après moi. Au bout de quelques instants de marche, accablé de chaleur et de soif, je m'arrêtai dans une cabane, et l'hôte voulut bien accepter la pauvre bête en payement de la modeste collation qui m'avait été servie.

Deux jours après, je faisais voile à bord du *Congress* vers les États-Unis. J'allais retrouver la vie calme et régulière qui, sur une terre de liberté, a aussi sa grandeur; mais pourquoi le taire? Je ne disais pas adieu sans regret à cette vie aventureuse, exceptionnelle, que, comme tant d'autres Européens établis au Mexique, j'aurais pu rendre moins agitée, moins pleine de hasards, et dont j'avais voulu pénétrer toutes les bizarreries, tous les mystères. La société mexicaine m'avait séduit, elle avait eu pour moi tout l'attrait d'un roman dont j'avais tenu à n'ignorer aucune scène. On comprend qu'il soit difficile de se séparer sans mélancolie d'un monde où la réalité garde encore dans sa tristesse même un charme si poétique. Quand d'ailleurs ce monde s'en va, on éprouve une pieuse satisfaction à en rassembler les traits principaux, à en recueillir les vestiges qui s'effacent. C'est ce sentiment qui m'avait soutenu dans mes longues courses à travers le Mexique, et qui se réveille encore au moment où je remonte en pensée vers ces jours de voyage qui ont aussi été pour moi des jours de jeunesse et d'enthousiasme.

FIN.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.



Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



